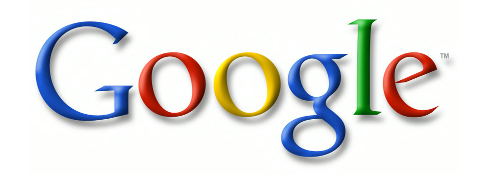
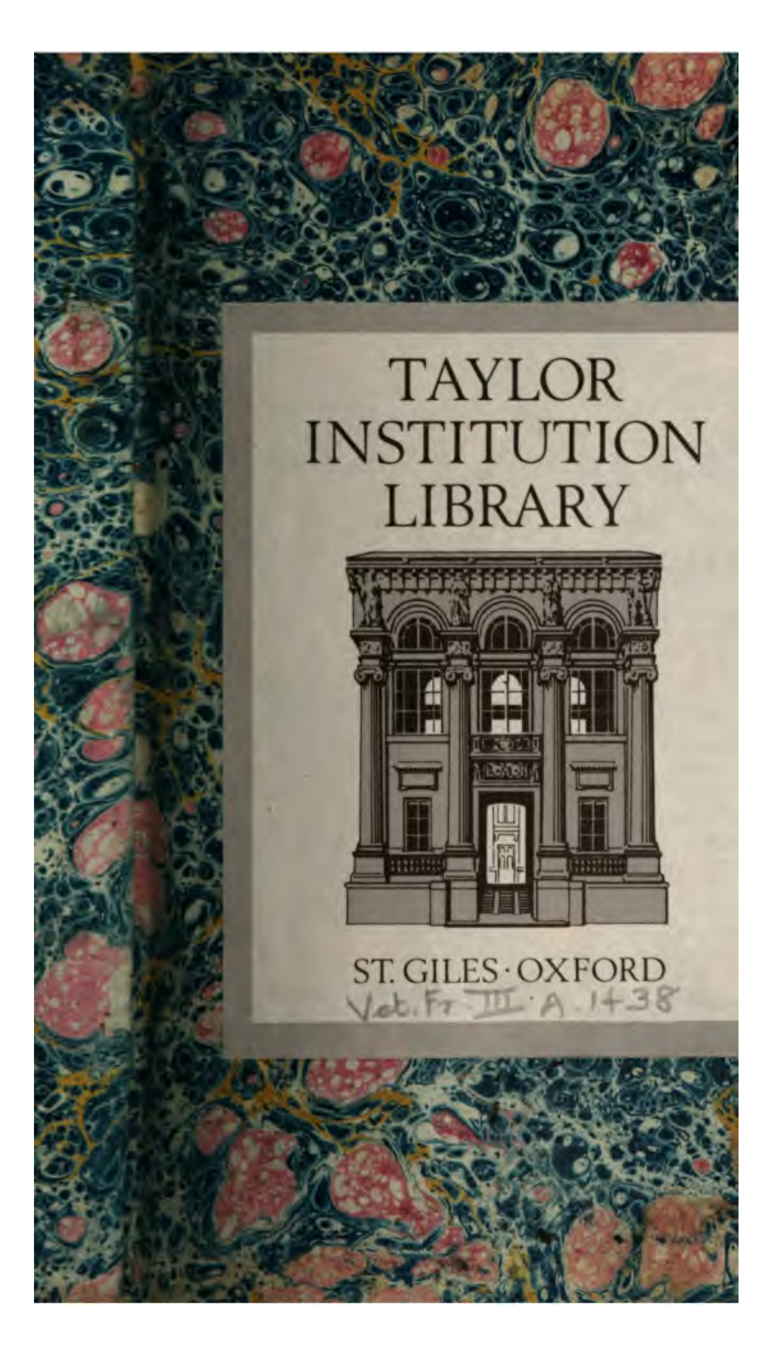

Google




Fred.k Marett


TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. III · A. 1438

# LYCÉE,

OU

# COURS DE LITTÉRATURE.

---

TOME TREIZIEME.

# LYCÉE,

OU

# COURS DE LITTÉRATURE

## ANCIENNE ET MODERNE;

PAR J. F. LAHARPE.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE LA VIE DE L'AUTEUR, ET ORNÉE DE SON PORTRAIT.

---

*Indocti discant, et ament meminisse periti.*

---

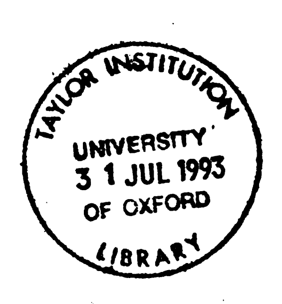
TOME TREIZIEME.

---

PARIS,

AMABLE COSTES, Libraire, rue de Seine, n° 12.

1813.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1993
OF OXFORD
LIBRARY

# COURS
# DE LITTÉRATURE
## ANCIENNE ET MODERNE.

---

## TROISIEME PARTIE.
## DIX-HUITIEME SIECLE.
### LIVRE PREMIER.
### POÉSIE.
### APPENDICE.

*M. de Laharpe est mort sans avoir terminé les différentes parties de son Cours de littérature, qui concernent le dix-huitième siècle ; il n'a donc pu traiter de la Satyre, de la Fable, de l'Eglogue, de l'Idylle, et des Poésies légères de toute espèce, de ce même siecle.*

*Nous avons recueilli, de cet auteur, plusieurs morceaux séparés, et nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en les imprimant sous le titre de Fragmens.*

### FRAGMENS.

*Sur la seconde satyre de Gilbert, intitulée* Mon Apologie.

Voici un de ces hommes qui s'appellent disciples de Boileau : il faut donc leur apprendre leur devoir, les comparer à leur maître.

Boileau, dans la satyre adressée à son esprit, ne se dissimule pas tout le mal qu'on dit de lui.

Mais savez-vous aussi comme on parle de vous?
Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique;
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
Et qui, pour un bon mot, va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et veut régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?
Mais lui qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui Juvénal avait dit en latin,
*Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin*, etc.

Il y a du sel dans ces vers, de la bonne plaisanterie, de la gaîté, de ces traits heureux qui frappent et qu'on ne peut pas oublier, tel que celui des deux derniers vers; et voyez d'ailleurs comme la tournure en est aisée! Comme ils sont du ton de la conversation, sans rien perdre du côté de la précision et de l'élégance! Comme le satyrique trouve à mordre gaîment, jusque dans le mal qu'il suppose qu'on dit de lui! Voilà comme avec un bon esprit, un goût délicat, un vrai talent, on sait égayer la satyre et faire pardonner ce qu'elle peut avoir d'odieux quand elle n'est pas une juste représaille. On y voit d'ailleurs un honnête homme qui se respecte lui-même, qui avoue qu'on peut lui reprocher son penchant à la médisance, mais qui sent qu'on ne peut lui imputer des motifs bas, ni attaquer son caractere et ses mœurs. Voilà le maître; voyons le disciple. Il introduit un philosophe qu'il se donne pour interlocuteur, et qui lui dit dans un lieu public et devant des témoins :

De la religion, soldat déshonoré,
Vous qui croyez en Dieu dans un siecle éclairé,
Gilbert, de votre cœur savez-vous ce qu'on pense?

Hypocrite, jaloux, cuirassé d'impudence,
Vous ne l'ignorez pas : votre méchanceté
Donne seule à vos vers quelque célébrité.

Je ne sais pas qui a pu fournir à l'auteur le modèle d'un pareil dialogue. Il n'est pas dans les convenances ordinaires; et à moins que M. Gilbert ne nous assure qu'on lui a dit en face et *publiquement*, qu'il était hypocrite, jaloux, cuirassé d'impudence, et déshonoré, on trouvera la vraisemblance poétique un peu blessée. Il faut absolument que la vérité vienne ici au secours de la fiction, et, dans tous les cas, l'on aura toujours peine à comprendre qu'un homme avoue au public qu'il se méprise assez lui-même pour supposer qu'on lui tienne ce langage, ou qu'on le méprise assez pour le lui tenir en effet.

Il me semble que la satyre a changé de ton depuis Boileau, et que les disciples n'ont pas le style du maître. Ce qui rend la neuvième satyre de Boileau si piquante, c'est surtout l'excellent dialogue que l'auteur établit avec son esprit. Il ne se ménage pas dans les objections, et se fait alléguer de très-bonnes raisons, parce qu'il est sûr de la réponse. M. Gilbert, soit qu'il ait moins d'esprit que Boileau, soit que sa cause soit un peu moins bonne, trouve plus commode de se mettre en tête un adversaire mal-adroit et même imbécille, qui lui reproche d'abord d'avoir *noirci les mœurs de cet âge innocent. Cet âge innocent*, ce n'est pas l'enfance, c'est notre siècle! Un philosophe peut croire le dix-huitième siècle meilleur qu'un autre, mais il y a quelque simplicité à le croire *innocent*. M. Palissot lui-même, le général de l'armée anti-philosophique, a reproché à M. Dorat d'avoir peint les philosophes, dans ses *Prôneurs*, comme des sots et des imbécilles. Ce reproche du chef au-

rait dû corriger le soldat déshonoré. Cependant M. Gilbert se fait dire ailleurs :

Infortuné censeur qu'un *peu d'esprit décore.*

*Décore* rime bien richement à *encore ;* mais d'ailleurs, quand on a vu et lu Gilbert, on trouve assez plaisant de le voir *décoré d'un peu d'esprit.* Il y a de quoi rire de cette *décoration* qu'il se donne à lui-même. Peut-être est-ce une faute d'impression, et faut-il lire que *peu d'esprit décore.* Ce qui pourrait le faire croire, c'est qu'un moment auparavant on lui dit que l'*oubli cacherait sa Muse s'il n'avait pas médit de l'Encyclopédie.* Or, un homme *décoré d'un peu d'esprit* pourrait se passer de cette grande ressource. Il est vrai que l'interlocuteur Psaphon ne se pique pas d'être fort conséquent. Il accorde, comme on l'a vu ci-dessus, à la Muse de M. Gilbert *quelque célébrité*, et un moment après il lui dit :

Votre jeune Apollon, *qui n'a point réussi,*
Dans la satyre encor ne peut être endurci.

C'est raisonner étrangement que de dire à un homme qu'il n'a dû *quelque célébrité* qu'à sa *méchanceté*, et de l'inviter à renoncer à la seule chose qui a pu le rendre célebre : on voit que M. Gilbert n'a pas voulu se faire pousser trop vivement, de peur d'être obligé de renoncer à sa *célébrité.*

. . . . . . . . Quel corps académique
Vous a pensionné d'un prix périodique?

Je suis obligé en conscience de prendre pour moi ce vers emprunté de la vieille prose de la défunte *Année littéraire*, et l'une des plus fortes plaisanteries de feu M. Fréron, l'un des plus forts plaisans de France. Je vois qu'il y a com-

munauté de biens entre les auxiliaires d'un même parti. Je conçois encore que M. Gilbert, qui a concouru trois fois pour le prix de poésie, trouve fort mauvais qu'on ne l'ait pas *pensionné*. Mais les pieces sont sous les yeux du public, ou du moins dans la boutique du libraire, et il faut les citer. L'une est le *Poëte malheureux ;* elle pouvait s'appeler le mauvais Poëte. J'en rendis compte dans le tems, et il me fut impossible, avec la meilleure volonté du monde, d'y trouver quatre vers passables. Elle était dépourvue, non-seulement de style, mais de sens commun; cependant on y entrevoyait de la disposition à la tournure des vers. Si cette piece existe encore quelque part, j'invite les curieux à essayer de la lire, et j'ose attester M. Gilbert lui-même, qui depuis a appris à versifier un peu mieux, qu'il n'y a pas, je le répete, quatre vers que l'on puisse louer. Cependant il ne manqua pas d'invectiver contre l'Académie, et prétendit qu'elle n'était pas capable de l'entendre. L'Académie ne l'avait que trop entendu.

La seconde piece du concours fut une ode sur le *Jugement dernier*. A une strophe près, c'était un plat lieu commun, quelquefois même ridicule, comme je l'ai prouvé dans le chapitre de l'Ode. Je m'en rapporte à ceux qui pourront la lire. La troisieme piece n'a pas été imprimée. Je demande si, sur de pareils titres, l'Académie est blâmable de n'avoir pas *pensionné* M. Gilbert. J'ose l'assurer que les pensions auxquelles il peut prétendre ne peuvent jamais venir de l'Académie. Il peut les avoir toutes, hors celle-là.

Aux cris religieux d'un parterre idolâtre,
En face de vous-même, au milieu du théâtre,
Jamais en effigie assis sur un autel,
Vous a-t-on couronné d'un laurier solennel?

Pour ceci, j'avoue qu'il est difficile de satis-

faire M. Gilbert. Ce qu'il demande n'est jamais arrivé qu'une fois, et probablement n'arrivera plus. D'ailleurs, il est trop au dessus de M. de Voltaire, pour n'être traité que comme lui.

Ce que je viens de dire a l'air d'une plaisanterie. Je vais parler sérieusement. Peut-être aura-t-on d'abord quelque peine à me croire; mais en y réfléchissant, on sera de mon avis. Il m'est démontré que M. Gilbert se croit tellement supérieur à M. de Voltaire, qu'il serait offensé de la comparaison, et que l'honneur de le surpasser lui paraît au dessous de l'ambition qui lui convient. Cela semblera un peu fort : eh bien! rappelez-vous avec quel mépris il a parlé de M. de Voltaire dans sa premiere satyre, de *tous ses vers faits sans art, à moitié rimés; importunant l'oreille de leur uniformité.* Songez qu'il l'appelle ailleurs le *Séneque* de notre siecle, le *corrupteur du goût;* songez que M. Gilbert est bien persuadé que ses vers ont autant d'*art* que ceux de M. de Voltaire en ont peu; songez (et ceci est bien remarquable) qu'il existe un essaim de versificateurs, tellement enivrés de la vanité poétique, si follement entêtés du mérite de tourner des vers, qu'à leurs yeux il n'y en a point d'autre; que quatre vers bien tournés leur inspirent plus d'admiration que le drame le plus touchant ou le plus éloquent discours, ou le meilleur ouvrage de littérature, d'histoire ou de philosophie; toutes choses qui pour eux sont à peu près comme n'étant pas. Mettez ensemble toutes ces illusions nécessairement portées au plus haut degré dans un homme qui ose prendre le ton qu'a pris M. Gilbert, et vous concluerez qu'il ne voit dans M. de Voltaire qu'un talent fort superficiel, une réputation fondée sur le prestige, et qui ne résistera pas au tems, et dans lui-même le vrai génie du style, qui à la longue

l'emportera sur tout. En veut-on la preuve évidente? Ecoutez-le lui-même :

Qu'ils tremblent ces faux dieux dans leur temple insolent;
Je l'ai juré, je veux vieillir en les sifflant.
D'*ennuyer* nos neveux vainement ils se *flattent*;
Si *soixante ans* de gloire en leur faveur combattent,
Je suis, contre leur gloire, armé de leurs écrits.
Je ne m'aveugle point; d'un sot orgueil épris,
Mon crédule Apollon sur son faible génie,
N'a point fondé l'espoir de leur *ignominie*;
Mais sur l'autorité de ces morts immortels,
*Des peuples différens flambeaux universels*;
Grands-hommes éprouvés, dont les vivans ouvrages
Sont autant de censeurs des livres de nos sages;
Qui, parlant par mes vers, du goût humbles soutiens,
Couvrent de leurs travaux l'impuissance des miens;
Aux regards du public que *ma voix désabuse*,
*De leur antiquité semblent vieillir ma Muse*,
Et devant mes écrits de leur nom appuyés,
Font taire *soixante ans* de succès mendiés.

Cela est-il clair? M. de Voltaire seul peut se vanter aujourd'hui de *soixante ans* de gloire. Eh bien! pour M. Gilbert, ce sont *soixante ans de succès mendiés*, qui se taisent devant les écrits de M. Gilbert. *Sa voix désabuse le public*, et ceux qu'il attaque *se flattent en vain d'ennuyer nos neveux*. Peut-on douter encore de l'opinion que je lui attribue? En un mot, je m'en rapporte à lui. Il dit dans sa satyre :

Philosophe, excusez ma candeur insolente.

C'est la premiere fois qu'on a si bizarrement accouplé deux mots, dont l'un exprime ce qu'il y a de plus aimable, et l'autre ce qu'il y a de plus odieux. Rien ne ressemble moins à la *candeur* que l'*insolence*, et cela fait voir, en passant, dans quelles fautes grossieres peut faire tomber la perversité d'esprit qui cherche à se persuader que l'*insolence* est de la *candeur*. Mais enfin j'atteste cette *candeur insolente* de

M. Gilbert, et je le somme de nous déclarer, dans sa premiere satyre, de combien de degrés il se croit élevé au-dessus de M. de Voltaire.

Quant à ce qu'il peut y avoir de mérite réel dans sa diction, on peut en juger par le morceau que je viens de citer. Ses vers sont en général d'une tournure ferme et quelquefois d'une expression heureuse. Je l'ai répété plus d'une fois en marquant le progrès de ses différens essais, et en y recherchant curieusement ce qu'il y avait de louable. Il y a des vers bien tournés parmi ceux qu'on vient de lire, mais il y en a aussi de très-mauvais:

> Des peuples *différens*, flambeaux *universels*,

est un vers platement chevillé. Ces *morts immortels* est pris des odes de Rousseau, et ce sont de ces expressions qu'on ne saurait prendre sans être plagiaire.

> De leur antiquité semblent vieillir ma Muse

est un vers obscur et recherché. *Vieillir de leur antiquité* est une tournure baroque, qui approche de la barbarie. Il y en a beaucoup de ce genre dans M. Gilbert. Le caractere de son style est de chercher toujours l'expression figurée, et de transporter à un mot l'épithete qui appartient à un autre. Cet artifice louable en lui-même devient un défaut quand il se fait trop sentir; car M. Gilbert, qui parle tant de vers faits avec *art*, devrait savoir que cet art doit être caché. De là naissent la facilité et la grâce, qualités dont il doit faire peu de cas, parce qu'il n'en a pas l'idée. Son style est pénible, martelé, quelquefois même du plus mauvais goût.

> Je veux de vos pareils, ennemi sans retour,
> *Fouetter d'un vers sanglant* ces grands-hommes d'un jour.

Je ne doute pas que M. Gilbert n'ait cru ce vers d'une hardiesse énergique. Il est ridicule. *Fouetter d'un vers!* quel intolérable abus de figures! C'est en écrivant ainsi qu'on ferait renaître le style du Pere Lemoine et de Ronsard. M. Gilbert en a souvent la dureté; témoins ces vers:

*Echue à l'Opéra par un rapt solennel,*
Sa honte la *dérobe* au *pouvoir paternel.*
Cependant une vierge aussi sage que *belle*
Un jour à ce sultan se montra plus *rebelle.*
Tout l'art des corrupteurs auprès d'elle assidus,
Avait, pour le servir, *fait des crimes perdus.*
Pour son plaisir d'un soir que tout *Paris périsse.*
*Voilà que dans la nuit*, de ses fureurs complice,
Tandis que la beauté, victime de son choix,
Goûte un chaste sommeil sous la garde des lois,
Il arme d'un flambeau ses mains incendiaires,
Il court, il livre au feu les toits *héréditaires*,
Qui le voyaient braver son amour *oppresseur*,
Et l'emporte mourante en son char *ravisseur.*

*A l'Opéra par un rapt; dérobe au pouvoir paternel.* En deux vers, voilà-t-il assez d'*r?* Et ces quatre rimes en *el* et en *elle*, *solennel*, *paternel*, *belle* et *rebelle*, sont elles faites pour flatter l'oreille? *Faire des crimes perdus* est de la prose plate: perdre ses crimes aurait été poétique et élégant. Que tout *Paris périsse:* cet hémistiche déchire l'oreille. *Voilà que dans la nuit,* tournure triviale et déplacée. *Incendiaires*, *héréditaires*, *oppresseur*, *ravisseur.* Cette accumulation d'épithetes dans le goût de Brébeuf, l'*amour oppresseur* et le *char ravisseur*, voilà donc ce que M. Gilbert et consorts appellent de la *poésie*, de la *verve*, de l'*énergie!* Je conçois le mépris que M. Gilbert doit avoir pour les vers de M. de Voltaire: ils ne sont pas faits avec cet art-là.

On pourrait pousser bien loin cet examen

critique si on ne craignait d'ennuyer le lecteur.

> Et de trésors pieux dépouillant son palais,
> Porte à la veuve en pleurs de *pudiques* bienfaits.

Encore le même travers et le même jargon. On dit bien qu'il y a une sorte de pudeur dans la bienfaisance, parce que le mot de pudeur, dans notre langue, ne se borne pas à la chasteté. Mais *pudique* est tout différent. Il n'est point le synonyme de modeste : il ne se dit jamais que dans le sens de chaste. M. Gilbert est très-sujet à ces sortes de méprises, et ne se souvient pas assez du précepte de Boileau :

> Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme.

J'en suis fâché pour ceux à qui en impose cette prétention à la force, qui martelent vingt vers pour en frapper deux ; pour ces rimeurs à tête exaltée, qui ne peuvent jamais soupçonner de mérite dans ce qui n'offre pas l'empreinte du travail et de l'effort. Ils ressemblent à une multitude ignorante, qui ne suppose de la valeur aux soldats qu'autant qu'ils ont un habillement bizarre et un air farouche. Je leur répéterai que ce style n'a jamais été celui des écrivains supérieurs ; qu'il n'exclut pas, comme je l'ai dit, un certain degré de talent, mais qu'il exclut tout ce qui fait le charme d'un ouvrage, la facilité gracieuse, la vérité piquante, la sensibilité aimable. Aussi M. Gilbert en est-il entierement dépourvu : sa verve n'est qu'un égoïsme furieux, un emportement monotone et insensé. Il paraît s'être proposé Juvénal pour modèle : il est souvent déclamateur comme lui ; mais il n'a point les traits sublimes qui ont fait la réputation de Juvénal, malgré les nombreux défauts qui en rendent la lecture fatigante. Il n'a pas non plus, il s'en faut de beaucoup, ce fonds de

raison et ce bon sens qui donnent du prix aux satyres de Boileau. Jamais Boileau n'eût introduit un stupide Psaphon, capable d'un dialogue aussi inepte que celui-ci :

C'est toi seul que je plains, intraitable rimeur :
Ta mère te conçut dans un accès d'humeur.
*Depuis*, cherchant à nuire, et nuisant à toi-même,
Tu devins satyrique et méchant par système.

GILBERT.

Ne me prêches donc plus.

PSAPHON.

Hélas ! l'humanité,
Mon frère, à vous prêcher excite ma bonté.

Passe-t-on aussi promptement de cette violence grossiere à cette douceur de Tartuffe? Quelle ineptie! Ceux qui ont tant loué M. Gilbert, ont-ils méconnu tant de fautes et de ridicules, ou les ont-ils dissimulés? Dans le premier cas, que penser de leurs lumieres? Dans le second, que dire de leur bonne foi? Et dans l'un et l'autre, que reste-t-il de leurs louanges?

Boileau, qui a toujours parlé de sa personne et de ses écrits avec cette réserve qui sied aux honnêtes gens, Boileau eût-il fait ces deux vers?

Ma Muse est *vierge* encore, et mon nom *respecté*,
*Sans tache*, ira peut-être à la postérité.

Observez que le même homme qui se fait dire qu'il est *déshonoré*, *jaloux*, *hypocrite*, *cuirassé d'impudence*, etc., finit par dire que son nom est *respecté*, *sans tache* ; que sa *Muse est vierge*. Un homme qui aurait été sûr de mériter le respect d'autrui en se respectant lui-même, n'eût jamais rien écrit de semblable. Il saurait qu'il ne convient ni de s'injurier ni de se louer ainsi. Et qu'est-ce qu'une *Muse vierge* ? Et qu'a fait M. Gilbert pour que son nom soit *respecté* ?

Le *nom* de M. Gilbert! A-t-il pris cette morgue pour de la dignité?

Je finis par une réflexion sur les satyriques de nos jours. Si Boileau n'eût fait que ses satyres, qui pourtant sont de très-bons ouvrages, il serait loin du premier rang. Ce sont ses *Epîtres*, son *Art poétique*, et son *Lutrin* qui l'ont mis à côté de nos grands poëtes, et qui en ont fait un de nos premiers auteurs classiques. Que peuvent espérer ceux dont les déclamations satyriques sont si inférieures aux bonnes satyres de Boileau, et qui parviennent à peine à tourner péniblement une trentaine de bons vers? S'ils n'ont pas bonne grâce de médire de leur siecle, leur sied-il mieux de parler de postérité?

### *Sur une nouvelle édition des Œuvres de M. Desmahis*, 1777.

Nous avions déjà une petite édition des Œuvres de M. Desmahis, publiée, il y a quinze ans, par M. D. P., un des amis de cet écrivain et le plus digne de l'être par le rapport des talens, du caractere, et par la sensibilité qu'il a montrée dans les vers où il pleurait sa mort, vers placés au-devant de l'édition qu'il consacrait à sa mémoire. On en jugera par ce morceau :

Tu n'es plus, mon destin est de pleurer toujours.
Les regrets flétriront ma vie,
Et l'ombre de la mort doit en noircir le cours
Quand la lumière t'est ravie.
J'atteste les cyprès qui couvrent ce tombeau,
Cette lyre pendante à ce triste rameau,
Cette urne où repose ta cendre,
Cet amour qui de pleurs inonde ton bandeau,
Cette palette et ce pinceau;
J'atteste cette nuit qui semble se répandre
Sur les objets plaintifs de ce sombre tableau
Que jamais au plaisir rien ne pourra me rendre.

A ce spectacle plein d'horreur,
O sagesse, faible lumière!
Tu ne peux rien sur ma douleur,
Et ton secours est vain dès qu'il est nécessaire.
Je renonce à ta folle erreur,
Impuissante philosophie,
Dans le succès fidelle amie,
Et perfide dans le malheur;
Et quand de tes conseils le sévere langage
Pourrait me consoler de ce que j'ai perdu,
En ferais-je le moindre usage?
Ma faiblesse fait mon courage,
Et ma douleur est ma vertu.
Ah! perdre un tendre ami sans en être abattu,
Est d'un barbare et non d'un sage.

Cette premiere édition était, il est vrai, inexacte et incomplete. On y trouvait des morceaux qui n'étaient pas de M. Desmahis. Par exemple, l'épître au P. D. B., si connue de tous les amateurs, est du petit nombre des excellentes pieces de ce genre qui en a tant produit de mauvaises, depuis que M. de Voltaire l'a mis à la mode et l'a rendu si difficile. Cette épître qui commence ainsi,

A vivre au sein du jansénisme,
Cher Prince, je suis condamné, etc.

est imprimée dans les Œuvres de M. de Saint-L***, qui en a fait plusieurs du même mérite; mais d'ailleurs on trouvait dans l'édition de M. D. P. tout ce qui a fait la réputation de Desmahis, une douzaine de jolies pieces et la petite comédie de l'*Impertinent*. L'éloge historique qu'il y avait joint en forme de lettre, est sagement composé, d'une juste étendue; et quoique l'intérêt de l'amitié s'y fasse apercevoir, on n'y voit point l'exagération de la louange que cette même amitié aurait pu rendre si excusable. C'est une raison pour qu'on excuse moins le nouvel éditeur, M. de Tresséol, qui, dans

un éloge historique beaucoup trop long, a mis trop de prétention et trop d'envie d'élever son auteur au-delà de sa mesure. Cette surabondance d'éloge manque son but. On sert beaucoup mieux l'homme qu'on loue, en donnant une juste idée de son mérite et de la nature de son talent, en faisant sentir l'espece de beautés qui caractérise ses ouvrages, qu'en cherchant à lui attribuer un mérite qu'il n'a pas. On laisse là le portrait dès qu'on voit qu'il ne ressemble point, et que le panégyriste a peint de fantaisie. Pourquoi dire, par exemple, que *les productions de M. Desmahis et celles du chantre de Vertvert ont un grand air de famille?* Rien ne se ressemble moins que la maniere de ces deux écrivains; et *Ververt* et la *Chartreuse* sont autant au-dessus des poésies de M. Desmahis, que le *Méchant* est au-dessus de l'*Impertinent*. Il ne fallait pas comparer un écrivain ingénieux et agréable, qui n'a fait que de jolies bagatelles, à un poëte original, qui aura toujours une place distinguée parmi les bons auteurs qui ont honoré notre langue et notre littérature.

Pourquoi dire qu'*il paraît l'emporter dans la poésie légere sur presque tous les écrivains du dernier siecle, renommés en ce genre; sur les uns par le naturel et la facilité, sur les autres par l'élégance et la correction? que parmi ses contemporains il a eu peu de rivaux, et n'a eu qu'un maître?* Quand on loue un homme de mérite, il ne faut sans doute le comparer qu'à ce qui en a. Si Desmahis l'a emporté sur Pavillon, sur Lafare, sur Lasabliere, sur madame de Lasuze, etc., il n'a pas tant de quoi s'en féliciter. Mais a-t-il égalé la gaîté de Chapelle? Et son *Voyage de Saint-Germain*, quoiqu'il y ait des morceaux bien écrits, approche-t-il de ce chef-d'œuvre de grâce, d'esprit et de bon

goût qui a immortalisé *le bon paresseux* du Marais? Desmahis a-t-il égalé la philosophie aimable et facile, la sensibilité vraie de ce Chaulieu, dont la négligence même est un charme, et chez qui la mollesse du style peint si bien l'abandon voluptueux d'un parfait épicurien? A-t-il même fait oublier la douceur et la *facilité* de madame Deshoulieres dans les bonnes pieces qu'elle nous a laissées? Voilà les auteurs du siecle dernier, les *plus* renommés dans la poésie légère. Il me semble que M. Desmahis ne l'a pas *emporté* sur eux, surtout par le naturel qui les distingue; au contraire, il en manque quelquefois : l'esprit, l'élégance, le coloris poétique, voilà ce qui caractérise ses bonnes pieces. Laissons à chacun son lot et sa physionomie, et ne confondons rien.

A l'égard de ses contemporains, il a eu pour *rivaux*, et a dû s'en faire honneur, l'auteur de l'*Epître à Claudine* et de l'*Art d'aimer*, celui du poëme des *Quatre parties du jour*, celui de l'épître que nous avons citée ci-dessus, qui, dans ses poésies légeres, a plus de philosophie, un goût plus délicat, un style plus pur que M. Desmahis, et qui, dans le poëme des *Saisons*, a pris un vol infiniment plus élevé.

*On ne saurait disconvenir*, dit ensuite l'éditeur quand il vient aux pieces de théâtre, *que M. Desmahis ne connût les profondeurs de l'art qu'il embrassait.* C'est précisément ce dont personne ne conviendra. Il n'y avait rien de profond dans M. Desmahis, et ce qu'il a laissé ne prouve point de talent pour la comédie. L'*Impertinent*, donné en 1750, eut du succès, quoique ce ne fût pas, comme dit l'éditeur, *un succès prodigieux*. On applaudit des vers bien tournés, des morceaux piquans, des épigrammes, des portraits. C'était assez pour faire accueillir

une piece d'un acte, qui était d'ailleurs un coup d'essai. On l'a remise au théâtre il y a quelque tems. Elle a été très-froidement reçue, et tout le talent de l'acteur qui jouait le rôle de l'*Impertinent*, n'a pu réchauffer la piece, dénuée d'intrigue, de comique et de caracteres. Les autres pieces que cette nouvelle édition a mises au jour, n'ajouteront rien à la réputation de M. Desmahis ni à l'idée qu'on avait de son talent comique. Elles sont beaucoup plus froides que l'*Impertinent*, sans avoir, à beaucoup près, le même mérite de style. Ces pieces sont la *Veuve coquette*, le *Triomphe du sentiment*, et des fragmens de l'*Honnête homme*. Il y a dans cette derniere des morceaux ingénieux et élégamment écrits.

Il résulte que cette nouvelle édition, qui n'offre rien de précieux pour les connaisseurs, est faite surtout pour ceux qui veulent avoir tout ce qu'un auteur a écrit, car d'ailleurs les pieces vraiment estimables de M. Desmahis sont imprimées partout :

*Toi qui vis philosophe au sein de l'opulence*, etc.

*Est-il vrai, comme on le publie de cet agréable hermitage*, etc.

*Vous avez un mari jaloux*, etc.

*Heureux l'amant qui sait te plaire*, etc.

*Il n'est point de forfaits qu'on n'impute à l'Amour*, etc.

*Je naquis au pied du Parnasse*, etc.

Et le *Voyage de Saint-Germain*, etc.

On a remarqué une précision piquante et des idées rapides heureusement exprimées dans l'épître à madame de **, qui commence par ces vers :

Si votre rupture est sincère,
Hâtez-vous de la confirmer.

Avec moins d'art, plus de mystère,
Profitant mieux des dons de plaire,
Goûtez mieux le plaisir d'aimer.
Ecartez ce peuple perfide,
Ces petits *insectes* titrés,
Qui, de leur figure énivrés,
Chez vous d'une course rapide,
Apportent dans des chars dorés
Des sens flétris, une ame vide
Et de grands noms déshonorés.

Ce style est excellent, au mot d'*insectes* près. On sait que des *insectes* ne peuvent pas être *enivrés de leur figure*. Ce mot ne s'accorde pas avec ce qui suit.

M. Desmahis a, dans toutes ses pieces, de l'esprit et des vers bien faits; mais il prodigue trop l'antithese, et son style est quelquefois entortillé, précieux, néologique. Par exemple, lorsqu'il dit :

Le tems est une immensité,
Dont l'usage fait la mesure,

il est difficile d'entendre le sens de ces deux vers. Mais ces défauts n'empêchent pas que le mérite de ses bonnes pieces n'assure à son nom un honnéur durable. L'éditeur n'a pas trop bien défini ce mérite quand il a dit : « L'esprit philosophique » paraît être une des principales parties qui con- » stituent ce poëte. Loin qu'il desseche la verve » poétique, elle coule avec plus de force et d'a- » bondance; il produit la pensée *pour la livrer à* » *l'imagination, et il observe l'imagination en-* » *flammée par la beauté et l'utilité de la pensée* » *pour redresser sa marche.* » On a bien souvent l'occasion d'appliquer aujourd'hui ce vers de Moliere dans la bouche du bonhomme Chrysalde, en parlant de Trissotin :

On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé.

*Sur les Œuvres de Colardeau.*

Cette édition qui est fort belle, enrichie de gravures et du portrait de l'auteur, contient le peu d'ouvrages qu'une santé fragile et une carriere trop courte lui ont permis d'achever. Le premier volume renferme trois pieces de théâtre, deux tragédies, *Astarbé* et *Caliste*, qui ont été représentées, et les *Perfidies à la mode*, comédie en cinq actes et en vers, que l'auteur ne voulut par faire jouer. Dans le second, on a réuni différens morceaux de poésie, l'*Epître d'Héloïse à Abélard*, celle *d'Armide à Renaud*, *le Patriotisme*, *l'Epître à Minette*, une *Ode sur la poésie*, une traduction en vers des deux premieres nuits d'Young, celle du *Temple de Gnide*; une *Epître à M. Duhamel*, un petit poëme intitulé *Les Hommes de Prométhée*, et des pieces fugitives. L'*Epître d'Héloïse à Abélard*, ouvrage plein de charme et d'intérêt, malgré ses inégalités et ses négligences, a suffi pour consacrer la mémoire de M. Colardeau. C'est là que s'est manifesté d'abord son talent poétique, qui consistait surtout dans une heureuse tournure de vers, et dans une harmonie douce et facile. Ce talent n'a jamais été plus loin que le premier pas; et la seconde héroïde de l'auteur, *Armide à Renaud*, quoiqu'il y eût le secours du Tasse et de Quinault, fit voir que pour réussir il avait besoin de travailler sur un fonds qui ne fût pas le sien. Cet écrivain, qui avait fait parler à l'Amour un langage si tendre et si passionné quand il empruntait à Pope, parut n'avoir plus aucune connaissance du cœur et des passions quand il voulut ne tirer que de lui-même les discours qu'il met dans la bouche d'Armide.

Farouche Européen, qui, des rives du Tibre,
Viens au sein de la paix troubler un *peuple libre*,

Et qui, dans tes fureurs, nous préparant des fers,
Veux à tes préjugés soumettre l'Univers,
Détestable croisé, etc.

Quoi de plus contraire à la vérité qu'un pareil début? Que font là les *préjugés* de Renaud? Ces idées philosophiques peuvent-elles s'accorder avec le désespoir d'une amante abandonnée? Les faits d'ailleurs sont aussi faux que les idées. Qu'est-ce que ce *peuple libre* dont on vient troubler la paix? Les Sarrasins étaient-ils un peuple libre? Solome, sous la domination des soudans de Syrie, était-elle *libre*? Et quand elle l'aurait été, c'est bien de cela qu'il s'agit. On ne peut trop insister sur ce genre de fautes, le plus grave de tous. Tout ce qui est faux n'est pas excusable aux yeux d'un lecteur sensible, et il n'y a rien de pis que de mentir au cœur. Quand Armide dit, en parlant à Renaud :

Qui croirait qu'il fût né seulement pour la guerre?
Il semble être fait pour l'amour.

QUINAULT.

il n'y a personne qui ne sente combien ce mouvement est vrai, et combien la tournure de ces deux vers est intéressante dans sa simplicité. M. Colardeau a mis ces deux vers en un seul, et les a gâtés.

Il est fait pour l'amour et non pas pour la guerre.

Quelle différence! Qu'Armide, en regardant Renaud, ne puisse pas croire qu'il ne soit né que pour la guerre, et qu'il lui semble être fait pour l'amour, rien n'est plus naturel; et c'est ainsi qu'a dû s'exprimer une femme qui aime un héros; mais qu'elle affirme crument qu'il n'est pas fait pour la guerre et qu'il l'est pour l'amour, voilà la mesure passée. Ce n'est plus Armide qui parle, c'est un écolier qui fait une antithèse,

et qui rend faux et froid ce qui était vrai et touchant. Ceux qui savent que la premiere qualité en tout genre d'écrire est la vérité des idées et des expressions, sentiront cette remarque, et ce n'est que pour eux que l'on écrit.

M. Colardeau, dont le premier essai en poésie avait été justement accueilli, ne put se garantir du piége où tant de jeunes versificateurs sont venus tomber. Il ne put résister à la séduction du théâtre; il fit des tragédies qui, malgré l'excessive indulgence qu'on prodiguait à l'auteur, ne purent réussir. La Nature lui avait absolument refusé tout ce qui demande de la force, et la tragédie en exige de toutes les sortes, celle de l'imagination qui invente, celle de la tête qui combine, celle de la raison qui fait parler les personnages. Le défaut de toutes ces facultés se fait sentir à tout moment dans *Astarbé* et dans *Caliste*, deux sujets très-malheureux, surtout le premier, et qui n'offrent aucun intérêt. Dans la premiere, c'est une femme atroce qui fait mourir un tyran imbécille; dans la seconde, une femme violée, déplorant pendant cinq ans un malheur irrémédiable. Rien de tout cela n'est théâtral ni tragique, et le plan de ces pieces ne montre d'ailleurs aucune connaissance de l'art. Il y a plus : le style en est facile, mais faible. On y trouverait parmi beaucoup de fautes, quelques vers bien tournés, pas un morceau de sentiment, pas un d'éloquence dramatique. Le dialogue manque presque toujours de justesse, défaut presque inévitable quand les caracteres sont mal dessinés et les situations mal motivées. Nous n'avons trouvé dans *Caliste* qu'un seul endroit où la diction nous ait paru tragique, et il est traduit d'Otwai :

Que ne puis-je, Lucile, au bout de l'Univers,
Habiter des rochers, des antres, des déserts,

Là, de mon lâche amant expier les outrages,
N'entendre autour de moi que le bruit des orages,
Ne voir, à la clarté d'un ciel chargé de feux,
Que des monstres sanglans, que des spectres hideux,
Des manes, des tombeaux, ou quelque infortunée
Aux larmes, comme moi, par l'Amour condamnée!

Ce dernier mouvement, *ou quelque infortunée*, etc. est naturel et touchant; mais ces vers sont de la Caliste anglaise, qui, sans être à beaucoup près une bonne tragédie, vaut mieux que la piece de l'imitateur français, parce que les caracteres de la premiere sont plus raisonnables.

Je trouve, dans un ouvrage périodique, un jugement sur M. Colardeau, qui est bien peu réfléchi. « M. Colardeau, dit-on, est un exemple » frappant de la maniere bizarre dont le public » distribue les réputations. Il donna d'abord une » imitation de la Lettre d'Héloïse par Pope, et » cette faible copie d'un original plein de force » eut un succès prodigieux. Il lui fit succéder » sept ou huit ouvrages qui lui étaient supérieurs » pour l'invention et même pour le style; ils ne » firent que très peu de sensation. Ce même public, qui avait admiré les vers d'une héroïde » inférieure à celle de Pope, ne fit pas attention » que les vers d'*Astarbé* et de *Caliste* égalaient » ceux de Racine, et annonçaient un successeur » de ce grand-homme, sur un trône que, depuis » lui, Voltaire avait exclusivement occupé. L'élégance continue des vers du *Temple de Gnide* » ne fut aperçue que par quelques amateurs fort » *discrets*, qui ne la firent apercevoir à personne. » L'*Epître à M. Duhamel*, ouvrage supérieur, » selon nous, aux Epîtres de Boileau, parcequ'il » y regne un abandon de style, une sensibilité, » une grâce que n'a point ce dernier; cette épître, disons-nous, fut prônée seulement par

» quelques journalistes sans goût, qui gâtent tout
» ce qu'ils touchent; et ce morceau précieux et
» charmant fut dès-lors relégué au nombre des
» mets salis par les Harpyes. Les traductions des
» *Nuits d'Young* et *les Hommes de Prométhée*,
» doués du même mérite que la piece précédente,
» eurent à peu près le même sort. Personne n'en
» parlait : le public était pour M. Colardeau,
» sans yeux, sans oreilles et sans langue, etc. »

Quand nous ne saurions pas que ce morceau est d'un jeune homme, nous l'aurions deviné à ce ton tranchant, à cette maniere de décider sans appel et de prononcer sans preuves, de condamner le public en tout, sans avoir sur quoi que ce soit l'air du moindre doute; enfin, de compromettre si témérairement le nom de Racine, de Boileau et de Voltaire. Tel est le style aujourd'hui à la mode parmi les jeunes écrivains, même parmi ceux qui annoncent de l'esprit et du talent, et qui ne songent pas assez que cette extrême confiance nuit beaucoup à l'un et à l'autre.

Avant d'examiner ces arrêts si légérement rendus et ces reproches adressés au public, qui nous donneront occasion de jeter un coup d'œil sur les poésies de M. Colardeau, nommées dans le morceau qu'on vient de lire, nous proposerons une réflexion à ceux qui sont aujourd'hui si prompts à juger des ouvrages consacrés par une longue vie, et à leur comparer des productions qui viennent de naître. Il n'y a rien sans doute qui ne puisse être ou égalé ou surpassé; et marquer des bornes en ce genre à la Nature et au génie, ce serait ne connaître ni l'un ni l'autre. Mais quand il est question d'ouvrages qui ont fait les délices de plusieurs générations, tout esprit éclairé par le goût, tout homme instruit par l'expérience, se dira qu'ils ont subi

l'épreuve la plus forte de toutes, et, sans comparaison, la plus décisive, celle du tems. En effet, qu'est-ce qui nous penetre d'une si juste admiration pour les grands écrivains, pour les auteurs devenus classiques? C'est lorsqu'après les avoir lus, relus dans toutes sortes de circonstances, dans toutes les situations de la vie; après avoir comparé l'impression qu'ils nous faisaient à tel âge et celle qu'ils nous font encore aujourd'hui, nous leur rendons ce témoignage, que, dans tous les momens, ils ont parlé à notre ame et satisfait notre esprit. C'est alors que nous sentons la raison supérieure qui les a dictés, l'heureux naturel qui les animait ; alors nous nous apercevons que c'est surtout à ces deux qualités qu'ils doivent le charme qui les rend toujours nouveaux; alors on apprend à les distinguer de cette foule d'écrits qui ont eu d'abord un succès supérieur à leur mérite, succès dépendant de la nouveauté, des circonstances, de la disposition des esprits, de mille causes différentes, qui toutes perdent leur effet avec le tems. Le tems, voilà le grand juge ; et sans lui quelle ressource resterait-il au grand talent, qui doit naturellement rencontrer tant d'obstacles et d'ennemis? C'est le tems qui amène pour le génie le moment du triomphe, pour la médiocrité celui de la justice, pour l'envie celui du silence.

Sans doute, Racine a été de son vivant, apprécié par Despréaux et par quelques esprits de cette trempe; mais qui l'a mis dans la place qu'il occupe aujourd'hui, du plus parfait des écrivains tragiques? Le tems, qui a fait sentir aux connaisseurs tout le mérite d'un style qu'on admire toujours davantage à mesure qu'il est plus médité.

Et à côté des chefs-d'œuvre de cet inimitable Racine, que la Nature avait doué d'un si grand

sens et d'une sensibilité si précieuse, on se permet de citer *Astarbé* et *Caliste !* Plus il est rare et glorieux d'approcher de la perfection, plus il est révoltant de lui voir comparer ce qui en est à une si prodigieuse distance. Le jeune homme qui a fait cet étrange parallèle ne serait-il pas un peu confus si, en essayant l'examen de ces deux pièces, on lui faisait voir les contre-sens de scène en scène, un dialogue vague, incorrect, décousu, sans expression, sans effet; enfin, si on lui proposait de citer une seule page que l'on puisse comparer de très-loin à une page quelconque des tragédies de Racine, soit pour la diction, soit pour les sentimens? Nous n'exceptons pas même *Esther*, ouvrage écrit d'une maniere sublime, quoique le sujet en soit mal choisi et peu propre au théâtre.

Les *Perfidies à la mode*, comédie en cinq actes et en vers, ne valent pas mieux que les deux tragédies dont nous venons de parler. Il n'y a ni plan, ni caracteres, ni intérêt, ni comique; et le style, quoique assez pur, n'offre pas un morceau remarquable. Encore une fois, le talent de l'auteur n'était nullement dramatique. Ce talent était beaucoup plus propre aux peintures gracieuses, aux images de la volupté. C'est le mérite qu'il a dans la traduction en vers du *Temple de Gnide*, et dans les *Hommes de Prométhée*, petit poëme dont la fiction consiste à marquer les progrès du sentiment et de l'amour dans les deux premieres créatures que Prométhée ait animées du feu céleste. Ce tableau rappelle celui d'Adam et d'Eve dans Milton; mais il n'en a ni l'originalité ni l'intérêt; c'est là cependant que l'on trouve avec plaisir cette élégante facilité, cette mollesse voluptueuse, cette harmonie séduisante qui ont fait de M. Colardeau un de nos poëtes les plus aimables, dans le peu d'écrits où

il a consulté le genre de son talent. Tel est ce portrait de Pandore, de l'épouse du premier des hommes, représentée dans un tableau qui est supposé être sous les yeux du poëte.

Sa moitié près de lui, sous un maintien timide,
Laisse voir plus de grâce et des attraits plus doux.
L'artiste n'avait point, sous un voile jaloux,
De la belle Pandore enseveli les charmes;
L'innocence était nue, et l'était sans alarmes :
Elle s'enveloppait de sa seule pudeur;
La beauté n'a rougi qu'en perdant sa candeur;
Et près de son berceau, pure encore et céleste,
Dans la nudité même, elle eut un front modeste.
Pour rendre tant d'appas, l'artiste moins hardi
D'une main plus légere avait tout arrondi;
D'un pinceau caressant, les touches adoucies,
Semblait avoir glissé sur les superficies.
Le sang qui reflétait sa pourpre et son éclat,
Colorait de la peau le tissu délicat.
Partout d'heureux replis et des formes riantes :
On voyait les cheveux de leurs tresses mouvantes,
Ombrager, couronner un front calme et serein;
Leurs nœuds abandonnés roulaient sur un beau sein.
Sur deux touffes de lis figurez-vous la rose
Lorsqu'au lever du jour, timide, demi-close,
Et commençant à peine à se développer,
Du bouton le plus frais elle va s'échapper.
Tel est ce sein, ce sein, la premiere parure
Que reçoit la beauté des *mains* de la Nature.
Demi-globe enchanteur, dont le double contour
Palpite et s'embellit sous la main de l'Amour.
Pour mieux peindre en un mot ce sexe qu'on adore,
Le goût a rassemblé dans les traits de Pandore
Ce que mille beautés auraient de plus charmant;
C'est la grâce naïve unie au sentiment.
Pandore, dans la main de l'époux qui la guide,
Laisse, comme au hasard, tomber sa main timide.
Sur le cours d'un ruisseau son beau corps est penché;
De son humble paupière un regard *détaché*
Y suit furtivement l'image qu'elle admire;
A ses propres attraits on la voyait sourire,
Et l'art représenter, par cet heureux *détour*,
L'amour-propre naissant au berceau de l'Amour.

On trouverait dans ce *Temple de Gnide* beau-

coup de morceaux du même agrément, mais toujours mêlés plus ou moins des mêmes négligences et des mêmes fautes de correction et de justesse que tout lecteur instruit a pu remarquer dans celui que nous avons cité. *L'élégance continue* tient surtout à la propriété des termes, et ce mérite très-rare suppose toujours un degré d'attention et de travail qu'il ne paraît pas que l'auteur ait jamais eu. Un écrivain qui soignerait son style, ne laisserait pas un regard *détaché* d'une *paupière*, une cheville telle que l'*heureux détour*, et quand il est question d'une adresse du peintre. On pourrait citer un grand nombre de ces fautes et de beaucoup plus graves; mais il suffit d'avoir prouvé, par un des plus beaux endroits du poëte, que l'*élégance continue* qu'on lui attribue dans le jugement cité ci-dessus, ne lui appartient pas. L'exacte justice consiste à juger toujours un écrivain par ce qu'il a de meilleur; c'est une méthode que nous avons constamment suivie, et un exemple qui a été rarement imité.

C'est avec aussi peu de fondement que l'auteur de la note reproche au public le peu d'accueil qu'il a fait à *sept ou huit ouvrages, supérieurs*, dit-il, *pour l'invention, à la Lettre d'Héloïse, et même pour le style.* De quelle invention veut-il parler? M. Colardeau n'a jamais fait aucun ouvrage qui en supposât. Il a traduit en vers la prose de Montesquieu et les vers d'Young. Cette dernière entreprise était peu analogue au talent de l'auteur, et ce fut celle qui lui réussit le moins. Il n'y avait aucun rapport entre la maniere d'Young et la sienne; et ce choix singulier prouve seulement le besoin qu'il avait de travailler sur les idées d'autrui. A l'égard du style, c'est contredire l'opinion générale, que de mettre au dessus de la *Lettre d'Héloïse* quelque autre production que ce soit du même auteur : il n'a rien fait où

il y eût plus de beautés et moins de fautes. Il est bien étrange qu'un panégyriste si outré de M. Colardeau prétende que cette traduction d'Héloïse, le plus beau titre de sa gloire, est une *faible copie d'un original plein de force*. Il est vrai, et nous l'avons observé il y a long-tems, que l'imitateur français est resté au dessous de Pope dans deux ou trois morceaux d'une touche sombre et forte; mais, dans tout le reste, il lui est au moins égal pour la sensibilité, et il paraît avoir plus de grâces et de charmes. Le public a été juste en consacrant cette heureuse production; et pourquoi ne l'aurait-il pas été pour M. Colardeau? *Il était pour lui*, dit l'auteur de la note, *sans yeux, sans oreilles, sans langue*. Comment accorder cette plainte avec ce que dit M. Colardeau lui-même dans la préface d'un de ses derniers ouvrages? « Mes productions, quelque » faibles qu'elles soient, ne m'en paraissent pas » moins agréablement reçues du public, qui les » recherche avec un empressement marqué. » Supposons que le poëte aimât un peu à se flatter, et que l'auteur de la note aime à se plaindre; en cherchant la vérité entre deux extrêmes, nous verrons que le public accueillait toujours les différens essais de M. Colardeau avec bienveillance, et les trouvait toujours au dessous de son attente, depuis le premier ouvrage qu'il donna. Ces épreuves multipliées purent faire apercevoir enfin les limites où son talent était renfermé; mais cette connaissance, qui pouvait rendre le public un peu froid, ne le rendit point injuste, et M. Colardeau n'eut jamais à se plaindre de n'être pas à sa place.

Il est infiniment plus facile d'égaler les épîtres de Boileau, que les tragédies de Racine; mais l'auteur de la note n'en est pas plus fondé à mettre au dessus de ces épîtres, celle de M. Colardeau à

M. Duhamel. Des ouvrages qu'il a tirés de son propre fonds, c'est en effet le meilleur; mais il est encore inégal, long et vague. On reconnaît l'imagination riante de l'auteur dans des vers tels que ceux-ci :

J'aime à voir le zéphyr agiter dans les eaux
Les replis ondoyans des joncs et des roseaux,
Et ces saules vieillis, de leur mourante écorce,
Pousser encor des jets pleins de sève et de force,
Ici tout m'intéresse et plaît à mes regards :
Sur les bords d'un ruisseau, cent papillons épars,
Avant que mes esprits démêlent l'imposture,
Me paraissent des fleurs que *soutient* la verdure;
Déjà ma main séduite est prête à les cueillir,
Mais alarmé du bruit, plus prompt que le zéphyr,
L'insecte, tout-à-coup détaché de sa tige,
S'enfuit, et c'est encore une fleur qui voltige.

Cette imagination s'exerce sur de petits objets; mais ils deviennent précieux par le mérite de l'expression poétique, qui est particulierement celui de M. Colardeau.

Lorsqu'enfin, terminant de si douces orgies,
Le rayon du matin fait pâlir les bougies, etc.

voilà de ces vers qui appartiennent au poëte; et l'on en rencontre de ce genre dans tout ce qu'a fait l'auteur. Cependant si nous rapprochons cette *Epître sur la campagne*, de celle que Boileau a adressée sur le même sujet à M. de Lamoignon, nous verrons dans celle-ci un choix bien plus heureux d'idées et d'images; et quant à l'espèce de sensibilité que ce genre exige, n'est-elle pas dans ces vers si bien imités d'Horace : *O rus! quandò te aspiciam ?*

O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux!
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde!

D'ailleurs, on ne relevera pas dans Boileau

des vers aussi froids, aussi dénués de sens que celui-ci :

> Par l'orage effrayé, j'en admire l'horreur :
> *Le philosophe observe, et l'homme seul a peur.*

Que signifie *l'homme seul a peur* quand il s'agit d'exprimer le plaisir qui se mêle à l'impression de terreur que produit un orage? Et cet hémistiche, *le philosophe observe*, comme il est sec dans un pareil sujet, où tout doit être fait de verve et d'épanchement! Les maîtres ne commettent point de pareilles fautes, et c'est pour cela qu'il faut bien prendre garde à ce qu'on leur compare. Il y en a d'étranges dans cette épître à M. Duhamel :

> Je saurais si la terre, en ses noirs souterrains,
> Contient le réservoir de ces eaux inconnues,
> Ou bien si ce tribut et de l'air et des nues,
> Par *l'éponge des monts* goutte à goutte filtré, etc.

*L'éponge des monts!* Que dirait Boileau d'une pareille expression? Que dirait-il de ce vers :

> Calculer les rapports de la *proue à la poupe*;

Et de ceux-ci :

> Quand Lise, simple encor, mais fine en son minois,
> Sourit à son amant qui lui *serre les doigts*;

et de beaucoup d'autres qu'il serait trop long de citer.

On a rapporté ces jugemens peu mesurés, parce que l'abus de la louange est aujourd'hui aussi commun que celui de la satyre, et n'est pas moins dangereux. A l'égard de M. Colardeau, l'auteur de cet article, qui ne l'a jamais connu que par ses ouvrages, ne lui devait que la vérité. Il l'a toujours dite, même dans les occasions où l'on est le plus excusable d'en manquer un peu; par exemple, dans un discours académique. Quand

il fit l'éloge de M. Colardeau, auquel il succédait, il ne fit mention que de l'*Epître d'Héloïse*, et cependant cet éloge fut reçu avec beaucoup d'applaudissemens; c'est que la louange n'a de prix que lorsqu'elle est légitime et même sévere.

*Sur les Fables de M. de Florian.*

Des nombreux recueils de fables qui ont paru dans ce siecle, celui-ci me paraît le meilleur; c'est celui où il me semble que l'on a le mieux saisi le véritable esprit et le vrai ton de la fable. La morale est généralement bien choisie et bien adaptée au sujet. Il ne s'agit pas du mérite de l'invention: l'auteur avoue lui-même (dans un discours préliminaire sur la Fable) qu'il a emprunté d'Esope, de Pilpay, de Gay, des fabulistes allemands, et surtout d'un poëte espagnol (Yriarté), *qui lui a fourni ses apologues les plus heureux*. Il a tout mis à contribution, il a bien fait; il ne s'en cache pas, et c'est encore mieux. Je ne vois là-dessus nulle chicane à lui faire; car s'il existe un fonds littéraire qui appartienne particulierement à celui qui le fait valoir, c'est assurément l'apologue, puisque la leçon est perdue si vous ne lui donnez pas l'agrément et l'intérêt qui la font retenir. Depuis que la vérité est nue, il lui est arrivé souvent de se morfondre: honneur à celui qui sait l'habiller de manière à la produire dans le monde avec succès!

Et c'est la seule vierge, en ce vaste Univers,
Qu'on aime à voir un peu vêtue.

BOUFFLERS.

Le bon, en tous les genres, prédomine dans ce recueil: vous y trouvez des fables d'un intérêt attendrissant, d'autres d'une gaîté douce et badine, d'autres d'une finesse piquante, d'autres d'un ton

plus relevé sans être au dessus de celui de la fable. Le poëte sait varier ses couleurs avec les sujets; il sait décrire et converser, raconter et moraliser; nulle part on ne sent l'effort, et toujours on aperçoit la mesure. Veut-on des tableaux animés par la poésie? En voici.

Sur la corde tendue, un jeune voltigeur
Apprenait à danser, et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit;
Hardi, léger autant qu'adroit,
Il s'éleve, descend, revient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence;
Et semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie, et dans l'air le renvoie.

Veut-on de l'enjouement?

Contraint de renoncer à la chevalerie,
Don Quichotte voulut, pour se dédommager,
Mener une plus douce vie,
Et choisit l'état de berger.
Le voilà donc qui prend panetiere et houlette,
Le petit chapeau rond garni d'un ruban vert,
Sous le menton faisant rosette.
Jugez de la grâce et de l'air
De ce nouveau Tircis! Sur sa rauque musette
Il s'essaie à charmer l'écho de ces cantons,
Achète au boucher deux moutons,
Prend un roquet galeux, et dans cet équipage,
Par l'hiver le plus froid qu'on eût vu de long-tems,
Dispersant son troupeau sur les rives du Tage,
Au milieu de la neige il chante le printems.

*Dispersant son troupeau* (*deux moutons achetés au boucher*) est un trait fort heureux; c'est l'espece de plaisanterie douce qui convient à la fable. Voici une peinture d'une autre espece; elle est intéressante et grave.

C'est ainsi que pensait un sage,
Un bon fermier de mon pays.
Depuis quatre-vingts ans, de tout le voisinage,
On venait écouter et suivre ses avis.
Chaque mot qu'il disait était une sentence;
Son exemple surtout aidait son éloquence :
Et lorsqu'environné de ses quarante enfans,
Fils, petits-fils, brus, gendres, filles,
Il jugeait les procès et réglait les familles :
Nul n'eût osé mentir devant ses cheveux blancs.

Ce dernier vers, qui est admirable, fait voir que la fable peut quelquefois s'élever jusqu'au style sublime, mais il y faut beaucoup de réserve et de choix. Ce n'ést guere que dans les idées morales que l'on peut aller jusque-là, parce que la morale est l'essence de l'apologue. Ici, par exemple, l'expression est d'une énergie imposante; mais l'intention et l'effet tiennent à ce respect naturel pour la vieillesse, sentiment commun à tous les hommes, qui fait de l'expérience et de la sagesse d'une longue vie une sorte de magistrature. La force et l'élévation des discours du *Paysan du Danube*, dans Lafontaine, tiennent aussi à ce fonds de moralité; c'est le cri de l'opprimé contre la tyrannie. Mais pour peu qu'un fabuliste recherchât des traits pareils, bientôt l'ambition du style poétique ferait disparaître cette simplicité enjouée et attirante qui est le premier caractere et le charme de la fable.

On reconnaît ce caractere dans une foule de différens traits dont l'auteur a semé sa narration. Voyez cette jolie fable ( la huitieme du troisieme livre ), où *le Rat de collége* juge la querelle entre le Hibou, l'Oison et le Chat, sur les Egyptiens, les Grecs et les Romains.

Quand un rat qui de loin entendait la dispute,
Rat savant, qui mangeait des thèmes dans sa hutte, etc.

Et celle de la Mort, voulant choisir son premier ministre :

Pour remplir cet emploi sinistre,
Du fond du noir Tartare arrivent à pas lents
La Fièvre, la Goutte, et la Guerre :
C'étaient trois sujets excellens.
Tout l'Enfer et toute la Terre
Rendaient justice à leurs talens.
La Mort leur fit accueil. La Peste vint ensuite.
On ne pouvait nier qu'elle n'eût du mérite.

Ce badinage simple et facile est, ce me semble, celui qui appartient à ce genre d'écrire.

Je citerai encore la fable du *Singe qui montre la lanterne magique*, et qui n'a rien oublié, si ce n'est de l'éclairer.

Voyez la naissance du Monde.
Voyez...... Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Ecarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir.
L'appartement, le mur, tout était noir.
Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
Ni moi non plus, disait un chien.
Moi, disait un Dindon, je vois bien quelque chose;
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très-bien, etc.

Ici la finesse se joint à la naïveté; l'une est dans la pensée de l'auteur, l'autre dans le langage qu'il prête à ses personnages; c'est le mérite propre à la fable.

Ecoutez la pie jasant chez la tourterelle sa voisine.

Lorsque par son époux la Pie était battue,
Chez sa voisine elle venait :
Là jasait, criait, se plaignait,
Et faisait la longue revue
Des défauts de son cher époux :
« Il est fier, exigeant, dur, emporté, jaloux.
» De plus, je sais fort bien qu'il va voir des Corneilles, etc.

Ce dernier trait est fort heureux; c'est ce qui

s'appelle se mettre à la place de ses acteurs; c'est un talent du poëte fabuliste, comme du poëte dramatique.

Nous avons trop peu d'espace pour multiplier les citations et les éloges. Sur une centaine de fables, il y en a les trois quarts de très-jolies, et plusieurs sont, à mon gré, de petits chefs-d'œuvre: telles sont *l'Aveugle et le Paralytique*, *les Singes et le Léopard*, *le Savant et le Fermier*, *le Roi et les deux Fermiers*, *Don-Quichotte*, *le Lapin et la Sarcelle*, *le bon Homme et le Trésor*, etc.

Il en est aussi quelques-unes, je l'avoue, que je voudrais retrancher. La derniere du second livre a pour titre: *Myzon*. C'est un sage de Grece, qui vit *seul* dans les bois, *méditant sans cesse*, *et par fois riant aux éclats*. Deux Grecs, surpris de sa gaîté, lui disent:

Tu vis seul? Comment peux-tu rire?
Vraiment, répondit-il, voilà pourquoi je ris.

D'abord, je n'ai jamais conçu ni ne concevrai jamais comment un sage *vit tout seul*. *Pour vivre seul*, dit Aristote (et c'est une des meilleures choses qu'il ait dites), *il faut être un Dieu ou une bête féroce*. Je suis de l'avis d'Aristote. De plus, je suis de l'avis des deux Grecs, et je ne comprends pas comment un homme seul a tant envie de rire. La méditation n'est point gaie; il est même reconnu que l'observateur est triste.

Je n'aime pas davantage celle du *Rhinocéros et du Dromadaire*. Le premier s'étonne de la préférence que les hommes donnent au second. Il prétend que le rhinocéros, en raison de sa force, pourrait être aussi utile que le chameau. Celui-ci, au lieu de lui répondre que la force ne suffit pas, au lieu de rappeler tous les avantages de l'espece dromadaire, qui la rendent

d'une utilité unique et inappréciable dans les pays chauds, lui répond :

De notre sort ne soyez point jaloux :
C'est peu de servir l'homme, il faut encor lui plaire.
Vous êtes étonné qu'on nous préfère à vous ;
Mais de cette faveur voici tout le mystère :
Nous savons plier les genoux.

Non, assurément, *ce n'est pas là tout le mystere*. Il ne faut pas que la moralité d'une fable consiste dans un jeu de mots et dans une équivoque qui, dans l'application, ne produit qu'une pensée fausse. Quiconque connaît les propriétés du chameau, sait bien que, si l'on y met tant de prix, ce n'est pas parce qu'*il plie les genoux*.

C'est encore un jeu de mots qui forme l'affabulation de l'apologue suivant : *le Rossignol et le Paon*. Celui-ci reproche à l'autre ses chansons amoureuses, et prétend que c'est à lui, qui est beau, de célébrer la beauté. Le rossignol répond :

Allez, puisqu'Amour n'y voit goutte,
C'est l'oreille qu'il faut charmer.

Pensée fausse. Qui peut ignorer qu'en amour l'attrait le plus universel, c'est la beauté ?

Et pour une qu'il prend par l'ame,
Il en prend mille par les yeux.

C'est Lafontaine qui l'a dit. Le rossignol pouvait répondre : Vous plaisez par votre plumage, et moi par mes chants : chacun de nous a son partage. Cela était raisonnable ; mais aussi cela rentrait dans un ancien apologue connu, et il valait mieux ne pas faire la fable.

C'est un défaut dans l'apologue (et l'auteur y tombe quelquefois), de revenir sur une leçon déjà donnée, à moins qu'on ne la rende plus directe et plus frappante, et que d'ailleurs l'exé-

cution en soit supérieure; car il est toujours permis de mieux faire qu'on n'a fait. On connaît une excellente fable de Boisard (et ce n'est pas la seule, quoique parmi une foule de médiocres). Elle a pour objet de faire voir que, pour parvenir, il faut être endurant et insensible aux outrages. Il introduit sur la scene un cheval, un bœuf, un mouton et un âne. Il s'agit d'entrer dans un gras pâturage, dont Martin Bâton défend l'accès. Le cheval, le bœuf et le mouton, chacun pour des raisons que l'auteur tire habilement de leur caractere, résistent à la tentation. Pour l'âne, il va son train.

On a beau le frapper, on ne peut s'en défaire.
Ce ladre, sans pudeur, avance sous les coups;
D'un saut victorieux il franchit la barrière,
Et le voilà dans l'herbe enfin jusqu'aux genoux,
Se vautrant, gambadant, et broutant sans rancune.
Ses discrets compagnons le poursuivaient en vain
De leurs regards jaloux : Amis, dit le roussin,
Voilà comme l'on fait fortune.

M. de Florian a traité précisément le même sujet, et n'a guere changé que les personnages. Ce sont, chez lui, *l'Hermine*, *le Castor* et *le Sanglier*, qui, en voyageant, aperçoivent un canton riche et fertile, des prés, des eaux, des bois, des vergers pleins de fruits, mais ils en sont séparés par un marais rempli de lézards, de serpens, de crapauds. L'hermine s'arrête et craint de se salir; le castor propose de bâtir un pont, mais ce serait l'ouvrage de quinze jours. Le sanglier veut aller plus vite.

Le voilà qui se précipite
Au plus fort du bourbier, s'y plonge jusqu'au dos,
A travers les serpens, les lézards, les crapauds;
Marche, pousse à son but, arrive plein de boue;
Et là, tandis qu'il se secoue,
Jetant à ses amis un regard de dédain,
Apprenez, leur dit-il, comme on fait son chemin.

Je puis me tromper; mais je préfère de beaucoup la premiere fable, et pour l'invention, et pour l'exécution. Je pourrais en donner bien des raisons; mais elles seraient trop longues à déduire : je m'en rapporte au jugement des lecteurs.

*Les Enfans et les Perdreaux* rappellent aussi une autre fable, dont le fond et la morale sont absolument la même chose, et qu'un de nos confreres (1) à l'Académie, connu par son esprit et ses grâces, lut, il y a quelques années, dans une de nos séances publiques. Mais il est très-possible que M. de Florian ne la connût pas, puisqu'elle n'a jamais été imprimée. Elle avait pour titre : *les Grenouilles et les Polissons*. Ceux-ci, en jouant aux bords d'un marécage, s'amusaient à prendre des grenouilles et à se les jeter à la *tête*. Une d'elles leur adressait ces deux vers, qui finissaient la fable :

Vous ne vous faites point de mal,
Et c'est nous qui perdons la vie.

Ici ce sont les enfans d'un fermier qui se jettent de même à la tête de petits perdreaux qu'ils ont attrapés, et dont le partage est devenu un sujet de querelle. Le pere leur dit :

Comment donc, petits rois, vos discordes cruelles
Font que tant d'innocens expirent sous vos coups !
De quel droit, s'il vous plaît, dans vos tristes querelles,
Faut-il que l'on meure pour vous ?

Ces deux fables sont un emblême ingénieux des guerres royales, dont les peuples ont été jusqu'ici les instrumens et les victimes. Il y a tant d'atrocité d'une part, et tant de bêtise de l'autre, que ce n'est pas trop de deux apologues pour

(1) Le ci-devant duc de Nivernois.

combattre cet abominable système, qui dure depuis tant de siecles. La fable de M. de Florian est d'ailleurs fort bien narrée, à ces mots près :

Le fermier qui passait, en revenant des champs,
Voit ce *spectacle sanguinaire.*

*Sanguinaire*, qui exprime toujours une disposition à répandre le sang, ne peut s'appliquer au mot *spectacle*. L'auteur aurait pu mettre :

Voit ce passe-tems sanguinaire,

parce qu'alors ce qu'on dit du passe-tems peut s'appliquer, par une métonymie très-permise, à ceux qui se donnent ce passe-tems.

Puisque nous en sommes à la diction, j'observerai quelques fautes que l'auteur ne doit pas laisser dans un ouvrage où regne en général le bon goût, et cette élégance sans recherche et sans parure, qui est celle du genre. Ces fautes sont en très-petit nombre : on est étonné qu'il y en ait contre les regles de la versification : ce sont sans doute des inadvertances.

De rossignols une centaine
S'écrie : épargne-*le*, nous n'avons plus que lui.

L'auteur a oublié que l'*e* muet n'a point de valeur à la césure, qui est le repos du vers; et de plus, épargne-*le* ne peut se prononcer sans offenser l'oreille.

Armés d'*hoyaux*, de pics, etc.

L'*h* est aspirée dans *hoyaux* ; il faut absolument prononcer *armés de hoyaux.*

Notre *lièvre*, *hors* d'haleine.

Même faute : *hors* est aspiré. Il fallait : *Le lievre*, *hors d'haleine.*

Les inversions dures sont un défaut partout, mais particulierement dans la fable, où tout doit être aisé et coulant.

Ceux qui louaient le plus *de son chant l'harmonie.*

Les regles de la construction poétique, senties par les oreilles délicates et exercées, exigeaient que l'on mît :

Tous ceux qui de son chant admiraient l'harmonie.

De cette maniere l'inversion est bien placée, au lieu que les deux substantifs rapprochés forment un hémistiche d'une dureté choquante.

L'inversion n'est point admise dans ce qu'on appelle les phrases faites, telle que celle-ci : Il parle beaucoup et ne dit rien. C'est une raison pour condamner ces deux vers :

Et chacun, comme à l'ordinaire,
Parle beaucoup *et rien ne dit.*

La contrainte de la rime se fait trop sentir ici : on ne doit la sentir nulle part; mais dans la fable moins que partout ailleurs.

On voit que ce peu de fautes, et de petites fautes (et l'on n'en trouverait guere d'autres), ne saurait nuire au mérite de ce recueil, qui prouve un véritable talent, et doit être pour son auteur un titre durable. C'est surtout par ce motif que je désirerais que M. de Florian supprimât un passage que tous les gens instruits réprouveront. Ce dernier reproche que l'on peut lui faire, ne porte nullement sur le fond ni sur les détails de ses fables. Il est par lui-même d'une nature assez délicate; car il s'agit d'un abus outré de la louange, et je n'en parlerais pas si je ne me croyais trop franchement au dessus de tout soupçon à cet égard, et s'il n'importait pas à l'honneur des lettres, que, dans un livre fait pour

rester, un homme de talent ne louât pas le talent, de maniere à se faire tort à lui-même sans honorer celui qu'il célebre. M. de Florian adresse une de ses fables à l'abbé Delille, et l'on s'imagine bien que ce n'est pas là ce que je blâme; mais il lui dit :

> Digne rival, *souvent vainqueur*
> Du chantre fameux d'Ausonie.

Il y a des vérités si généralement reconnues, qu'il n'est pas permis de les démentir. Virgile passe universellement pour l'homme de la terre qui a le mieux fait des vers; c'est même à ce seul titre que la postérité l'a placé à côté d'Homere, qui l'emporte sur lui de beaucoup par l'invention, la fable et les caracteres. La langue de Virgile est aussi, de l'aveu de tout homme lettré, très-supérieure à la nôtre; et les *Géorgiques* sont l'ouvrage le plus parfait de Virgile. Comment donc serait-il possible que son traducteur l'eût *souvent vaincu?* C'est le cas de dire :

> Et l'on manque le but en voulant le passer.

A coup sûr l'abbé Delille lui-même sait mieux que personne combien une pareille louange est hors de toute mesure. Il a dû être beaucoup plus flatté de ces deux vers de Voltaire :

> De Virgile élégant traducteur,
> Delille a quelquefois égalé son auteur.

Quand on songe à la perfection du poëte latin et à la différence des deux langues, on sent combien cet éloge est grand, donné par un juge tel que Voltaire. Certes, personne n'admire plus que moi le rare talent de l'abbé Delille, l'un des meilleurs versificateurs de notre siecle, et là-dessus ma profession de foi a été publique dans mes écrits, au Lycée, partout; mais je suis à portée

de sentir aussi bien qu'un autre, en lisant sa belle traduction des *Géorgiques*, combien de fois, malgré tous les efforts et tous les équivalens possibles, l'infériorité de l'idiome et du rhythme le laisse fort au dessous de l'original sans qu'il y ait de reproches à faire au traducteur. J'invite donc M. de Florian à rayer ces lignes inconsidérées, qui sont une injure à la vérité et à Virgile, sans être un honneur pour son excellent traducteur. Il ne faut pas que dans un livre moral la louange ressemble à l'adulation : il vaudrait mieux faire une bonne fable sur l'abus de la louange.

## *Sur les Poésies diverses de M. Bonnard.*

Ce n'est pas trop le tems des vers, et surtout de la poésie légère; nous sommes un peu sérieux, et il y a de quoi l'être (1); mais, après tout, les bons vers sont de tous les tems pour le petit nombre d'hommes qui les aime et qui s'y connaît, et Bonnard était du petit nombre de ceux qui en ont su faire. Il était de la bonne école. Il écrivit avec pureté et élégance; il a de la vérité, de la délicatesse et de la grâce : on pourrait lui desirer quelquefois plus d'expression poétique et plus de précision dans les détails; mais en général son petit volume de poésies se lit avec plaisir, et, s'il y a des pieces faibles, il y en a d'excellentes. La meilleure (et il est à remarquer que c'est la premiere qui le fit connaître) est celle qu'il adressa à M. le chevalier de Boufflers, aujourd'hui député à l'Assemblée nationale, qui ressemblait alors parfaitement au portrait que Bonnard en fait, et qui a fait voir depuis qu'il était capable d'un autre genre de mé-

(1) L'auteur écrivait cet article au mois de juillet 1791.

rite. Je ne connais point de plus jolie p
ce genre, depuis Voltaire, qui s'y est n
de toute comparaison. La voici, quoiqu'
partout; elle n'est pas longue, et les bo
sont si rares, que les vrais amateurs so
jours bien aises de les retrouver :

Tes voyages et tes bons mots,
Tes jolis vers et tes chevaux,
Sont cités par toute la France;
On sait par cœur ces riens charmans
Que tu produis avec aisance.
Tes pastels frais et ressemblans
Peuvent se passer d'indulgence.
Les beaux esprits de notre tems,
Quoique s'aimant avec outrance,
Troqueraient volontiers, je pense,
Et leurs drames, et leurs romans
Pour ton heureuse négligence
Et la moitié de tes talens.
Mais pardonne-moi ma franchise :
Ni tes tableaux, ni tes écrits
N'équivalent, à mon avis,
Au tour que tu fis à l'église.
Nos guerriers, la ville et la cour,
Admirant ta métamorphose,
Battirent des mains tour-à-tour;
La gloire sourit, et l'Amour
Crut seul y perdre quelque chose.

On a tant célébré Grammont,
Son esprit, sa gaîté, ses grâces :
Il revit en toi; tu remplaces
Le héros de Saint-Evremont
Les Ris le suivirent sans cesse,
Et sur son arrière-saison
Semèrent des fleurs à foison,
Comme aujourd'hui sur ta jeunesse.
En vain le Tems, de *son poison*,
Voudrait *amortir ta saillie*;
Tu donnerais à la Raison
Tous les grelots de la Folie.
Jouis bien d'un destin si beau :
Sûr de plaire et toujours nouveau,
Brille dans nos camps, à Cythère,
Chante les Plaisirs et Voltaire;

Lis Végèce, Ovide et Folard,
Et vois les lauriers du Parnasse,
Unis aux palmes de la Thrace,
Couvrir ton bonnet de housard.
Garde ton goût pour les voyages;
Tous les pays en sont jaloux,
Et le plus aimable des foux
Sera partout chéri des sages.
Sois plus amoureux que jamais;
Peins en courant toutes les belles.
Et sois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modèles.

Excepté un seul endroit que j'ai marqué, de *son poison voudrait amortir ta saillie* (mauvaise métaphore : le *Tems* n'a point de *poison*, et un poison *n'amortit* point), la piece d'ailleurs est un morceau achevé. Les journalistes, complaisans ou séduits, qui prodiguerent autrefois à Dorat tant d'éloges que le tems et le bon goût ont démentis, ne se doutaient pas qu'une seule piece de ce mérite valait cent fois mieux pour les connaisseurs, qu'un volume entier de poésies généralement fort médiocres, souvent fort mauvaises, mêlées de quelques pieces qui ne sont qu'agréables. Ces gens-là n'ont jamais su qu'il n'y a point de proportion entre l'excellent et le médiocre; et la raison en est simple, c'est qu'ils ne sentent pas l'excellent.

Après cette épître, une de celles qu'on a le plus louées dans la nouveauté, a pour titre : *A un ami revenant de l'armée* : c'est la peinture d'un jeune militaire revenant au château de ses peres, au sein d'une famille dont il est tendrement chéri, et cette peinture a de la vérité et de l'intérêt; mais il me semble que l'auteur y épuise trop les petits détails, dans un genre d'écrire où il ne faut jamais qu'effleurer légérement et rapidement : il y en a d'heureux et de bien choisis.

En vain pressant ton palefroi,
L'animant de ta voix guerrière,

Veux-tu le pousser devant toi;
Il baisse l'œil et la crinière,
Marche en glissant sur les frimas,
Et perce l'ombre à petits pas.

Ces derniers vers sont parfaits: voilà ce qui s'appelle peindre en poésie; mais j'aurais voulu supprimer ceux qui précedent:

Ta voix en sursaut éveille
L'hôte, l'hôtesse et les valets.
« Eh! mais, Monsieur, on n'y voit goutte;
» Le coq n'a pas encor chanté.
» — N'importe, etc.

Ce dialogue est froid et inutile; il faut se garder de tout dire et de tout peindre.

C'est là (*dans le château*) que depuis ton absence
On a compté tous les momens.
Vois-tu leurs bras s'ouvrir d'avance?
Ils t'appellent, tu les entends.
Ton coursier bondit et s'élance,
Voit le but et reprend vigueur.
On se range sur ton passage;
On te salue, on t'envisage;
Chacun se dit : C'est Monseigneur.
Toi, tu ne réponds à personne;
Demain tu leur diras bon jour :
On parle, tu fuis, on s'étonne;
Le pont-levis sous toi résonne;
Te voilà dans la grande cour.

Ce tableau est très-bien. Voici ce qui me paraît de trop. Après avoir peint les transports de joie de toute la famille, et avoir fait parler le pere et la mere convenablement, le poëte conduit Valfort à sa chambre, et il ajoute:

Mais ta sœur précipitamment
Saisit ton bras; elle le serre
Contre le sien : « Ce pauvre frère!
» Qu'un jour de l'autre est différent!
» Que j'étais triste d'ordinaire!
» Et que je suis aise à présent!

» Es-tu bien las ? te suis-je chère ?.....
» A propos, tu ne m'écris guère ;
» C'est mal, à moi qui t'aime tant. »

Tout cela, sans doute, ne manque pas de vérité; mais c'est tomber dans le babil et l'enfantillage. Il ne faut pas détailler ce que tout le monde suppose et devine de reste ; il faut choisir et s'arrêter.

Je préférerais l'*Epître à Zéphirine* : c'est à peu près ce même fonds d'idées dont Chaulieu a donné le premier modele ; c'est la légéreté et l'inconstance réduites en principes, mais avec une mesure juste et des nuances délicates et gracieuses. Je crois faire plaisir au lecteur qui aime à s'instruire et à comparer, en mettant sous ses yeux cette piece, quoiqu'un peu plus étendue que la premiere; il verra la différence de ce ton à celui des Dorat, des Pezay, de tous nos *agréables*, qui ont traité le même sujet.

## EPITRE A ZÉPHIRINE.

Oui, mon départ est arrêté,
Je vais vivre loin de tes charmes,
Et n'en suis pas fort attristé :
Je crois bien que, de ton côté,
Tu n'en verseras point de larmes.
Moi, j'ai mesuré ma douleur
Sur celle de ma Zéphirine :
Hélas ! en ce commun malheur,
Nous choisirons, je le devine,
Le Plaisir pour consolateur.

Au vrai, que deviendraient les Belles
Si, pour un rien broyant du noir,
Chaque amant qui prend congé d'elles,
Les réduisait au désespoir ?
Il en fut des douleurs mortelles,
Mais autrefois, dans le vieux tems,
Les princesses étaient fidelles,
Et les siéges duraient dix ans :

Les femmes en ce siècle sage,
Maîtrisant les événemens,
Et mieux instruites par l'usage,
Perdront, s'il le faut, vingt amans,
Mais ne perdront jamais courage.
D'après leurs sublimes leçons
Qu'elles nous ont appris à suivre,
S'est formé l'art du savoir-vivre
Dans le beau siècle où nous vivons.
Cet art profond et nécessaire,
O Zéphirine! c'est à toi,
Aux jolis tours que tu sais faire,
A tes leçons que je le doi:
Tes maximes ont su me plaire,
Et ta conduite a fait ma loi.
L'exemple est si puissant sur moi!
J'étais (j'en rougis quand j'y pense),
J'étais un berger du Lignon,
Aimant jusqu'à l'extravagance,
Traitant la moindre liaison
Comme une affaire d'importance;
Enfin, ce qu'on appelle en France
Un homme à grande passion,
Sur mon compte apprêtant à rire,
Bien ridicule et bien dupé,
Souffrant chaque jour le martyre,
Et n'étant jamais détrompé.
Je te vis, tu venais d'éclore
Pour le monde et pour les Amours;
Plus fraîche qu'on ne peint l'Aurore,
Belle et brillante sans atours,
Tu me parus novice encore
Ne voulant pas l'être toujours.
Soudain je desire et j'adore.
Taille de Nymphe, dix-sept ans,
Grands yeux bien noirs, un air de fête,
Propos sans suite, mais charmans,
Tout cela me tourne la tête,
Et porte le feu dans mes sens.
Tu distingues mon tendre hommage:
Mes desirs, mes transports brûlans,
Passent dans ton sein; tu te rends;
L'Amour acheve son ouvrage.
Ah Zéphirine! quels momens!
Quels effets sur moi devaient faire
Ta piquante ingénuité,
Cet abandon de volupté

Qui me semblait involontaire,
Et ta jeunesse, et ta beauté?
Des caresses toujours actives,
Ces soupirs de feu, ces élans,
Et ces sensations si vives
Que je croyais des sentimens!
J'étais enivré de ma flamme;
Je m'en pénétrais à loisir;
Et la vanité dans mon ame
Se glissait avec le plaisir.
Mais l'ivresse ne dura guère;
Quand je croyais mieux te tenir,
Tu m'échappas; je vis finir
Mon beau triomphe imaginaire.

Chaque jour des amans nouveaux
Te trouvaient charmante et crédule.
Hélas! tu n'eus point de scrupule
De les rendre tous mes égaux;
Et j'eus, comme autrefois Hercule,
Des compagnons de mes travaux.
D'abord en mon humeur altière,
Indigné de voir mes rivaux
Entrer ainsi dans la carrière;
Sentant mes forces et mes droits,
J'allais sur ton humeur volage,
Crier, menacer, faire rage;
Mais je raisonnai cette fois:
Raisonner, c'est presque être sage.

« Modérons les transports fougueux
» Que mon cœur jaloux fait paraître,
» Me dis-je, et si je fus heureux,
» N'empêchons personne de l'être.
» Ah! n'enchaînons point la beauté;
» Aimons et jouissons par elle,
» Mais respectons sa liberté;
» Il faut qu'elle soit infidelle
» Pour répandre la volupté.
» Satisfaits de ce qu'elle donne,
» Recevons ses bienfaits si doux,
» Comme le jour qui luit pour tous,
» Et qui n'appartient à personne. »

Depuis l'instant qui m'a changé,
De ma gothique frénésie,
Grâce à tes soins, bien corrigé,
Sans humeur et sans jalousie,

Jugeant de tout d'après tes lois,
Je n'ai vu dans tes goûts rapides,
Dans le caprice de tes choix,
Que l'amour des plaisirs solides.
J'ai dit : « Cette femme ira loin
» Quelque jour en philosophie,
» Puisque, sans avoir eu besoin
» D'aucune étude réfléchie,
» Sentant les erreurs de Platon,
» Et voyant l'amour comme un sage,
» Par un pur instinct de raison,
» Elle est de l'avis, à son âge,
» De Lucrèce et du grand Buffon. »

Ah! que Paris soit ton théâtre!
Là, ton sexe aimable, enchanteur,
Trompé tour-à-tour et trompeur,
Donnant des lois qu'on idolâtre,
Charme l'esprit plus que le cœur.
Là, plus d'une Belle volage
En sait peut-être autant que toi
Sur l'amour et sur son usage;
Mais je jurerais bien, ma foi,
Que nulle n'en sait davantage.

Adieu donc, puisqu'il faut partir:
Je cours en toute diligence
Dans la capitale de France
Achever de me convertir.
Toi, pendant ce tems, sacrifie
Plus d'une hécatombe à l'Amour;
Que sur ta douce fantaisie
Chacun ait des droits à son tour.
Après cinq ou six mois d'absence,
Je puis sans doute me flatter
Que tu voudras bien me traiter
Comme nouvelle connaissance.

C'est ainsi que la poésie peut jouer avec l'amour, qui n'est que galanterie, ce qui est encore un talent, quoique fort loin de traiter celui de l'amour comme passion : tous les genres bien maniés ont leur mérite. Vous ne voyez rien ici de cette impertinence que des sots prenaient pour *le bon ton*, ni de cette grossièreté qu'ils

appelaient gaîté. Bonnard ne ressembla point à Dorat, qui disait à une femme :

> Tu n'es, je le dis sans façon,
> *Pudique* ni majestueuse.
> . . . . . . . . . . . . . . .
> *Attaque des tempéramens*
> Russes, français ou germaniques.

*Tu n'es pas pudique!* Que cela est fin et délicat! Et son digne émule, Pezay, qui disait à une *Glycere* dont il se croyait l'*Alcibiade :*

> Sois toujours belle, et *surtout bien coquine.*

Voltaire avait dit :

> Avec tant d'attraits précieux,
> Hélas ! qui n'eût été friponne.

Remarquez que quand l'homme de goût a mis *friponne*, l'homme sans goût croit enchérir et faire merveille en mettant *coquine ;* c'est la différence entre le danseur qui voltige sur la corde, et le paillasse qui fait la culbute sur les planches.

Bonnard avait le défaut d'être un peu louangeur. Il adresse à ce même Dorat des flagorneries poétiques, qu'on sait bien ne devoir pas être prises à la lettre, mais qu'on est toujours fâché de voir adressées à un mauvais écrivain. Il ne manque pas de le prendre par son faible, la prétention d'homme à bonnes fortunes.

> Cher fripon, ne me cache rien :
> Que fais-tu de tes deux maîtresses ?

Et le cher fripon lui répond :

> Il s'est enfui, *le tems des deux maîtresses.*

Voilà du moins ce qu'on lit dans le recueil de Bonnard, où l'on a inséré la réponse de

Dorat; mais on n'a pas oublié qu'il y avait d'abord :

Que fais-tu de *tes cinq maîtresses?*

Et les *cinq maîtresses* se trouvaient aussi dans la premiere édition de la réponse de Dorat. On se permit d'en rire un peu. Que fit-il? Dans un édition subséquente, il substitua *deux* à *cinq*, et le public de rire encore plus de cette modeste suppression. Que fit encore l'auteur dépité? Dans une troisième édition, il remit bravement les *cinq maîtresses* en dépit des envieux et des rieurs. Il avait raison ; il ne lui en coûtait pas plus pour les *cinq* que pour les *deux* : tout cela était l'affaire d'un trait de plume. Où est le tems où toutes ces bagatelles faisaient la nouvelle du jour, l'entretien des soupers, et l'aliment de l'esprit de parti, qui n'avait pas alors d'autre ressource? Si Dorat eût vécu jusqu'à ce jour, il serait étrangement désorienté.

J'indiquerai encore comme une des plus jolies pieces de ce recueil, l'*Epître à madame la marquise de P*... Un des mérites de cette piece, comme de plusieurs autres du même auteur, c'est qu'on n'y retrouve pas ce que l'on a vu partout. En général, Bonnard ne donne pas dans les lieux communs; c'est un avantage qui devient tous les jours plus rare. Je pourrais citer quelques endroits marquans de cette piece; mais cet article est déjà bien long pour le moment. Il faut pourtant permettre cette distraction passagere aux esprits occupés de la chose publique : il est encore heureux de pouvoir aujourd'hui *miscere jocis seria.*

## *Sur un Recueil intitulé* le Petit Chansonnier français.

La chanson a toujours été en vogue parmi nous,

depuis Tacite, qui disait de nos ancêtres : *Cantilenis infortunia sua solantur; ils se consolent de leurs infortunes en chantant*, jusqu'au cardinal de Retz, qui commandait à Blot et à Marigny, suivant les circonstances, des couplets propres à opérer tel ou tel effet sur les esprits, et qui regardait le vaudeville comme un des ressorts de sa politique. Il nous connaissait bien. Tel ministre qui a résisté à une puissante cabale, n'a pu résister au ridicule d'un bon couplet.

Tout le monde sait que les fabliaux furent la premiere poésie de nos aïeux, et la naïveté qu'on y remarque n'a pas perdu tous ses charmes pour nous, malgré la différence du langage. Henri IV fit des couplet trés-jolis. Le bon goût de la cour de Louis XIV porta ce genre à sa perfection, comme tant d'autres. Il prit une tournure plus libre et moins délicate sous la régence; et depuis, la mode étant devenue générale de chanter ses amours et de chansonner ses ennemis, la galanterie et la satyre ont produit une infinité de ces bagatelles plus ou moins heureuses, parmi lesquelles les amateurs éclairés se sont réservé la liberté de choisir.

Le recueil qui paraît aujourd'hui après tant d'autres, et qui, ne formant qu'un petit volume, semblerait ne devoir contenir que des morceaux d'élite, est pourtant, comme tous les recueils qu'on a faits jusqu'ici, mêlé de bon et de mauvais; il n'en est pas moins d'un usage commode et agréable.

Une des premieres pieces est de Lafontaine : on l'y reconnaît surtout au refrain qui est gracieux; elle fut faite pour une petite fille de douze ans, qui lui avait adressé des couplets.

Paule, vous faites joliment
Lettres et chansonnettes;

Quelques grains d'amour seulement,
Elles seraient parfaites.
Qnand ses soins au cœur sont connus,
Une Muse sait plaire.
Jeune Paule, trois ans de plus
Font beaucoup à l'affaire.

Vous parlez quelquefois d'Amour,
Paule, sans le connaître;
Mais j'espère vous voir un jour
Ce petit dieu pour maître.
Le doux langage des soupirs
Est pour vous lettre close;
Paule, trois retours des zéphyrs
Font beaucoup à la chose.

Si cet enfant, dans vos chansons,
A des grâces naïves,
Que sera-ce quand ses leçons
Seront un peu plus vives?
Pour aider l'esprit en ces vers
Le cœur est nécessaire.
Trois printems sur autant d'hivers
Font beaucoup à l'affaire.

Pourquoi les éditeurs, à qui l'on doit : gré d'avoir recueilli cette chanson de I taine, n'y ont-ils pas joint celle qu'il a daus le roman de Psyché, et qui est un d'œuvre?

Tout l'Univers obéit à l'Amour:
Jeunes beautés, soumettez-lui votre ame;
Les autres dieux à ce dieu font la cour,
Et leur pouvoir est moins doux que sa flamm
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien;
Aimez, aimez, tout le reste n'est rien.

Sans cet Amour tant d'objets ravissans,
Lambris dorés, et jardins, et fontaines,
N'ont point d'appas qui ne soieut languissans
Et leurs plaisirs sont moins doux que ses pei
Des jeunes cœurs, c'est le suprême bien;
Aimez, aimez, tout le reste n'est rien.

Lafontaine met ces stances dans la bouc

l'Amour. Qui que ce soit des deux qui les ait faites, l'Amour ou Lafontaine, elles sont dignes de leur auteur.

Le couplet suivant, qui est anonyme, est une imitation de ces vers charmans du *Pastor fido*, si souvent cités et si souvent traduits.

S'el peccar è si dolce
E'l non peccar si necessario, o troppo
Imperfetta Natura
Che repugni a la legge!
O troppo dura legge
Che la Natura offendi!

De la Nature un doux penchant
Nous porte à la tendresse;
Et l'on dit que la loi défend
D'avoir une maîtresse.
Mais la Nature est faible en soi,
Ou bien la loi trop dure.
Grands dieux! réformez votre loi
Ou changez la Nature.

On connaissait déjà cette traduction beaucoup plus fidelle des vers de Guarini.

Sans doute, où la Nature est imparfaite en soi,
Qui nous donne un penchant que condamne la loi,
Ou la loi doit sembler trop dure,
Qui condamne un penchant que donne la Nature.

L'abbé Pellegrin a resserré cette idée en un seul vers, dont le mouvemement est très-beau, et dont le couplet qu'on vient de lire n'est qu'une paraphrase.

Dieux! changez la Nature ou révoquez la loi.

On sera bien aise de trouver ici une chanson de M. Malézieux, homme dont l'esprit a été célebre par les sociétés où il a vécu, et par les ouvrages où il est cité.

Trêve aux chansons, ne vous déplaise,
Je ne saurais boire à mon aise

Quand il faut arranger des mots.
Gardons, suivant l'antique usage,
Parmi les verres et les pots,
La liberté jusqu'au langage.

Evitons toute servitude,
Et fuyons la pénible étude
De rimailler hors de saison.
C'est une plaisante maxime,
Quand il faut perdre la raison,
De vouloir conserver la rime.

Le janséniste Racine le fils s'humanisait qu quefois jusqu'à faire des vers galans, comme le voit par cette chanson fort connue, quoi assez médiocre, adressée à la femme d'un cier qui enrôlait pour son mari.

Vous faites des soldats au Roi,
Iris, est-ce là votre emploi ? etc.

On aimera mieux le couplet de M. de C lange, que l'on trouve après, sur l'origine c noblesse.

D'Adam nous sommes tous enfans,
La preuve en est connue,
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charrue.
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dînée.

On est un peu étonné de lire à la page vante, des couplets tels que ceux-ci :

C'est un charmant pays,
Que l'île de Cythère :
Allons-y, mon Iris,
Tout à nôtre aise faire
L'amour,
La nuit et le jour.

Il y a quelque apparence que ces couplets bel esprit du Pont-Neuf n'auraient pas été c

tés chez madame de Sévigné ni au palais de Sceaux.

Le poëte Rousseau, qui a beaucoup fait usage des idées d'autrui dans plusieurs des genres de poésie qu'il a traités, paraît avoir imité une fable de Lafontaine dans les stances que l'on va lire, et qui ont plus de correction que de grâce.

Arrêtez, jeune bergère,
Je suis un amant sincère.
Un amant vous fait-il peur ?
Je n'ai qu'un mot à vous dire :
Et tout ce que je desire,
C'est de vous tirer d'erreur.

Le Tems vous poursuit sans cesse :
L'éclat de votre jeunesse
Sera bientôt effacé.
Le Tems détruit toutes choses,
Et l'on ne voit plus de roses
Quand le printems est passé.

Un peu de tendre folie
Fait d'une fille jolie
Le plaisir et le bonheur;
Et dans le déclin de l'âge
Un dehors fier et sauvage
Lui rend la gloire et l'honneur.

Par cette leçon fidelle
Tircis pressait une belle
D'avoir pitié de son mal.
Son discours la rendit sage;
Mais elle n'en fit usage
Qu'au profit de son rival.

N'est-ce pas là précisément la fable de *Tircis et Amarante ?* Mais combien la fable est au dessus de la chanson ! et combien la chanson est au dessous de celle d'Horace ! Tout le monde sait par cœur *les Lendemains* de ce Dufresny, qui avait tant d'esprit et d'originalité. Voici des couplets de lui, qui ne sont pas si parfaits, mais qui, malgré quelques fautes, sont très-ingénieux.

Par-devant le dieu de Cythère,
Qui pour le moins vaut un notaire,
Iris, voulez-vous contracter
Une promesse respective,
Moi, de vivre pour vous aimer,
Vous, de m'aimer pour que je vive?

De tout mon cœur je sacrifie
A tous les plaisirs de la vie:
Le bonheur d'être aimé de vous,
Sur quelque espoir que l'on se fonde,
Est le moindre péché de tous,
Et le plus grand plaisir du monde.

L'abbé de Lattaignant, qui eut pendant trente ans une réputation de chansonnier, qu'il perdit en huit jours dès qu'il voulut avoir celle d'auteur, sur quatre volumes de très-mauvaises chansons, a fait une douzaine de couplets passables. On n'a pas toujours choisi les meilleurs dans le recueil dont nous rendons compte: qu'on en juge par ceux-ci:

Vous me devez depuis deux ans
Trente baisers des plus charmans;
Je vous les ai gagnés à l'hombre.
J'en veux calculer l'intérêt.
Vous en augmenterez le nombre
Quand vous me pairez, s'il vous plaît.

Trente baisers, charmante Iris,
N'étant payés qu'au denier dix
Valent bien cinq baisers de rente.
Trente baisers de capital,
Dix d'intérêt joints à ces trente,
Font quarante pour le total.

Acquittez-vous, car il est tems:
Payez-moi mes baisers comptant,
Et le principal, et la rente;
Car sans huissiers ni sans recors,
Si vous en êtes refusante,
Je vous y contraindrai par corps.

Je doute qu'on trouve ce bordereau fort lyrique, ni cet exploit fort galant.

On attribue ici à M. de Voltaire une chanson qui finit par ces vers :

> La raison *faisait passage*
> *Au plaisir du sentiment.*

Il est évident que M. de Voltaire n'a jamais pu chanter la raison *faisant passage au plaisir du sentiment*. Ce n'est pas là sa langue.

Il n'y a guere de recueils où l'on n'ait imprimé la romance de Lucrece, qui n'en est pas meilleure. Les idées et les expressions, tout y est faux. L'auteur est supposé lire d'antiques caracteres.

> C'était la triste aventure
> De Lucrèce et de Tarquin.
> J'en ai *traduit la peinture.*
> Puisse la race future
> Me savoir gré du larcin !

Le larcin ne paraît pas heureux.

> Un jour tout *parfumé d'ambre,*
> Méditant d'heureux efforts,
> Il la surprit dans sa *chambre.*
> On n'avait point d'antichambre;
> On ne *sifflait* point alors.
>
> Lucrèce reste muette :
> Mais *prenant un autre ton*,
> Elle court *à sa sonnette ;*
> Il en avait en cachette
> Exprès coupé le cordon.

Passons la rime de *chambre* et d'*antichambre*, quoique le simple ne rime pas avec son composé, mais comment concevoir que l'on fût *parfumé d'ambre* et qu'on eût des *cordons de sonnette*, lorsqu'on n'avait point d'*antichambre* et qu'on ne *sifflait* point à la porte? Cela est assez difficile à accorder. L'ambre et les cordons de sonnette ne sont pas du tems de Tarquin.

Tarquin devint téméraire,
Lucrèce eut recours aux cris.
Elle tombe en sa *bergère* ;
Le pied glisse d'ordinaire
Sur un *parquet* sans tapis.

Le remords trouble son ame,
*Jusqu'au plaisir tout l'aigrit ;*
*Un poignard éteint sa flamme.*
Dans notre siècle une femme
A plus de force d'esprit.

C'est au lecteur à juger d'un *poignard* qui éteint une *flamme*, et du mérite de ces plaisanteries.

On ne goûtera pas davantage un couplet anonyme, qui finit ainsi :

Non, je ne puis comprendre
Qu'un si beau feu puisse mourir.
*Eh ! remuons-en la cendre.*

Comme il n'y a guere d'écrivains qui n'ait fait en sa vie quelques-unes de ces bagatelles de société, on peut bien s'imaginer que la plupart de nos auteurs célèbres en tout genre ont une place dans le *Petit Chansonnier français ;* MM. Thomas, Saint-Lambert, Marmontel, Saurin, le duc de N**., le C. de B**. On ne cite point ces morceaux, dont la plupart sont trop connus pour en faire mention. Une des plus jolies chansons de ce recueil est celle qui le termine : elle est d'une femme, madame la marquise de L. F., sur l'air des *Trembleurs*.

Un amant léger, frivole,
D'une jeune enfant raffole.
Doux regard, belle parole,
Le font choisir pour époux.
Soumis quand l'Hymen s'apprête,
Tendre le jour de la fête,
Le lendemain il tient tête......
Il faut déjà filer doux.

Sitôt que du mariage
Le lien sacré l'engage,
Plus de vœux, pas un hommage;
Plaisirs, talens, tout s'enfuit.
En vertu de l'hyménée,
Il vous gronde à la journée,
Bâille toute la soirée
Et Dieu sait s'il dort la nuit.

Sa contenance engourdie,
Quelque grave fantaisie,
Son humeur, sa jalousie,
Oui, c'est là tout votre bien.
Et pour avoir l'avantage
De rester dans l'esclavage,
Il faut garder au volage
Un cœur dont il ne fait rien.

## *Sur la tragédie de* Mustapha et Zéangir, *par M. de Champfort, et sur la pièce de Bélin, qui a le même titre.*

N. B. *M. de Laharpe n'a donné qu'une très-courte notice sur la tragédie de M. de Champfort* (*Voyez tome X de cette edition, vers la fin*). *Nous rétablissons ici en son entier l'article que l'auteur du Cours de littérature avait fait à l'époque où la tragedie de Mustapha et Zéangir fut représentée par les Comédiens français.*

Le sujet de cette tragédie est entierement historique. Mademoiselle Scudéry en orna son roman de l'*Illustre Bassa*, et cette catastrophe, devenue célebre dans le dernier siecle, est la plus intéressante des annales ottomanes. Ce qui la rend sur-tout remarquable, c'est un caractere d'héroïsme et de générosité infiniment rare dans cette horde conquérante et féroce, qui, en s'établissant sur les ruines du califat et de l'empire de Constantinople, n'hérita ni de la grandeur d'ame que les Arabes joignaient à la culture des arts, ni des arts qui étaient le seul titre d'honneur que les Grecs eussent conservé dans leur décadence.

Voici les faits tels qu'ils sont racoutés par les historiens.

On sait communément que Soliman épousa Roxelaue contre la coutume des empereurs turcs, qui n'admettent dans leur lit que des esclaves que la naissance d'un fils fait déclarer sultanes, et dont aucune n'a le titre d'épouse et d'impératrice. Mais ce qu'on sait moins, et ce qui est aussi remarquable, c'est le moyen qu'elle employa pour s'attacher comme époux le prince qu'elle avait déjà fixé comme amant. Cette femme célebre, que le hasard avait faite esclave, et que l'esclavage même conduisit au faîte des grandeurs, était née, selon quelques auteurs, en Russie, comme semble l'indiquer son nom de Roxelane (1); selon d'autres, en Italie. Elle captiva bientôt le cœur de Soliman, et eut de ce prince une fille et trois fils, Sélim, Bajazet et Zéangir. Mais il en avait déjà un autre d'une esclave de Circassie, nommé Mustapha, héritier naturel du trône, et digne d'y monter, cher à tout l'empire et même à Soliman. Roxelane le regarda d'un œil de marâtre, et se crut d'autant plus obligée à le perdre, qu'elle voyait en lui l'ennemi de ses enfans. Elle pouvait penser en effet que Mustapha, dès qu'il régnerait, ne tarderait pas à sacrifier les fils de Roxelane aux maximes barbares de la politique ottomane, qui commence par livrer au glaive tout ce qui est né près du trône. Roxelane au contraire pouvait se flatter, si l'un de ses fils y montait, de régner sous son nom; et cette influence d'une femme dans un gouvernement militaire n'était pas sans exemple. On avait déjà vu plus d'une fois le divan gouverné par les intrigues du vieux sérail, et l'espérance de dominer son fils, Empereur, pouvait

---

(1) Les Russes se nommaient autrefois *Roxelans* ou *Rossolans*, dont on a fait le mot de Russes.

aisément séduire une femme qui osa former le projet d'épouser Soliman. Elle commença par s'assurer du visir Rustan, à qui elle donna sa fille en mariage. Elle avait remarqué que Soliman était l'observateur le plus scrupuleux des préceptes de sa religion. Roxelane, habile à flatter les goûts du sultan, annonça le dessein où elle était de fonder une mosquée, établissement très-méritoire dans la religion musulmane. Le mufti, consulté sur cette pieuse intention, lui donna les plus grands éloges; mais, gagné par Rustan, il eut soin d'ajouter que tout le mérite de cette action serait perdu pour Roxelane, parce que sa qualité d'esclave ne lui laissait rien en propre, et que tout appartenait au sultan. Roxelane affecta la plus vive douleur, et tomba dans une mélancolie profonde, qui fit craindre pour sa vie. Soliman, alors à la tête de son armée, apprit l'état de sa maîtresse, et l'absence ajoutant à ses alarmes, il crut ne pouvoir conserver ce qu'il aimait qu'en déclarant Roxelane libre; ce qu'il fit par un écrit de sa main. Elle parut au comble de la joie, et la mosquée fut bâtie; mais lorsque Soliman, de retour, voulut reprendre les droits d'un maître, Roxelane, avec une douleur tendre et modeste, lui représenta que ne lui appartenant plus, elle ne pouvait, sans blesser les préceptes du saint alcoran, condescendre à ses desirs. L'Empereur, dont l'amour s'irritait par l'obstacle, consulta le mufti. La réponse était toute prête. Il déclara que la résistance de Roxelane était fondée et respectable, et que le sultan n'avait qu'un moyen d'en triompher, c'était de la prendre pour son épouse légitime. Soliman, plus attaché aux maximes de l'alcoran qu'à celles de ses prédécesseurs, se décida pour la religion et pour l'amour, et après avoir fait de son esclave une femme libre, il en fit une impératrice.

Ce n'était pas assez de régner; elle voulait assurer le trône à Bajazet, celui de ses enfans qu'elle affectionnait le plus, et dont le caractere ambitieux se rapprochait beaucoup de celui de sa mère. Pour couronner Bajazet, il fallait perdre Mustapha. L'entreprise était difficile. La premiere qualité de ce prince était le talent de se faire aimer, le plus précieux de tous les dons, puisqu'il fait pardonner également et la supériorité et les défauts. Mustapha avait plus besoin d'apaiser l'envie, que d'obtenir l'indulgence. Chargé du gouvernement de la province de Diarbékir (ancienne Médie) et du commandement des armées, il avait eu d'assez grands succès contre les Persans pour faire espérer à Soliman un héritier digne de lui, et il s'était conduit avec assez de modestie et de prudence pour ne pas lui faire craindre un rival; bonheur rare dans une cour où le mérite est toujours si près du soupçon, et le soupçon si près de la mort. Cependant son habile ennemie trouva les moyens d'envenimer tout. Les méchans, pour perdre l'homme vertueux, savent se servir également, et de leurs vices, et de ses vertus. Celles de Mustapha furent louées avec affectation devant Soliman. Ces qualités aimables qui lui gagnaient les cœurs, on en parlait de manière à faire croire au sultan qu'un fils lui enlevait l'amour de ses sujets; ces exploits militaires, si glorieux, si utiles à l'Empire, on les relevait assez pour faire craindre à un conquérant, fier et jaloux, d'être effacé par un fils. Ainsi la haine s'essayait à nuire, ne connaissant rien de plus funeste à la vertu, que de la louer devant un despote. La louange alors n'entre dans son ame que comme un poison, et y laisse des semences de rage. Quand on vit à l'air sombre du sultan qu'elles avaient germé dans son cœur, on alla plus loin. On rappela l'exemple de Sélim,

qui s'était révolté contre Bajazet son pere; l'attachement des vieilles troupes aux intérêts de Mustapha, accoutumé à les conduire; la situation même de la province où commandait le prince, et qui, voisine des Etats du roi de Perse, mortel ennemi de Soliman, le mettait à portée de se ménager des correspondances perfides ou même des secours criminels. Tous les bachas des provinces qui touchent au Diarbékir, chargés par Soliman d'observer de près son fils, acheverent de le perdre sans le vouloir, en remplissant leurs lettres d'éloges que la vérité leur dictait. Soliman ne vit dans ces témoignages que le dévouement des sujets corrompus par Mustapha, et prêts à tout entreprendre en sa faveur. Bientôt les alarmes allèrent jusqu'à l'épouvante, et la jalousie jusqu'à la fureur. Un des eunuques du prince, gagné par Rustan, écrivit que Mustapha entretenait des liaisons secretes avec Thamas, et avait demandé sa fille en mariage : soit qu'en effet l'amour lui eût fait hasarder cette démarche imprudente, soit, comme la plupart des historiens le pensent, que ce fût une imputation calomnieuse, le vieux despote trembla dans son palais. La férocité, qui s'aigrit dans la vieillesse, et qui s'augmente par la crainte, lui dicta bientôt l'arrêt qui condamnait Mustapha à mourir. Rustan fut chargé de cet ordre, et, sous prétexte d'amener de nouvelles troupes contre les Persans, il marcha vers le Diarbékir avec une nombreuse armée. Mais ce visir en savait trop pour prendre sur lui l'exécution d'un crime si dangereux, et qui le dévouait à la haine publique s'il parvenait à l'achever. *Arrivé* en Syrie, il écrivit à Soliman des lettres qui redoublerent ses terreurs. Il peignit Mustapha comme tout-puissant dans les provinces; et adoré dans son armée. Il conjurait l'Empereur de venir lui-même défendre son trône et assurer

sa vengeance. Le sultan furieux part et va joindre son armée près d'Alep. Il mande à son fils de venir rendre compte de sa conduite. C'est dans ce moment que commence d'éclater l'amitié tendre et courageuse que Zéangir, dernier des fils de Roxelane, avait conçue pour Mustapha. Il s'efforça d'engager son frere à ne pas se rendre au camp de Soliman, et lui montra la mort qui l'y attendait. Mustapha, qui se sentait innocent, répondit qu'il ne fuirait pas devant son pere, et qu'il obéirait à ses ordres. Zéangir alors ne pouvant le détourner du péril, veut s'y exposer avec lui. Ils partent ensemble, entrent dans le camp au bruit des acclamations de toute l'armée, et Zéangir déclare qu'il courra jusqu'au bout la même fortune que son frere. Il le suit jusqu'à la tente de l'Empereur, là il est obligé de s'en séparer : on avait ordre de n'introduire que Mustapha. Il entre : on lui demande ses armes, présage sinistre, puisque l'usage permet aux princes ottomans de les garder devant leur pere : mais il n'était plus tems de reculer; il remet son épée. Quatre muets paraissent avec le fatal cordon et se jettent sur lui. Le prince se défend avec toute la force de son âge et du désespoir : il lasse les efforts des muets; il est prêt à s'échapper de leurs mains. Un rideau se lève, Soliman paraît, et lance sur les bourreaux un regard affreux qui leur reproche leur faiblesse et la résistance de leur victime; ce regard leur rend la force, et achève de l'ôter au malheureux prince. A la vue de son pere, il tombe; les muets lui attachent le cordon, et il expire aux yeux de Soliman. Son corps est exposé devant la tente. Zéangir se précipite sur le cadavre sanglant de son frere, l'embrasse en pleurant, se perce de son épée, et meurt à côté de lui.

Tel est le récit que nos historiens modernes

ont tiré en grande partie des Lettres de Busbecq et des mémoires de M. de Thou. Tel est le canevas très-tragique que l'Histoire offrait au théâtre.

Bélin a traité ce sujet en 1705. Il faut d'abord donner une idée de sa piece : nous verrons quelles obligations lui a M. de Champfort, et le public jugera si, lorsque ce dernier s'est écarté de Bélin, il a pris une meilleure route.

Bélin a suivi l'Histoire assez fidellement. Dans la premiere scene, Roxelane et Rustan, 'éunis contre Mustapha par la même haine et ›ar des intérêts communs, s'applaudissent d'un riomphe qu'ils croient prochain et assuré. lustan, gendre de Roxelane, et redevable à la ultane de la place de visir qu'elle a fait ôter à brahim, avec la vie, Rustan a surpris des ettres de Mustapha, adressées à Thamas, oi de Perse, par lesquelles ce prince ose rendre sur lui de proposer la paix au Roi, n lui demandant sa fille en mariage. Ces ettres ont été remises à Soliman; il a assemblé ne armée près d'Alep; il vient de s'y rendre, t a mandé son fils pour le juger et le punir. ustan ne doute pas que la mort de Mustapha e soit jurée, soit qu'il obéisse et vienne d'Amae dans le camp de son pere, soit qu'il refuse 'y venir et le force à marcher contre lui. ependant Roxelane craint les retours de la endresse paternelle, surtout dans un homme el que Soliman, qu'elle représente comme trèsloigné des maximes barbares de ses prédéceseurs. Elle craint l'amour que Mustapha a i inspirer au peuple, l'amitié que lui porte éangir, ce même Zéangir qu'elle voudrait ever au trône en perdant Mustapha : tous ces its sont historiques, excepté que Bélin, ainsi ıe M. de Champfort, a substitué Zéangir à

Bajazet, afin que le rival et l'ami se trouvassent réunis dans la même personne, idée qui se présentait d'elle même et donnée par le sujet. Roxelane s'efforce en vain de faire passer dans le cœur de Zéangir son ambition et ses projets. Zéangir, insensible à l'espoir de régner, n'a que deux sentimens, l'affection la plus tendre pour Mustapha, et l'amour le plus violent pour la princesse Sophie, fille de Thamas, faite prisonniere dans Tauris par Mustapha, envoyée à Byzance, et conduite par Soliman au camp d'Alep. Mais il se reproche cet amour. Il sait que Sophie aime Mustapha; il est lui-même confident des soupirs et des chagrins de la princesse, et il étouffe les siens dans le silence. Il tremble pour un frere qu'il chérit, et partage les justes alarmes que vient lui confier Sophie. Voilà ce qui remplit le premier acte.

On apprend, au second, que Mustapha a été arrêté en arrivant. Rustan lui-même en rend compte au sultan, et ajoute que les murmures de l'armée, le zele qui entraînait les soldats au devant de lui, les offres de service qu'ils lui prodiguaient, les cris séditieux qu'ils ont fait entendre, tout enfin fait craindre un soulévement. Il s'efforce, dans toute cette scene, d'aigrir le sultan contre son fils. Il fait un crime au prince même de son obéissance, qu'il donne comme une preuve de la confiance qu'il a dans les forces de son parti. Le visir voudrait presser l'arrêt de mort qui doit condamner Mustapha. Le sultan le charge d'observer tout. Il veut connaître les mutins, mais il aime Mustapha. Il lui en coûte de se priver d'un fils qu'il regardait comme l'espoir de l'Empire ottoman et l'appui de sa vieillesse. Zéangir vient encourager encore les sentimens paternels; il plaide la cause de son frere, et quoique Soliman paraisse convaincu,

par les lettres de Mustapha, qu'il ne peut pas n'être point coupable, Zéangir obtient qu'il entende son fils.

Mustapha paraît au troisieme acte. Il apprend d'Acomat son confident, qu'il est redevable à Zéangir de l'entrevue qui lui est accordée, et de la permission de se justifier devant Soliman. Zéangir lui-même accourt pour jouir de ses embrassemens. Mustapha épanche son cœur devant lui. Incertain du sort qui l'attend, il lui recommande celui de Sophie. Il a promis sa foi à cette princesse; c'est pour elle qu'il s'est rendu coupable en offrant la paix à Thamas et en demandant sa fille. Il fait les mêmes aveux à Soliman, lorsque le sultan, lui montrant sa lettre, le somme de se justifier s'il le peut. Il s'explique sur-le-champ sans détour et avec le ton de la vérité. Soliman n'y résiste pas, et voici sa réponse, qui, malgré quelques fautes, est d'un naturel très-touchant:

Qu'un père par son fils est facile à séduire!
Vois quel est l'ennemi que tu prétends détruire.
Je puis te condamner, et même je le doi;
L'appareil qui me suit fut dressé contre toi.
Justement indigné d'un projet qui m'offense,
J'avais juré ta perte en partant de Byzance.
Dans ce cœur, à mes yeux, tu devais la trouver:
J'hésite toutefois. et n'ose l'achever,
Non que ton innocence éclate sans nuage,
Mais je ne la veux pas éclaircir davantage.
J'aime mieux t'immoler ma crainte et mes *transports*,
Que de te condamner avec quelques remords.
Mes jours, qui ne sont plus qu'ennuis et que faiblesse,
N'ont pas besoin, mon fils, d'un surcroît de tristesse.
Tiens, avec cette lettre où ton crime est tracé,
Reprends tout mon amour qu'elle avait effacé.
Je me rends tout à toi; rends-toi tout à moi-même;
Ne te souviens jamais de ce péril extrême;
Mon fils, mets en oubli ta faute et mon pardon,
Et reviens, comme moi, sans feinte et sans soupçon, etc.

Ce morceau est plein d'une sensibilité vraie,

d'un pathétique pénétrant, qu'on trouve fort peu, je l'avoue, dans la piece de M. de Champfort, qui d'ailleurs offre d'autres beautés.

Tiens, avec cette lettre où ton crime est tracé,
Reprends tout mon amour qu'elle avait effacé.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Ne te souviens jamais de ce péril extrême.

La piece de Bélin est faiblement écrite; mais voilà des traits de ce naturel heureux qu'alors on étudiait dans Racine, et qui aujourd'hui a presque entierement disparu pour faire place au malheureux goût de déclamation qui a infecté tous les genres d'écrire.

Soliman, en pardonnant à son fils, ne lui impose qu'une condition, c'est de retourner sur-le-champ à Amasie, de renoncer à la fille de l'ennemi des Ottomans, et de partir sans la voir.

Arrêtons-nous ici : c'est avec ces deux premiers actes et cette moitié du troisieme que M. de Champfort a fait toute sa piece, au dénouement près. Il s'agit de saisir quelques points de comparaison entre les deux auteurs.

D'abord, il me semble que jusqu'ici la piece de Bélin est très-bien conduite. La marche en est ferme et rapide, l'action bien graduée; le péril croît de scene en scene; tous les ressorts de l'intrigue sont bien dirigés, et le jeu ne s'arrête pas un moment. La situation de tous les personnages est exposée au premier acte. L'intérêt et le danger s'accroissent au second par la détention de Mustapha, arrêté en arrivant, et par la générosité de son frere, qui demande qu'on l'entende. Au troisieme, il s'explique avec son pere; la colere du sultan est apaisée. Mais l'ordre qu'il donne à son fils de renoncer à ce qu'il aime, prolonge le péril en variant la situa-

et établit le nœud de la piece, qui doit
urs se réserver au troisieme acte comme
entre de l'action. Mustapha, pour assurer
e et confondre ses ennemis, obéira-t-il à
pere, et renoncera-t-il à Sophie? ou bien
our l'emportera-t-il sur tout autre intérêt?
un plan dramatique et théâtral. Celui de
e Champfort, il faut en convenir, présente
les défauts contraires. La marche du pre-
acte est la même, de scene en scene, que
de Bélin. Au second, une même scene
éclater et finir la rivalité des deux freres,
mour est immolé sans combats. Cet hé-
e est froid, et l'opposé de la tragédie.
eurs, aucune action, ni de la part de
an, qui, pendant ces deux premiers actes,
ranger à tout ce qui se passe, ni de la part
istapha, que l'on peint comme un homme
nné et impétueux, et qui ne prend aucun
ni pour se défendre contre ses ennemis ni
s'assurer d'Azémire, quoiqu'on le laisse en
é d'agir, et qu'un corps de troupes qui l'a
soit aux portes de Byzance. Il pleure sa
; il gémit; il s'indigne; mais il ne veut ni
it rien. Bélin a prévenu cet inconvénient
jetant dans les fers. Dans ce second acte
. de Champfort l'action n'a pas fait
as.

troisieme, Soliman paraît sortir d'un long
eil pour avoir une entrevue avec Roxelane,
et de Mustapha. Elle a dans les mains cette
du prince, que Bélin, dans son avant-
, suppose déjà remise au sultan, et qui fait
sort unique des trois premiers actes de
Champfort. Elle accuse Mustapha. On lui
nde des preuves. Il serait assez naturel que,
une entrevue demandée exprès pour accu-
prince, elle eût sur elle la lettre qui doit

le confondre. Mais non : l'auteur, qui a besoin de se ménager du terrain, fait encore attendre cette lettre, et Roxelane sort pour aller la chercher. Dans cet intervalle il se passe une scene dont il m'est impossible de deviner le motif. Osman, visir, ennemi de Mustapha, supplie le sultan de daigner entendre l'aga des janissaires, vieux soldat, qui a des secrets importans à lui communiquer. Qui ne croirait que cet aga, introduit par le grand-visir dans le moment même où Roxelane accuse le prince, qui ne croirait qu'il vient appuyer l'accusation, et qu'il est de concert avec Osman? Point du tout. Il vient assurer Soliman de la fidélité du prince et de ses soldats; il vient parler contre ce même visir qui un moment auparavant faisait valoir ses droits et ses services pour lui obtenir une audience. Je ne vois aucune maniere d'expliquer une conduite si étrange; et si Roxelane a choisi Osman comme un grand politique, il ne paraît pas qu'elle l'ait bien connu. Au surplus, cette scene ne produit rien, et n'est qu'un hors-d'œuvre mal amené. Roxelane revient enfin avec cette lettre tant attendue, et la remet au sultan en présence de Mustapha. Soliman la lit, demande au prince s'il reconnaît cette lettre et son seing, et sur l'aveu de son fils il ordonne qu'on l'arrête. Il semble que le prince, accusé avec la plus grande vraisemblance d'un crime d'Etat, d'une odieuse trahison qui le rendrait si coupable, et comme sujet, et comme fils, ne doit avoir rien de plus pressé que de repousser cette injure accablante, et d'avouer une faiblesse pour se laver d'un forfait. Tel est le mouvement de la nature, que Bélin a fidelement suivi; et même il n'y a aucun prétexte pour ne pas s'y livrer. La princesse ne court aucun danger, et celui de Mustapha est pressant. Il peut, en quittant son pere, être en-

voyé à la mort. Le soin de sa vie, de sa gloire, le cri d'un cœur innocent, qui ne peut supporter la honte d'un crime, tout doit le forcer à parler, à révéler tout. Cependant il ne répond que des choses vagues, et sort sans s'expliquer. Pourquoi l'auteur a-t-il donné ce démenti à la nature? C'est qu'après cette explication qui tranche tout, il ne voyait plus que le dénoûment. Il lui fallait un quatrieme acte que vont lui fournir encore deux scenes de Bélin, celle du second acte, où Zéangir détermine Soliman, à force de supplications, à voir, à écouter son fils, et celle du cinquieme, où le fils avoue son amour au pere. Mais qu'arrive-t-il de cette disposition forcée? C'est qu'une conduite opposée à la nature n'est jamais théâtrale, c'est que les trois premiers actes sont d'une extrême froideur, et qu'il est impossible que cela soit autrement, puisqu'il n'y a d'autre action pendant la durée de ces trois actes, d'autre nœud d'intrigue qu'une lettre rendue à Soliman. Quand nous viendrons à l'examen des caracteres, nous verrons encore d'autres causes de la langueur et du peu d'effet de cet ouvrage (1). Si celui de Bélin, qui est infiniment mieux conduit, avait été conçu et écrit avec plus de force, il serait sans doute resté au théâtre. Il y eut d'abord un grand succès; mais ce que l'intérêt du sujet, la sagesse du plan fait réussir dans la nouveauté, souvent la faiblesse de l'exécution ne le soutient pas long-tems. Voilà ce qui a fait périr la piece de Bélin : son sujet et son plan sont au dessus de ses forces. Nous l'avons laissé au moment où Soliman ordonne à son fils de renoncer à sa maîtresse, et de ne ja-

(1) Les représentations ont été très-peu suivies, faiblement applaudies, et presque abandonnées dans le tems de l'année le plus favorable au théâtre.

mais la revoir. Cet ordre lui paraît affreux. Son frere Zéangir lui représente tout le danger où il s'expose s'il désobéit, et le conjure d'avoir soin de sa vie. Mustapha semble se résoudre à partir. Il conjure son frere de porter ses adieux à Sophie, de lui faire sentir la fatale nécessité où il est de se refuser au plaisir de la voir. Zéangir le lui promet, quoiqu'on sente tout ce qu'il lui en coûte à lui-même. Mustapha, resté seul, commence à craindre d'avoir un rival dans son frere : tout l'alarme et le fait trembler. Il prend le parti de voir son amante, et veut absolument s'éclaircir sur tout ce qu'il craint. Il la revoit en effet; il est surpris par le sultan; il lui jure de nouveau qu'il a promis sa main à la princesse, et qu'il tiendra sa parole. Il sort. Rustan vient enflammer la colere de Soliman, en lui apprenant que tout le camp se souleve, et qu'à peine un corps de janissaires suffit à défendre l'enceinte impériale et à contenir les mutins. Soliman sort en jurant que son fils mourra.

Zéangir, au cinquieme acte, se prépare à partir : il croit avoir apaisé Soliman; il a déterminé son frere à obéir, et lui-même veut s'éloigner de Sophie. Mais on vient lui apprendre que Mustapha a été arrêté par le visir Rustan, et livré aux muets. Roxelane entre dans ce moment, et Zéangir lui dit :

Vous vouliez m'assurer la place de mon père,
Il en coûte la vie et le trône à mon frère.
Mais en me ravissant un ami si parfait,
Madame, regardez ce que vous avez fait.
(*Il se perce de son poignard.*)

Si cet amour de Mustapha avait été tracé d'un pinceau plus vigoureux et plus tragique; s'il n'avait pas, comme tant d'autres, ressemblé à des amours de roman; si le danger de Sophie avait encore autorisé la résistance de Mustapha, ces

derniers actes auraient mieux répondu aux premiers. Mais depuis la fin du troisieme l'action languit, parce qu'on n'a pas pris assez d'intérêt à cet amour faible et commun du prince et de Sophie, pour le voir balancer et le courroux et les bontés de Soliman, et la vie même de Mustapha. Ce sujet, quoique théâtral et susceptible de grandes beautés, n'est pourtant pas du petit nombre de ces sujets heureux qui soutiennent un écrivain médiocre, et le dispensent, jusqu'à un certain point, de cette force d'imagination, de cette sensibilité vraie et profonde, de cette éloquence des passions qui constituent le talent.

L'amour, dans la piece de M. de Champfort, joue un rôle encore plus faible que dans celle de Bélin. Le rôle d'Azémire est presque épisodique et absolument superflu. Qu'on l'ôte de la piece, on ne s'en apercevra pas, et l'ouvrage n'y perdra que des longueurs. L'auteur semble réserver toutes ses forces pour peindre l'amitié fraternelle, et il y a réussi. C'est la partie louable de sa tragédie, et cette peinture est d'une grande beauté dans le quatrieme acte. C'est là seulement que M. de Champfort a surpassé Bélin pour l'effet dramatique, comme ailleurs il le surpasse beaucoup pour l'élégance et la pureté du style. Il y a même une idée qui lui appartient et qui est très-heureuse; c'est le double aveu fait en même tems de l'amour des deux freres pour Azémire; c'est ce beau mouvement de Zéangir, qui, lorsque Mustapha, avouant tout à son pere, n'a plus d'autre crime que l'amour, se charge aussitôt du même crime, et apres avoir sacrifié cet amour pour le bonheur de son frere, le fait éclater de nouveau pour partager ses périls. Voilà une scene théâtrale aussi bien exécutée qu'elle est bien conçue, et le dialogue est digne de sa situation.

Il faut citer : quoique cet article soit dé
long, de pareilles citations ne l'alongeront pas
et si mes remarques peuvent plaire à ceux qu
s'intéressent à l'art dramatique, les vers de M. d
Champfort plairont à tout le monde.

ZÉANGIR *à Soliman.*

Vous l'aimez, votre cœur embrasse sa défense.
Ah! si vos yeux trop tard voyaient son innocence,
Si le sort vous condamne à cet affreux malheur,
Avouez qu'en effet vous mourrez de douleur.

SOLIMAN.

Oui, je mourrai, mon fils, sans toi, sans ta tendresse,
Sans la vertu qu'en toi va chérir ma vieillesse.
Je te rends grâce, ô ciel! qui dans ta cruauté,
Veux que mon malheur même adore ta bonté;
Qui dans l'un de mes fils prenant une victime,
De l'autre me fait voir la douleur magnanime,
Oubliant les grandeurs dont il doit hériter,
Pleurant au pied du trône, et tremblant d'y monter.

ZÉANGIR.

Ah! si vous m'approuvez, si mon cœur peut vous plaire,
Accordez-m'en le prix en me rendant mon frère:
Ces sentimens qu'en moi vous daignez applaudir,
Communs à vos deux fils, ont trop su les unir.
Vous formâtes ces nœuds aux jours de mon enfance:
Le tems les a serrés...... C'était votre espérance.
Ah! ne les brisez point: songez quels ennemis
Sa valeur a domptés, son bras vous a soumis.
Quel triomphe pour eux, et bientôt quelle *audace*,
Si leur haine apprenait le coup qui le menace!
Quels vœux, s'ils contemplaient le bras levé sur lui!
Et dans quel tems veut-on vous ravir cet appui?
Voyez le Transilvain, le Hongrois, le Moldave,
Infester à l'envi le Danube et la Drave.

Rhodes n'est plus. D'où vient que ses fiers défenseur
Sur le rocher de Malte insultent leurs vainqueurs?
Et que sont devenus ces projets d'un grand-homme
Quand vous deviez, Seigneur, dans les remparts de Ro
Détruisant des Chrétiens le culte florissant,
Aux murs du Capitole arborer le croissant?
Parlez, armez nos mains, et que notre jeunesse
Fasse encor respecter cette auguste vieillesse.

Vous, craint de l'Univers, revoyez vos deux fils,
Vainqueurs, à vos genoux retomber plus soumis,
Baiser avec respect cette main triomphante,
Incliner devant vous leur tête obéissante,
Et chargés d'une gloire offerte à vos vieux ans,
De leurs doubles lauriers couvrir vos cheveux blancs.

Ces mouvemens d'éloquence sont heureusement imités de la scene de *Mithridate*, où Xipharès dit à son pere :

Embrâsez par nos mains le couchant et l'aurore.

Peut-être y a-t-il un mot déplacé dans cette belle tirade.

Quel triomphe pour eux, et bientôt quelle *audace*.

N'y a-t-il pas trop d'adresse à faire entendre à Soliman que c'est Mustapha seul qui contient l'audace de ses ennemis? Ce n'est pas là ce qu'il faut dire à un vieux despote jaloux. Quoi qu'il en soit, Soliman est touché de la priere généreuse de Zéangir. Il consent à voir Mustapha, et Zéangir court lui porter cette heureuse nouvelle. Le sultan est disposé à la clémence; mais sur le trône des Ottomans la clémence est dangereuse. Il s'écrie :

Monarques des Chrétiens, que je vous porte envie!
Moins craints et plus chéris, vous êtes plus heureux.
Vous voyez de vos lois vos peuples amoureux,
Joindre un plus doux hommage à leur obéissance;
Ou si quelque coupable a besoin d'indulgence,
Vos cœurs à la pitié peuvent s'abandonner,
Et sans effroi du moins vous pouvez pardonner.

Cette apostrophe est très belle, et le dernier vers est admirable. Voilà de ces beautés que Bélin n'a point connues. Mustapha paraît avec Zéangir. Son pere lui demande l'explication du billet. Il avoue tout.

SOLIMAN.

Puis-je l'entendre, ô ciel! Et qu'oses-tu me dire?
Est-ce là le secret que j'avais attendu?
Voilà donc le garant que m'offre ta vertu?
Quoi! tu pars de ces lieux chargé de ma vengeance,
Et de mon ennemi tu brigues l'alliance!

ZÉANGIR.

S'il mérite la mort, si votre haine.....

SOLIMAN.

Eh bien!

ZÉANGIR.

L'amour seul fait son crime, et ce crime est le mien:
Vous voyez mon rival, mon rival que l'on aime:
Ou prononcez sa grâce, ou m'immolez moi-même.

SOLIMAN.

Ciel! de mes ennemis suis-je donc entouré?

ZÉANGIR.

De deux fils vertueux vous êtes adoré.

SOLIMAN.

O surprise! ô douleur!

ZÉANGIR.

Qu'ordonnez-vous?

MUSTAPHA.

Mon père,
Rien n'a pu m'abaisser jusques à la prière;
Rien n'a pu me contraindre à ce cruel effort,
Et je le fais enfin pour demander la mort.
Ne punissez que moi.

ZÉANGIR.

C'est perdre l'un et l'autre.

LE PRINCE.

C'est votre unique espoir.

ZÉANGIR.

Sa mort serait la vôtre.

LE PRINCE.

C'est pour moi qu'il révèle un secret dangereux.

ZÉANGIR.

Pour vous fléchir ensemble, ou pour périr tous deux.

LE PRINCE.

Il m'immolait l'amour qui seul peut vous déplaire.

ZÉANGIR.

J'ai dû sauver des jours consacrés à mon père.

SOLIMAN.

Mes enfans, suspendez ces généreux débats.

Ce dialogue est intéressant et dramatique. C'est ce moment d'intérêt qui, malgré le vide des trois premiers actes et les fautes du cinquieme, a soutenu la piece. Ce développement de l'amitié fraternelle, et deux ou trois morceaux qui offrent des beautés de détail, suffisent pour justifier l'indulgence du public, et méritaient les faveurs qu'on a repandues sur l'auteur.

Soliman paraît vaincu; il s'écrie :

Non, je ne croirai point qu'un cœur si magnanime,
Parmi tant de vertus, ait laissé place au crime.

Voilà donc le péril passé, le nœud de l'intrigue tranché, et la piece finie. Soliman est rendu à ses deux fils; mais le visir vient lui annoncer une révolte dans le camp et dans la ville, qui menace le trône et les jours du sultan. Cette révolte, fût-elle vraie, serait un mauvais ressort. Quand les intérêts qui divisaient les principaux personnages sont conciliés, un incident auquel ils n'ont point de part paraît une ressource gratuite que l'auteur s'est ménagée pour renouer le fil de l'intrigue, qui est rompu. C'est un vice capitale qui détruit tout intérêt; aussi dès ce moment il n'y a plus dans la piece, que des fautes. Ce dénoûment est inexplicable. Soliman ordonne, sur le faux avis de cette révolte qui se trouve imaginaire, qu'on enferme son fils dans ce qu'il appelle *l'enceinte sacrée :* c'est, dans Byzance, l'intérieur du sérail, et, à l'armée, la tente du sultan. Le théâtre, au cinquieme acte, représente cette enceinte, qui ressemble, on ne sait

pas pourquoi, à une prison. Osman apporte à Nessir un ordre signé de Soliman, qui commande à ce Nessir, chargé de veiller sur Mustapha, de le poignarder au premier mouvement que l'on fera pour forcer l'enceinte où il est gardé. D'abord, pour donner cet ordre cruel et terrible après la scene attendrissante de la réconciliation du pere et du fils, il eût fallu du moins que Soliman fût dans la plus pressante extrémité. Soliman, qui dans toute la piece est représenté comme étant plein de justice et de clémence, aurait bien dû s'assurer du moins s'il était en effet menacé de perdre le trône et la vie. Celle de son fils méritait bien qu'il ne donnât pas si légérement un ordre si barbare. Mais il y a plus : je suppose qu'il ait pu donner cet ordre, comment expliquer ces événemens qui amenent le meurtre de Mustapha? Zéangir vient tout seul, et, sur le bruit qu'il fait en arrivant, Mustapha présente la poitrine à Nessir qui l'égorge, comme un boucher égorge un mouton. Je ne dis rien de cette exécution dégoûtante, si contraire à toutes les convenances théâtrales, qui n'admettent le meurtre que dans un personnage passionné, parce qu'alors la violence de la situation sauve l'atrocité du spectacle. Il n'est pas plus permis, pas plus supportable de faire poignarder tranquillement un prince par un chef de gardes, qu'il ne le serait de faire pendre un homme sur la scene par le bourreau. Mais enfin, comment Zéangir, qui vient seul, entre-t-il dans *l'enceinte sacrée*, qui lui est défendue? Comment Nessir croit-il que l'enceinte est forcée quand il a des gardes autour de lui, et qu'il ne se présente qu'un seul homme à qui il est si facile de défendre l'entrée? Comment le bruit que fait un seul homme en marchant fait-il croire qu'on veut forcer une enceinte, et craindre qu'elle ne le soit? En ce

cas, le premier eunuque qui aurait passé dans un corridor pouvait faire égorger le prince, et il faut supposer que Nessir avait ordre de le tuer au premier bruit qu'il entendrait. Ensuite, pourquoi Zéangir vient-il? Comment espere-t-il entrer dans une enceinte qui lui est interdite?

Des plus audacieux en tout tems révérée,

dit l'auteur. Il commet donc une faute capitale, et la commet sans raison, sans motif, sans prétexte. C'est un crime de vouloir pénétrer *l'enceinte sacrée.* Il ne peut y pénétrer puisqu'elle est gardée, et qu'il est seul. Il commet donc gratuitement un attentat que ne commettraient pas *les plus audacieux*, lui, ce fils si respectueux, si sensible! Et qu'espere-t-il? Que dit-il en entrant?

Viens (dit-il à son frère), signalons notre foi, notre zèle,
Courons vers le sultan, désarmons les soldats.

Eh! quoi! *pour signaler sa foi, son zèle*, il commence par une action sacrilége dont il ne peut pas ignorer l'énormité et les conséquences dangereuses pour son frere et même pour lui! Il veut *courir à son pere, et désarmer les soldats!* Eh! que ne va-t-il en effet trouver son pere au camp dans Byzance? Il saurait qu'il n'y a point de *soldats à désarmer.* Il serait où il doit être. En un mot, nul motif ne peut l'excuser quand il vient dans *l'enceinte sacrée*, que la certitude du danger éminent de son frere, et l'impossibilité de le sauver autrement. Or, il ignore l'ordre donné par le sultan, et, s'il le savait, il n'y a pas de moyen plus sûr de faire périr Mustapha, que le parti qu'il prend. Ainsi, dans tous les cas, la démarche qu'il fait est incompréhensible, et jamais on n'a assemblé dans un cinquieme acte un plus grand nombre d'invraisemblances cho-

quantes, non pas pour amener des beautés, mais pour amener de nouvelles fautes.

Car quel effet peut produire ce meurtre tranquille de Mustapha? Quel rôle jouent deux personnages, tels que Soliman et Roxelane, lorsqu'ils arrivent tous deux? Voilà le grand Soliman qui avoue en entrant, qu'il n'a trouvé partout que le calme et le deuil, et qui est tout étonné de voir son fils mourant par une suite de méprises plus ridicules et plus grossieres les unes que les autres. Il ne comprend rien à ce qu'il voit, et cela n'est pas étonnant. Zéangir lui dit : C'est moi qui ai tué mon frere, et le sultan a l'air de prendre à la lettre ce cri de la douleur fraternelle, et ne se fait pas même expliquer comment Zéangir a pu faire périr son frere. Zéangir se tue. Roxelane, désespérée, avoue tous ses complots, et veut se tuer aussi. Soliman l'en empêche, et veut qu'elle vive dans l'avilissement, comme si cet avilissement ne retombait pas sur lui-même. Soliman peut faire périr sa femme; mais il ne faut pas que la femme de Soliman soit avilie.

On a imprimé, dit-on, que ce cinquieme acte était, comme celui de *Britannicus*, plus faible que les quatre premiers. Ce sont apparemment les mêmes personnes qui ont mis *Mustapha* et *Zaïre* à côté l'un de l'autre. Voilà un zele qui n'est pas selon la *science*. Le cinquieme acte de *Britannicus*, qui offre des beautés sublimes, n'a d'autre défaut que de n'être pas d'un grand intérêt. Britannicus mort, la retraite de Junie chez les Vestales, et les regrets de Néron, qui se voit enlever le fruit de son crime, produisent peu d'effet. Mais le récit de Burrhus est de la main d'un maître, et Racine ne pouvait rien faire de déraisonnable. Comment imagine-t-on de comparer cet acte à celui de *Mustapha*, qui est l'as-

semblage de toutes les fautes les plus inexcusables?

Mais quel est le principe de toutes ces fautes? Le défaut de force dans les situations. L'Histoire offrait à l'auteur un dénoûment atroce et nécessité. Il l'a amené par des méprises qui, quand elles seraient vraisemblables, seraient encore froides. Mais s'il eût mis les caracteres en proportion avec les événemens, il se serait passé de ces ressorts faibles et factices, qui sont l'opposé d'une intrigue vraiment théâtrale. Que Bélin, qui a fondé sa piece sur l'amour, n'ait fait de Mustapha qu'un prince amoureux, cela est conséquent; mais pourquoi M. de Champfort, qui n'a rien voulu tirer de l'amour que son inutile Azémire, qui annonce Mustapha comme un homme impétueux et passionné, n'en a-t-il fait qu'un personnage passif, qui ne fait autre chose que gémir et tendre la gorge au couteau? Que Bélin, qui donne à Soliman de très-bonnes raisons pour faire périr son fils, qui rend Mustapha coupable d'une désobéissance formelle et déclarée, après avoir obtenu le pardon d'une premiere faute, qui met Soliman dans le plus grand danger et dans la nécessité de choisir entre la vie de son fils et la sienne propre; que Bélin ne fasse pas du sultan un homme féroce, il est excusable. Mais M. de Champfort, au lieu de fonder sa piece sur des méprises invraisemblables, pouvait-il mieux faire que de s'emparer du caractere que lui donnait l'Histoire, de jeter le pere et le fils dans des situations assez violentes, pour que l'un et l'autre fussent dans le cas de tout faire et de tout craindre? Quel tableau neuf et tragique lui offraient les mœurs turques, l'esprit du sérail, la jalousie et les faiblesses d'une vieillesse tyrannique, les révolutions et les secousses d'un gouvernement sangui-

naire, et la férocité d'un despote alarmé et furieux qui étouffe la nature, dont quelquefois encore il entend les cris ? Je ne prétends point substituer un nouveau plan à celui que M. de Champfort a médité pendant douze ans. Mais il me semble qu'entre un homme tel que Soliman, capable de faire étrangler son fils sous ses yeux, et un prince tel que Mustapha, vainqueur des Persans, assez amoureux pour vouloir épouser la fille du mortel ennemi de son pere, assez puissant pour faire trembler son souverain, la tragédie se présentait avec les attributs les plus imposans et les plus terribles, et que l'auteur l'a repoussée, accablé de son sujet; il s'est dérobé sous le poids qu'il ne pouvait porter. Aux effets tragiques qui s'offraient, il a substitué des beautés froidement morales, qui détruisent la tragédie. Il a fait de Soliman un bon homme, dupe de tout ce qui l'entoure, de sa femme, de son grand visir, et signant la mort de son fils sans savoir pourquoi; il a fait de Mustapha une victime immobile sous le glaive qui le menace et qui le frappe; il a fait de Roxelane une intrigante vulgaire, continuellement avilie auprès de son fils, à qui elle s'efforce d'inspirer une ambition qu'il dédaigne, comme si Roxelane avait besoin de l'aveu de Zéangir pour perdre Mustapha, et comme si elle devait avoir d'autre mobile que ses propres intérêts, indépendans de ce que son fils peut vouloir ou ne vouloir pas. Bélin, qui ne se sentait pas non plus en état de tracer fortement un caractere ambitieux, a chargé Rustan de toute l'intrigue, et laissé Roxelane pour ainsi dire derriere l'action; elle est nulle chez lui; elle est petite et subalterne chez M. de Champfort, qui n'a pas plus profité des fautes de Bélin que des richesses de l'Histoire.

Il résulte que lorsqu'on a borné tout son tra-

vail, toute son invention à tirer de deux actes de Bélin, quatre actes, dont les trois premiers sont vides et languissans; lorsque le mérite du quatrieme se réduit à une scene, dans un sujet qui en offrait tant d'autres, ou pathétiques, ou terribles; lorsqu'à des caracteres faibles et manqués on a joint des ressorts faux, et fondé sur des suppositions qu'on ne peut admettre, des atrocités qu'on ne peut supporter; lorsque du dénouement le plus tragique qu'offre l'Histoire on a fait le plus mauvais cinquieme acte qu'on ait vu au théâtre; lorsqu'enfin tant de fautes ne peuvent pas être celles d'une composition précipitée, à laquelle le tems et la maturité ont manqué, mais que, long-tems réfléchies et travaillées, elles sont évidemment les derniers efforts de l'auteur, il résulte qu'on n'a pas une vocation bien décidée pour la carriere dramatique, et qu'il est à souhaiter qu'un homme qui a autant d'esprit, de mérite et de talent pour écrire en vers et en prose, qu'en a M. de Champfort, applique ses facultés à tout autre genre d'ouvrages.

Quant au style, je ne rétracterai point à la *lecture* les éloges qu'il m'a paru mériter au théâtre. Il est en général pur, clair et élégant; sa versification est soignée, exempte de déclamation et de mauvais goût. Plusieurs morceaux, comme je l'ai dit, et comme j'aime à le répéter, sont d'une expression heureuse et écrits avec éloquence. C'est là sans doute un très-grand mérite; mais aussi on a observé que la maniere d'écrire d'un auteur était analogue à sa maniere de concevoir, et que, conformément à ce principe, la diction de M. de Champfort était souvent peu tragique. Vous ne trouverez, dans sa tragédie, aucun trait de force, aucun de ces épanchemens de verve dramatique qui ont en-

traîné l'auteur, et qui entraînent avec lui le spectateur sans lui laisser le tems de respirer; aucun morceau brillant d'imagination poétique, aucune énergie dans les peintures des mœurs ou dans les mouvemens des personnages. Son style n'a point, dans sa correction travaillée, cette facilité gracieuse et ce naturel heureux qui nous ramenent sans cesse aux écrivains vraiment poëtes; en un mot, dans cet ouvrage, souvent estimable par le travail et le goût, rien n'est marqué au coin de la supériorité, rien ne s'éleve à la hauteur du grand talent. Quoiqu'il n'y ait point de comparaison à faire, pour le style, entre Bélin et M. de Champfort, il y a pourtant quelques endroits où ce dernier, en imitant ou même en empruntant, est resté au dessous de l'autre.

Vous avez entendu, Seigneur, ses ennemis,
Et vous refuserez d'entendre votre fils!

Voilà les vers de Bélin. Voici comme M. de Champfort les a changés.

Vous avez entendu ses mortels ennemis,
Et pouvez, sans l'entendre, immoler votre fils!

J'avoue que la simplicité des deux premiers me paraît bien préférable.

On remarque quelques vers pris dans des ouvrages connus :

De l'Univers encore attachera les yeux.

Racine a dit, dans *Mithridate* :

Partout de l'Univers j'attacherais les yeux.

Roxelane dit :

Du trône sous ses pas j'abaissais la barriere.

y a, dans *Adelaïde :*

Lille sous ses pas abaissez la barriere.

ı peut relever quelques termes impropres,
[ues vers négligés :

ais que Soliman n'a point, *dans ses rigueurs*,
ses cruels aïeux *déployé les fureurs*.

ıvoue que je n'aime point qu'on *déploie des*
*ırs dans des rigueurs*. Ce sont là des négli-
es qu'on peut excuser; mais ce qui n'est
ıussi excusable, ce sont deux vers tels que
-ci :

donnez si *déjà mon zele en diligence*,
*ʼos embrassemens vient mêler sa présence*.

ıns un ouvrage qu'on a travaillé douze ans,
faudrait pas laisser ces deux étranges vers.

# LIVRE SECOND.

## ÉLOQUENCE, HISTOIRE, ET LITTÉRATURE MÊLÉE.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Eloquence.*

#### SECTION PREMIERE.

#### *Eloquence du barreau.*

Nous allons voir dans ce siecle, comme dans ceux dont j'ai déjà parlé, l'éloquence suivre la pente générale des esprits et des mœurs, dans ses acquisitions comme dans ses pertes : elle a fait des progrès au barreau; elle a baissé dans la chaire. Mais lorsque, s'associant à la philosophie, elle n'en prit que ce qu'il y avait de bon, elle acquit de nouvelles beautés puisées dans de nouveaux objets. Elle considéra le monde physique et moral dans ses rapports les plus étendus, les gouvernemens dans leur origine et dans leur nature, l'homme dans ses droits primitifs et ses titres ineffaçables. C'est ainsi qu'en se mêlant à tous les genres, elle en éleva souvent le ton et en agrandit les effets, et de là le mérite et le succès des ouvrages de Buffon, de Rousseau, de Thomas, considérés dans ce que la philosophie leur a fourni d'utile et d'estimable. Mais aussi l'éloquence prit en même tems les vices qui corrompaient déjà cette philosophie; elle en partagea les excès, et devint, ainsi qu'elle, outrée, déclama-

toire, mensongere et licencieuse dans les idées comme dans le style. C'est ce qui sera le sujet des livres suivans (1); mais ici nous ne considérons encore que l'éloquence en elle-même, et d'abord dans ses progrès au barreau.

Il est naturel et même raisonnable que les vieilles formes dominent à un certain point dans les tribunaux, dans les compagnies de magistrature: ces formes font une partie de leur dignité et même de leur stabilité. Il n'y a pas de mal que l'innovation alarme un peu des corps faits pour conserver un ordre établi: seulement il faut se garder que la forme emporte jamais le fond. Fontenelle disait que *toute compagnie devait être un peu pédante*, et il appliquait ce principe aux anciens statuts des académies: on sent qu'il devait avoir beaucoup plus d'importance encore au palais; mais il ne faut pas non plus que cette importance aille au point que ce qu'on a fait, semble toujours la meilleure regle de ce qu'on doit faire: l'autorité de l'usage n'est pas toujours celle de la raison, et des abus ne sont pas saints pour être antiques. Ce que la prudence exige, c'est de ne changer et de n'innover en ce genre qu'avec la maturité de l'examen, et jamais avec la fougue de l'enthousiasme. C'est même une sorte de respect légitime que nous devons aux siecles devanciers, de ne pas croire que toute la sagesse humaine soit le partage exclusif du nôtre. Cette prétention n'est que trop celle de nos jours, et tient beaucoup plus à la vanité qu'à l'amour du bien. Mais je ne dois pas dissimuler qu'un excès contraire, quoique beaucoup moins dangereux, a plus d'une fois exposé la magistrature à encourir le reproche d'une opposition aveuglé-

---

(1) A l'article des sophistes, dans *la philosophie du dix-huitieme siecle*.

ment obstinée contre des réformes salutaires. Sans parler des obstacles qu'éprouverent de sa part, à des époques plus ou moins reculées, des établissemens ou des découvertes d'une utilité aujourd'hui reconnue, l'imprimerie, l'Académie française, l'inoculation, il suffirait de se rappeler qu'elle repoussa long-tems le cri de l'opinion publique, qui s'élevait contre l'usage de la question dans les procès criminels. Je sais que, lorsqu'elle fut abolie par un de ces édits bienfaisans qui marqueront à jamais le regne de Louis XVI (1), le parlement crut devoir en rendre des actions de grâces au monarque; mais si le Roi seul pouvait, comme législateur, prononcer cette abolition, c'eût été aux magistrats eux-mêmes à la demander, puisqu'ils avaient dû, comme juges, reconnaître, mieux que personne, tous les inconvéniens d'une pratique judiciaire aussi inconséquente qu'inhumaine. Le Roi n'avait entendu que la voix de la nation : les juges avaient entendu les cris des malheureux, et quelquefois des innocens.

Si je me suis arrêté d'abord à cette routine impérieuse, c'est qu'étant l'esprit général du palais et de tout ce qui en approchait, elle a dû contribuer long-tems à en éloigner le bon goût qui pénétrait partout ailleurs, et qui n'arriva que fort tard jusqu'au barreau, où généralement chacun ne songeait guere qu'à faire comme faisaient les autres. Vous avez vu que l'influence même de ce beau siecle, qui créa ou perfectionna tout, ne fut pas très-puissante au barreau. Celle de la philosophie l'a été ici davantage; c'est dans le genre judiciaire qu'elle a d'abord

(1) Tout ce morceau fut écrit et prononcé en 1788, et j'ai cru devoir le laisser tel qu'il était, comme un témoignage de plus d'une opinion qui alors était générale.

fait sentir utilement son pouvoir, en mettant plus de conformité entre le sérieux des objets et les formes du style, et en soulevant bientôt après l'opinion publique contre des abus qu'il est toujours permis de séparer d'une autorité toujours respectable en elle-même. C'est vers les premieres années de Louis XV, qu'il se forma comme une génération de bons avocats, qui, en s'éloignant des routes battues, s'en frayerent de nouvelles, et firent du langage du barreau celui de la raison, dégagée du pédantisme des déclamations scholastiques et de la rouille de la chicane. C'est à ce titre que la rénommée nous a transmis les noms des Reverseaux, des Degennes, et surtout d'un Lenormand et d'un Cochin. Nous savons qu'ils étaient, de leur tems, l'ornement et la lumiere du barreau français, et que la lecture de leurs Mémoires est encore une des études de leurs successeurs. Ils y trouvent une excellente discussion et une diction saine : Cochin, particulierement, a le mérite le plus rare peut-être dans un avocat, celui d'aller toujours au fait, et d'être précis et serré dans l'exposé de ses preuves, toutes rattachées à une premiere proposition de fait ou de principe, qu'il conduit ainsi jusqu'à l'évidence. Donnez-lui, ainsi qu'à Lenormand, des mouvemens, des tableaux et de l'imagination dans le style, ce seront des orateurs; mais ce ne sont encore que de bons avocats. Ce n'est pourtant pas la seule raison qui fait que leurs écrits ne sont guere lus que de ceux qui suivent la même carriere : telle est la nature du gouvernement monarchique et des mœurs qui en dépendent, que les modeles d'éloquence judiciaire, fussent-ils même au point d'atteindre ceux de la Grece et de Rome, ne sortiraient guere de la clas e des lecteurs qui s'occupent des mêmes études. D'abord il est constant que l'intérêt des causes

privées, quelque bruit qu'elles fassent un moment, ne s'étend pas au-delà de la durée du procès; ensuite nous voyons qu'il n'y a qu'une classe de citoyens intéressés à l'éloquence du barreau, ceux qui le suivent par état. Chez les Grecs et les Romains, tous les états pouvaient également figurer dans les actions juridiques, d'où il arrivait que la lecture des plaidoyers pouvait être utile et familiere à tout le monde. Quant à nous, qui avons d'ailleurs tant de choses à lire, quel charme de talent ne faudrait-il pas pour nous faire lire des Mémoires écrits il y a cinquante ans, lorsque personne ne se souvient même des causes qui en étaient le sujet? Chez les Anciens, les causes étaient souvent des événemens liés à la chose publique, et que dès-lors on n'oubliait pas. Or, pour suppléer parmi nous à cet intérêt qui manque aux lecteurs, il faudrait les prendre au moins par celui de leur plaisir, et il faudrait pour cela une réunion fort rare, celle du talent d'orateur et de celui d'écrivain : ce sont deux choses différentes, et, ce qui le prouve, c'est que l'un se trouve assez souvent sans l'autre dans ceux qui parlent en public. Si le talent d'écrire est le plus essentiel pour perpétuer la gloire et les ouvrages, le talent de parler est réellement le plus utile à l'avocat et à ses cliens. C'était aussi celui de presque tous ces hommes qui ont brillé dans le barreau, et c'est ce qui explique pourquoi leurs écrits nous paraissent au dessous de leur célébrité, sans que pour cela nous soyions en droit de démentir le témoignage unanime de leurs contemporains. L'habitude de tirer parti de tous les moyens extérieurs dans des plaidoiries qu'ils n'écrivaient même pas, le jeu de la figure et les effets de la voix, la véhémence ou la noblesse dans l'action, la présence d'esprit dans les répliques, le regard, le

geste, tout cela est nul sur le papier, mais puissant à l'audience. Il y a plus : tel homme ne peut s'animer que devant un auditoire, et devient froid la plume à la main. N'en avons-nous pas eu sous nos yeux un exemple frappant dans le plus célebre avocat de nos jours ? Qui de nous n'a pas été témoin de tout ce que pouvait Gerbier dans la salle du palais, qui fut si souvent le champ de ses victoires? Mais tout son génie était dans son ame, et cette ame ne l'inspirait que dans le combat de la plaidoirie. Il fallait que ses sens fussent émus pour qu'il trouvât lui-même de quoi émouvoir les autres. Il avait besoin d'action et de spectacle, de l'appareil des tribunaux, de la présence de ses adversaires et de ses cliens, de l'aspect et de la voix du public assemblé. C'est alors qu'il étonnait par ses ressources, qu'il avait tour-à-tour de la chaleur et de la dignité, de l'imagination et du pathétique, du raisonnement et du mouvement; qu'avec quelques lignes tracées sur un papier pour lui rappeler au besoin les points principaux, il se fiait d'ailleurs à l'éloquence du moment, qui ne le trompait jamais, et que, pendant des heures entieres, il attachait et entraînait les juges et l'assemblée. La Nature l'avait donc fait orateur : son organe, sa physionomie, et sa sensibilité lui en donnaient les moyens; mais seul, et réduit à la composition, ce n'était plus qu'un homme ordinaire : ce feu s'éteignait, ses forces l'abandonnaient. Aussi s'était-il peu appliqué à écrire, soit que, naturellement un peu paresseux, il redoutât le travail, soit qu'il se sentît incapable de se retrouver dans le cabinet tel qu'il était en public. Il écrivit peu, jamais de mauvais goût, mais jamais avec effet, plus heureux peut-être par les succès nombreux et brillans dont il a joui, que s'il eût possédé, au lieu de ses qualités oratoires éteintes avec lui, ce grand talent

d'écrire, qui ne meurt pas, il est vrai, mais qui n'est guere apprécié à sa valeur que quand on ne peut plus en jouir.

La postérité honorera toujours, dans le chancelier d'Aguesseau, un homme qui lui-même honora la France, la magistrature et les lettres par ses vertus, ses talens, ses connaissances aussi étendues que variées, les services qu'il rendit à l'Etat, et les lumieres qu'il porta dans la jurisprudence. Sa jeunesse fut illustre sous Louis XIV; et sa disgrace sous la régence le fut autant que son élévation. On pardonna quelques faiblesses politiques en faveur de son amour pour le bien; et sa vieillesse, qui le conduisit jusqu'au milieu de ce siecle, fut justement respectée. Ses écrits seront toujours une source d'instruction pour ceux qui se destinent à l'étude des lois. Son éloquence fut celle d'un magistrat qui est l'interprete de l'équité, qui recommande les bons principes, montre les abus, prescrit la modération, et en donne l'exemple. Sa diction est pure, et son goût aussi sain que son jugement : on y reconnaît un écrivain formé à l'école des classiques anciens et modernes.

A mesure que l'on avance vers le tems présent, l'éloquence du barreau devient plus substantielle en s'approchant quelquefois des questions de droit public et de jurisprudence universelle. On aperçoit ce progrès philosophique dans quelques Mémoires de Loiseau, d'Elie de Beaumont, de Target, qui ont eu à traiter des causes (1) où la philosophie législative pouvait développer des vues générales, soutenues par des moyens oratoires. Ces mémoires, qu'un intérêt public et de tous les tems tirait de la classe des plaidoyers éphémeres, sont au nombre des bons ouvrages de littérature, quoiqu'on puisse leur reprocher

(1) Celles de M. de Portes, des Calas, de Béresfort, etc.

juefois l'abus des phrases et l'enflure des , sans que ce défaut soit cependant assez ué pour effacer le mérite : il semble seule- que ce soit un dernier tribut payé aux ha- es d'état et à l'exagération trop naturelle laidoiries. Mais pour l'honneur de la pro- , si souvent dénigrée par la capitale, un it-général de Grenoble (1) s'élevait bien au s de ces estimables écrits, par un vrai chef- vre d'éloquence judiciaire dans la cause d'un onnaire à qui l'on contestait la légitimité de nariage. Ce morceau, digne des anciens es de l'art, ne sera jamais lu sans admira- ii même sans quelques larmes; et plusieurs s du même genre, sans être du même mé- attesteront qu'à cette époque des voix ou moins exercées s'élevaient, tantôt contre galité des emprisonnemens arbitraires et e des maximes d'administration injustes et séquentes, tantôt contre les rigueurs inhu- es exercées dans les prisons, où la loi ne it protéger ceux qu'elle n'y a pas fait entrer. utre magistrat de la province (2), dont per- e ne doit plus regretter la perte que les mal- eux dont il s'était fait le protecteur, descen- dans les cachots pour en tirer des accusés défense, consacrait à leur salut son tems,

---

M. Servan, qui a publié depuis d'autres ouvrages irs marqués au coin du talent, et toujours ingé- et piquans, mais où il n'a pas soutenu, à beaucoup cette pureté de goût qui fit distinguer par les con- urs ce beau plaidoyer qui fut son coup d'essai. Ses écrits, et entre autres celui où il examine les

ses talens et sa fortune, et attaquait avec toute l'énergie d'une belle ame, les vices de notre procédure criminelle. Si l'ardente impétuosité de son zele, qui portait un peu d'exaltation dans sa tête, ne laisse pas voir dans ses écrits la maturité, la mesure et le goût que la critique sévere peut y desirer, du moins les pleurs qu'il fit répandre au peuple assemblé et même aux juges, dans les tribunaux de Rouen, prouvaient en lui le talent de la parole et le respectable usage qu'il savait en faire.

Mais il ne faut pas non plus se déguiser qu'en même tems que la philosophie donnait ce nouvel éclat à l'éloquence judiciaire, ennoblie et fortifiée dans quelques hommes d'élite, de tous côtés se faisait sentir l'abus trop facile et trop naturel de cette philosophie; je veux dire cet amour-propre très-mal entendu, qui, sous prétexte d'être au dessus des *préjugés*, se met au dessus de toutes les bienséances ; et oublie que les bienséances sont la sauve-garde de la morale publique. Cet abus est mortel, et c'est le seul où je crois devoir m'arrêter un moment; car d'ailleurs, que servirait de s'appesantir sur le vulgaire des parleurs du barreau, dont la médiocrité est la même à peu près dans tous les tems? et la médiocrité fait-elle jamais autre chose qu'exagérer les défauts à la mode? Qu'importe qu'à la manie des citations, qui était celle du dernier siecle, elle ait substitué celle du style figuré qui est du nôtre? et à l'érudition pesante, le jargon et la futilité? qu'elle ne sache guere qu'allier bizarrement les plus grands mots aux plus petites choses? qu'elle semble avoir peur de rien mettre à sa place, ou d'exprimer rien par son nom? Ces divers ridicules seront toujours ceux de la multitude; ils tiennent à la corruption générale du goût, et vous savez que depuis long-tems elle s'accroît sans cesse dans

ous les genres : je veux parler d'excès plus graves t plus pernicieux dans l'usage public de la paole, et qui tiennent à une dépravation de mœurs articulière au tems où nous vivons. A mesure ue les succès du talent ont donné plus de condération et d'influence dans un siecle qui semle ne plus rien estimer que l'esprit, l'ambition 'obtenir ces succès et de les disputer à autrui 'est changée trop souvent en une sorte de rage ésespérée, incapable d'aucun scrupule sur le hoix des moyens. Des hommes qui n'avaient récisément que ce qu'il faut d'esprit pour en nposer aux sots, forcés, par un sentiment inme, de renoncer au suffrage des gens instruits, ıt pris le parti de capter au moins celui de la ule ignorante, en flattant sans aucune pudeur s penchans les plus méprisables de la nature ımaine, la curiosité maligne qui se nourrit de ffamations, et la basse jalousie qui se plaît à ›ir rabaisser tout ce qui s'éleve. La littérature, vrée de tout tems à toutes les fureurs de la riılité, avait toujours eu des écrivains de cette empe; mais le barreau, qu'une sorte de réserve ommandée par des statuts de discipline, et naırelle même à tout ce qui tient à un ministere gal, semblait devoir toujours préserver de ce éau, l'a vu tout à coup dans son sein et monté ı comble (1). Il a vu les discussions juridiques

(1) Ceux qui se souviennent des scandales inouis qu'aıit donnés pendant plusieurs années le trop fameux et op malheureux Linguet, notamment dans son procès ontre l'Ordre des avocats, comprendront aisément que est de lui qu'il s'agit ici; et cette espece d'animadveron publique, qui fut très-approuvée, était d'autant oins inutile (quoique Linguet ne fût plus alors en ance), que son exemple avait séduit presque toute la ınesse du palais, et qu'il n'était dès-lors que trop mmun de croire qu'il y avait de l'*énergie* et du *génie* à rien respecter en aucun genre. Je n'ai pas cru pouvoir,

dégénérer en libelles infames ; en invectives atroces; des hommes obligés par état au maintien des mœurs et au respect des convenances, afficher ouvertement la violation de toutes les lois sociales, mêler à la méchanceté qui calomnie, l'hypocrisie qui invoque la vertu, entasser des monceaux d'ordures pour en faire un rempart au mensonge; imposteurs aussi hardis dans le bien qu'ils disaient d'eux-mêmes, que dans le mal qu'ils disaient de leurs adversaires. Pour comble de malheur, on s'est porté avec empressement à ces indécentes plaidoiries; quelquefois mêmes elles ont été encouragées par des applaudissemens. Triste succès qui ne tromperait pas un moment ceux qui l'obtiennent, s'ils étaient capables d'en reconnaître le principe, s'ils pouvaient écouter ce que dit le bon sens, qu'une pareille affluence pour n'aller entendre que des injures, pour assister à un spectacle de scandale, n'est réellement qu'une flétrissure pour celui qui le donne, puisque le concours des auditeurs est alors en raison du mépris pour celui qui parle. Il est en effet trop évident que l'on espere entendre de sa bouche ce que n'oserait jamais proférer celle d'un honnête homme; que l'on est plus satisfait à mesure qu'il remplit mieux toute la mauvaise opinion que l'on a de lui, et que, semblable à ces malheureux saltimbanques de nos foires, qui ne sont jamais plus applaudis que

---

quoiqu'il fût mon ennemi déclaré, désavouer ou effacer après sa mort des vérités nécessaires et reconnues de son vivant. Personne n'a vu avec plus d'horreur que moi l'assassinat commis en sa personne par les bourreaux révolutionnaires; mais une mort injuste ne saurait couvrir les fautes de sa vie, dont il n'a jamais témoigné le moindre repentir. Tout ce que la postérité pourra dire, c'est que sa mort a été ce qu'il y a eu de plus glorieux dans sa vie.

lorsqu'ils exposent davantage leur vie, le calomniateur public, une fois connu pour tel, n'est jamais mieux accueilli que lorsqu'il se prostitue davantage et renonce plus solennellement à tout respect pour lui-même et pour les autres.

Ce serait une frivole défense, que d'alléguer l'exemple des orateurs grecs et romains : on ne prouverait que l'ignorance absurde qui confond des choses essentiellement différentes. Dans les anciennes républiques, les controverses judiciaires se conformaient à la nature du gouvernement. Là, tous les citoyens exerçaient de droit une censure réciproque, et pouvaient être à tout moment accusateurs les uns des autres. Là, les accusations ne tombaient pas seulement sur un fait, mais sur la personne; elles embrassaient la vie entiere d'un homme, et l'intérêt de la patrie faisait un devoir à tout bon citoyen de poursuivre les méchans. Rien de tout cela dans les gouvernemens où nul homme n'a le droit d'être le dénonciateur d'un autre, où le ministère publi est seul chargé du rôle d'accusateur, et où l'honneur, comme la vie, repose sous la protection des lois. Il est des occasions, je l'avoue, où un particulier peut se rendre partie, mais c'est toujours sur un fait particulier; et s'il était permis, dans ces occasions, d'inculper toute la vie d'un homme par des imputations vagues et injurieuses, il faudrait donc aussi être admis et astreint à la preuve de tous ces faits étrangers à la question, et dès-lors les procès seraient interminables, et d'un seul il en naîtrait vingt. Aussi la jurisprudence n'admet-elle nulle part la preuve(1)

(1) Un avocat normand donna là-dessus une leçon très-gaie, mais assez instructive pour mériter d'être rapportée. Le fait est certain, et eut pour témoin toute une grande ville. Un nommé Faussard, dit *l'Enroué*, plai-

de ce qui n'appartient pas à la cause. Les injures sont donc gratuites et dès-lors très-répréhensibles, puisqu'elles entachent la réputation d'un citoyen, sans lui laisser les moyens de la venger. Il s'ensuit que c'est un devoir aux juges de contenir dans les bornes prescrites les parties contendantes, et de réprimer, par des exemples séveres, les violences et les emportemens de ces déclamateurs du barreau, qui peuvent amuser un moment la foule oisive et curieuse, mais aux dépens de la décence publique qu'ils offensent, de la tranquillité des citoyens qu'ils alarment, et de la dignité des tribunaux qu'ils compromettent.

Le tems, qui partout est précieux, l'est peut-être dans les tribunaux plus que partout ailleurs, car on y attend la justice. Je sais qu'il ne faut rien négliger pour la connaître; mais c'est aussi un devoir de ne pas trop la retarder, et ce peut être un des objets de réforme à considérer parmi ceux qui ont attiré l'attention sur notre procédure, tant civile que criminelle. Quant à cette derniere, qui est la plus importante, quoique l'autre le soit aussi beaucoup, je ne sais si l'on a pu jamais en remarquer mieux les défauts que

---

deur et fripon de son métier, était tellement décrié dans les tribunaux, que quelqu'un, apparemment plus fripon que lui, crut pouvoir en toute sûreté l'actionner pour ce qu'il ne devait pas. L'avocat qui plaidait contre Faussard ne manqua pas d'entamer une longue liste de ses méfaits. Mais l'avocat adverse, qui s'aperçut qu'on allait oublier la cause et juger l'homme, interrompit brusquement son confrere : « *Si Faussard l'Enroué a mérité d'être pendu je ne m'y oppose nullement. Je ne suis pas ici pour empêcher qu'on le pende, mais bien pour empêcher qu'on ne le vole. Or, je soutiens qu'on l'a volé. Prouvez le contraire, et plaidez votre cause.* » L'apostrophe eut son effet. Les juges ordonnerent à l'avocat d'*aller au fait*. Il était clair, et Faussard gagna son procès.

dans une cause qui a long-tems occupé les esprits, et que je crois pouvoir rappeler ici d'autant mieux, qu'elle a été l'occasion et le sujet de plusieurs Mémoires (1), qui sont, avec celui du magistrat de Grenoble, les plus beaux monumens de notre éloquence judiciaire. Il était naturel que cette supériorité de talent fût en proportion de la gravité des faits, et de la réunion de ces circonstances effrayantes qui avertissent tous les hommes, que la cause qu'on leur présente est la leur propre, et qu'il s'agit de leurs intérêts et de leurs droits. Que sera-ce encore si l'on y joint les sentimens de la nature les plus puissans? si c'est un fils qui dévoue sa vie entiere à venger la mémoire d'un pere infortuné, d'un général qui devait être jugé par un conseil de guerre, et qui a été condamné par des juges de robe, et de maniere qu'après plus de vingt ans écoulés depuis son supplice, nul de nous ne pourrait dire encore quel était son crime? Paris a vu son exécution, l'Europe a lu son arrêt, et cet arrêt même, qui ordonne une peine capitale, n'énonce aucun fait capital; et cependant tout arrêt doit dire aux citoyens, que tel délit est digne de mort, et que l'accusé en est convaincu. En vain le rapporteur soutient-il que *la réunion de plusieurs faits dont aucun n'est capital, peut former un crime capital* (2). Non, jamais la rai-

(1) Ceux de M. de Lally-Tollendal, qui poursuivait encore alors la réhabilitation de la mémoire de son pere, réhabilitation combattue surtout par M. d'Eprémenil, qui était intervenu au procès comme neveu de M. Duval de Leyril, l'un des adversaires du général Lally.

(2) Il est bon d'observer qu'on se servit précisément du même principe pour condamner à mort l'archevêque de Cantorbéry, Laud, dont tout le crime était son attachement pour Charles Ier., tant l'esprit de parti se res-

son et la justice n'admettront un principe dont la fausseté est aussi sensible que les conséquences en sont révoltantes. Dieu seul peut apprécier des assemblages de faits : la justice humaine a bien assez à faire de prononcer sur un seul. Le sophisme meurtrier qui a motivé un arrêt réprouvé par l'opinion universelle, n'est que le dernier degré d'arbitraire où pouvait conduire une ordonnance criminelle, dont le vice principal est de laisser les juges beaucoup trop maîtres d'interpréter la loi qu'ils ne doivent proprement qu'appliquer. Une ordonnance qui, n'établissant qu'une instruction secrète, ne permet à l'accusé de proposer ses preuves négatives et d'invoquer des témoins à décharge qu'après que la procédure est consommée; qui jusque-là ne lui permet de communiquer avec personne, comme si elle voulait lui ôter ses moyens de défense; qui ne le présente à ses juges que pour le dernier interrogatoire, et comme pour constater seulement l'identité de la personne après que tout s'est passé sans témoins entre un rapporteur et un greffier, voilà sans doute ce qui ne justifie que trop les réclamations élevées de tous côtés contre une semblable jurisprudence; et si l'on pouvait les trouver indiscrètes, c'est qu'on fermerait l'oreille à un cri plus douloureux et plus terrible, celui du sang de tant d'innocens, bien reconnus pour tels aujourd'hui, de Langlade, de Lebrun, de Montbailli, de Martin, de Cahuzac, de la fille de Rouen, des sept Juifs de Metz, etc.; et puisque de si fréquentes et si ter-

---

semble dans ses procédés quand il ne se ressemble pas dans ses motifs! C'est sur cette étrange jurisprudence de ce rapporteur, qu'un Anglais dit fort sensément : « *Je ne savais pas que cinquante lapins blancs pussent jamais faire un cheval blanc.* »

ribles méprises ne sont pas le crime des juges, qui certainement ont voulu être justes, il est clair qu'elles sont le crime des lois, qui ne leur ont pas donné tous les moyens de l'être (1).

Il n'y avait qu'un intérêt si grand qui pût ajouter à celui d'une cause telle que celle du comte

---

(1) Il n'est pas douteux que notre ordonnance criminelle ne fût très-vicieuse, et je ne me reproche point de l'avoir accusée ainsi en présence des fils de nos principaux magistrats, MM. Pasquier, Maupeou, de Sartine, qui étaient à cette séance. Il n'est pas douteux non plus que les parlemens ne se fussent rendus odieux à beaucoup d'honnêtes gens par leur mépris pour les droits naturels du peuple, et par leur opposition inconséquente et scandaleuse à l'autorité royale, qui était la source de la leur. Mais je ne me reproche pas moins d'avoir demandé, comme bien d'autres, leur suppression en 1790. Lorsque je disais d'eux, *delenda est Carthago*, c'était une erreur et une injustice, où il entrait même de l'animosité personnelle, car j'avais eu à me plaindre d'eux. C'était une erreur, même dans mes principes, puisque, n'ayant jamais voulu qu'une monarchie légale, je ne m'apercevais pas que je lui ôtais un de ses appuis nécessaires et constitutionnels : une injustice, en ce que la magistrature ne devait pas être rigoureusement responsable des vices de nos lois qu'elle n'avait pas faites, puisque le Roi seul était législateur. Ce n'est pas le seul exemple qui prouve que je n'étais ni assez éclairé ni même assez désintéressé (puisque l'amour-propre est un intérêt) pour prendre parti dans les discussions politiques qui eurent lieu lorsque la révolution était encore une affaire de raisonnement. Grâces à Dieu, je ne m'en suis mêlé du moins qu'en spéculation, et n'y ai jamais eu la plus légère part en action ; et grâces à Dieu encore, je la détestais déjà avant qu'il m'eût appris à la bien connaître. Il est vrai qu'on ne fut pas moins injuste envers moi lorsque, dans une feuille du même tems, en faveur des parlemens, on me confondait avec ceux qui demandaient des *proscriptions*. Dieu sait que ces horreurs étaient aussi loin de ma pensée que de ma plume. Mais c'est aussi une des punitions de ceux qui se rangent d'un mauvais parti, de partager tous les reproches, même sans partager toutes les fautes.

de Lally-Tolendal. Toute la France l'a partagé; elle accompagnait ses pas avec des vœux et des applaudissemens; elle l'a pour ainsi dire porté dans ses bras. Il est permis aujourd'hui de croire avec lui que son pere est justifié, du moins par la voix publique, par celle de l'Histoire, et surtout par le tems, qui, dans l'accusation de trahison, semble prouver l'innocence quand il ne révèle pas les crimes. Le fils a déployé dans ses Mémoires l'éloquence de l'ame, qui est le premier talent de l'orateur. Son style est plein de noblesse, d'intérêt et d'énergie. Personne n'a porté plus loin cet art qu'on admire dans Cicéron, de donner aux preuves une force progressive, de faire naître une grande attente et de la remplir, de diviser ses moyens avec méthode pour les rendre plus sensibles, et de les réunir ensuite pour en former une masse accablante; de joindre à une logique qui brille comme la lumiere, un pathétique qui embrâse comme un incendie; et ce qui est plus rare que tout le reste, et ne pouvait peut-être se rencontrer que dans une pareille cause, de contenir jusqu'à un certain point cette juste indignation qu'il n'est pas toujours permis au malheureux d'exhaler sans ménagement, mais qu'il sait contenir de façon à la faire passer tout entiere dans l'ame des lecteurs, à faire entendre tout ce qu'il ne dit pas, à faire sentir tout ce qu'il n'ose pas exprimer, à faire deviner le secret de l'infortune et des larmes, et à laisser dans tous les cœurs l'impression profonde de ce qu'il semble cacher dans le sien.

J'espere que l'on pardonnera au mien cette espece d'effusion, qui n'est point d'ailleurs étrangere à mon sujet. On peut donner quelque chose à un malheur respectable, et la jurisprudence, quoiqu'elle n'entre pas dans les objets qui nous occupent, tient d'un côté à l'éloquence, et de

à la philosophie, qui toutes deux sont ici
tre ressort. Quand j'ai parlé des orateurs
s, je ne me suis pas borné à leur talent,
ai considérés dans leurs rapports avec le
nement et les mœurs, et sans doute je
s dû renoncer à cette méthode quand elle
rt un intérêt qui nous est propre.

9. Cet article est demeuré tel à peu près
ıit lu d'original en 1788, et je n'ai guere
e le resserrer un peu, sans rien changer
l. Dans la révision générale de l'ouvrage,
ssé subsister partout, comme ici, le té-
age que j'ai cru devoir à ce que la philo-
avait pu faire de bien dans un tems où
ait capable d'améliorer quelque chose,
qu'elle ne pensait pas encore à renverser
Les deux sections suivantes ont éprouvé
changemens et quelques augmentations.
le de plusieurs écrivains morts depuis 88,
quelques autres encore vivans, ce que je
étais guere permis jusqu'ici qu'incidem-
et sans les classer dans aucun genre. Mais
ulu compléter tout de suite ce qui con-
le genre oratoire dans ce siecle; et d'ail-
au moment où je revois tout ce qui était
cette troisieme partie, qui traite du dix-
ne siecle, dix ans de révolution ont été
s lettres un véritable interregne, au point
plupart de ceux qui figuraient dans les
rs rangs, sont pour ainsi dire entrés déjà
ı postérité, soit par leur silence ou par
e, soit parce que la révolution a comme
i le monde où nous vivions, et que l'espece
ıde fantastique qui en a pris la place pour
ment, a donné naissance à une littéra-
ouvelle que nous ne connaissions pas, qui
e que par lui, qui n'est digne que de lui,

et qui, d'un moment à l'autre, doit disparaître avec lui. (Avril 1799.)

## SECTION II.

### *Eloquence de la chaire.*

Je commencerai cet article par réparer une omission qui est une sorte d'injustice, car c'en est une dans toute espece d'appréciation, de ne pas insister assez sur un mérite éminent. Il s'agit ici de Bourdaloue, dont j'ai parlé trop succinctement lorsque j'ai traité de l'éloquence du dernier siecle. Ce n'est pas que j'aie rien à rétracter dans l'article qui concerne ce célebre prédicateur : tout ce que j'y ai énoncé me paraît encore vrai; mais je n'y ai pas dit tout ce que je devais dire. J'ai pu, en considérant Massillon et lui sous des rapports purement littéraires, ceux d'orateur et d'écrivain, ne mettre aucune comparaison entre eux; et en effet, je ne pense pas que sous ce point de vue Bourdaloue puisse la soutenir. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en parlant d'orateurs chrétiens, je ne devais pas régler mon jugement entier sur le seul plaisir que je cherchais alors dans leurs ouvrages, celui d'une lecture agréable : j'étais tenu d'examiner ce que l'un et l'autre étaient et devaient être pour des Chrétiens, puisque c'est pour des Chrétiens qu'ils ont écrit et parlé. J'avais alors beaucoup lu Massillon et fort peu Bourdaloue, et cette différence était en raison du plus ou moins d'attrait dans l'élocution. Cet attrait seul ne devait pas tout décider : il était de l'équité de voir à quel point Bourdaloue avait atteint les différens résultats du ministere de la parole évangélique, puisqu'il y en a de plus d'une espece, tous essentiels, et peut être même tous d'une égale efficacité, en proportion de la diversité des esprits.

Tous ces effets étant également l'objet du prédicateur, sont également pour lui, dès qu'il les obtient, les palmes de son art, et il en est deux où j'ai trouvé Bourdaloue supérieur à tout, depuis que je l'ai lu comme j'aurais dû toujours le lire. Ces deux mérites, qui lui sont particuliers, sont l'instruction et la conviction, portées chez lui seul à un tel degré, qu'il ne me semble pas moins rare et moins difficile de penser et de prouver comme Bourdaloue, que de plaire et de toucher comme Massillon. Bourdaloue est donc aussi une de ces couronnes du grand siècle, qui n'appartiennent qu'à lui; un de ces hommes privilégiés que la Nature avait, chacun dans son genre, doués d'un génie qu'on n'a pas égalé depuis. Son *Avent*, son *Carême*, et particulierement ses sermons sur les mysteres, sont d'une supériorité de vues dont rien n'approche, sont des chefs-d'œuvre de lumiere et d'instruction auxquels on ne peut rien comparer. Comme il est profond dans la science de Dieu! Qui jamais est entré aussi avant dans les mysteres du salut? Quel autre en a fait connaître, comme lui, la hauteur, la richesse et l'étendue? Nulle part le christianisme n'est plus grand aux yeux de la raison, que dans Bourdaloue: on pourrait dire de lui, en risquant d'allier deux termes qui semblent s'exclure, qu'il est sublime en profondeur comme Bossuet en élévation. Certes, ce n'est pas un mérite vulgaire, qu'un recueil de sermons que l'on peut appeler un cours complet de religion, tel que, bien lu et bien médité, il peut suffire pour en donner une connaissance parfaite. C'est donc pour des Chrétiens une des meilleures lectures possibles: rien n'est plus attachant pour le fond des choses; et la diction, sans les orner beaucoup, du moins ne les dépare nullement. Elle est toujours naturelle, claire et correcte;

elle est peu animée, mais sans vide, sans langueur, et relevée quelquefois par des traits de force : quelquefois aussi, mais rarement, elle approche trop du familier. Quant à la solidité des preuves, rien n'est plus irrésistible : il promet sans cesse de démontrer, mais c'est qu'il est sûr de son fait, car il tient toujours parole. Je ne serais pas surpris que, dans un pays comme l'Angleterre, où la prédication est toute en preuves, Bourdaloue parût le premier des prédicateurs; et il le serait partout s'il avait les mouvemens de Démosthène, comme il en a les moyens de raisonnement. En total, je croirais que Massillon vaut mieux pour les gens du monde, et Bourdaloue pour les Chrétiens. L'un attirera le mondain à la religion par tout ce qu'elle a de douceur et de charme; l'autre éclairera et affermira le Chrétien dans sa foi par tout ce qu'elle a de plus haut en conceptions, et de plus fort en appuis. Voyons à présent ce qu'elle a été dans la chaire, depuis les derniers jours de la régence jusqu'aux premiers de la révolution.

La décadence y est sensible, et c'est, comme nous l'avons déjà vu ailleurs, la suite naturelle des efforts que fait l'esprit pour chercher un mieux imaginaire quand le génie a trouvé le beau réel. On s'écarte alors du bon pour courir après le nouveau, et l'on se perd dans les erreurs, les bizarreries, les inconséquences de toute espece, pour attraper un faux air d'originalité et pour échapper à la ressemblance. On ne songe pas que les premiers principes ne peuvent jamais varier, puisqu'ils sont fondés sur la nature des choses et sur l'expérience des siecles, c'est toujours de là qu'il faut partir, et que c'est seulement par la maniere de les appliquer diversement, que le vrai talent se distingue et produit des beautés toujours neuves, en se confor-

mant à des regles toujours les mêmes. Mais cette force de conception, toujours rare, le devient bien plus encore après les époques de perfection, et c'est alors que les esprits médiocres, qui font le grand nombre, se jettent tête baissée dans tous les écarts possibles. Aussi la raison attachante et lumineuse de Bourdaloue, l'élégance et la sensibilité de Massillon, le nombre et la pureté de Fléchier, le naturel et le sublime de Bossuet, firent place, dans l'oraison funebre et dans le sermon, à la sécheresse du bel esprit, aux ornemens frivoles et déplacés, au style découpé et antithétique, à de petites peintures froidement symmétrisées, à une morale sans onction, sans mouvement, sans dignité. Tels sont les défauts qui dominent plus ou moins dans la plupart des compositions oratoires dont les auteurs ont occupé la chaire avec quelque réputation, l'abbé de la Tour-du-Pin, l'abbé Clément, le Pere Elisée, le Pere Sensaric, etc., et je cite, comme on voit, des noms connus, des prédicateurs que leurs succès appelerent à la cour, et qui attirerent la foule à Paris. Leurs ouvrages imprimés n'ont point soutenu cet éclat passager, et ont presque tout perdu à la premiere lecture. Tous cependant avaient de l'esprit et des connaissances; mais tous manquent de force, d'élévation, de pathétique. Trois seulement se sont tirés de la foule, et ont encore des lecteurs, Ségaud et Neuville, tous deux jésuites, et l'abbé Poulle. Ce sont nos premiers prédicateurs, mais dans le second rang : l'abbé Poulle a la premiere place dans l'opinion commune; il peut la mériter comme orateur, par deux discours qui sont d'un grand effet en ce genre.

Ségaud fut assez heureux pour se préserver de l'influence du mauvais goût, et c'est là son

premier mérite. L'abbé Clément l'eut aussi, et sa composition est assez sage; mais elle est froide, et ne s'éleve et ne s'anime presque jamais, et l'absence des défauts choquans ne suffit pas; c'en est un grand que l'absence des beautés. Ségaud en a, et de plus d'une espece; il en a surtout de touchantes, et sa maniere est en général facile et douce. C'est ce qui fait lire avec plaisir plusieurs de ses sermons, plus travaillés que les autres; car il n'est pas exempt de faiblesse et de négligence, et il a trop peu approfondi ses sujets. Il avait pris Massillon pour son modele, et s'en rapproche quelquefois, non pas par la richesse de diction, mais par des morceaux de sentiment, surtout dans le sermon du *Pardon des injures*, et dans *celui de la Madeleine*, où il est abondant en moyens de persuasion, et parvient à de grands effets. A ne considérer que le mérite oratoire, on pourrait, de ses six volumes de sermons, en extraire un qui méritera toujours d'être lu et distingué par les gens de goût. Je n'en citerai qu'un passage, comme exemple de cette imagination sensible et affectueuse qui le distingue. Il s'agit de cette préférence que, selon la parabole de l'*Enfant prodigue*, Dieu semble donner au pécheur converti sur les justes eux-mêmes. « Semblable, dit » le prophete (car pourquoi avoir honte de se » servir d'une comparaison dont Dieu se sert » lui-même et se fait honneur?), semblable à » une mere pleine d'affection et de tendresse » pour chacun de ses enfans, *numquid oblivisci* » *potest mulier infantem suum?* voyez-la leur » arracher le couteau dont ils se jouent, et, » dans la crainte qu'ils ne se blessent, leur » défendre de tels jeux sous les plus grieves » peines, leur montrer les plus rudes châtimens » déjà tout préparés. Vous la prendriez plutôt

» pour une marâtre que pour une mere, tant » elle paraît en fureur! Qu'un d'eux cependant, » malgré sa défense, vienne à se blesser, elle » court, elle vole, elle s'empresse, tout émue » de douleur, et comme frappée du même coup » qui l'a percé. Mais si cet enfant vient de lui-» même et en pleurant lui montrer son sang » qui coule, et lui découvrir sa plaie qui saigne, » n'oublie-t-elle pas pour lui seul tous les autres, » et ne semble-t-elle pas préférer ce malade » indiscret et désobéissant, à ceux qui sont » encore sains et qui ont été plus discrets et » plus sages? »

L'orateur aurait pu pousser plus loin l'effet des détails et des rapports, et nous montrer, par exemple, cette mere consolant son enfant bien loin de le gronder, et tout occupée d'adoucir sa douleur, et de guérir sa plaie, sans paraître encore songer à sa faute. C'est là que l'imagination pouvait enrichir le style; mais la comparaison en elle-même est pleine de grâce et d'intérêt, autant qu'elle est ingénieuse, et cette derniere qualité est une de celles que l'on remarque dans les sermons du Pere Ségaud. Il y a dans son talent un grand fonds d'esprit dont il n'abuse pas, comme l'abbé Poulle, mais dont il ne se sert pas non plus, à beaucoup près, comme Massillon.

L'abbé Poulle est bien plus loin que Ségaud de la pureté de goût, de la flatteuse harmonie de paroles, de cette science de la religion et du cœur humain, de cet usage heureux et substantiel de l'Ecriture et des Peres, qui ont consacré les ouvrages de l'illustre évêque de Clermont. Il est encore bien plus loin de la profondeur de Bourdaloue; mais il s'est fait remarquer par une imagination vive et brillante, qui lui a fourni, dans quelques-uns de ses discours, de

très-beaux mouvemens oratoires. Son art le fait quelquefois admirer, mais aussi se laisse trop souvent apercevoir; et s'il y a un genre d'éloquence où l'orateur doive surtout se faire oublier lui-même, c'est le sermon. C'est un des mérites éminens de Bourdaloue : il occupe tellement de la chose, qu'on ne songe pas à lui, et nul des Modernes n'a été, sous ce rapport, plus semblable à Démosthene; nul ne fait dire plus souvent : Il a raison. L'abbé Poulle, au contraire, éblouit beaucoup plus qu'il ne persuade; mais il entraîne, dans certains momens, par la vivacité des tours et des figures. Ses deux meilleurs discours, sans aucune comparaison, sont ceux qu'il prononça sous le titre d'*Exhortations de charité*, en faveur des pauvres prisonniers et des enfans-trouvés, et c'est l'éloge de son ame comme de son talent, qu'il n'ait jamais été plus éloquent qu'en faveur de l'infortune. L'effet et le bruit de ces exhortations fut prodigieux, et d'autant plus, que l'orateur avait toutes les grâces et tous les moyens du débit. Paris et Versailles retentirent de ses succès; et c'était peu de chose; mais l'auditoire ne lui résista pas, et ce fut là le vrai triomphe, celui qu'il remporta sur l'avarice et l'insensibilité, qui croient trop souvent avoir payé en applaudissant l'avocat des pauvres sans rien faire pour ses cliens. Ici l'orateur put entendre un bruit plus doux à ses oreilles, que celui des applaudissemens : c'était l'or et l'argent, tombant de tous côtés avec une abondance qui prouvait une émulation de charité. Beaucoup de personnes donnerent tout ce qu'elles avaient sur elles, et c'étaient des sommes; en un mot, on ne se souvenait pas d'avoir rien vu de semblable. Ce sont là les spectacles de la religion : il me semble qu'ils en valent bien d'autres, et que ceux qui

ont tant de besoin des illusions du théâtre pour se procurer de douces larmes, ne font pas le choix le plus heureux.

Le texte du discours pour les enfans-trouvés était très-bien choisi : *Pater meus et mater mea dereliquerunt me : Mon pere et ma mere m'ont abandonné ;* et ce texte heureux lui fournit sur-le-champ un exorde tout en mouvemens et en figures, et l'exposé de son sujet. « Les avez-» vous entendus, Chrétiens, les cris de cette » multitude de malheureux abandonnés, pres-» qu'en naissant, de ceux mêmes qui leur ont » donné le jour ? Que d'Ismaëls, consumés par » la faim, se traînent languissamment dans le « désert, loin des yeux de leurs meres éplorées ! » Où sont les anges consolateurs qui accourent » pour les soulager dans leurs besoins ? Que de » Moïses flottent dans leurs berceaux sur les » eaux du Nil, éloignés de toute assistance ! » Où sont les filles de Pharaon, qui se laissent » toucher à leur malheur, et s'empressent de » les enlever au péril qui les menace, etc. ? » La substance de ces figures est tirée des livres saints ; c'est une partie essentielle de l'art de la chaire, et l'on voit qu'elle n'était pas étrangère à l'abbé Poulle ; mais il s'en sert bien plus pour l'imagination que pour l'instruction, et c'est un défaut dans ses sermons, que le peu qu'il tire d'un trésor inépuisable.

Naturellement rien ne devait être plus touchant que la peinture de l'enfance malheureuse, et peut-être l'auteur n'en a-t-il pas fait tout ce qu'il eût pu faire s'il eût fait passer dans son ame tout le feu de son imagination ; mais on va voir qu'il se sert de celle-ci de maniere à émouvoir la nôtre par des images, tantôt douces, tantôt fortes, dont l'effet est l'espece de pathétique que l'auteur sait le mieux atteindre. « Il

» faudrait étaler ici cette foule prodigieuse de
» nourrissons de la patrie : ils n'ont pas de meil-
» leur intercesseur que leur présence et leur
» nombre. Pourquoi les cacher? C'est le jour de
» leur moisson, c'est la fête de leur adoption.
» Où sont-ils? Appréhenderait-on de les intro-
» duire dans ce temple? Jésus-Christ les aime;
» il vous exhorte à ne pas les empêcher d'aller
» jusqu'à lui : *Sinite parvulos venire ad me*. Il
» vous les propose comme des modeles que vous
» devez imiter : *Estote sicut infantes*. Que crain-
» driez-vous vous mêmes de ces enfans timides?
» Leur présence n'a rien qui puisse offenser votre
» délicatesse; ils ne vous importuneront pas de
» leurs gémissemens ni de leurs plaintes; ils ne
» savent pas qu'ils sont pauvres : puissent-ils ne
» le savoir jamais! Ils ne vous reprocheront ni
» la dureté de vos cœurs, ni vos prodigalités in-
» sensées, ni vos superfluités ruineuses. Ils igno-
» rent les droits qu'ils ont sur vous, et tout ce
» que leur coûtent vos passions et votre luxe.
» Vous les verrez se jouer dans le sein de la
» Providence, incapables également de recon-
» naissance et d'ingratitude. Toujours contens
» dès que les premiers besoins de la nature sont
» satisfaits, leurs desirs ne s'étendent pas plus
» loin. Présentez-leur l'or et l'argent que vous
» leur destinez, ils le saisiront d'abord avec em-
» pressement comme un objet d'amusement et
» de curiosité; ils s'en dégoûteront bientôt, et
» vous le laisseront reprendre avec indifférence.
» Ces prémices intéressantes de la vie, la fai-
» blesse et les grâces de leur âge, leur ingé-
» nuité, leur candeur, leur innocence, leur in-
» sensibilité même à leur propre infortune vous
» attendriraient jusqu'aux larmes. Eh! qu'il vous
» serait alors aisé d'achever leur triomphe sur
» vous! »

Il y a beaucoup d'art à produire ainsi sur la scene ces enfans délaissés, et à suppléer leur absence par la vérité des peintures. Il paraît que l'orateur a cherché ses effets plutôt dans le charme naturel de l'enfance, que dans le détail de ses besoins et de ses miseres, qui eût été, ce me semble, d'un pathétique plus profond. Peut-être a-t-il craint de rebuter la délicatesse de son auditoire, composé généralement de personnes à qui l'habitude des jouissances donne une sorte d'aversion pour le tableau des besoins extrêmes; et pourtant, qui aurait dû savoir le relever par les couleurs de l'art, mieux que l'écrivain qui a su en employer en ce même endroit de si délicatement nuancées? « Ils ne savent pas qu'ils sont » pauvres..... Vous les verrez se jouer dans le » sein de la Providence, etc. » Ce ne sont pas là les beautés vulgaires; c'est un mérite d'expression vraiment admirable.

Mais il renforce ses pinceaux, et semble emprunter quelque chose de l'éloquente indignation des prophetes, quand il remonte aux causes premieres de cette misere publique, qui produit tant d'orphelins et d'infortunés. « Si vous » me demandez d'où sont venus la plupart de » ces enfans qui peuplent le nouvel asile (1) que » nous visitons, je vous répondrai : De la hau- » teur de leurs châteaux menaçans, des seigneurs » insatiables ont fondu avec la rapidité de l'aigle » sur des vassaux sans défense, abattus par la » crainte; ces tyrans altérés ont disparu tout à » coup, emportant avec eux vers cette capitale » des dépouilles dégouttantes des pleurs de tant » de misérables; elles serviront d'ornement au

(1) C'était un nouvel édifice bâti près de l'Hôtel-Dieu, que la multitude, toujours croissante, des enfans abandonnés, avait rendu nécessaire.

» triomphe barbare de leur luxe. Ces vassaux » désespérés ont été forcés d'envoyer leurs en» fans en Egypte, pour les dérober au glaive de » la misere. Les voilà, etc. » Il joint à ce tableau celui de l'état de dénûment où sont réduits les hospices de charité, qui deviennent, faute de secours suffisans, des gouffres de destruction, et alors il s'écrie : « Malheur ! malheur ! que les » réjouissances et les fêtes cessent parmi les » hommes, s'ils sont encore susceptibles de quel» que impression de sensibilité ! Malheur ! mal» heur ! que cette parole formidable retentisse » partout aux oreilles des riches, et les pour» suive sans cesse ! Malheur malheur ! que la » Nature consternée s'abîme dans le deuil, et » qu'elle ne se releve que lorsque la *charité*, » plus généreuse et parfaitement secourable, » aura réparé cet outrage fait à l'humanité ! »

Ce mouvement sublime peut être mis à côté de ce que l'on connaît de plus beau dans le genre pathétique; mais l'auteur n'eût-il pas été plus équitable s'il eût attribué cette multitude d'orphelins venus des campagnes, beaucoup plus à la rapacité du fisc et aux suppôts de la chicane, qu'à la dureté des seigneurs, qui avaient infiniment moins de moyens de nuire, très-rarement la volonté d'opprimer, et qui souvent étaient les bienfaiteurs de leurs vassaux, bien loin d'en être les oppresseurs?

Le discours *sur l'Aumône*, prêché au Châtelet en faveur des prisonniers, est plus étendu et plus proprement un sermon, et c'est aussi ce que l'auteur a de mieux composé et de mieux écrit; mais il brille surtout, comme le précédent, par la véhémence des mouvemens et par des traits d'une imagination sensible. Telle est cette apostrophe aux grands du Monde : « Nous » sommes chargés du ministere de la parole;

» vous êtes chargés du ministere de l'aumône :
» réunissons ces deux ministeres, la parole et
» l'aumône, et il n'est point d'infortuné, quel-
» que endurci qu'il soit, qui puisse se défendre
» de nos attaques. Faisons-en l'essai : la circons-
» tance ne peut être plus favorable; nous sommes
» sur les lieux. Allons ensemble à ces prisons té-
» nébreuses, images en tout sens de l'enfer; en-
» trons dans ces cachots affreux où l'on ne voit
» qu'exécration, où l'on n'entend que blas-
» phêmes. Forts de votre présence, et la croix à
» la main, nous éleverons notre voix au milieu
» de ces imprécations et de ces horreurs, et nous
» dirons à ces furieux : Malheureux! pourquoi
» vous défiez-vous de la Providence? Vous ou-
» tragez votre Dieu au moment où il vous en-
» voie son ange pour être votre consolateur. A
» ces mots, vous briserez les chaînes des uns,
» vous rendrez les autres à leur famille éplorée,
» vous répandrez sur tous des secours abondans.
» Témoins alors des prodiges de votre charité,
» nous ajouterons avec assurance : *Adorez le*
» *Seigneur, qui vient vous visiter dans votre af-*
» *fliction, et ne cessez de le glorifier : Adorate*
» *Dominum, etc.* et nous trouverons tous les es-
» prits soumis et tous les cœurs dociles, et ces
» lieux de désolation ne retentiront plus, ainsi
» que la fournaise de Babylone, que des canti-
» ques du Seigneur. Ne nous séparons pas : il y
» va du salut de nos freres; volons à la conquête
» des ames. Ne vous laissez point rebuter par
» l'horreur des habitations : prisons, cabanes,
» hôpitaux, qu'importe? Est-il demeure si af-
» freuse qui ne devienne aimable lorsqu'on est
» assuré d'y trouver Jésus-Christ? Allons en-
» semble partout où il y a des misérables qui mau-
» dissent la Providence; nous leur parlerons har-
» diment de la bonté du Dieu qui veille à la con-

» servation de tous les hommes; et ce que nos
» discours ne feront qu'annoncer, vos libérali-
» tés plus persuasives le prouveront. »

Le mérite de ce morceau, comme prédication, c'est de faire rentrer dans le plan et les intérêts de la religion ce qui ne semblerait qu'un devoir de l'humanité. C'est ce que j'appelle une belle idée, une idée évangélique, et le moyen oratoire est habilement tiré des circonstances du lieu et du moment, comme dans le morceau qui suit, et qui sert à montrer à la fois Jésus-Christ sur les autels et dans la personne du pauvre.

« Nous voilà placés entre l'autel et les cachots,
» entre Jésus-Christ adoré et sur le trône de ses
» miséricordes, et Jésus-Christ méprisé et souf-
» frant dans ses membres, également voilé dans
» l'un et dans l'autre sanctuaire, sous des sym-
» boles obscurs et mystérieux, également victime
» dans l'un et l'autre état; ici, victime de son
» amour pour nous; là, victime de la dureté
» des riches. Ecoutez cette voix qui sort du fond
» de ce tabernacle; c'est la voix de celui qui
» vous a rachetés; c'est la voix de celui qui ju-
» gera les vivans et les morts. Il vous dit : Qu'ai-
» je affaire des honneurs hypocrites que vous me
» rendez? Votre feinte humiliation est un ou-
» trage et une cruauté. Vous m'avez foulé aux
» pieds en entrant dans le temple, et vous venez
» vous prosterner tranquillement devant mes au-
» tels! Ne vous ai-je pas dit que *j'aimais mieux*
» *la miséricorde que le sacrifice*? Ames intéres-
» sées, il ne vous en coûte rien pour m'adorer;
» il vous en coûterait pour me secourir. Ne suis-
» je donc votre Dieu que quand j'ai des grâces à
» distribuer? Comme Pierre, vous me recon-
» naissez pour votre Seigneur sur le Thabor, et
» vous me reniez dans le prétoire. Moins d'a-
» baissement et plus de charité. Honorez moi de

» votre substance, de ces richesses qui sont, et
» mon ouvrage, et mes bienfaits. Voilà l'encens,
» voilà l'offrande, voilà l'action de grâces que je
» vous demande. Acquittez-vous en partie, par
» vos largesses, du sang que j'ai versé pour vous.
» Nouveaux Josephs, nourrissez votre pere cé-
» leste, et devenez en quelque façon *les sauveurs*
» *de votre Sauveur même.* »

Ce morceau, vraiment éloquent, et d'autant plus qu'il est tiré en partie de l'Ecriture, ne laisse rien à désirer, si ce n'est, ce me semble, que le dernier trait devait être de sentiment, au lieu de n'être qu'une pensée un peu recherchée. L'auteur aime trop ces sortes d'oppositions dans les termes : c'est ainsi que, dans son *exhortation*, en parlant de ces parens infortunés qui abandonnent leurs enfans à la charité publique, faute de pouvoir les nourrir, il dit : *C'est la Nature désolée qui s'immole elle-même à la Nature.* Je ne saurais goûter, surtout dans l'éloquence de la chaire, ces sortes de pensées toujours un peu forcées si elles ne sont pas absolument fausses. Il faut quelque tems pour s'assurer qu'elles ne le sont pas au fond, quoiqu'elles se combattent dans les termes, et tout ce qu'il faut étudier ainsi est toujours un peu froid. C'est pour cela qu'il vaut cent fois mieux, en pareil cas, préférer au figuré qui est pour l'esprit, le propre qui va droit au cœur. Qu'y a-t-il ici en effet? Un sentiment qui l'emporte sur un autre. Les parens dont il s'agit se privent de leur enfant pour assurer sa vie; il ne vivra plus pour eux, mais il vivra : ce n'est pas lui qu'ils sacrifient, c'est eux-mêmes; ils remplissent envers lui le premier de leurs devoirs, celui de le conserver; et plus ce devoir est douloureux, plus il porte avec lui d'intérêt et de droits à la pitié. Voilà ce qui est réel, ce que tout le monde est à portée d'en-

tendre et de sentir au premier aperçu ; et cela ne vaut-il pas mieux que *la Nature immolée à la Nature*, qui ne peut être dit et compris qu'avec un esprit que tout le monde n'a pas? L'orateur doit, le plus qu'il est possible, parler pour tout le monde, sans parler cependant comme tout le monde : c'est là son art et son devoir.

Mais voici une expression à laquelle il ne manque rien, parce que l'imagination ne l'a figurée qu'en la rendant plus sensible, sans lui rien ôter de la vérité ; et c'est un mérite que l'auteur montre assez souvent dans ces deux discours, et quelquefois encore dans les autres. Il sagit de cet avantage de notre religion, avantage unique, et qui tient au sublime de nos mystères et de notre Evangile, que pour nous l'aumône n'est jamais perdue, parce qu'elle se rapporte à celui près de qui l'on ne perd jamais rien, à Dieu. « *Date :* Répandez. Vous n'avez pas à craindre » l'ingratitude des pauvres, qu'ils se taisent, » qu'ils oublient vos largesses. L'aumône n'a pas » besoin d'introducteur ; elle monte toute seule » jusqu'au trône du Dieu vivant, assurée d'en » rapporter la récompense qui lui est due. » Ces mots, *elle monte toute seule*, etc. sont du vrai sublime de pensée et d'expression ; c'est la maniere de Bossuet et de Massillon, mais ce n'est pas celle qui est habituelle et propre à l'auteur : nous verrons bientôt que la sienne en est fort différente.

Ce qui est encore louable dans celle ci, ce sont les rapprochemens ingénieusement tirés des figures de l'ancienne loi, appliquées aux préceptes de la nouvelle. Tel est ce passage sur l'emploi des richesses. « Rappelez-vous la manne du » désert : tout ce que les Israélites en ramas- » saient au-delà de leurs besoins de chaque jour,

» s'altérait et se consumait. Moïse en fit remplir
» une urne qu'il plaça dans l'arche du Seigneur,
» et cette manne, si tendre, si délicate, y fut
» inaltérable. Il en est de même des biens de la
» terre : tout ce que vous en gardez au-delà du
» nécessaire et des bienséances étroites de votre
» état, se corrompt et vous corrompt vous-
» mêmes. Cachez ces richesses superflues dans
» les arches vivantes de Jésus-Christ, elles y de-
» viendront incorruptibles. »

Pour achever ici ce qui est spécialement du on genre et du talent de l'auteur, je citerai ncore cette admirable péroraison du discours *ur l'Aumône.* « Il me semble en ce moment entendre la voix de Dieu, qui me dit comme autrefois au prophete : Prêtre du Dieu vivant, que voyez-vous? — Seigneur, je vois, et je vois avec consolation un nombre prodigieux de grands, de riches émus, touchés *pour la premiere fois* du sort des misérables. — Passez à un autre spectacle : Percez ces murs, percez ces voûtes : Que voyez-vous? — Une foule d'infortunés, plus malheureux peut-être que coupables. Ah! j'entends leurs murmures confus, ces plaintes de la misere délaissée, ces gémissemens de l'innocence méconnue, ces hurlemens du désespoir. Qu'ils sont perçans! Mon ame en est déchirée. — Descendez : Que trouvez-vous? — Une clarté funebre, des tombeaux pour habitation, l'enfer au dessous; une nourriture qui sert autant à prolonger les tourmens que la vie; un peu de paille éparse çà et là, quelques haillons, des cheveux hérissés, des regards farouches, des voix sépulcrales, qui, semblables à la voix de la Pythonisse, s'exhalent en sanglots, comme de dessous terre; les *contorsions* de la rage, des fantômes hideux se débattant dans les chaînes,

» des hommes l'effroi des hommes. — Suivez ces
» victimes désolées jusqu'au lieu de leur immo-
» lation : Que découvrez-vous? — Au milieu d'un
» peuple immense, la mort sur un échafaud,
» armée de tous les instrumens de la douleur et
» de l'infamie. Elle frappe. Quelle consternation
» de toutes parts! quelle terreur! Un seul cri, le
» cri de l'humanité entiere, et point de larmes.
» — Comparez à présent ce que vous avez vu de
» part et d'autre, et concluez vous-même. —
» Seigneur, plus je considere attentivement, et
» plus je trouve que la compensation est exacte.
» Je vois un protecteur pour chaque opprimé,
» un riche pour chaque pauvre, un libérateur
» pour chaque captif; ils sont même presque en
» présence les uns des autres : il n'y a qu'un mur
» entre eux et le cœur des riches. Un prodige
» de votre grâce, ô mon Dieu! et la charité ne
» fera bientôt plus qu'une seule vision de ces
» deux visions. Le prodige s'opere : les riches
» *nous abandonnent;* ils se précipitent vers les
» prisons; ils fondent dans les cachots; il n'y a
» plus de malheureux; il n'y a plus de débiteurs;
» il n'y a plus de pauvres. Restent seulement
» quelques criminels dévoués au glaive de la jus-
» tice pour l'intérêt général de la société, dont
» ils ont violé les lois les plus sacrées; mais du
» moins consolés, mais soulagés, mais disposés
» à recevoir leurs supplices en esprit de péni-
» tence, et leur mort même en sacrifice d'expia-
» tion : ces monstres vont mourir en chrétiens.
» C'en est fait, aux approches de la charité, tous
» ces objets lugubres qui affligeaient l'humanité
» ont disparu, et je ne vois plus que les cieux
» ouverts, où seront admises ces ames véritable-
» ment divines, puisqu'elles sont miséricordieu-
» ses, dignes de régner éternellement avec vous,
» ô le Rédempteur des captifs! ô le Consolateur

» des affligés! ô le Pere des pauvres! ô le Dieu » des miséricordes! Ainsi soit-il. »

Ce morceau n'est pas exempt de taches : il y a des fautes de plus d'une espece. La plus légere, c'est le mot de *contorsions*, qui n'est pas du style noble : le mot propre était convulsions. C'est un petit défaut de goût; mais les défauts de jugement sont plus répréhensibles. Il fallait bien se garder de représenter ces grands, ces riches, *émus, touchés pour la premiere fois du sort des misérables*. Qui lui a dit que c'est *pour la premiere fois ?* C'est une espece d'injure à son auditoire. Il suffisait de remarquer un attendrissement qui pouvait n'être que passager, comme il n'arrive que trop souvent, mais que sans doute la grâce de Dieu allait rendre efficace. C'était une préparation convenable à ce *prodige de la charité*, par lequel il va si heureusement finir, au lieu qu'en les montrant déjà si *émus* et si *touchés*, il n'y a plus réellement de *prodige* dans ce qui suit. L'auteur eût évité une autre espece de contradiction dans ces mots d'ailleurs si heureux : *Il n'y a qu'un mur entre eux et le cœur des riches*. Non, ce cœur n'est plus un *mur* de séparation, puisqu'il est *ému et touché*. Il ne fallait pas dire non plus : *Ils nous abandonnent*. A-t-il oublié ce beau mouvement qui précede, *allons ensemble*, etc.; et n'est-ce pas à lui de leur montrer le chemin ? Il devait donc dire : Ils vont nous suivre. Toutes ces remarques ne tendent qu'à faire voir combien la suite et le rapport des idées sont nécessaires partout, et combien il importe que l'imagination, soit oratoire, soit poétique, mais principalement la premiere, soit toujours surveillée par la raison; car d'ailleurs, il ne faut pas croire que ces fautes, quoique réelles, aient pu affaiblir l'effet général de cette péroraison, soutenue par l'action de l'ora-

teur. Non ; mais elles se font sentir à la lecture, et c'est surtout à la lecture que le talent est définitivement jugé. Celui de l'abbé Poulle peut assurément se glorifier de la conception, et même en total de l'exécution de ce morceau : la fin surtout est puissamment oratoire. On dirait que l'orateur a mis ici en action tout le résultat de son discours, et qu'il entraîne son auditoire à sa suite ; et voyez combien une figure, très-commune en elle-même, l'exclamation, peut devenir belle quand elle est bien placée. C'est peut-être la premiere fois qu'on a terminé un discours par une suite d'exclamations. Elles sont ici du plus grand effet : c'est qu'elles ne sont pas de rhétorique, mais de sentiment. Quand l'orateur s'écrie, en finissant : ô le Rédempteur des captifs ! ô le Consolateur des affligés, etc. ! il en est au point que ce cri doit sortir de tous les cœurs comme du sien. C'est en invoquant Dieu sous ces noms qui nous rappellent tout ce qu'il est pour nous, et ce que nous devons être pour nos freres, à son exemple, que tous ces grands, tous ces riches vont se *précipiter* dans la demeure de l'infortune, à la suite du ministre de l'Evangile et du *Pere des miséricordes*.

J'ai mis sous vos yeux les vrais titres de gloire de l'abbé Poulle. Ces deux discours sont incomparablement ce qu'il a fait de meilleur : les beautés y prédominent partout. Joignons-y encore un passage du sermon *sur le service de Dieu* : le sermon est inégal, mais le passage est vraiment du ton de la chaire, et c'est pour cela que je le rapporte avant de passer à l'examen du reste, où le principal défaut de l'auteur est de s'éloigner, presque à tout moment, du ton qui est propre au genre. Il s'agit ici de cette décadence de l'esprit du christianisme, dont l'orateur se plaint amerement, comme tous les au-

tres, à la même époque, et qui rend les prédications presque inutiles.

« Au milieu de ce tumulte et de ces abominations, une voix plaintive, une voix attendrissante se fait entendre; c'est la voix de l'Eglise. » Elle nous dit, comme à ses ministres (et à qui » pourrait-elle mieux confier ses douleurs qu'à » ceux qui les partagent?) elle nous dit : Me » voici veuve et désolée, à cause que mes enfans » ont péché; ils ont violé la loi du Seigneur; » c'est pour cela que je me suis couverte d'un » sac et d'un habit de *suppliante*. Mere infortunée! quel remede pourrions-nous apporter à » tant de maux? Quels secours attendez-vous de » nous? Des exhortations? Les mondains les méprisent; voudraient-ils les écouter? Pour les » attirer à nos instructions, il faudrait leur » plaire : pour leur plaire, il faudrait presque » leur ressembler; et si nous avions le malheur » de leur ressembler, les convertirions-nous? » Ainsi toutes les fonctions de notre ministere » se tournent pour nous en amertume. La prédication de l'Evangile nous paraît un devoir » pénible, un fardeau, parce qu'elle est infructueuse. Vos saintes solennités nous attristent, » parce qu'elles sont abandonnées; vos voies » sont désertes; nous chantons, il est vrai, les » cantiques de Sion, ces cantiques de joie, mais » nous les chantons dans une terre étrangere, » mais nous les chantons en soupirant, parce » qu'ils nous rappellent trop les jours de votre » gloire. Nous faisons descendre sur l'autel la » victime adorable, mais nous l'appelons en » tremblant, parce que nous craignons de l'exposer aux blasphêmes des impies et aux profanations des mauvais Chrétiens. Notre unique » consolation est donc de mêler nos larmes avec » les vôtres. *Super flumina Babylonis*, etc. »

*Un habit de suppliante* n'est pas ici l'expression juste : l'Eglise est toujours *suppliante* ici-bas, même dans ses actions de grâces : un habit de deuil et d'affliction, c'est ce que l'auteur devait dire. Si son expression est inexacte ici, ailleurs elle est incomplete. *Les jours de votre gloire* ne suffit pas pour justifier des *cantiques chantés en soupirant ;* il était nécessaire de dire des jours de gloire qui ne sont plus. Le morceau d'ailleurs est plein d'une douleur chrétienne ; mais il y manque ce que l'auteur oublie trop souvent dans des morceaux semblables, de mettre la consolation à côté du mal : c'est un devoir, et Bourdaloue, Massillon et les prédicateurs vraiment évangéliques n'y manquent jamais. C'est qu'ils se souviennent qu'ils sont les ministres du Dieu *qui frappe et guérit*, qui seul sait tirer le bien du mal par un ordre sublime et mystérieux, qui est celui de l'éternité, mais qu'il nous permet souvent d'apercevoir même dans l'ordre du tems. C'est aussi la marche des prophetes de l'ancienne loi, qui font toujours succéder des espérances et des promesses consolantes aux plaintes et aux menaces : il se fondaient sur l'attente du Messie, et depuis son premier avénement nous devons nous reporter à l'attente du second et à tout ce qui le prépare ; c'est l'esprit du christianisme et la force de l'Eglise.

A présent je suis obligé (1) de faire voir qu'à

---

(1) Je le suis d'autant plus, que, lorsque je parlai dans *le Mercure*, de ces sermons publiés en 1778, j'exagérai l'éloge et négligeai la critique. Une lecture rapide me fit sentir aisément les beautés, et je fis d'autant moins d'attention au nombre et à la gravité des défauts, que j'avais moins étudié le genre, qui m'était alors par lui-même fort indifférent. Je jugeai à peu près l'abbé Poulle comme un académicien moraliste, et je me contentai d'observer qu'il n'avait pas *la pureté* de Massillon,

ces deux discours près, et quelques endroits encore très-clair-semés dans les autres, l'abbé Poulle n'est point du tout *un modele;* que, bien loin d'être au premier rang des prédicateurs, il est à peine le premier dans le second : Neuville est peut-être au dessus de lui sous les rapports les plus importans; et au total il manque à l'abbé Poulle trop de parties essentielles; il a trop de défauts habituels et marqués pour être compté parmi les maîtres de l'éloquence en général, ni en particulier parmi les classiques de la chaire.

1°. Il n'a nullement rempli l'étendue du ministere de la parole. Je sais que le nombre ne fait pas la qualité, et cela est vrai, surtout dans les ouvrages d'imagination. Mais ici c'est autre chose : un prédicateur doit être un catéchiste pour les hommes faits, comme un prêtre est par état un catéchiste pour les enfans; et si la mission de celui-ci est très-bornée, celle de l'autre est vaste : on y avance en raison du zele et du talent, et si nous ne considérons ici que le dernier, certainement le prédicateur, qui ne fait que quelques pas plus ou moins heureux dans la carriere, ne peut se comparer à celui qui la fournit

---

quoique en général j'eusse l'air de le mettre, à cela près, dans le même rang, et parmi *les modèles de l'éloquence de la chaire.* J'ai bien changé d'avis quand je l'ai relu, et ce n'est pas la seule fois que je me suis aperçu combien nos jugemens sont sujets à l'erreur, même dans les objets qui nous sont les plus familiers, quand nous n'en puisons pas le principe à la source de toute vérité.

Cette première opinion que j'énonçai en 1778, fut suivie par quelques gens de lettres qui ont depuis imprimé des parallèles raisonnés entre Massillon et l'abbé Poulle. Je ne connais ni ces parallèles ni leur résultat; mais il me sera facile de faire voir qu'il n'y en avait pas à établir, et quelle prodigieuse distance il y a encore entre ces deux écrivains.

en entier. Est ce avec une douzaine de discours, formant deux très-petits volumes, que l'on peut embrasser le système de la morale chrétienne, de la doctrine évangélique, objet capital de la prédication ? Encore s'ils étaient tous d'un mérite supérieur, il pourrait y avoir une sorte de compensation ; mais il s'en faut de tout, comme on va le voir, et s'il n'y en a que deux qui portent à un très-haut degré, il est vrai, l'empreinte du génie oratoire ; si tous les autres sont plus ou moins défectueux, et presque en tout d'un mérite secondaire et d'une composition extrêmement imparfaite, comment placer l'auteur à côté d'un Massillon, qui compte presque autant de chefs-d'œuvre que de sermons, dans un *Avent*, un *Carême* et un *Petit-Carême*, formant six volumes considérables? Comment le placer à côté d'un Bourdaloue, non moins fécond, quoique avec un caractere tout différent, et aussi puissant en doctrine, que Massillon en persuasion?

2°. L'abbé Poulle n'a pas plus rempli le genre dans la maniere qui lui est propre, que dans l'étendue qu'il doit avoir. Sa composition est souvent plus poétique qu'oratoire, plus mondaine qu'évangélique; et j'appelle ici mondain un choix et un amas d'ornemens étrangers au langage de la chaire, dont l'abbé Poulle n'a ni la solidité ni la dignité.

3°. Il a laissé de côté presque entierement une partie principale du genre, la doctrine et l'esprit des mysteres, dont à peine il est question chez lui ; et ce n'est pas seulement un devoir qu'il a omis, c'est un précieux avantage dont il s'est privé. Ceux qui en pourraient douter et qui renverraient l'esprit du dogme et des mysteres à la théologie, ne connaîtraient nullement notre religion , et apparemment n'auraient fait aucune attention aux écrits de Bourdaloue et de Mas-

sillon. Sans doute le dogme proprement dit, la discussion didactique de ce qui est de foi, appartient aux écoles de théologie. Mais l'instruction contenue dans tout ce qui est révélé, appartient à tous; elle est immense, elle s'applique à tout, rentre dans tout. Il n'y a pas un mystere qui ne soit un trésor inépuisable de vérités morales et pratiques pour les hommes; et cela ne saurait être autrement, puisqu'il n'y a pas un mystere qui ne soit en Dieu un chef-d'œuvre de sagesse et de bonté. Il n'y a qu'à voir tout ce qu'en ont tiré les Pères, les Docteurs de l'Eglise, et parmi les Modernes tous les bons écrivains ecclésiastiques; et à leur tête nos deux grands sermonaires, Bourdaloue et Massillon. Ils n'ont cessé de fouiller dans cette mine si féconde, et ne l'ont pas épuisée; elle ne le sera jamais, elle ne saurait l'être, parce que tout ce qui est de Dieu est infini. L'abbé Poulle n'y a presque pas touché. A-t-il méconnu cette richesse? A-t-il ignoré ce devoir? A-t-il craint la difficulté de ce travail? Je ne sais; mais ce qu'on peut présumer sans injustice, c'est que la nature de son talent, qui est presque tout entier d'imagination, ne le portait pas à ce genre de recherches, qui exige beaucoup d'étude et de réflexion, mais aussi qui enrichit prodigieusement l'éloquence de la chaire, ou plutôt qui en est le fond et la substance. Aucun prédicateur connu n'est aussi pauvre en cette partie que l'abbé Poulle. La religion ne semble chez lui qu'un accessoire convenu, dont il appuie sa morale avec art et avec esprit, il est vrai, parce qu'il a de l'un et de l'autre; mais la religion devait être ici le capital, et cet oubli, ou cette méprise, ou cette impuissance, comme on voudra l'appeler, a non-seulement rétréci ses conceptions et ses plans, mais a contribué sans doute à répandre sur sa diction une couleur

souvent mondaine, qui dans la chaire ne peut jamais être qu'une parure déplacée, un défaut réel, et non pas un mérite. L'orateur chrétien peut sans doute mettre à profit l'esprit des écrivains profanes, et c'est un moyen qui n'a pas échappé à Massillon; mais quand il emprunte l'or des nations et les vases d'Egypte, il sait fondre ces métaux étrangers pour en faire les ornemens du tabernacle.

Quelques faits personnels à l'abbé Poulle viennent à l'appui de ces observations, et confirment ces reproches en les expliquant. On peut remarquer d'abord que ces deux discours, si avantageusement distingués des autres, roulent sur un sujet qui touche de si près au sentiment le plus universel du cœur humain, la pitié pour l'extrême infortune, que pour en tirer de grands effets de pathétique il eût suffi de ces ressorts purement humains qui dépendent de la sensibilité du cœur et de l'imagination. Joignez-y le ressort divin de la charité, qui est, dans le sublime de la religion, ce qu'il y a de plus à la portée de tous les hommes, et qui se présentait ici de soi-même, et vous concevrez aisément que le talent naturel de l'auteur se soit ici élevé très-haut, sans tout le travail et toute l'étude qu'exige d'ailleurs un cours complet de prédication. L'auteur était si loin de vouloir s'y engager, qu'il se borna toujours à prêcher de tems à autre quelques sermons isolés, et, selon la faveur des circonstances, deux entre autres sur des prises d'habit, en présence de la Reine, de Mesdames et de la Cour. L'éclat qu'avaient jeté ses débuts dans la chaire, relevés encore par tous les avantages extérieurs et par ses agrémens dans la société, faisait regarder comme une faveur un sermon promis par l'abbé Poulle, et en faisait la nouvelle de la cour et de la ville. Bientôt il fut magnifiquement

récompensé par une riche abbaye (1), soit pour ce qu'il avait fait, soit pour ce qu'il pouvait faire, et il n'y avait rien qu'il ne pût promettre avec beaucoup de zele ou avec beaucoup d'ambition. On peut croire qu'il avait peu de l'un et de l'autre, et je puis dire, même d'après ses amis, qu'il passait pour être paresseux de caractere. Quoi qu'il en soit, il prêcha plus rarement que jamais, et se retira presque entierement de la chaire. Mais on lui doit aussi cette justice, que s'il ne contribua pas autant qu'il l'aurait pu à l'édification, jamais il ne donna le moindre scandale. Sa vie fut toujours assez retirée, sa conduite décente et réguliere, et sa fortune ne fut pas inutile aux pauvres.

Il était né avec beaucoup de dispositions à la poésie, et remporta des prix en ce genre à Toulouse, avant d'être connu comme orateur. Mais s'il crut devoir quitter la poésie pour l'éloquence, il porta beaucoup dans cette derniere de ce qu'il tenait de l'autre, et ce ne fut pas avec cette mesure et cette réserve d'un esprit sage qui discerne les propriétés et les convenances de deux genres si différens; ce fût avec toute l'effervescence d'une tête méridionale (2), qui confond tellement ce qui est du poëte et ce qui est de l'orateur, que je ne serais pas surpris qu'un juge tel que Quintilien, qui comptait Lucain parmi les orateurs plus que parmi les poëtes, eût cru voir aujourd'hui dans l'abbé Poulle un homme plus naturellement poëte qu'orateur. Mais toutes les bornes en tout genre ont été par degrés tellement confondues, toutes les notions essentielles ont

(1) Il fut nommé abbé commandataire de Notre-Dame e Nogent.

(2) Il était né dans le Comtat.

éprouvé un bouleversement si général, que je serais encore moins surpris que très-peu de gens pussent aisément comprendre ou sentir cette distinction, et ce sera du moins une raison pour entrer sur ce point dans quelques détails qui feront partie de l'examen qui va suivre.

C'est encore un fait connu et attesté, que l'abbé Poulle n'avait jamais rien écrit de ses sermons : il les garda quarante ans dans sa mémoire, et ce fut pour céder aux instances de son neveu, qu'il consentit enfin à les lui dicter en 1778, trois ans avant sa mort, et il est mort presque octogénaire. Cette maniere de composer de tête sans le secours de la main est naturellement poétique, et tient à la fois à la facilité et à la mémoire ; mais c'est un prodige de cette derniere, de conserver si long-tems ce qui n'a jamais été mis sur le papier. Cela serait rare même d'un ouvrage en vers ; mais de deux volumes de prose, et jusqu'à cet âge où il est si commun d'oublier, c'est une espece de miracle (1)?

Je viens à présent à l'examen critique qui doit justifier tout ce que j'ai avancé, et que je crois devoir tant à l'importance de la matiere, qu'à l'utilité qu'il peut y avoir à prémunir ceux qui se destinent à la chaire contre la tentation d'imiter un écrivain dont l'exemple et les succès peuvent séduire d'autant plus, qu'il fut jugé, lors de la publication de ses sermons, avec beaucoup plus de bienveillance et d'indulgence qu'aucun autre de ses confreres. Il était sorti de

(1) Rien n'est plus commun que de réciter de mémoire un ouvrage de poésie qui n'est pas anciennement composé. C'est ainsi que Crébillon récitait son *Catilina*, Roucher et M. l'abbé Delille leurs poëmes, et moi-même *Mélanie*. Mais il faut songer ici à la distance des tems, et surtout à celle de la poésie à la prose, qui est incalculable.

a carriere depuis long-tems : son âge et sa retraite l'avaient presque dérobé au monde, comme son silence à la rivalité. Il ne tenait à aucun corps, et par conséquent n'en avait aucun pour ennemi; et sa maniere d'écrire, plus rapprochée de l'Académie que de l'Evangile, devait lui concilier ceux qui étaient alors les juges de l'opinion, plus que sa doctrine ne pouvait les effaroucher. Enfin ses défauts, toujours brillans, avaient un rapport marqué avec le goût d'alors, déjà très-corrompu, et qui l'a été depuis bien davantage : autant de raisons pour que la vérité sévere ne se soit pas alors fait entendre, et pour qu'elle doive parler aujourd'hui.

L'abbé Poulle convient en plus d'un endroit qu'il parle dans des tems malheureux, où la foi est refroidie dans les uns, éteinte dans les autres; où l'incrédulité vient pour épier la parole sainte, bien plus que pour en profiter. C'était un motif de plus pour montrer, dans cette parole, toute la force de vérité que la raison ne peut méconnaître quand on a soin de prévenir tous les vains prétextes, tous les subterfuges de la passion ou de l'orgueil. Alors, du moins, si l'impiété résiste dans son cœur, *in corde suo*, elle est confondue dans son esprit; elle est réduite, ou à se taire, où à se débattre en vain contre des raisonnemens inattaquables et des moyens victorieux. On ne saurait donc trop se garder de donner la moindre prise apparente à un ennemi attentif à tirer parti de tout, et qui, ne redoutant rien autant que la conviction, ne songe qu'à se prendre à tous les mots, pour n'être pas accablé par les choses. C'est un soin que l'abbé Poulle a totalement ignoré; ce qui prouve d'abord en lui un défaut de jugement; et vous vous souvenez combien les anciens législateurs de l'art, les Cicéron, les Quintilien, recommandaient cette qualité,

qui est le fondement de toutes les autres, et dont dépendait ce qu'ils appelaient *l'invention oratoire*. Elle est très-faible et souvent vicieuse dans l'abbé Poulle; ses plans sont vaguement conçus, vaguement développés; ses moyens peu réfléchis, peu approfondis, souvent assez mal choisis ou assez mal arrangés, pour prêter de tous côtés à des objections qui se présentent d'elles-mêmes, et qui dès-lors affaiblissent toute sa prédication. D'où vient cet inconvénient, qui pouvait être peu sensible dans la chaleur du débit, mais qui l'est extrêmement à la lecture? C'est que l'auteur, fécond en pensées ingénieuses bien plus qu'en idées de doctrine, est bien plus occupé de ramener à son sujet tout ce qui peut faire briller son esprit, que de tirer du sujet même tout ce qui peut opérer la conviction: au lieu de mûrir son talent dans la méditation des objets, il ne songe qu'à tirer des objets tout ce qui a le plus de rapport à son talent. Et qu'arrive-t-il? Qu'il manque à tout moment un rapport bien autrement essentiel, la liaison naturelle des idées qui doivent naître les unes des autres, et se fortifier et s'éclairer par leur correspondance bien aperçue et bien exposée. Or, la premiere marque de supériorité dans le talent, ce n'est pas de saisir seulement ce que le genre a de plus analogue à nos facultés, c'est que nos facultés se trouvent dans une juste proportion avec les objets principaux que le genre doit embrasser. Sans cette proportion décisive, vous n'aurez jamais que des beautés de détail, des avantages partiels, et par conséquent le second rang.

Lisez, par exemple, le premier sermon du recueil de l'abbé Poulle, *sur la Foi*. Le sujet est grand; la conception du discours est petite. Ce n'est pas qu'il ne soit rempli de traits saillans,

que la plupart des aperçus dont l'auteur a fait les subdivisions, ne soient justes en eux-mêmes; mais tout est effleuré de maniere à n'offrir qu'une suite de lieux communs où l'on n'aperçoit que le soin d'orner la diction; au lieu qu'en approfondissant les principaux de ses aperçus, en y cherchant tout ce qu'ils renferment, on en faisait sortir la lumiere des vérités religieuses, qui est autre chose que l'éclat des mots. L'auteur se propose de faire voir, dans la premiere partie, « en » quoi consite le bienfait de la foi; » dans la seconde, « à quel sublime état de dignité nous » élève ce rare bienfait de la foi. » D'abord, ce *sublime état de dignité* étant aussi un *bienfait* de la foi, il est clair que la seconde partie rentre dans la premiere, et que l'orateur a fait sa principale division de ce qui ne devait pas être divisé. C'est déjà une preuve du peu de réflexion que l'abbé Poulle apportait dans ses plans, et c'est pourtant une étude de première importance. Il présente successivement la foi « comme une » lumiere infaillible, une lumiere surnaturelle, » une lumiere tempérée, une lumiere salutaire, » une lumiere nécessaire à la société, une lu» miere intérieure, une lumiere inextinguible » et pénétrante. » Tout cela est généralement vrai; mais tout cela est mal rassemblé et très-superficiellement traité. Que la foi soit *une lumiere intérieure*, qui en doute? Elle ne saurait être autre chose par sa nature, et cela ne devait pas être prouvé. *Nécessaire à la société*, cela n'est vrai que de la société chrétienne, en ce sens que les peuples instruits dans la religion révélée ne sauraient perdre la foi sans que tous les fondemens de la morale, qui étaient liés à ceux de la religion, ne soient ébranlés de la même secousse, et nous en avons été un mémorable exemple; mais il ne fait pas cette distinction, et

dès-lors il contredit une autre vérité que les incrédules lui opposeront comme étant d'expérience, et que les Chrétiens mêmes lui rappelleront comme religieuse. La foi étant un don *surnaturel*, comme il le dit, ce seul mot aurait dû l'avertir que nous ne pouvions en être redevables qu'à la grâce de la révélation; que cette grâce n'ayant pu venir que dans le temps marqué par la Providence, il n'entrait point dans les desseins de la sagesse suprême, qu'un don *surnaturel* fût *nécessaire à la société*, mais seulement au salut, puisque Dieu a permis et a voulu que la société subsistât auparavant, et qu'elle subsiste encore dans les contrées que la foi n'a pas éclairées. Dieu a voulu que l'ordre social pût se soutenir seulement par les lumieres de la raison et les notions universelles de Dieu, de l'ame immortelle et d'une vie future, et ces lumieres sont aussi un don de Dieu, mais non pas un don *surnaturel*. Sans doute la foi ajoute à ces lumieres une perfection véritablement *surnaturelle*, puisqu'on ne l'a jamais vue que dans la religion; mais cette perfection toujours utile et *salutaire*, même ici-bas, n'est réellement *nécessaire* que dans l'ordre éternel, et non pas dans l'ordre temporel. Ce sont là des vérités de fait et de raisonnement, qu'un prédicateur ne devait ignorer ni oublier, qui ne nuisent en rien à la cause de la foi, mais dont ses ennemis peuvent aisément abuser contre un orateur chrétien qui paraît les méconnaître.

Il n'est pas vrai non plus que la foi soit *inextinguible*, au moins dans le sens qui est le seul que l'orateur ait donné ici à ce mot. La foi est une lumiere qui ne s'éteindra jamais dans l'Eglise d'ici-bas, qui sera un jour l'Eglise du ciel: voilà ce que Jésus-Christ lui-même nous a promis. Mais il est si peu vrai qu'elle soit *inextinguible* dans

chacun de ceux qu'il y avait appelés, que lui-même nous a dit aussi en propres paroles, qui n'ont été que trop justifiées : « Pensez-vous, quand » le fils de l'homme viendra juger le Monde, » qu'il y trouve beaucoup de foi ? » L'affaiblissement de la foi est annoncé dans vingt autres endroits des Ecritures. Pourquoi donc l'orateur, sans faire attention à tout ce qu'il ne pouvait pas ignorer, a-t-il voulu compter parmi les qualités de la foi celle d'*inextinguible*, et a-t-il posé en fait que rien ne la détruisait jamais dans le cœur des plus incrédules? Ce n'est pas que cette assertion ait aucune apparence de vérité ; au contraire, tout ce que nous pouvons raisonnablement présumer de l'intérieur de l'homme, dont Dieu seul est juge infaillible, nous porte à penser qu'il n'arrive que trop souvent que l'orgueil et les passions éteignent entierement, dans le cœur, cette lumiere, qui finit par être méprisée après avoir été importune et odieuse : *Impius, cùm in profundum venerit, contemnit. Quand l'impie est au fond de l'abîme, il méprise.* C'est la sagesse divine qui l'a dit, et c'est elle aussi qui nous apprend que ce dernier degré d'endurcissement est ici-bas le premier de la réprobation : Dieu livre enfin à l'aveuglement celui qui s'obstine à s'aveugler. Mais l'abbé Poulle voulait faire un morceau remarquable de cette observation de fait, beaucoup plus fréquente alors qu'elle ne l'a été depuis, de ses terreurs religieuses qu'ont si souvent réveillées les approches de la mort même, dans les esprits qui avaient le plus affecté le calme orgueilleux de l'irréligion. Ce tableau appartenait à la chaire ; quoiqu'il eût déjà été plus d'une fois manié supérieurement. Mais on n'en faisait point un fait universel et sans exception ; on avait soin même de marquer l'endurcissement complet comme le sceau de la vengeance divine, et cette

idée a fourni plus d'un beau mouvement à Massillon. L'abbé Poulle a cru être plus fort en devenant plus affirmatif, en faisant une regle générale de ce qui n'était qu'un exemple assez commun. Il s'est fort trompé : dès qu'il est question de faits, il ne faut jamais laisser place à aucune dénégation possible ; vous serez démenti sur la vérité, pour peu qu'on vous puisse reprocher l'exagération. Quand il dit : « Les impies mêmes » les plus fiers, les plus emportés, ont beau re- » noncer à la foi, sa lumiere leur reste ; ils peu- » vent l'affaiblir, ils ne sauraient tout-à-fait l'é- » teindre, » l'incrédule déterminé ( et il n'y en a que trop ) lui opposera intérieurement sa persuasion, raisonnée ou non, mais trop réelle, et conclura que le prédicateur se trompe. Quand il dit : « Attendez aux approches de la mort.... leurs » alarmes revivent avec leur incertitude ; un » masque de philosophie semble annoncer au » dehors le calme de leur esprit ; il ne sert qu'à » mieux cacher le trouble intérieur qui les agite ; » c'est le dernier soupir de la foi, » il dit ce qu'on a vu souvent, il est vrai ; mais celui qui aura été le témoin et le confident des derniers momens d'un incrédule, et qui n'aura vu aucune trace de ce *trouble intérieur*, dans des momens où il est presque impossible que la conscience ne se trahisse pas par quelque indice, celui-là ne manquera pas d'accuser le prédicateur de supposition, et assurera que tel et tel n'ont montré, en mourant, d'autre regret que de mourir.

Il appuie cette thèse générale de *la foi inextinguible* sur une autre observation qui n'est pas dénuée de fondement, mais qui n'est pas concluante. « Jugez-en par l'inutilité de leurs efforts. » Que de raisonnemens captieux ! que de contra- » dictions ! que de subtilités ! que d'indécentes » railleries, au lieu de preuves convaincantes !

» que de mauvaise foi ! que de détours, pour n'a-
» boutir qu'à ces doutes orageux, l'inquiétude
» de l'esprit et le tourment de la conscience ! »
Il est bien certain que ce sont là les caracteres de l'erreur et du mensonge, et que ce sont ceux de tous les écrits contre la religion, et particulierement de ceux de Voltaire. Mais on sait aussi que ces caracteres sont souvent ceux de l'esprit de systeme, de l'orgueil, de l'opinion, qui, s'accordent très-bien dans l'esprit humain avec une persuasion intime, et qui par conséquent ne prouvent pas que celui qui se sert de ces moyens, ne croie pas ce qu'il dit, mais prouvent seulement que l'amour propre, exalté par la contradiction, se permet tous les moyens pour faire croire aux autres ce qu'il croit lui-même. Voltaire, que j'ai nommé tout-à-l'heure, suffirait seul pour être la preuve et l'exemple de ce que j'avance : il est impossible de pousser plus loin, ou l'étourderie, ou l'audace, ou la mauvaise foi : vous verrez, quand il passera sous nos yeux comme *philosophe*, qu'en ouvrant les livres qu'il cite, on peut à tout moment l'écraser à la fois, et de ce qu'il dit, et de ce qu'il ne dit pas. Cependant je l'ai assez connu pour pouvoir assurer, d'après toutes les vraisemblances humaines, qu'il a vécu et qu'il est mort dans l'incrédulité la plus décidée ; et nous verrons aussi alors plus au long comment on peut expliquer, par les travers de l'esprit humain et par l'espece de perversité attachée à l'amour propre sans frein, ce qui serait en soi inexplicable si l'homme était au moins conséquent. Mais ce qu'on oublie trop, c'est ce que qui est inconséquent dans la raison, est très-conséquent dans la passion.

Au reste, l'abbé Poulle n'a pas même tiré un grand parti de son hypothèse, qui pouvait lui fournir des traits d'une grande force, dans ce

qu'elle contient de vrai. Il n'y en a qu'un à remarquer, et c'est celui qui termine le paragraphe. « Les malheureux! sur le point de se plonger » dans le gouffre effroyable de la destruction, ils » appellent le néant; l'éternité leur répond. » C'est du sublime d'expression; mais cela suffit-il pour excuser tout ce qu'il y a de mal conçu dans ce morceau.

Dans la seconde partie, il fait consister ce *sublime etat de dignité* que nous donne la foi, à régner sur notre cœur, sur notre esprit, sur nos sens, et, selon cette parole de l'apôtre qui nous montre dans la vocation à la foi un sacerdoce royal, *regale sacerdotium*, il nous demande des sacrifices de louange, de résignation, de détachement, d'expiation, etc. Tout cela est conforme aux principes de la religion; mais rien n'est traité suivant les principes de l'éloquence évangélique. Tous ces différens préceptes ne sont que présentés à l'esprit avec rapidité, offerts sous des couleurs nobles; mais l'orateur ne songe nullement à nous enseigner comment on peut élever la faiblesse humaine à la sublimité de cette vocation divine; il ne songe nullement à parler au cœur, à intéresser sa reconnaissance, à l'attacher à la foi par la charité, à faire sentir à ce cœur le rapport intime entre ses besoins et les dons de Dieu. En un mot, ce discours est un froid panégyrique de la foi, une amplification frivole, à force d'être ornée, riche de mots, vide de sentiment. Ce n'est pas que tout ce que donnait le sujet ne soit du moins indiqué: mais c'est ici le principal défaut de l'abbé Poulle, et qui seul prouverait q'il n'avait pas assez étudié l'éloquence de la chaire. Ce qu'il paraît avoir cherché avant tout, ce qui domine partout dans sa composition, c'est une qualité sur laquelle il paraît s'être entierement mépris, la rapidité de style.

subordonne tout; il n'y marche pas; il court,
:lance, il vole. On peut le suivre avec quel-
plaisir quand on ne s'occupe qu'à ramasser
fleurs sur sa route, comme il ne s'occupe
en répandre. Mais c'est tout ce qu'on peut
er à le suivre; encore le perd-on souvent
ıe, et quand il a passé on est comme étourdi
ı course. Cette prodigieuse vîtesse n'est nulle
un caractere habituel de la véritable élo-
ce, pas même dans le panégyrique, qui peut
mporter plus qu'aucun autre genre, parce
s'adresse principalement à l'esprit, et qui
tant exige qu'on s'arrête suivant l'impor-
: des objets et les effets qu'on veut produire.
ıs forte raison, lorsqu'il s'agit d'instruire et
ersuader, est-on obligé d'être plus rassis,
sérieux, plus recueilli, et de se conformer
gravité des objets et à celle du ministere.
obtenir une grande attention à ce qu'on
l faut en donner l'exemple le premier. Com-
vos auditeurs seront-ils pénétrés de votre
·ine, si vous-même la débitez en courant?
ment en saisiront-ils la substance, si vous-
e ne songez qu'à en parer l'expression? Et
pourront-ils remporter de cette multitude
ets que vous faites passer si rapidement de-
eux, que l'un doit faire oublier l'autre?
, ce n'est pas ainsi qu'on seme avec fruit la
e de vie: il faut la déposer dans les ames
plus de soin, plus de choix et de respect, si
veut qu'elle puisse y germer. On dirait que
é Poulle n'a pensé qu'à prévenir l'ennui d'un
on, et il peut y avoir réussi à force de légé-
et d'agrémens; mais ces succès prouvaient
contre son auditoire, qu'ils ne prouvaient
lui. S'il le renvoyait content, c'est qu'on
bien aise d'avoir entendu autre chose qu'un
on, et que déjà cette disposition, devenue

générale, accusait le discrédit de la religion et de la prédication. On avait entendu un beau diseur, qui avait amusé l'imagination par des pensées ingénieuses, des figures recherchées, des antithèses, des brillans de toute espece, et c'était assez pour l'esprit du monde. Le vrai mérite et le premier devoir est de subjuguer cet esprit par celui de l'Evangile, et c'est ce qu'ont fait éminemment Bourdaloue et Massillon, mais ce que n'a point fait l'abbé Poulle.

N'est-il pas évident pour quiconque a l'idée du genre, qu'au lieu de rassembler ainsi tous les avantages de la foi, ce qui serait la matiere de dix sermons, il fallait se borner à en développer quelqu'un des principaux caracteres: par exemple, celui de l'infaillibilité, si l'orateur avait voulu convaincre la raison; celui de la nécessité, s'il avait voulu confondre la faiblesse de l'esprit humain; celui des consolations, s'il eût voulu nous apprendre toutes nos miseres et leur seul remede? Il n'est ni difficile ni important d'accumuler beaucoup d'idées connues; ce qui l'est, c'est de choisir celles dont l'exposition bien traitée peut donner de nouveaux résultats et de nouveaux effets. En général, les idées appartiennent depuis longtems à tous les hommes instruits; mais le talent se les approprie par leur combinaison, leur enchaînement, leurs conséquences. C'est l'ouvrage de l'orateur, mais il doit être mûri par le travail; et si vous permettiez qu'en parlant de l'éloquence, je m'exprimasse aussi quelquefois par les figures qu'elle autorise, je dirais qu'il en est ici du génie comme de cet astre à qui on l'a souvent comparé : les vapeurs sont éparses à la surface du sol et dans l'atmosphere; mais le soleil les féconde en les attirant et les rassemblant, et les fait retomber sur la terre qu'elles

ne fertilisent qu'en pénétrant son sein, où elles deviennent les germes de l'abondance.

Il n'est pas étonnant que l'abbé Poulle, avec le systême qu'il s'était fait, néglige les preuves: elles naissent de la contexture d'un plan où tout se tient, et il ne lui faut, à lui, qu'un cadre où il puisse faire rentrer des peintures qui soient à son gré. Il commence par dire de la foi : « Elle vous dévoile, d'un seul trait, » l'énigme de la Nature. » On ne *dévoile* point *d'un trait*, et la propriété des termes n'est pas, à beaucoup près, ce que l'auteur cherche avec le plus de soin. Mais comment prouve-t-il cette *énigme dévoilée par la foi*? En traçant tout de suite le tableau de la création un peu usé, mais qu'il tâche de rajeunir : vous en jugerez. « La » foi nous rappelle à l'instant de la création. » Dieu commande : à sa voix la matiere sort » des abîmes du néant; le chaos *se débrouille*; » les eaux en tumulte courent se renfermer » dans leurs limites; la terre paraît couverte de » verdure; les animaux respirent; déjà les » astres occupent leur poste dans le firmament; » le roi de la Nature, l'homme, reçoit la vie, » l'intelligence, la justice et l'empire. Dieu dit: » *Lumiere*; elle fut, elle est encore. Dieu seul, » auteur de tous les êtres, du mouvement, de » la fécondité, conservateur de l'Univers, ces » connaissances sont toute la philosophie du » Chrétien. »

Avant de juger le tableau en lui-même, voyons s'il est à sa place, et ce qu'il peut faire pour le dessein de l'auteur. Pour qu'il l'eût rempli, il faudrait qu'il y eût ici en effet une *énigme dévoilée par la foi*, et c'est précisément ce qui n'est pas. D'abord, la raison seule, sans la foi, avait conduit Platon, non pas tout-à-fait à la création proprement dite, à l'action

de Dieu, qui produit tout par sa volonté, mais très-positivement à la formation du Monde et de l'ordre universel, c'est-à-dire, à tout ce que l'orateur nous montre ici. Ensuite la création en elle-même ne nous est enseignée par la foi que comme un fait, et ce fait, quoique certain puisqu'il est révélé, est encore une *énigme* pour nous, puisque le pouvoir de créer, de faire quelque chose de rien, est pour nous parfaitement incompréhensible. C'est même un des argumens familiers des athées, qui, de ce que nous ne pouvons pas la comprendre, concluent qu'elle est impossible, sans se douter ou se souvenir que le Monde lui-même, qui est sous nos yeux, n'est pas plus aisé à comprendre, que nous ne savons pas plus comment il existe, que nous ne savons comment il a été fait, et que par conséquent (comme le sait quiconque a un peu de logique) l'incompréhensibilité n'est nullement une preuve d'impossibilité. Mais, quoique les athées raisonnent mal, l'abbé Poulle ne raisonne pas mieux. La foi ne nous *dévoile* point *l'énigme de la Nature*, puisque, selon la parole de l'apôtre, nous ne voyons rien ici-bas que *comme à travers un miroir* derriere lequel l'*énigme reste cachée*, *quasi per speculum et in ænigmate*. La foi est le *miroir* en ce monde, et c'est dans l'autre que nous verrons *face à face*, *à facie ad faciem*. Voilà qui est clair et vrai: nous ne pouvons voir la vérité qu'en Dieu, qui a tout fait et qui sait tout; et pour mériter de le voir dans le Monde à venir, il faut croire à sa parole dans le Monde présent. Que fait donc la foi, qui n'est autre chose que la croyance en la parole de Dieu? Que fait-elle particulierement par rapport à la création, puisque l'auteur voulait en parler? Elle nous apprend à la croire sans la comprendre, d'abord parce que Dieu l'a

révélée, ensuite parce qu'elle ne renferme en elle-même aucune contradiction, puisqu'il ne répugne en aucune maniere qu'un Monde, dont le système confond notre intelligence bornée, ne puisse être l'ouvrage que d'une cause infinie en puissance et en sagesse. Et quel est l'avantage, le *bienfait*, de cette foi? Il est très-réel et très-grand : en nous faisant reconnaître et adorer l'ouvrier, elle nous empêche de déraisonner sur son œuvre; et que de honteuses absurdités épargnées à l'esprit humain si, se soumettant à la foi, il eût bien compris tout le ridicule de la créature, se mettant à la place du créateur, et oubliant (ce qui est pourtant clair comme le jour) que lui seul peut expliquer ce que lui seul a pu faire! La foi ne *dévoile* donc point cette *énigme*; mais elle enseigne à ne pas perdre du tems à chercher ce qu'on ne trouvera pas; et c'est là en effet une bonne philosophie, et, comme le dit l'abbé Poulle, la philosophie du Chrétien? Mais l'a-t-il montrée telle qu'elle est? Nullement, quoique rien ne l'empêchât de revêtir d'un style oratoire ce qui n'est ici qu'un simple exposé. Il pouvait être à la fois conséquent et éloquent, et tirer de son sujet un morceau beaucoup plus neuf que les deux ou trois petits embellissemens qui relevent fort peu un tableau que l'éloquence et la poésie avaient tracé plus d'une fois, et d'une maniere bien supérieure, et qui est chez lui très-gratuitement amené aux dépens de la logique. Ce n'était pas la peine de la blesser pour nous dire trivialement que le *chaos se débrouille*, pour substituer le mot *lumiere* à une phrase consacrée dans l'Ecriture, et admirée même des critiques païens. Je n'aime point, je l'avoue, qu'un ministre de l'Evangile ait l'air de vouloir enchérir sur l'Esprit saint; *que la lumiere soit* est assez

précis pour être sublime : c'est un ordre souverain, et *lumiere* n'est qu'une appellation.

Le dessein du sermon *sur les devoirs de la vie civile* n'est ni mieux entendu ni mieux exécuté. L'auteur les partage « en devoirs d'état, qui » sont les fondemens de la société; en devoirs » de justice, qui en font la sûreté; en devoirs » de charité, qui en sont les liens; en devoirs » de bienséance, qui en font les douceurs. Or, » *la religion seule commande* et perfectionne » ces différens devoirs, et par conséquent *elle* » *seule veille* aux intérêts de la société. »

C'est bien là le cas de dire : Qui prouve trop ne prouve rien. Hors la charité, qui seule appartient à la religion, tout le reste est purement de l'ordre moral et politique. Il est bien vrai qu'*elle seule perfectionne* cet ordre, mais non pas qu'*elle seule le commande*. Le sentiment de nos besoins et de nos intérêts communs, éclairé par les notions intimes de la justice universelle et par l'expérience, à certainement été partout le premier fondement de la société, et une religion quelconque en a été partout le soutien. Mais sans doute le prédicateur n'a voulu parler ici que de celle qui mérite véritablement le nom de religion, celle que Dieu même a révélée : il ne pouvait pas avoir une autre pensée, et tout son discours en est la preuve. Il ne devait donc y faire entrer la religion que sous ses véritables rapports avec l'ordre social, ceux de sanction et de perfection, et c'était un assez beau champ. Mais, je le répete, l'abbé Poulle ne sait point faire un plan raisonné, et c'est ici pourtant qu'il est d'autant plus indispensable de se rendre d'abord à soi-même un compte exact de ses idées, que sans cela vous ne pouvez assurer votre marche, et que vous vous exposez à vous heurter contre l'écueil des contradictions

et des inconséquences, et à prêter le flanc aux ennemis de la religion. C'est aussi ce qui arrive trop souvent à l'abbé Poulle: ici, par exemple, il fait d'abord admirer la Providence dans l'ordre de la société, tel qu'il serait si l'esprit religieux était partout le mobile principal des devoirs de la vie civile, comme dans les premiers siecles du christianisme, et jusque-là il a toute raison. Mais passant ensuite de ce qui devrait être et de ce qui a été à ce qui est, et plus occupé de peindre que de raisonner, sacrifiant l'ensemble des idées générales à l'effet des pensées et des expressions particulieres, il parle de maniere à faire méconnaître ou condamner cette même Providence qu'il a montrée et devait montrer comme conduisant tout ici-bas. Il se livre à une sorte de verve satyrique, d'autant plus blâmable qu'elle entraîne toujours l'exagération et, ici en particulier, des conséquences dangereuses. « De cette multitude » d'hommes qui composent la société, elle n'a » presque plus que des ambitieux et des merce- » naires qui la servent... Le monde est retombé » pour ainsi dire dans le chaos, et nous retrace » une image sensible du séjour des ténebres, » d'où l'ordre est banni et où regne une confu- » sion éternelle... Heureusement la Nature con- » damne, en naissant, le plus grand nombre » aux peines, aux fatigues; la misere, plus » impérieuse que le devoir, leur commande le » travail sous peine de mort, et, grâces à l'in- » térêt, à l'ambition et beaucoup plus à la » nécessité, nous avons encore des fantômes de » citoyens. »

Des passages de cette nature suffiraient pour rendre sensible ce que j'ai dit des inconvéniens de ce langage purement humain, qui remplace celui de la religion. Ce sont là de ces déclama-

tions que la philosophie de ce siecle avait déjà mises à la mode : tout y est amer et outré, parce que l'on n'y considere qu'un côté des objets : la force apparente des expressions tient au défaut de mesure dans les idées, et de justesse dans les résultats, et l'on manque l'instruction pour avoir cherché l'hyperbole. Si les choses étaient comme l'orateur les représente, que deviendrait cette Providence conservatrice dans une société qui ne serait plus qu'*un chaos*, *une confusion éternelle*, *etc.* ? L'orateur a dû prévoir l'objection, et ne pas s'y exposer sans préparer du moins la réponse, et il n'a pas plus songé à l'une qu'à l'autre. Il se rejette seulement sur *la Nature*, qui *heureusement condamne*, *en naissant*, *le plus grand nombre aux peines*, *aux fatigues*; il voit comme une ressource *la misere impérieuse*, *et l'intérêt*, *l'ambition*, *la nécessité*, qui *font des fantômes de citoyens*. Voilà d'étranges paroles dans un orateur chrétien : le *chaos* est ici dans son discours, beaucoup plus que dans le Monde. Il n'y a qu'à se rappeler ce qu'était alors l'ordre social, malgré les abus et les vices, pour comprendre que toutes ces peintures hyperboliques, permises dans une satyre et dans les lieux communs d'une amplification, sont ici extrêmement déplacées. Il ne sera pas difficile de prouver en son lieu, que le *chaos* n'a réellement existé qu'une fois, et pourquoi il a dû exister un moment, suivant les desseins très-manifestes de la Providence. Mais, dans aucun tems, un orateur chrétien n'a dû dire *que la Nature condamne le plus grand nombre aux peines*, *aux fatigues* : il devait savoir mieux que personne, que la nature humaine y est condamnée généralement et sans exception depuis le péché originel, et que l'effet de cette condamnation est si réel, qu'il n'y a personne qui n'ait en effet, d'une

maniere ou d'une autre, ses *peines* et ses *fatigues*, et que même ce n'est pas toujours dans les classes inférieures qu'elles sont plus douloureuses; que si tous les hommes ne sont pas *condamnés au travail* des mains *sous peine de mort*, si le besoin impose cette loi *au plus grand nombre*, si même un certain nombre ne trouve pas dans ce travail un remede sûr contre la pauvreté ou *la misere*, ce n'est pas un commandement de *la Nature* (mot très-abusif en cet endroit, et qu'un prédicateur ne devait pas employer), c'est un admirable dessein de la Providence, dont un prédicateur devait faire voir toute la sagesse; ce qu'il ne pouvait faire completement qu'en rapportant l'ordre du tems à l'ordre de l'éternité. Il faisait tomber alors toutes les objections en développant toute l'harmonie du monde moral, suivant les vues sublimes d'une religion qui heureusement, si elle ne *dévoile* pas l'*énigme* du monde physique, parce que nous n'en avons nul besoin, explique seule et parfaitement les destinées de l'homme, ses devoirs et sa fin, parce que c'est là ce qu'il nous importait le connaître. En procédant ainsi, l'abbé Poulle ne se serait pas mépris et compromis au dernier point par une phrase aussi révoltante que celle où il dit crument, et sans explication ni modification, qu'*heureusement la Nature condamne le plus grand nombre aux peines et aux fatigues*, etc. Cette seule phrase, et surtout le mot *heureusement*, fournirait contre lui des déclamations trop autorisées par les siennes, à cette même *philosophie* irreligieuse contre laquelle il s'éleve de toute sa force en plusieurs endroits, qui ne sont pas les moindres de ses sermons, et qui attestent qu'il l'avait jugée dès-lors comme tous les ministres de l'Evangile et comme tous les bons esprits. Voici un de ces morceaux, qui

feront un moment diversion à la censure : il est dans ce même sermon qui nous occupe.

« Tout état contraire à la loi du Seigneur est » nécessairement contraire à la société. Cet ana» theme tombe sur ces arts inventés pour servir » le luxe et la mollesse, sur ces talens malheu» reux, destinés à rallumer dans les cœurs le feu » des passions par l'enchantement de tous les » sens..... » Il ne s'agit jusqu'ici que des spectacles : un écrivain bien authentiquement mis au premier rang des *philosophes* de ce siecle, Rousseau, est ici en tout de l'avis du prédicateur chrétien, et si l'on peut incidenter sur quelques spectacles, au moins en est-il un impossible à justifier en bonne morale, à moins qu'il ne fût fort épuré et fort modifié, l'Opéra. Mais ce qui suit regarde décidément les livres d'impiété; et tout ce qu'on peut objecter à l'auteur, c'est que ce morceau, ainsi que bien d'autres, est amené de force; car assurément ce n'est point *un état dans la société*, que d'écrire des livres contre les mœurs et la religion, pas plus que de faire commerce de poisons. L'un et l'autre sont un attentat contre la société, et doivent être réprimés et punis par toutes les lois. A cela près, écoutons l'abbé Poulle. Il continue : « Sur ces » hommes pervers, qui vendent effrontément au » public les travers de leur esprit et la corrup» tion de leur ame. En quoi donc, me direz» vous, blessent-ils la société? » (La question est assez singuliere, et même ce qui précede ne la rend pas présumable; mais passons encore ce défaut de logique, et poursuivons.) « En quoi? » En tout; car laissez-leur débiter librement » leurs maximes d'indépendance et de révolte, » et bientôt il n'y aura pas le moindre vestige » de subordination. Ouvrez ces écoles d'illusion » et de mensonge, érigées pour fomenter les

ıions, et empêchez ensuite, si vous le pou-
, que ces passions excitées ne s'emportent
lelà des digues qui les contiennent.... Don-
un libre cours à ces écrits scandaleux, et
ıdeur disparaîtra pour faire place au liber-
ge. Souffrez patiemment qu'on outrage la
ence et les mœurs, et vous introduirez une
nce effrénée qui renversera la société de
l en comble. Quand on viole hardiment
ois de Dieu, on ne craint pas de violer les
humaines; et malgré l'obstination du pré-
, de mauvais Chrétiens seront toujours de
ıvais citoyens. »
te derniere assertion peut sembler outrée,
n croira y répondre en citant quelques
ples d'hommes connus pour irreligieux, et
'ailleurs se sont rendus utiles dans la place
occupaient. Cette réponse est une très-
aise apologie de l'irreligion, non moins
e, et il ne s'agit ici que de celle-là, puis-
intérieur de l'homme ne regarde pas la so-
Pour être bon citoyen, il ne suffit pas de
quelque bien à la société, il faut ne pas lui
de mal, et surtout un grand mal; et en est-
plus grand que le scandale d'une opinion
ıpe toutes les bases de la société? Cette vé-
est si évidente et si générale, qu'elle n'a
ıême besoin de s'appuyer sur une religion
onsidere surtout le monde à venir : elle a
ntie par toute l'antiquité, qui, dans quel-
gouvernement que ce fût, a toujours mis
iété au premier rang des délits publics, et
ırement la laissa impunie.
bbé Poulle, en revenant sur ce même sujet
un sermon *sur le service de Dieu*, signale
actérise, par une expression alors remar-
e, cette guerre déjà déclarée à la religion,
nt il apercevait le plan trente ans avant

qu'il fût consommé. « Ceux qui nous ont préc
» dés dans la carriere évangélique ont vu et dé
» ploré les mêmes égaremens ; mais, ce qu
» n'appartient qu'à notre siecle, et ce qui étai
» réservé à notre douleur, nous voyons se tra
» mer *une conspiration* contre le Seigneur, l
» Dieu d'Israël, presque sans adorateurs..... l
» piété si méprisée, qu'il n'y a plus d'hypocrites
» la soumission à la foi, traitée de petitesse d'es
» prit; l'irreligion plus hardie, etc. »

Le mot de *conspiration* est ici d'une grand
vérité, et fut traité sans doute de calomnie pa
les *conspirateurs*, comme ils n'y manquaient ja
mais quand on leur arrachait le masque dont il
crurent avoir besoin tant qu'ils ne purent pa
se servir du glaive. Quels commentaires ne du-
rent-ils pas faire aussi sur cette phrase, dont la
pensée est aussi juste, que la tournure en est in-
génieuse : *la piété si méprisée, qu'il n'y a plus
d'hypocrites!* Ne les entendez-vous pas se ré-
crier : On se plaint qu'*il n'y a plus d'hypocrites*!
Si on veut les en croire, l'orateur aura fait l'é-
loge de l'hypocrisie. Il n'en est pas moins vrai
et vous sentez comme moi, Messieurs, qu'il en
est de l'hypocrisie comme de l'envie : comm
l'envie, elle est détestable; mais comme l'envie
elle est un hommage à la vertu. Quand la piét
est honorée, ceux mêmes qui n'en ont pas veu
lent du moins paraître en avoir. Ils peuvent fair
des dupes; mais ce mal est-il aussi grand que l
scandale qui fait des impies? L'hypocrite veu
se servir de Dieu pour tromper les hommes, e
ne les trompe pas même long-tems; mais d
moins il les avertit qu'il est bon d'être en réa
lité ce qu'il s'efforce d'être en apparence. L'im
pie, au contraire, en insultant Dieu tout haut
outrage aussi les hommes; car il blasphême de
vant eux ce qu'ils adorent, ou il les suppose ca

pables de blasphêmer comme lui. Lequel de lui ou de l'hypocrite les offense le plus? L'hypocrisie est un mensonge timide et bas; le mépris est sa punition : l'impiété est un mensonge insolent et sacrilége; elle provoque les vengeances divines et humaines.

Mais, en rendant justice à la pensée de l'abbé Poulle, qui contient une grande vérité, que quand il n'y a plus d'hypocrites, c'est qu'il y a peu de religion, comme une puissance a peu de flatteurs quand elle est affaiblie et menacée; en ajoutant qu'il ne s'ensuit rien de cette observation de fait, si ce n'est que, l'abus étant partout inséparable du bien, il vaut encore mieux que le bien subsiste même avec l'abus, que si tous les deux tombaient ensemble : je profiterai d'ailleurs de cette occasion comme d'un exemple plus sensible qu'aucun autre, d'un défaut trop ordinaire dans la composition de l'abbé Poulle, l'affectation de la briéveté, la recherche de la concision : rien n'est plus opposé au génie oratoire. Nous avons vu ailleurs que la précision, qui consiste à ne dire que ce qu'il faut, est toujours bonne en elle-même, et Démosthene en est le modele : il y a une abondance heureuse et facile qui, allant un peu au-delà du nécessaire, ne fait point sentir la satiété du superflu, et c'est le mérite de Cicéron, de Massillon, de Fénélon. La diffusion est toujours un vice dans l'éloquence; mais on péche par le trop peu comme par le trop, et il est très-rare que l'espece de concision qui laisse deviner la pensée, ne soit pas dans l'orateur un inconvénient, et même, suivant l'importance de la matiere, un danger. L'objet de l'orateur n'est point d'exercer l'esprit, mais de l'éclairer : bien loin qu'il suffise de faire passer devant ses yeux la vérité comme une lueur fugitive, il faut l'inonder d'un torrent de

lumiere, et ici ce qui n'est qu'indiqué est presque toujours manqué. C'est une des prétentions ou des habitudes vicieuses de l'abbé Poulle : sa pensée souvent incomplète, pour être aiguisée et piquante, ou ne peut être saisie par tous, ou peut être mal interprétée par plusieurs, et n'a d'effet réel pour personne. Souvent il jette en passant une idée incidente qui est un trait, et qui devrait être un moyen, et cela est d'un homme qui conçoit vivement, mais qui ne juge pas ses conceptions, et ne leur donne ni leur place, ni leur étendue, ni leur valeur. C'est avoir de l'esprit pour ceux qui en ont, et ici surtout c'est très-peu de chose : ce n'est pas instruire tous ceux à qui l'on parle; ce qui doit être ici avant tout.

Ce sermon *sur le service de Dieu* fut prêché pour une prise d'habit, comme le précédent le fut à l'ouverture des Etats de Languedoc en 1764. L'abbé Poulle se réservait d'ordinaire pour les grandes occasions. La préférence que l'on doit donner au *service de Dieu* sur le service du monde, et les avantages de l'un sur l'autre, les facilités que donne la retraite pour le *service de Dieu*, tel est le plan que lui fournit cette profession religieuse, et il n'y en a pas de plus commun ni qui eût été plus souvent mis en œuvre. L'exécution est de même toute en lieux communs, trop susceptibles d'un reproche qu'il faudrait éviter, celui de charger la peinture des objets offerts sous une seule face. Il est trop facile de faire voir le vide et le faux des biens de ce monde; mais il y a beaucoup plus d'art à en avouer les séductions, qu'à les dissimuler. Il ne faut pas craindre d'attaquer l'ennemi en face : ne souffrez pas qu'il puisse vous dire : Tu crains de me regarder, et tu ne me combats qu'en détournant les yeux. Non, il faut pouvoir lui

dire au contraire : Je te connais à fond ; je sais tout ce que tu étales aux regards, mais je vais montrer ce que tu caches. Massillon et même Bourdaloue n'y manquent pas, et devant eux le monde reste sans réplique. Le sage se gardera bien de dire au jeune homme, que la courtisane n'a pas de quoi plaire : on ne l'en croirait pas. Mais il dira que ses caresses sont des piéges, son amour un mensonge, ses faveurs un poison, et que par conséquent elle coûte cent fois plus qu'elle ne vaut, et il n'y a pas moyen de dire non.

Ce qu'il y a de mieux dans ce discours, c'est une application d'un morceau d'Isaïe, dont Racine s'était déjà servi dans *Athalie*, et dont l'abbé Poulle a tiré sa péroraison : « Vous touchez » enfin au moment décisif d'une séparation » éternelle, irrévocable. *Ramassez* toutes les » puissances de votre ame : le tems est fini pour » vous. Votre éternité commence. Fantômes du » monde, évanouissez-vous ; voiles impénétra- » bles, *tombez*. Fermez-vous, portes éternelles. » Et vous, nouvelle épouse de Jésus-Christ, » disparaissez pour toujours aux regards pro- » fanes ; ensevelissez-vous dans les ténèbres de » cette mine fertile en richesses et en grâces : » tirez-en sans relâche de l'or et des pierres pré- » cieuses. Arrangez-les avec soin ; formez-en » une couronne de justice et de gloire, afin que, » lorsque vous monterez vers les tabernacles » éternels, les anges s'écrient dans les transports » de leur admiration : Qui est donc celle qui » s'élève ainsi du désert, brillante de clartés, » chargée de richesses, enivrée de délices ? C'est » la fille du Très-Haut : l'heure des noces de » l'agneau est venue, et son épouse s'y est pré- » parée. »

*Ramassez toutes les puissances* n'est ni juste

ni élégant : il fallait, *rassemblez*. *Tombez* est équivoque : tout au moins quand on dit *le voile tombe*, cela signifie qu'il découvre, en tombant, ce qu'il cachait. Ici c'est le contraire, et c'est ce qui obligeait l'auteur de spécifier que le voile allait tomber sur le front de la victime. La cérémonie même ne dispensait pas d'être clair ; mais l'auteur veut toujours être concis, et de là des fautes de toute espèce. La figure de *la mine* devait aussi être mieux amenée pour être relevée d'avance : elle l'est ensuite et très-bien, mais ce n'est pas assez pour sauver le premier effet d'un mot imprévu et peu agréable. Malgré ces taches observées en fort peu de lignes, comme on voit, l'idée totale du morceau est bonne, parce que c'est le moment où il s'agit d'élever jusque dans le ciel celle qui va renoncer au monde. Ici l'imagination est à sa place, et c'est le fort de l'auteur. L'Ecriture vient à son secours, et, en appliquant à une nouvelle épouse de Jésus-Christ ce qu'un prophete adresse à l'Eglise, l'orateur ne doit qu'à son art ce mouvement qui est d'une grande beauté et d'un grand effet : « Qui est donc celle qui s'éleve ainsi du désert, etc. ? »

L'abbé Poulle fut aussi appelé à porter la parole à la prise d'habit de madame de Rupelmonde, que la perte douloureuse d'un époux et d'un fils également chéris conduisit de la cour dans le cloître. Les tableaux de la cour venaient se placer naturellement sous le pinceau de l'orateur, et il répand ici des couleurs tour-à-tour éclatantes ou rembrunies, suivant ce qu'il considère dans la vie des courtisans, les honneurs ou les assujettissemens, les jouissances ou les peines. Mais le plan général est le plus mauvais de tous les siens : on a même beaucoup de peine à l'entendre, et à savoir au juste quel était son

dessein dans la seconde partie. La premiere est toute simple : « Dieu couronne ses miséricordes » passées en vous appelant dans la solitude. » Mais que signifie la seconde ? « Dieu continue » d'exercer un jugement de justice lorsqu'il » vous éloigne du monde. » Quand l'auteur la développe, on voit que sa pensée est celle-ci : que quand Dieu appelle dans la retraite les justes qui pourraient édifier le monde, c'est un châtiment exercé par la justice divine, et un sujet d'affliction et de deuil pour la société. Il y a bien là quelque chose de vrai, sous ce seul point de vue que, *toutes les voies du Seigneur étant à la fois miséricorde et justice*(1), ce qui est une récompense pour les uns, est une épreuve et une punition pour les autres ; et un orateur chrétien peut appliquer cette vérité à tel ou tel cas en particulier, ou en faire le sujet d'une réflexion générale. Mais l'établir ici en thèse absolue, c'est ce qu'il m'est impossible de comprendre ou de justifier, tant le faux et même le contradictoire se montre ici de tous côtés ! S'il eût été question d'un personnage qui eût une influence puissante et reconnue sur les destinées publiques, ce ne serait encore qu'une raison d'entrer dans les regrets que pouvait inspirer à la cour, qui était là présente avec la Reine, la retraite d'une personne capable de faire beaucoup de bien dans le monde. Mais quand madame de Rupelmonde eût été cette personne, et dans aucune supposition quelconque, il n'était permis, ce me semble, de faire regarder à toute la société comme un jour de deuil, comme une vengeance céleste, une profession religieuse qui en elle-même est toujours pour les fidèles un sujet d'é-

---

(1) *Universa via Domini misericordia et veritas.* Ps.

dification, et qui l'était d'autant plus ici, qu'elle entraînait de plus grands sacrifices dans une femme qui occupait une grande place à la cour. Jamais l'Eglise n'a gémi du dévoûment volontaire de ceux de ses enfans que Dieu appelait à la vie religieuse; et bien loin d'en faire un jour de deuil, elle en a toujours fait un jour de fête. N'y a-t-il d'ailleurs qu'un genre d'édification? Les vertus monastiques ne sont-elles pas souvent admirées même dans le monde (1)? Suivant un ordre de la Providence, enseigné dans notre religion, les mérites des justes et leurs prières ne sont-ils pas un trésor de grâces, dont toute la communauté des fidèles ressent la participation devant Dieu? L'abbé Poulle ne l'ignorait pas, et il nous dit lui-même: « Non que nous » prétendions que ces solitaires fervens, que ces » vierges généreuses qui se sont exclues volon- » tairement de la société, ne lui soient plus » d'aucun secours, ils la protègent par leurs » prières; leurs vœux unanimes et persévérans » font nuit et jour une sainte violence au Sei- » gneur, et arrêtent les coups qu'il nous prépare.» Eh bien! que voulez-vous donc de plus? Quoi! ce serait une telle vocation qui serait, selon les termes de son exorde, *le sujet de notre douleur et de notre crainte!* Quelle contradiction! Ce doit être à coup sûr le sujet de nos remercîmens et de notre joie; c'est le moment d'adorer la

(1) Quel respect, par exemple, l'opinion publique n'a-t-elle pas toujours montré pour les Carmélites? Et n'est-ce pas ce même respect qui les a fait égorger par les monstres *révolutionnaires?* Y eut-il jamais une barbarie plus inconcevable, si l'on ne savait que la vertu et le respect de la vertu est, dans l'*esprit de la révolution*, le plus grand, le plus impardonnable de tous les crimes?

puissance et la bonté de Dieu dans la sainteté de ses élus, qui sont nos intercesseurs auprès de lui. Mais comment l'orateur se répond-il ici à lui-même? Vous allez juger si la réponse efface l'objection. « Mais nous disons que leur présence » nous serait plus avantageuse, *parce qu'outre* » qu'elle détournerait *plus sûrement* les foudres » du ciel, elle nous procurerait encore le secours » puissant de leurs exemples. »

Je ne crois point cette doctrine conforme à celle de l'Eglise, non plus qu'à la raison. *Leur présence détournerait plus sûrement les foudres du ciel.* Qui vous l'a dit? Cette assertion est absolument gratuite, et n'est fondée sur aucune notion tirée de l'Ecriture ou de l'expérience. Nous voyons au contraire que c'est presque toujours de la retraite que sont sortis ces grands serviteurs de Dieu, dont il faisait les libérateurs et les sauveurs des peuples. Enfin les conséquences rigoureuses de cette doctrine, si nouvelle dans la chaire; donneraient gain de cause aux injustes et aveugles détracteurs de la vie monastique, consacrée par les exemples des justes de l'Ancien-Testament et par la discipline du Nouveau. Ce n'était certainement pas l'intention de l'abbé Poulle, de ménager ce triomphe apparent à l'irreligion qu'il détestait; et pourtant, s'il était vrai, comme il le dit, que les justes font dans le monde un plus grand bien que dans la retraite (et je ne dis pas de ce bien temporel que réclame si haut la politique mondaine mais de ce bien qui est proprement celui des Chrétiens, celui qu'énonce l'orateur, le bien spirituel, le bien des ames), il s'ensuivrait nécessairement que la vocation religieuse serait contraire à la société, ce qu'on ne peut dire d'aucun état conforme à l'esprit de la foi, et certes, l'état cénobitique est de ce nombre,

puisqu'il est approuvé par l'Eglise. Lui-même nous a dit tout-à-l'heure : « Tout état contraire » à la loi de Dieu, l'est aussi à la société ; » et cela est vrai réciproquement. Voyez jusqu'où le meneraient les conséquences, et en même tems tems jusqu'où l'a mené le défaut de réflexion et de maturité dans ses plans, qui n'est pas toujours aussi choquant qu'il l'est cette fois, mais qui est chez lui habituel !

Si nous le considérons à présent dans l'élocution, nous y trouverons à reprendre autant que dans l'invention, avec cette différence que, s'il n'a dans cette derniere partie aucun titre qui lui soit propre, c'est dans l'autre que se montrent les qualités qui ont fait son mérite et sa réputation. Mais combien il s'y mêle de défauts ! Il a sans doute de la noblesse dans les pensées et dans l'expression, du feu dans les tableaux, du coloris dans les figures : vous en avez vu des exemples, et il y en a beaucoup d'autres. C'est en général le plus brillant des orateurs de la chaire : c'est là le caractere de son talent. Mais d'abord ce caractere n'est le premier ni pour le génie ni pour l'art : pour le génie, les conceptions à la fois simples et grandes, naturelles et riches, sont au premier rang : pour l'art, l'éclat de la diction est une parure qu'il défend de prodiguer ; elle doit être ménagée et à sa place pour produire son effet, car tout ne doit pas être orné. Si elle prédomine partout, elle devient luxe ; et, dans l'éloquence comme ailleurs, le luxe n'est pas la richesse. Ensuite ce caractere de style touche de très-près à l'abus de toute espece, et cet abus se montre dans l'abbé Poulle, de toutes les manieres. La recherche des ornemens lui ôte deux qualités principales, la solidité et la dignité. Trop souvent ses pensées, qui brillent au premier aspect, ne soutiennent pas

l'examen, et les formes de son style blessent les convenances du genre.

Dans un sermon *sur la parole de Dieu*, il veut faire voir les avantages particuliers qu'elle a dans la chaire. Vous allez juger si tous ces moyens sont bien choisis, et s'ils sont tous énoncés comme ils devaient l'être. « Ici la parole de » Dieu emprunte une nouvelle force *des circons-* » *tances qui l'accompagnent*; elle est dans son » domaine : la religion tout entiere est sous vos » yeux. Vos regards ne tombent que sur des ob- » jets vénérables et sacrés qui vous prêchent » avant nous, *et d'une maniere frappante* : ces » fontaines salutaires, où vous avez été régéné- » rés dans les eaux du baptême. Hélas! on vous » y plongea esclaves du démon, on vous en re- » tira enfans de Dieu : qu'êtes-vous à présent? » Ces tribunaux de la pénitence, témoins de » vos promesses si souvent violées; ces tombeaux » où sont ensevelies les unes sur les autres des générations et des générations, *des générations et des générations*, *et des générations*; ces tombeaux sur lesquels vous êtes tranquillement assis, ah! peut-être que, pour vous engloutir, ils vont ouvrir leurs cent *gueules* effrayantes, ils attendent, ils réclament les dépouilles de votre mortalité. »

Avant de terminer le morceau, déjà nous trouons assez de fautes pour qu'il soit à propos de 'y arrêter. Vous pouvez remarquer d'abord que e même écrivain, si curieux de parer son style, églige souvent l'éloquence proprement dite, elle qui consiste dans le choix d'expressions qui ne soient jamais au dessous des choses ni du ton qui leur convient. *Les circonstances qui accompagnent la parole et qui prêchent d'une maniere frappante* : c'est rendre beaucoup trop faiblement la premiere idée générale des accessoires

sensibles, des soutiens puissans que l'appareil des temples et l'aspect des autels prêtent au ministere de la parole. Les cent *gueules* des tombeaux est beaucoup plus répréhensible : le mot de *gueule*, désagréable par lui-même, ne peut passer qu'à la faveur d'objets qui l'appellent, et d'épithetes qui le relevent; il y en a des exemples en poésie : ici, rien de tout cela. Rien n'est plus analogue à l'idée de tombeau, que celle de gouffre, et pourtant on dit très-bien *la bouche du gouffre, la bouche d'un volcan*, et non pas *la gueule*. C'est une faute de goût dans l'orateur, et c'en est une encore plus bizarre et plus inexcusable, d'avoir pris pour une beauté oratoire la puérile affectation de répéter cinq fois le mot de *générations* pour en représenter la quantité. Ce n'est pas là de l'art, c'est la charge de l'art, c'est une caricature grossiere. Le simple redoublement du mot, tel qu'il est d'abord, *des générations et des générations* (1), était louable: l'entassement qui suit est plus propre à faire rire qu'à effrayer. Passons au reste.

« Les reliques des vierges et des martyrs qui
» reposent sur ces autels à côté de l'agneau sans
» tache; partout la voix, le sang, le corps de
» Jésus-Christ; ces murs consacrés par les béné-
» dictions de l'Eglise; la présence du Seigneur,
» qui se fait sentir plus vivement dans son tem-
» ple; ce *trône* auguste de la vérité, élevé au
» dessus de toutes les têtes; un ministre du
» Dieu vivant, *porté dans les airs comme sur une*
» *nuée d'où partent les éclairs et les tonnerres;*

---

(1) Tout le monde a saisi le piquant de ce vers de Voltaire.

Il compilait, compilait, compilait.

S'il eût redoublé le vers, ce ne serait plus de l'abbé Trublet qu'on aurait ri, mais du poëte.

» une foule de Chrétiens confondus sans distinc-
» tion de rang ni de naissance ; leur silence,
» leur attention ; cette horreur secrete dont ils
» sont saisis en certains momens ; leurs frémis-
» semens, qui, *semblables aux flots d'une mer*
» *irritée*, se communiquent de proche en pro-
» che ; cet air de consternation répandu sur
» tous les visages ; toutes les ames dans le tra-
» vail de l'enfantement du salut ; enfin cet appa-
» reil du ministere a *je ne sais quoi* d'imposant
» et de religieux qui commande le respect et le
» recueillement, nous enflammé nous-mêmes
» des feux d'un enthousiasme divin, vous re-
» trace plus sensiblement vos devoirs, et vous
» livre pour ainsi dire, désarmés et sans défense,
» au zele du ministre. »

Certes, s'il y avait une occasion où l'éloquence de la chaire pût jeter tout l'éclat qui lui est propre, et s'entourer de toute sa majesté céleste, c'était bien le tableau que l'orateur entreprenait ici. C'est pour cela même, et à cause de son importance et de son étendue, que je l'ai choisi de préférence pour apprécier la maniere de celui qui l'a tracé. Le fond en est si favorable, que je ne serais pas surpris qu'au premier coup d'œil bien des gens en fussent satisfaits : il n'en est pas moins vrai que tout ce morceau n'a d'autre mérite qu'une sorte de chaleur toute poétique, toute de tête, et que d'ailleurs l'abbé Poulle n'a su ni dessiner ni colòrier son tableau comme il le devait. Toutes les sortes de fautes s'y rassemblent, et il faut les détailler.

1°. L'auteur, semblable à un jeune poëte qui accumule les détails au lieu de les choisir, ne s'est point arrêté aux seuls objets qui allaient au but, tels que les fonts baptismaux, les autels, les tribunaux de la pénitence, les tombeaux. L'impression réfléchie de ces objets, et leur ana-

logie avec la parole évangélique, suffisaient pour remplir son dessein. Pourquoi y joindre des traits qui les affaiblissent, ou par la comparaison, ou par la répétition? Après avoir dit: *Partout la voix, le sang, le corps de Jésus-Christ,* ce qui résumait tout et fort bien, pourquoi ajouter: *Ces murs consacrés par les bénédictions de l'Eglise?* Cette chute est méprisable: quelle distance de ce qui précede, *à la bénédiction des murs?* On ne saurait pécher plus étourdiment contre toutes les regles de la progression du discours.

2°. Quand il en vient aux effets tirés de la prédication même, il tombe dans une méprise qui en entraîne bien d'autres, et qu'avec plus de jugement il aurait pu éviter. Il oublie qu'il ne convient pas que le ministre de la parole en représente la nature et les effets, précisément comme pourrait le faire un auditeur; qu'il ne doit pas se voir lui-même *porté dans les airs comme sur une nuée d'où partent des éclairs et des tonnerres,* d'abord parce qu'il y a là une espece d'imagination beaucoup trop poétique, et qui rappelle trop le Jupiter de la Fable, lançant *des foudres et des éclairs;* ensuite parce qu'il a trop l'air de se faire lui-même ce Jupiter, et qu'on ne pouvait ici se préserver avec trop de soin de l'écueil naturel de ce morceau, le danger de confondre dans la pensée de l'auditeur le ministre et le ministere: le ministere est divin, mais le ministre est un homme, et l'homme qui doit être le plus humble de tous.

3°. Une autre méprise, dont les suites sont encore plus dangereuses, c'est de représenter l'auditoire comme étant habituellement ce qu'il n'est que dans quelques occasions, et ce que trop souvent il n'est pas; et l'auditeur est ici trop autorisé, ou à démentir tout bas le prédi-

cateur, ou à sourire de l'entendre lui-même faisant l'éloge des effets de son éloquence. Peut-on voir autre chose dans cette *horreur secrete, ces frémissemens*, cet air de *consternation*, etc.? Nous savons par tradition, que tel parut souvent l'auditoire des Bossuet, des Massillon, des Bourdaloue; mais jamais aucun d'eux n'en a parlé, surtout en chaire, aucun d'eux ne s'est dit *enflammé des feux d'un enthousiasme divin;* ils le ressentaient, on en voyait *la flamme* dans leurs discours, mais ils n'en parlaient pas, non plus que les prophetes eux-mêmes, qui auraient pu le dire avec plus de vérité que qui que ce soit, et qui ont laissé à la poésie humaine cette annonce, inspiration prononcée, produit réel de l'imagination et de la musique dans les hommes de génie, étalage factice dans les autres, mais qui, dans aucun cas, ne sied à un prédicateur ni même à un missionnaire.

L'abbé Poulle s'est si peu douté de cette faute (et vous verrez tout-à-l'heure combien les suites en sont graves), qu'à la page suivante il continue à peindre le zele apostolique avec des traits qui n'appartiennent point particulierement à ce *zele*, mais à l'action oratoire en général; et là-dessus il s'anime et s'échauffe au point qu'il semble, suivant le dicton vulgaire, qui n'est ici rien moins que déplacé, se faire le saint de son sermon. « Quelquefois le regard, un geste, un » mot, le silence même : il n'éclaire qu'en en- » flammant, il emploie la voie la plus prompte » et la plus sûre pour arriver au cœur : raison- » nemens, images, réflexions, il résout tout en » sentimens. C'est l'expression d'une ame em- » brâsée, d'une ame *universelle*, qui ne peut » plus se contenir, qui sort d'elle-même, qui » verse des torrens de lumiere et d'*onction*, qui » entre dans l'ame des auditeurs, la pénetre,

» l'échauffe, et y dévore tous les obstacles qui » s'opposent à son effusion. »

Eh ! mais, voilà une leçon de rhétorique, un paragraphe du *Traité du sublime* de Longin, et pas autre chose. Qu'aurait répondu l'abbé Poulle si on lui eût dit : Fort bien, Monsieur ! Je conviens qu'il est bon d'entendre *la parole de Dieu* quand elle est annoncée de cette maniere. Mais connaissez-vous beaucoup de prédicateurs qui ressemblent à ce modele ? ou si vous êtes vous-même ce modele, il ne faut donc entendre que vous ; et tant pis pour *la parole de Dieu*, car vous ne la prêchez pas souvent.

L'apostrophe serait atterrante, et c'est la faute de l'orateur, qui, se livrant très-indiscretement à un enthousiasme beaucoup plus profane que religieux, oublie qu'il ne faut pas faire valoir les moyens humains du ministere et du zele aux dépens de la *parole* elle-même, dont le premier attribut, celui qui n'est qu'à elle, est de tirer toute sa puissance de l'Esprit-Saint qui en est le premier auteur, qui la met dans la bouche de ses ministres, et qui seul peut la répandre dans l'ame des auditeurs. C'était là surtout ce qu'il fallait faire valoir : il ne s'agissait pas ici d'*ame universelle* ni de toute cette emphase mondaine si étrangere à *la parole de Dieu ;* il s'agissait de l'efficace que lui-même y attache dans le sanctuaire où il réside, et du pouvoir qu'il lui donne quand il lui plaît, même dans ceux qui en sont les plus faibles organes. Ce n'était pas dans le génie de l'homme qu'il convenait d'étaler toute la force de cette *parole :* ce génie est un moyen dont Dieu se sert comme de tout autre, que lui seul donne, que lui seul sanctifie, que lui seul fait fructifier, mais dont il n'a pas plus besoin que d'aucun autre.

A combien d'autres inconvéniens s'exposait

; Poulle en s'écartant à ce point de l'esprit
fonctions ! Vous venez de l'entendre re-
ıander *la parole de Dieu* par les caracteres
e a dans les temples, et les effets qu'elle y
it. Frappé, selon sa coutume, d'une seule
ı la fois, il a donné tout ce qui devait être
:e qui était, et n'a pas pris la plus légere
ıtion pour établir cette distinction si né-
'e. A présent figurez-vous ce que devien-
:e *silence*, cette *attention*, ces *frémisse-*
cette *consternation*, *etc.*, *etc.* enfin tout
ıt il a fait bien décidément la puissance
ıle de *la parole de Dieu*, et les motifs pour
la faire rechercher; en un mot, figurez-
uelle confiance on peut avoir à ce qu'il a
ns la premiere partie, lorsqu'il nous dit
la seconde, ce qui n'est en effet que trop
et bien plus souvent vrai : « Eh ! que
ıns-nous dans les temples? des auditeurs
ısibles..... des auditeurs volages et légers,
auditeurs inquiets, à qui notre ministere
, qui nous écoutent impatiemment, et ne
ırent qu'après la fin de nos discours; des
teurs prévenus, déterminés d'avance à ne
ıous croire..... des auditeurs sacriléges qui
une espece d'assaut avec nous, etc. »
ge le morceau, qui tient deux pages. N'est-
tenté de lui dire : Quoi ! c'est là cette *pa-*
*:i nous livre, désarmés et sans défense, au*
*ι ministre!* Mais, si elle ne produit pas
e fruit que vous ne le dites, à quoi bon
'écouter?
ıis que tout cela peut se concilier en partie,
était distingué, restreint, modifié, spé-
mais c'est précisément ce que l'orateur ne
aucune façon, et ce que je lui reproche
pas faire. Cette partie de l'art oratoire, de
,qui en a tant, et dont aucune ne doit dû



moins être négligée si toutes ne sont pas égale
ment bien maniées; cette partie qu'on appelle l
disposition, et qui consiste à distribuer s
moyens chacun à sa place et selon sa valeur, c
maniere que tous concourent au but proposé
bien loin qu'aucune y nuise jamais; cette part
si importante paraît avoir été presque inconnu
à l'abbé Poulle, tant il y en a chez lui peu c
traces! Chez lui rien n'est digéré, rien n'est li
rien n'est nuancé, rien n'est fondu dans l'e
semble; tout est fait morceau à morceau, et
plus souvent l'un aux dépens de l'autre. Les de
derniers que j'ai cités, et qui prêtaient nature
lement à toutes les ressources de l'élocution, o
même dans cette partie beaucoup plus de défau
sensibles que de beautés marquées. L'expressio
est souvent faible ou vicieuse. *Il emploie la vo
la plus sûre et la plus prompte pour arriver a
cœur.* Quoi de plus vague et de plus froid qu'un
pareille phrase, à la suite de ces mots qui
précedent : *Il n'éclaire qu'en enflammant? D
torrens d'onction* ne peut passer, même en y jo
gnant *la lumiere.* On dit *des torrens de lumier*
à cause de l'incroyable rapidité dont elle en
brasse tout ce qu'elle éclaire ; mais l'idée c
cette douceur pénétrante qui caractérise ce qu'o
appelle *onction*, ne peut s'accommoder av
celle de *torrens*, pas plus que *les flots d'une m
irritée* avec *les frémissemens* d'une terreur rel
gieuse; ici même l'incohérence des rapports e
intolérable. Quelque chose de pis peut-être, c'e
de finir l'exposé de tant de motifs de recueil
ment et de componction par dire que *l'appar
du ministere a je ne sais quoi d'imposant.* C'e
une étrange inadvertance : on doit savoir ce q
c'est après en avoir tant dit, et jamais le *je
sais quoi* n'a été plus bizarrement placé. Que
disparate dans un sermon!

En voici d'un genre bien plus condamnable, et où je ne vois même aucune excuse. Parmi les différens motifs qui peuvent éloigner les fideles d'assister aux prédications, le dernier qu'il suppose est « le préjugé où vous êtes (leur dit-il), » que votre ignorance vous servira d'excuse ; » comme cet insensé dont parle le prophete, » vous vous imaginez que moins vous saurez, » moins vous serez obligés d'agir. » Cette citation ne peut se rapporter qu'à cet endroit du pseaume 35, où le prophete dit de l'homme *injuste :* « Toutes ses paroles ne sont qu'iniquité et fourberie : il n'a pas voulu comprendre, afin de ne pas faire le bien. » *Verba oris ejus iniquitas et dolus : noluit intelligere ut benè ageret.* Il était à propos de rappeler le passage, qui est parfaitement clair, et que l'orateur paraît avoir fort mal saisi. Il ne s'agit ici *d'ignorance* d'aucune espece, mais bien de cette détermination perverse à fermer son esprit et son cœur à la vérité, afin de n'en pas observer les préceptes. Il n'y a là qu'*iniquité et fourberie*, et le psalmiste parle ici de l'homme *injuste*, qu'il a caractérisé dès le premier verset par ces mots : *Dixit injustus ut delinquat in semetipso : non est timor Dei ante oculos ejus.* « L'homme injuste a dans son cœur » la détermination au mal ; la crainte du Sei- » gneur n'est pas devant ses yeux. » C'est donc du *méchant*, de *l'impie* que parle le psalmiste, et non pas du pécheur inconsidéré. Cette premiere erreur dans l'application est essentielle à remarquer, parce que c'est de là que part l'orateur pour se livrer à un mouvement qui me semble, je l'avoue, entierement contraire à la doctrine du christianisme. « Et plût à Dieu ! » (quel souhait nous forcez-vous de faire, mes » chers freres ! ) plût à Dieu que votre aveugle- » ment pût vous servir d'excuse, et vous sous-

» traire légitimement à la nécessité de la loi!
» Ministres de charité, nous nous garderions
» bien de monter dans ces chaires pour vous
» instruire des obligations du christianisme : ce
» serait tendre un piége à votre curiosité. Loin
» de faire briller à vos yeux le flambeau de la foi,
» nous nous hâterions de le cacher sous le bois-
» seau. Nous ne serions pas assez indiscrets et
» assez cruels pour dissiper des ténebres qui vous
» vaudraient l'innocence; et dans l'impuissance
» où nous nous trouvons de vous retirer de vos
» égaremens, *nous respecterions du moins une*
» *ignorance qui aurait plus de vertu que les sa-*
» *cremens, qui consacrerait en quelque sorte vos*
» *vices*, et vous tiendrait lieu d'une entiere justi-
» fication au jour des vengeances du Seigneur.»

A Dieu ne plaise que je cherche le scandale où il n'est pas, ni que je prétende trouver ici dans l'orateur autre chose que l'extrême inconsidération d'un esprit ardent, qui a cru voir un mouvement de charité dans une supposition totalement absurde, et s'est précipité ici plus que partout ailleurs, dans tout ce que les expressions outrées peuvent avoir de plus dangereux! Mais enfin, pour que ce morceau eût un sens plausible, il faudrait, de toute nécessité, qu'il pût exister dans une assemblée chrétienne un état d'*ignorance et d'aveuglement qui eût plus de vertu que les sacremens, qui consacrât en quelque sorte les vices, et qui pût valoir l'innocence.* Or, cet état est impossible à supposer, non pas seulement chez les Chrétiens, mais quelque part que ce soit : il est hors de la nature des choses. L'*ignorance* même involontaire, même invincible, telle que celle des peuples qui n'auraient jamais entendu parler de l'Evangile, peut être pour eux une *excuse*, une *justification* même, si d'ailleurs ils ont observé la loi naturelle, et cette

*Justification* suffit en vertu des mérites de celui qui est mort pour tous les hommes. L'*excuse* aussi, en cas de prévarication, est dans l'*ignorance de la loi* révélée, selon les paroles de Jésus-Christ : « Celui qui a connu la loi et qui a péché contre elle, recevra un châtiment rigoureux; celui qui ne l'a pas connue et qui a péché, recevra un châtiment léger. » Telle est la doctrine de l'Evangile, très-digne en tout de la justice de Dieu, selon les idées que nous en donne la raison que nous avons reçue de Dieu. Mais il n'est dit nulle part, et il n'est même nullement concevable qu'il y ait ni qu'il puisse y avoir une *ignorance* quelconque *qui ait plus de vertu que les sacremens*, qui sont la source de la vie spirituelle, ni qui puisse en aucune *sorte consacrer les vices*, qui sont, dans tout état de cause, la mort de l'ame. Maintenant je demande s'il est permis d'établir des idées et des expressions révoltantes, et même (il faut le dire) blasphématoires sur une hypothese inadmissible sous tous les rapports. C'est d'un côté une faute contre le bon sens, qui défend de supposer ce qui ne saurait être, parce qu'on n'en peut jamais rien conclure : c'est d'un autre côté offenser la religion, d'imaginer un état quelconque qui soit plus avantageux à l'homme pour son salut, que les secours qu'elle lui fournit : c'est faire injure au grand dessein d'un Dieu rédempteur, aux lumieres qu'il a voulu apporter lui-même, de supposer des *ténebres* dont il serait *indiscret et cruel* de nous tirer, un *aveuglement* qu'un ministre de l'Evangile pût se croire obligé de *respecter*. Quoi! c'est ce ministre même, chargé par état de porter le flambeau de la foi, qui *se hâterait de le cacher sous le boisseau?* Mais, en ce cas, les missionnaires qui se *hâtent* au contraire de le faire briller dans les contrées où regne une *ignorance*

assurément bien involontaire, sont donc *indiscrets et cruels!* Et pourtant nous les regardons de tout tems, et avec l'Eglise, comme les émules des apôtres, comme les héros de la religion, comme les martyrs de la charité.

Je ne connais d'exemple d'un semblable écart dans aucun prédicateur orthodoxe, et l'abbé Poulle n'y a nullement remédié en ajoutant: » Mais nous savons que toute ignorance volon» taire et affectée, loin d'être une excuse, est » elle-même un crime de plus, etc. » Et peut-elle jamais être autre chose chez les Chrétiens? S'il eût voulu l'opposer à celle qui, étant toute naturelle, porte avec elle son excuse, il pouvait, comme on a fait cent fois, effrayer son auditoire de la justice et de la grandeur des châtimens, proportionnée à la grandeur du bienfait rejeté. Jésus-Christ a donné l'exemple de ces menaces en vingt endroits de l'Evangile, et ne manque pas de les opposer à l'indulgence promise à ceux qui, ayant moins reçu, auront à rendre un moindre compte. Je ne suis pas surpris qu'on se soit si souvent et si heureusement servi de ce moyen : quel champ pour l'éloquence, que la déplorable condition de ceux qui n'emploient que pour se perdre, tout ce qui leur a été prodigué pour les sauver! Mais l'abbé Poulle a voulu aller plus loin, et s'est égaré : il a voulu donner du nouveau, et certes le nouveau est ici bien malheureux.

En général, c'est un des vices de son esprit, de passer presque toujours le but, et ce vice n'est pas médiocre dans ce même sermon, où il y a, comme dans tous les autres, des beautés de détails et de diction; il gémit sur la décadence de l'art de la chaire, et sur l'altération de l'esprit du ministere: et il a raison, il y a d'abord ici des choses bien dites, mêlées bientôt à d'autres qui pé-

chent, ou par le fond, ou par les formes. « Ne » le dissimulons pas, mes très-chers freres : » nos instructions ont dégénéré ; elles se ressen» tent de la corruption des mœurs qu'elles com» battent ; elles ont perdu de leur premiere onc» tion en perdant de leur ancienne simplicité. » Nous nous le reprochons en gémissant, vous » nous le reprochez peut-être avec malignité ; » mais ne vous en prenez qu'à vous-mêmes. A » quoi nous avez-vous réduits ? L'apôtre aurait » rougi d'employer les armes de la sagesse hu» maine pour confondre des païens mêmes ; et » pour attirer des Chrétiens, *nous nous voyons contraints de déployer tout l'appareil de l'éloquence la plus flatteuse*. La mission de Dieu, la science des saints et la soif du salut des ames ne suffisent plus à présent pour se produire au grand jour ; il faudrait l'assemblage des talens les plus rares. La délicatesse du siecle a fait un art de la prédication de l'Evangile, et, nous osons le dire, le plus difficile, le plus périlleux, et en un certain sens *le plus inutile de tous les arts*. Trop de méthode, trop d'apprêts, trop de parure : plus de gravité, plus de mouvemens, plus de chaleur, plus d'ame. On nous force d'être orateurs : quel titre ! Il ne nous est plus permis d'être apôtres. »

Avec plus de nuances et plus de mesure, ce morceau serait excellent ; mais c'est ce qui manque le plus à l'auteur. Dire qu'on est *contraint de déployer tout l'appareil de l'éloquence la plus flatteuse*, c'est dire qu'on a cette *éloquence*, et tout ce qui peut ressembler à l'amour propre est choquant dans tout orateur, à plus forte raison et combien plus dans un orateur chrétien ! Ce n'était pas ainsi qu'il fallait s'y prendre pour subordonner ce qui dépend de l'art humain à ce qui est de l'esprit de la mission

évangélique; car c'est là qu'il fallait se borner, puisque cet art en lui-même n'est point condamnable, et que les Ambroise, les Augustin, les Chrysostôme n'ont pas *rougi* de l'employer. Saint Paul, il est vrai, se glorifie de ne point faire usage de ce qu'il peut y avoir de persuasif dans les paroles de la sagesse humaine : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* Mais il faut songer que les apôtres étaient assez puissans en œuvres pour avoir moins besoin de l'être en paroles, et que les miracles peuvent se passer des périodes. Il n'y a point de figure de rhétorique qui soit jamais aussi *persuasive* que cette parole de saint Pierre à un malheureux perclus : *Levez-vous et marchez : Surge et ambula.* Dieu, qui proportionne toujours les moyens de sa miséricorde aux tems et aux personnes, a donc pu permettre qu'aux miracles, qui n'étaient plus nécessaires à la foi établie, les ministres de la parole substituassent tout ce que l'éloquence peut donner de force et d'expression au zele. Il ne s'agit que de conserver à cette éloquence le caractere analogue à son objet; et comme l'objet est de sanctifier, ce caractere est celui de la sainteté. La mondanité en est l'opposé; il faut donc éviter tout ce qui est mondain en soi, et l'esprit du monde est si différent de celui de la religion, que rien n'est plus facile que de les discerner, et que si on les confond dans un même langage, c'est la faute de l'homme et non pas des choses. Ce n'est pas non plus que l'un ait jamais besoin de l'autre; car bien loin que l'esprit du monde puisse servir l'esprit de religion, il ne peut jamais que lui nuire. Je dirais donc à l'abbé Poulle : Vous n'êtes point *contraint à l'appareil d'une éloquence flatteuse ;* vous avez doublement tort de vous exprimer ainsi : c'est un éloge indirect sous la forme d'une apologie, et l'un et l'autre sont mal en-

is et hors de propos. Si votre prédication ne
'e que l'*appareil de la plus flatteuse élo-
e*, elle n'est pas bonne. Et pourquoi y se-
ous plus *contraint* que vos prédécesseurs,
que Bourdaloue et Massillon? Ni l'un ni
e ne manquait d'*art*, et n'a cru devoir mé-
l'*art*; mais tous deux l'ont soumis aux con-
ces du genre. Tous deux ont été à la fois
*irs et apôtres*; et pourquoi donc ces deux
s'excluraient-ils? L'*art* consiste à les ac-
·, et cet *art* est bon et utile en soi. Il pres-
*méthode* que vous avez tort de blâmer, et
ncore de négliger; mais il proscrit *l'apprêt*,
*ure* que vous avez tort de rechercher. L'art
re les condamne partout dès qu'il y a du
à plus forte raison dans la prédication.
ci n'est en aucun sens *un art inutile*, en-
noins *le plus inutile de tous*; cette exagé-
est indécente, et vous auriez dû sentir
en l'on peut en abuser. Ignoriez-vous que
même *la parole* ne germerait que dans
eule ame, elle ne serait rien moins que
e? que ce qu'elle n'opere pas aujourd'hui,
opere demain? Et n'est-ce rien qu'une ame
t Dieu, et n'est-il pas défendu de *lui mar-
es momens*?

nd l'abbé Poulle dit: « Plus (1) de gravité,
de mouvemens, plus de chaleur, plus
ne, » il fait en chaire l'office d'un critique,
ı est très-déplacé. Il ne paraît pas s'être
que la critique tombait en grande partie
i, car nul n'a moins de *gravité*. Sa *chaleur*
aucoup plus de tête que d'*ame*, et ses *mou-*

---

e qui veut dire: *Il n'y a plus de gravité, etc.*
.r aurait dû éviter cette petite équivoque du mot
ui pourrait signifier aussi: *Il faut plus de gra-
v*.

*vemens* sont souvent désordonnés, et ne sont pas toujours ceux du genre. Mais en voici un qui est louable.

« O mon Dieu ! séparez notre cause d'avec » celle de ce peuple : *Discerne causam meam* » *de gente non sanctâ*. Nous voyons avec douleur » votre parole sacrée tomber tous les jours dans » un plus grand décri : devions-nous l'exposer » à des mépris certains? Nous avons cru qu'à la » faveur de quelques ornemens elle trouverait » grâce dans un siècle aussi délicat que dépravé » C'est un artifice, j'en conviens, mais c'est l'ar- » tifice de la charité, qui met tout en œuvre » pour vous gagner ces esprits indociles : leur » endurcissement ne fait que trop notre justifi- » cation. »

Oui, pourvu que ces *ornemens* soient ce qu'ils doivent être ; et l'abbé Poulle paraît l'avoir su du moins en spéculation, comme on va le voir ; mais l'a-t-il mis en pratique ? Rarement, pas même dans l'endroit où il en parle, et qui est remarquable. « Nous nous résoudrons, puisqu'il » le faut, à relâcher un peu de la simplicité » évangélique, et nous accorderons à votre fai- » blesse quelques ornemens ; mais prenez garde, » des ornemens *sagement ménagés*, *assortis à* » *l'Evangile*, *aussi graves que la vérité*, qu'elle » puisse elle-même avouer à la face des autels ; » des ornemens qui la servent plutôt qu'ils ne » la parent, et qui, loin de l'affaiblir et de l'al- » térer, facilitent ses succès et son triomphe. »

Cela serait fort bon dans un Traité sur l'éloquence de la chaire ; mais n'est-ce pas oublier et compromettre la *gravité* du ministere, que de descendre ainsi à composer avec un auditoire chrétien, à détailler devant lui le plan de composition que l'on croit devoir suivre ? N'est-ce pas encore ici un double tort ? Ce que dit l'abbé

Poulle, il fallait le faire sans le dire : il l'a dit et ne l'a pas fait. Que de choses, dans ses sermons, *accordées* beaucoup moins *à la faiblesse* des auditeurs, qu'à celle du prédicateur !

Encore quelques exemples de cette dispositions trop fréquente à outrer l'expression et les figures de pensée, qui est proprement la déclamation. Il s'agit de rappeler aux auditeurs cette vérité effrayante, que *la parole* qui ne les aura pas convertis les jugera : « Eh ! que faisons-nous ?
» Nous pensons les instruire, et nous *augmentons*
» leur aveuglement. Nous croyons toucher leur
» cœur, et nous l'endurcissons. Cette parole sainte
» est elle-même une pierre d'achoppement, con-
» tre laquelle ils viendront immanquablement se
» briser. *Nous sommes les meurtriers de nos fre-*
» *res*. » *Nous augmentons leur aveuglement* est trop fort : il devait dire : Nous rendons leur aveuglement plus coupable. Mais ce qui est hors de toute raison, c'est cette phrase, *nous sommes les meurtriers de nos freres*, qui ne peut jamais être vraie que du ministre prévaricateur qui dissimulerait les vérités nécessaires au salut ou les altérerait, et ce n'est ici ni l'un ni l'autre. Dans tout autre cas, la phrase n'offre qu'une exagération odieuse.

Il se plaint de ces censures frivoles et indécentes contre le talent des prédicateurs, et il ajoute : « *Eh ! quel droit avez-vous sur nous ?*
» Sommes-nous des orateurs bassement orgueil-
» leux qui venions mendier vos applaudisse-
» mens ? Vos applaudissemens ! Comme Chré-
» tiens, nous devons les craindre ; ils pourraient
» nous séduire : comme ministres de Jésus-Christ,
» *nous les méprisons :* ils nous dégraderaient.
» Vos applaudissemens ! Pour payer nos veilles,
» nos travaux, nos sueurs ! Nous les mettons à
» plus haut prix. *Il nous faut les plus grands sa-*
» *crifices*, des larmes amères, des sentimens de

» componction, des cœurs humiliés, brisés de
» douleur et de repentir, etc. »

N'est-ce pas avoir trop l'air de quereller son auditoire, au lieu de le toucher et de l'édifier? Cette apostrophe, *eh! quel droit avez-vous sur nous?* est dure et brusque; il ne s'agit point là de *droit*. *Nous méprisons vos applaudissemens, ils nous dégraderaient*, a le même défaut : c'est donner à l'humilité évangélique le ton de l'orgueil; c'est choquer maladroitement son auditoire et les bienséances. Il en est de même de cette phrase : *Il nous faut les plus grands sacrifices, etc.* Toutes ces tournures prétendent à la force, et n'ont que de la dureté. C'est à Dieu qu'*il faut les plus grands sacrifices, etc.* et non pas à son ministre; et l'on ne doit pas plus confondre ces choses-là dans l'expression que dans l'intention. « Levez-vous, grand Dieu.... voilà
» les prévaricateurs de votre loi enfermés dans
» votre temple. *Nous ne demandons pas* que vous
» envoyiez un ange exterminateur pour les dé-
» truire : ils sont nos freres. *Nous ne demande-*
» *rons pas* que vous armiez contre eux les mains
» sacrées de vos lévites comme vous fîtes autre-
» fois pour l'impie et barbare Athalie, etc. »
Tout est forcé dans ces mouvemens, dans ces rapports, dans ces figures. *Vous ne demandez pas!* Mais je le crois. Vous ne devez pas plus vous en défendre que vous ne deviez y penser; et qu'est-ce qu'Athalie fait là? Si ces Chrétiens sont venus dans le temple par *curiosité*, ils ont tort; mais Athalie y venait pour en enlever les trésors : est-ce la même chose? Cette mauvaise rhétorique gâte souvent les idées que l'orateur emprunte de l'Ecriture mal appliquée. S'agit-il de l'amour-propre, qu'il faut toujours combattre parce qu'il n'est jamais entierement soumis? l'abbé Poulle nous dit : « Barach triomphe

en vain de l'armée des Cananéens; sa victoire est imparfaite; Sisara leur chef s'est sauvé du carnage.... Ainsi l'on croit avoir laissé l'*amour-propre sur le bûcher* avec les autres victimes (dans une profession religieuse), et on la retrouve dans sa cellule; comme à Sisara, un peu de lait lui suffit pour toute nourriture, etc.» Abus d'esprit. Quel rapport de l'amour propre à Sisara? et qu'est-ce que l'*amour propre sur le bûcher, et un peu de lait pour nourriture? Sisara, le bûcher, le lait*, tout cela ne s'accorde pas plus ensemble qu'avec le sujet, qui est le sacrifice de l'amour propre. Tous ces ornemens ambitieux sont de vraies puérilités, puisqu'ils ne signifient rien et ne tendent à rien.

Opposons à tant de fautes le modele du bon dans le même sujet; écoutons Massillon traitant précisément le même fonds d'idées dans un sermon *sur la parole de Dieu*. La citation sera peut-être un peu étendue; mais craindrais-je ici qu'on se plaigne d'entendre trop long-tems Massillon? Ce morceau d'ailleurs vous attachera d'autant plus que vous serez à portée de confronter de bien près les deux orateurs, puisque l'un, en relisant absolument les mêmes choses après l'autre, paraît ne s'être occupé qu'à les redire autrement, et avoir voulu lutter contre l'original, tout en le suivant pas à pas. Vous allez juger si c'est avec succès.

« Parmi tous ceux qui nous écoutent, il en est peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges et en censeurs de la parole sainte. On ne vient ici que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent, pour faire des paralleles insensés, pour prononcer sur la différence des jours et des instructions. On se fait honneur d'être difficile; on passe sans attention sur les vérités les plus étonnantes, et qui seraient d'un plus

» grand usage pour chacun ; et tout le fruit
» retire d'un discours chrétien se borne à e
» mieux remarqué les défauts que tout au
» sorte qu'on peut appliquer à la plupart
» auditeurs ce que Joseph, devenu le sau
» l'Egypte, disait par pure feinte à ses
» Ce n'est pas pour chercher le fromen
» nourriture que vous êtes venus ici, c'est
» des espions qui viennent remarquer les e
» faibles de la contrée : *Exploratores esti*
» *deatis infirmiora terræ, venistis.* Ce n
» pour vous nourrir du pain de la pa
» chercher des secours et des remedes uti
» maux, que vous venez nous écoute
» pour trouver où placer quelques vain
» sures, et vous faire honneur de nos
» qui sont peut-être une punition terr
» Dieu sur vous, lequel refuse à vos cri
» ouvriers plus accomplis, et qui aura
» vous rappeler à la pénitence. *Expl*
» *estis, etc.*

» Mais de bonne foi, mes freres,
» faible que soit notre langage, n'en disc
» pas toujours assez pour vous confondr
» dissiper vos erreurs, et pour vous faire
» nir en secret des égaremens que vous
» vez vous justifier à vous mêmes ! Fa
» talens si sublimes pour vous dire que l
» cateurs, les avares et les hommes sans
» corde n'entreront pas dans le roya
» Dieu ; que si vous ne faites pénitenc
» périrez tous, et qu'il ne sert de rie
» possesseur du monde entier si l'on
» perdre son ame ? N'est-ce pas la si
» même qui fait toute la force de ces
» vérités ? et dans la bouche du plus o
» tous les ministres, seraient-elles m
» frayantes ? Et d'ailleurs, s'il était pe

*s recommander ici nous-mêmes* (comme le
it autrefois l'apôtre à des fideles ingrats,
attentifs à censurer la simplicité de son
rieur et de son langage, et *sa figure mé-
ıble*, comme il le dit lui-même, aux yeux
hommes, que touchés des fatigues et des
s infinis qu'il avait essuyés pour leur an-
cer l'Evangile et pour les convertir à la
, s'il était permis, nous vous dirions : Mes
s, nous soutenons pour vous tout le poids
ministere pénible; nos soins, nos veilles,
prieres, les travaux infinis qui nous con-
ent à ces chaires chrétiennes, n'ont point
tre objet que votre salut. Eh! ne méritons-
pas du moins que vous respectiez nos
es? Le zele qui souffre tout pour vous as-
r le salut, peut-il jamais devenir le triste
de vos dérisions et de vos censures? De-
dez à Dieu, à la bonne heure, pour la
e de l'Eglise et pour l'honneur de son
ıgile, qu'il suscite à son peuple des ou-
s puissans en paroles, de ces hommes que
tion seule de l'esprit de Dieu rend élo-
s, et qui annoncent l'Evangile digne de
élévation et de sa sainteté. Mais quand
y manquons, que votre foi supplée à nos
ours; que votre piété rende à la vérité dans
cœurs ce qu'elle perd dans notre bouche,
par vos dégoûts injustes, n'obligez pas les
stres de l'Evangile à recourir, pour vous
e, aux vains artifices d'une éloquence
aine, à briller plutôt qu'à instruire, et à
endre chez les Philistins, comme autre-
les Israélites, pour aiguiser leurs instru-
s destinés à cultiver la terre; je veux dire
ercher dans les sciences profanes, ou dans
ngage d'un monde ennemi, des ornemens
ıgers pour embellir la simplicité de l'E-

» vangile, et donner aux instrumens et aux ta-
» lens destinés à faire croître et fructifier la se-
» mence sainte, un brillant et une subtilité qui
» en émousse la force et la vertu, et qui met un
» faux éclat à la place du zele et de la vérité.
» *Descendebat ergo omnis Israël ad Philistiim,*
» *ut exacueret unusquisque vomerem suum et li-*
» *gonem.*

» Et voilà, mes chers freres, le défaut opposé
» à l'esprit de foi, l'esprit de curiosité. Vous
» ne distinguez pas assez la sainte gravité de
» notre ministere, de cet art vain et frivole qui
» ne se propose que l'arrangement du discours
» et la gloire de l'éloquence; vous n'assistez à
» nos discours que comme autrefois Augustin,
» encore pécheur, assistait à ceux d'Ambroise.
» Ce n'etait pas, dit cet illustre pénitent, pour y
» apprendre de la bouche de l'homme de Dieu
» les secrets de la vie éternelle, que je cherchais
» depuis si long-tems, ni pour trouver des re-
» medes aux plaies honteuses et invétérées de
» mon ame, que vous seul connaissiez, ô mon
» Dieu! c'était pour examiner si son éloquence
» répondait à sa grande réputation, et si ses
» discours soutenaient les applaudissemens que
» lui donnait son peuple. Les vérités qu'il annon-
» çait ne m'intéressaient point, je n'étais touché
» que de la douceur et de la beauté du discours.
» *Rerum autem incuriosus et contemptor adsta-*
» *bam, et delectabar suavitate sermonis.*

» Et telle est encore aujourd'hui la situation
» déplorable d'une infinité de fideles qui nous
» écoutent, lesquels, chargés de crimes comme
» Augustin, liés comme lui des passions les plus
» honteuses, loin de venir chercher ici des re-
» medes à leurs maux, viennent y chercher de
» vains ornemens qui amusent les malades sans
» les guérir, qui font que nous plaisons au pé-

r, mais qui ne font pas que le pécheur se
ıise à lui-même. Ils viennent, ce semble,
dire ce que les habitans de Babylone di-
t autrefois aux Israélites captifs : Chan-
.ous les cantiques de Sion : *Hymnum can-*
*ıobis de canticis Sion.* Ils viennent chercher
nonie et l'agrément dans les vérités sérieu-
: la morale de Jésus-Christ, dans les soupirs
triste Sion, étrangere et captive, et veulent
ıous pensions à flatter l'oreille en publiant
ıenaces et les maximes séveres de l'Evan-
*Hymnum cantate, etc.*
vous qui m'écoutez, et que ce discours
·de, rentrez un moment en vous-mêmes :
: sort est comme déploré aux yeux de
; vos plaies invétérées ne laissent presque
d'espoir de guérison ; vos maux pressent ;
ns est court ; Dieu, lassé de vous souffrir
is si long-tems, va enfin vous frapper et
surprendre : voilà les malheurs éternels
ıous vous prédisons, et qui arrivent tous
urs à vos semblables. Vous n'êtes pas loin
'accomplissement : nous vous montrons
ıive du Seigneur suspendu sur votre tête,
êt à tomber sur vous ; et loin de frémir sur
ıites de votre destinée, et de prendre des
ıres pour vous dérober au glaive qui vous
ıce, vous vous amusez à examiner s'il
ɜ et s'il a de l'éclat, et vous cherchez dans
ɾrreurs mêmes de la prédiction les beautés
iles d'une vaine éloquence. Grand Dieu !
le pécheur paraît méprisable et digne de
quand on l'envisage dans votre lumiere !
ır, mes frères, sommes-nous donc ici sur
tribune profane pour ménager, avec des
les artificieuses, les suffrages d'une assem-
oisive, ou dans la chaire chrétienne, et à
ace de Jésus-Christ, pour vous instruire,

» pour vous reprendre, pour vous sanctifier au
» nom et sous les yeux de celui qui nous envoie?
» Est-ce ici une dispute de gloire, un exercice
» d'esprit et d'oisiveté, ou le plus saint et le plus
» important ministere de la foi? Et pourquoi
» venez-vous vous arrêter à nos faibles talens, et
» chercher des qualités humaines là où Dieu seul
» parle et agit? Les instrumens les plus vils ne
» sont-ils pas quelquefois les plus propres à la
» puissance de sa grâce? Les murs de Jéricho ne
» tombent-ils pas, quand il lui plaît, au bruit
» des plus fragiles trompettes? Eh! que nous
» importe de vous plaire si nous ne vous chan-
» geons pas? Que nous sert d'être éloquens si
» vous êtes toujours pécheurs? Quel fruit nous
» revient-il de vos louanges si vous n'en retirez
» vous-mêmes aucun de nos instructions? Notre
» gloire, c'est l'établissemement du regne de
» Dieu dans vos cœurs. Vos larmes toutes seules,
» bien mieux que vos applaudissemens, peuvent
» faire notre éloge, et nous ne voulons point
» d'autre couronne que vous-mêmes et votre sa-
» lut éternel. Ainsi soit-il (1). »

(1) On croit avec beaucoup de vraisemblance, que c'est ce même sermon qui opéra une conversion qui fit beaucoup de bruit dans le tems, et dont j'ai entendu parler cent fois dans ma jeunesse, comme d'un fait public et avéré. Un homme de la cour allait à un opéra nouveau qui attirait de bonne heure un grand concours. Son carrosse se trouva arrêté près des Quinze-Vingts par une double file de voitures, dont les unes étaient pour l'Opéra, et les autres pour le sermon que Massillon devait prêcher ce jour-là dans l'église des Quinze-Vingts, qui, comme on sait, était voisine du Palais-Royal, où était alors la salle de l'Opéra. Cet homme, impatienté, après avoir attendu assez long-tems, demanda ce qui pouvait occasionner la concurrence de tant de voitures, la plupart en sens contraire. On lui dit que c'était pour entendre Massillon qui allait prêcher.

Il y a ici tout ce qui manque à l'abbé Poulle; s'il est de la critique de faire voir comment on mal fait, il est du génie de montrer en tout mment il fallait faire. Quelle prodigieuse difrence d'esprit et de langage! Mais aussi quelle fférence d'effet! L'abbé Poulle se met partout avant, fait à la fois son propre éloge et la cenre des autres. Massillon s'oublie entierement, met tout ce qu'il peut y avoir de faiblesse et imperfections dans les prédicateurs, sous la tection de la charité chrétienne. Il ne gourude point son auditoire, il ne lui conteste int *le droit* de censure : il se contente de faire tir combien l'usage de ce droit est cruel tre celui qui parle, et insensé dans ceux qui utent. Il ne recommande point le ministere l'étalage des qualités et des moyens oratoires, is par les veilles, les travaux, les fatigues, , au défaut du mérite, sollicitent au moins dulgence. Au lieu de dire : *Eh! quel droit z-vous sur nous?* il dit : « Eh! ne méritonsous pas qu'au moins vous respectiez *nos eines?* » L'un ressemble à l'arrogance; l'autre d'une modestie qui désarmerait la malignité me. Au lieu d'enseigner ce que doit être l'oeur chrétien, il dit : *Demandez à Dieu qu'il cite des ouvriers puissans en paroles, etc.* Il se de bien de dire : *On nous force d'être orateurs*, qui est à la fois faux et vain : il dit avec autant noblesse que de simplicité : « N'obligez pas

---

! dit-il, *je ne l'ai jamais entendu, et on en dit tant de veilles! Il faut que je profite de l'occasion puisque je tout porté, et que peut-être ne trouverai-je plus de e à l'Opéra.* Il en trouva heureusement au sermon, semblait d'ailleurs, comme on vient de le voir, s'asser particulierement à lui, et lui dire : *Tu es ille* Il en sortit tout autre qu'il n'y était entré, n'alla plus Opéra, mais à l'église, et non plus par curiosité.

» les ministres de l'Evangile à recourir, pour » vous plaire, aux vains artifices d'une éloquence » humaine. » Il ne se défend pas contre la légèreté et la témérité de l'esprit critique avec une amertume qui ne convient qu'à l'amour propre blessé; il en déplore la folie avec une sincere et profonde douleur, qui est celle de la charité. Quoique cette folie soit très-*méprisable*, il évite de prendre jamais sur lui l'expression du mépris. Il s'écrie : « Grand Dieu ! que le pécheur paraît » *méprisable* quand on l'envisage dans votre lu» miere ? » Et avec cette tournure, le mépris même ne peut plus blesser personne. Il connaît trop les bienséances pour dire crument et grossierement : *Vos applaudissemens, nous les méprisons : il nous faut des larmes, etc.* Il dit avec la plus touchante onction, et avec ces tours simples et vrais qu'elle inspire : « Que nous im» porte de vous plaire si nous ne vous changeons » pas? Que nous sert d'être éloquens si vous êtes » toujours pécheurs? Quel fruit nous revient-il » de vos louanges si vous n'en retirez aucun de » nos instructions? » Et comme ces phrases sont précises sans être seches, obscures ni incompletes! S'il parle des *larmes*, c'est pour dire avec la même simplicité : « Vos larmes seules peuvent » faire notre éloge, bien mieux que vos applau» dissemens, et nous ne voulons d'autre couronne » que vous-mêmes et votre salut éternel. » Et c'est ainsi qu'avec les expressions connues de l'Ecriture, il ne commande pas les larmes, mais il les fait couler.

Il ne dégrade pas *la sainte gravité* du ministere jusqu'à convenir avec ses auditeurs de l'espece d'*ornemens* qu'il croit permis; il préfere de caractériser d'une maniere supérieure, et en deux phrases fort courtes, ceux qu'il ne faut pas lui demander. « Ces vains ornemens qui amusent

» les malades sans les guérir, qui font que nous » plaisons au pécheur, mais qui ne font pas que » le pécheur se déplaise à lui-même. »

Si nous cherchons ici le choix des ornemens convenables, qui les a connus mieux que Massillon, qui les tire presque tous des livres saints, mais en leur conservant le caractere et l'intention du genre, l'instruction? Quoi de plus ingénieux, mais en même tems de plus vrai et de plus frappant que la comparaison des curieux de sermons avec celle des *espions*, *exploratores*, qui viennent découvrir les endroits faibles de la contrée, *infirmiora terræ*? Et quel rapport de circonstances dans toutes les parties de la comparaison, comme dans celle des Israélites *aiguisant leurs instrumens de labour chez les Philistins*, comparaison qui n'est pas moins heureuse que la premiere! Celle du glaive lui appartient, et pourrait ne paraître que de l'esprit si tout ce qu'il y a d'esprit dans cette pensée, *vous vous amusez à examiner si le glaive brille*, ne devenait pas, indépendamment de la justesse de rapprochement, d'un sérieux effrayant après qu'il a peint le glaive prêt à frapper.

Esprit, talent, imagination, goût, onction, convenances de toute espece, observées avec le tact le plus délicat, et le tout sans la moindre apparence de recherches ni d'effort, voilà ce que vous avez pu voir, Messieurs, dans un morceau de quelques pages; et tout le reste est de la même perfection, et s'éleve même, quand il faut, à des beautés et à des effets du genre sublime. Beaucoup d'esprit, un talent très-inégal et un goût très-peu sûr, c'est tout ce qu'on peut trouver dans l'abbé Poulle, depuis les deux premiers discours par où j'ai commencé cette analyse.

La même différence se fait sentir toutes les fois que cet écrivain se rencontre dans ce même pa-

rallele, qu'il n'a pas craint de risquer plus d'une fois. L'homélie de Massillon *sur l'Enfant prodigue* est renommée par le pathétique, et l'on sait combien l'auteur abonde généralement en cette partie, éminente dans le genre comme dans son talent. Elle est très-peu de chose dans l'abbé Poulle, et se montre à peine chez lui, hors dans ce que vous avez vu *sur l'Aumône*. Ce n'est pas que sa composition soit froide; elle a les mouvemens et les tours que peut lui fournir l'imagination: ce n'est pas non plus qu'elle soit seche, puisqu'elle n'est que trop figurée; mais elle n'est presque jamais animée de ce feu intérieur qui se répand de l'ame dans le style, et de là se communique à l'auditeur ou au lecteur. Le feu de l'abbé Poulle brille sans échauffer, parce que c'est le feu de l'esprit, et l'on peut dire aussi que ses figures sont plus souvent du vernis que du coloris, parce qu'il ne sait pas les fondre, les nuancer, les graduer. Voyons-le à côté de Massillon, dans cet endroit de la parabole de l'Enfant prodigue, qui est d'un si touchant intérêt, même sans aucun des secours de l'art, dans le moment où il s'écrie : *Surgam et ibo ad patrem*, et ensuite dans la réception du pere de famille.

« Ah! je me leverai, *surgam*. Voilà le langage » de la pénitence, voilà la premiere expression » du cœur nouveau que la grâce vient de créer » en lui. Je me leverai, je tromperai la vigi- » lance du maître impitoyable qui me tyran- » nise, je sortirai de cette terre étrangere que » désolent la famine et la mort : *surgam*. Je me » leverai malgré les railleries des libertins, mal- » gré la révolte de mes sens, malgré les répu- » gnances de la nature, malgré l'ascendant de » mes passions : *surgam*. Je me leverai quoi qu'il » m'en coûte; et que m'en coûtera-t-il? Qu'ai-

» je encore à sacrifier? Hélas! j'ai tout donné » au monde, ou le péché m'a tout ravi. Je ne » puis offrir que mes larmes, mes regrets et l'a- » veu de mes crimes. N'importe! plein de con- » fiance, je me leverai et j'irai : *surgam et ibo.* » Mais où ira ce fils infortuné, ce pécheur af- » fligé? Lui reste-t-il quelque asyle? Où ira-t- » il? Pouvez-vous le demander? Il ira vers son » pere : *ibo ad patrem.* Quoi! vers ce Dieu qu'il » a outragé avec tant d'audace? Qu'il ne s'y » trompe pas; il n'est plus son pere; c'est un » Dieu vengeur : qu'il redoute plutôt son indi- » gnation.... Il ne craint que son inimitié et son » absence; il ne craint que de ne pas assez l'ai- » mer. — Mais comment pourra-t-il le fléchir?.. » Que vous connaissez peu la puissance de l'a- » mour divin qui l'enflamme! Cet amour est » plus fort que les habitudes les plus invétérées; » il en brise toutes les chaînes : il est plus fort » que le respect humain; il le brave : il est plus » fort que la mort; il en triomphe : il est plus » fort que la justice de Dieu; il la désarme : il » est plus fort que le souverain juge; il en fait » un pere : *surgam et ibo ad patrem.* »

Pourquoi ce morceau, dont la marche est pressée, dont les tournures sont vives, produit-il si peu d'émotion? C'est que l'art s'y montre trop à découvert, et qu'ici surtout il fallait se laisser aller tout entier à l'épanchement du cœur, se mettre à la place du Prodigue et du pécheur pénitent dont il est la figure, au lieu de découper pour ainsi dire tout ce fonds de vérité et de pathétique en dialogue, en interrogations, en discussions : *mais où ira-t-il?... Il ira vers son pere.... Mais comment pourra-t-il le fléchir? Que vous connaissez mal*, etc.; et ces phrases monotones et symmétrisées sur l'amour divin : *il est plus fort et il brave : il est plus fort et il triom-*

*phe : il est plus fort et il désarme!* Cela pourrait n'être point mal ailleurs; ici tout cela est trop arrangé pour ne pas refroidir. Mais écoutez le maître, le grand maître; vous croirez presque que tout le monde aurait dit comme lui : *Quivis speret idem :* et vous savez que, surtout dans le pathétique, c'est le trait de la perfection. Dès les premieres phrases où il peint les combats intérieurs du Prodigue, les larmes sont prêtes à couler, tant il y a de vérité dans la peinture, tant les teintes en sont profondément tristes et douloureuses ; et dès que le Prodigue parle, il est impossible que nos larmes ne se mêlent pas aux siennes.

« Combattu par ces agitations infinies qui par-
» tagent le cœur sur le point d'un changement,
» par cette vicissitude de pensées qui se défen-
» dent et qui s'accusent, cherchant les ténebres
» et la solitude pour s'y entretenir plus libre-
» ment avec lui-même, laissant couler des tor-
» rens de larmes sur son visage, n'étant plus
» maître de sa douleur, baissant les yeux de con-
» fusion, et n'osant plus les lever vers le ciel,
» d'où il attend néanmoins son salut et sa déli-
» vrance, que tardé-je donc encore, dit-il d'une
» voix qui ne sort plus qu'avec des soupirs? Qui
» me retient encore dans les liens honteux que
» je respecte? Les plaisirs? ah! depuis long-tems
» il n'en est plus pour moi, et mes jours ne sont
» plus qu'ennui et qu'amertume. Les engage-
» mens profanes et la constance mille fois pro-
» mise? mais mon cœur était-il à moi pour le
» promettre, et de quelle fidélité vais-je me pi-
» quer pour des créatures qui n'en ont jamais eu
» pour moi? Le bruit que mon changement va
» faire dans le monde? mais pourvu que Dieu
» l'approuve, qu'importe ce qu'en penseront les
» hommes? Ne faut-il pas que ma pénitence ait

» pour témoins tous ceux qui l'ont été de mes
» scandales ? Et d'ailleurs, que puis-je craindre
» du public, après le mépris et la honte que
» m'ont attirés mes désordres ? L'incertitude du
» pardon ? ah ! j'ai un pere tendre et miséricor-
» dieux ; il ne demande que le retour de son en-
» fant, et ma présence seule réveillera toute sa
» tendresse. »

Qui est-ce qui ne sentira pas combien ces seuls mots, « Ah ! j'ai un pere tendre et miséricor- » dieux, » sont au dessus de toute l'analyse dialoguée et de toutes les définitions compassées que nous donne l'abbé Poulle sur l'amour divin ! Mais continuons.

« Je me leverai donc, *surgam*. Je ferai un ef-
» fort sur la honte qui me retient, et sur ma
» propre faiblesse. J'irai dans sa maison sainte,
» où il est toujours prêt à recevoir et à écouter
» les pécheurs : *ibo ad patrem*. Je suis un enfant
» ingrat, rebelle, dénaturé, indigne de porter
» son nom, il est vrai ; mais il est encore mon
» pere. »

Ne semblerait-il pas que ces paroles, « Je suis » un enfant ingrat, etc. » sont à tout le monde ? Gardez-vous de le croire : elles ne sont qu'au génie ; car il n'y a que lui qui sache parler comme la nature, et qui obtienne aussi les mêmes effets.

« *Ibo ad patrem*. J'irai répandre à ses pieds
» toute l'amertume de mon ame, et là ne faisant
» plus parler que ma douleur, je lui dirai : *Mon*
» *pere, j'ai péché contre le ciel et devant vous* ;
» contre le ciel, par le scandale et le déréglement
» public de ma conduite ; contre le ciel, par les
» discours d'impiété et de libertinage que je te-
» nais pour me calmer et m'affermir dans le
» crime ; contre le ciel, parce que, comme un
» vil animal, je n'ai jamais levé les yeux en

» haut pour le regarder et me souvenir que c'é-
» tait là ma patrie et mon origine; contre le
» ciel, par l'abus honteux que j'ai fait de sa lu-
» miere, et de tous les jours qui ont composé le
» cours de ma vie triste et criminelle : *peccavi in*
» *cœlum.* »

C'est là que l'analyse n'est pas froide, parce qu'elle est toute de choses et de sentimens, et non pas de mots et de formes, où il n'y a que de la recherche et de la symmétrie.

.... « Quel changement et quel exemple plein
» de consolation pour les pécheurs! La grâce
» abonde où le péché avait abondé. Il semble,
» ô mon Dieu! que vous vouliez être particulié-
» rement le pere des ingrats, le bienfaiteur des
» coupables, le Dieu des pécheurs, le consola-
» teur des pénitens. Aussi, comme si tous les ti-
» tres pompeux qui expriment votre grandeur et
» votre puissance n'étaient pas assez dignes de
» vous, vous voulez qu'on vous appelle (1) *le*
» *pere des miséricordes et le Dieu de toute conso-*
» *lation.* »

Voilà comme il convient de parler de l'amour de Dieu pour nous; aussi ces expressions sont celles de l'Ecriture : c'est là que Massillon nourrissait son génie et son éloquence, et c'est ce qui lui fournit des mouvemens et des expressions qui ont bien un autre mérite que le brillant de l'abbé Poulle : « Il semble, ô mon Dieu! que vous
» vouliez être particulierement le pere des in-
» grats, etc. » Cette expression est sublime, quoiqu'elle paraisse ou plutôt parce qu'elle paraît simple. Comme elle est profondément sentie! Et l'abbé Poulle a aussi voulu caractériser ici cet amour; mais comment? « Le salut, la
» vie, dit le prophete, voilà sa volonté, voilà

(1) *Pater misericordiarum et Deus totius consolationis.*

» son desir, voilà sa soif, et si nous osons le » dire, voilà sa passion. *Vita in voluntate ejus.*» L'effort n'est pas la force : ce passage suffirait pour le prouver. L'auteur exagere autant qu'il est possible les idées et les mots; il va jusqu'à donner à Dieu de *la passion*. Et que tout cet échafaudage est loin de cette attendrissante apostrophe où Massillon invoque *le pere des ingrats*, *le Dieu des pécheurs*, etc. ! C'est l'esprit qui tâche, et le cœur qui se répand ; et si jamais ce principe que vous avez entendu chez les Anciens, *pectus est quod disertum facit*, *l'éloquence est dans le cœur*, a dû se réaliser de la maniere la plus sensible, c'est sans doute dans les orateurs d'une religion qui est toute dans le cœur.

L'abbé Poulle a-t-il assez consulté le sien et le nôtre dans l'entrevue du pere et du fils? Voici le morceau, dont le commencement est bien, mais dont la fin est extrêmement mauvaise. « A » peine l'Enfant prodigue se montre-t-il dans » l'éloignement, que son pere l'aperçoit : *Cùm* » *autem adhuc longè esset, vidit illum pater il*» *lius.* Il ne fallait pas moins que les yeux d'un » pere pour le reconnaître de si loin et dans un » état si déplorable. *Vidit*, il le voit : que ce premier regard est puissant ! Le pardon est déjà dans l'ame du pere; la misere lui fait oublier l'ingratitude. A l'aspect de cet objet pitoyable, ses entrailles sont émues de compassion; *la nature, jusqu'alors assoupie, se réveille comme d'un sommeil profond; elle se déclare avec toutes ses flammes; elle emporte le pere vers cette partie de lui-même qui vient se rejoindre à son principe; il croit acquérir une nouvelle existence.* »

Tout est également faux, tout est également froid dans les dernieres lignes de ce morceau, qui promettait plus et mieux. A quoi donc pen-

sait l'auteur avec sa *nature assoupie qui se réveille ?* Eh ! c'est parce qu'elle a toujours veillé dans le cœur du pere, c'est parce qu'elle a été si long-tems *assoupie* dans celui du fils, que l'impression de ce moment est si puissante sur tous les deux. Quelle méprise ! quelle étourderie ! Comme l'esprit se méprend aisément quand il se met à la place du cœur ! Mais aussi comme il gâte tout ! Quelle *nature* que celle qui *se déclare avec toutes ses flammes*, et cette *partie* qui *vient se rejoindre à son principe !* Je ne saurais dire combien il y a de glaces dans ces *flammes*, et combien ce jargon philosophique me fait mal. Ce n'est pas la faute de la bonne philosophie ; mais déjà, comme vous le voyez, cet abus des expressions abstraites, devenu depuis une manie épidémique, une peste dans les beaux-arts, commençait à corrompre le talent même. Il est si aisé d'écrire des *flammes !* Et combien nous avons vu de *flammes* comme celle-là ! et combien d'écrivains *brûlans*, et de styles *brûlans*, et d'ouvrages *brûlans*, qui n'ont produit qu'un froid mortel !.... Retournez vîte à Massillon qui n'a point de *flammes*, et n'en parle jamais, mais dont le cœur échauffe si doucement le nôtre.

Une heureuse chaleur anime ses discours.

disait Boileau en parlant d'Homere, et c'est la seule fois qu'il s'est servi de ce mot de *chaleur*, prodigué de nos jours si abusivement, comme nous le verrons en son lieu, et devenu la poétique universelle.

« Le pere de famille ne se contente pas de cou-
» rir au-devant de son fils retrouvé ; il se jette à
» son cou, il l'embrasse, il le baise ; son cœur
» peut à peine suffire à toute sa tendresse pater-
» nelle ; ses faveurs sont encore au dessous de sa
» joie et de son amour : *Cecidit super collum*

» *ejus et osculatus est eum.* Il retrouve son fils » qu'il avait perdu : *Perierat et inventus est.* Il » le retrouve, à la vérité, sale, hideux, déchiré; » mais ce qui devrait allumer ses foudres, ne ré» veille que son amour; il ne voit en lui que ses malheurs; il ne voit plus ses crimes. *Perierat et inventus est.* Il n'a pas oublié que c'est ici un enfant ingrat et rebelle; mais c'est ce souvenir même qui le touche; il voit revivre un enfant qui était mort à ses yeux; il recouvre ce qu'il avait perdu : *Cecidit super collum ejus et osculatus est eum.* Image tendre et consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, et des consolations secretes que Dieu fait sentir à une ame dès les premieres démarches de son retour vers lui! *Cecidit, etc.* O clémence paternelle! ô source inépuisable de bonté! ô miséricorde de mon Dieu? Eh! que vous revient-il donc du salut de la créature? » C'est là encore un trait de sentiment que cette derniere phrase, un mouvement admirable, digne de terminer cette effusion de sensibilité.

En continuant d'examiner de près les défauts du style de l'abbé Poulle, nous trouverons qu'il manque d'harmonie et de variété. Les critiques superficiels s'imaginent trop aisément que le style qui n'est pas dur est nombreux. C'est se tromper beaucoup : l'harmonie oratoire, comme l'harmonie poétique, est une véritable science, presque toute d'instinct, il est vrai, dans le petit nombre d'écrivains heureusement organisés, mais dont leurs propres travaux, leurs études, leurs réflexions leur expliquent les regles, et dont la pratique ou l'oubli se démontrerait facilement si ce genre d'analyse ne devenait pas trop minutieux par rapport à l'importance des objets qui nous occupent. Nous pouvions nous

le permettre dans la poésie, où il est beaucoup plus sensible, parce que l'oreille demande encore bien plus au poëte qu'à l'orateur : ici nous nous bornerons à vous rappeler que l'orateur ne doit cependant pas la négliger, ni pour l'auditeur ni pour le lecteur, et que dans l'éloquence du dernier siecle vous avez vu quel était le prix et l'effet de cette partie de l'art. Elle manque à l'abbé Poulle : tout homme un peu familiarisé avec les grands écrivains qui ont connu le nombre de notre prose, la diversité de ses tours, le mouvement de ses phrases et la grâce de ses constructions, s'apercevra que l'abbé Poulle en a fort peu senti ou étudié les ressources; que la plupart de ses phrases sont coupées uniformément et comme en lignes paralleles; qu'il affectionne ou affecte beaucoup trop les mêmes formes de style, et particulierement deux des plus faciles, l'exclamation ou l'apostrophe, et l'énumération des parties. Ces deux figures de diction sont fort belles quand elles sont ménagées à propos; mais l'art exige qu'on s'en passe communément, et qu'on ait soin de passer d'ordinaire d'une forme de phrase à une autre, et que dans une même phrase on varie encore la structure des membres qui la composent. C'est en quoi Massillon a excellé en prose, comme Racine en vers, et c'est un des charmes qui attachent à la lecture de leurs ouvrages ceux mêmes qui ne pourraient pas s'en rendre compte. Mais un orateur est obligé d'en savoir le secret et la théorie, et l'abbé Poulle n'y a guere pensé. Il n'est pas rare de trouver chez lui des apostrophes redoublées jusqu'au dernier excès : des paragraphes entiers et fort longs en sont entierement composés. Il ne prodigue pas moins l'énumération, soit des analogies, soit des oppositions. En voici des exemples tellement abusifs,

qu'ils suffiront pour prouver la justice du reproche.

« Quel débordement de corruption ! quelle » agitation dans les esprits ! quelles opinions ! » quels systemes ! quelles mœurs ! quel avilissement ! quels scandales ! quelles passions ! quelles » idoles ! quel luxe ! quelles ruines ! quels forfaits ! » Quand on procede de cette maniere, il semble qu'il n'y ait pas de raison pour finir, à moins que les mots ou l'haleine ne vous manquent, et cela peut faire peur. Voici des endroits où la monotonie est encore plus fatigante, parce qu'elle se joint à l'affectation. « Ce sentiment » une fois fixé devient goût ; ce goût devient attrait ; cet attrait devient faiblesse ; cette faiblesse devient passion ; cette passion devient » ivresse ; cette ivresse devient frénésie ; cette » frénésie n'a plus de nom : elle est tous les » crimes. » Le dernier trait est beau ; car il est vrai que tous les crimes sont au moins en germe dans une passion extrême. Mais c'était une raison de plus pour restreindre la gradation antérieure à deux ou trois traits tout au plus, à ceux qui sont réellement marqués, comme faiblesse, passion, frénésie. C'est là qu'il fallait se borner. Le reste est une sorte de découpure morale, indigne non-seulement de la chaire, mais de toute diction oratoire. C'est un synonyme subtil et même fort équivoque, des mots *sentiment*, *goût* et *attrait* : je ne sais trop si l'*attrait* n'est pas avant le *goût*, et le *goût* avant le *sentiment* : je ne me soucie pas de l'examiner, surtout ici ; mais je suis très-sûr que cette décomposition morale est beaucoup trop alambiquée pour la chaire, et n'a rien d'instructif pour l'auditoire : il y a ici complication de fautes.

Deux pages après, même monotonie, et encore plus vicieuse, parce qu'elle tient bien plus

de place : il s'agit toujours des passions. « La » naissance n'a point de lustre qu'elles ne ter» nissent ; l'éducation n'a point d'empreinte » qu'elles n'effacent ; le cœur n'a point de se» mences de vice qu'elles ne développent ; l'état » propre n'a point de décence qu'elles ne bles» sent ; la pudeur n'a point de barrieres qu'elles » ne franchisent ; la société n'a point de nœuds » qu'elles ne rompent ; l'amitié n'a point de » lois qu'elles ne violent ; la religion n'a point » de sacrement qu'elles ne profanent ; la con» science n'a point de cris qu'elles n'étouffent ; la » raison n'a point de lumieres qu'elles n'obs» curcissent ; la probité n'a point de sentimens » qu'elles n'éteignent ; la nature n'a point de » droits qu'elles n'immolent ; le ciel n'a point » de foudres qu'elles ne bravent. »

Oh ! certes en voilà trop. Comment voulez-vous qu'à la fin de la phrase on se souvienne du commencement, quand elle a fait passer si rapidement devant nos yeux cette multitude d'objets ? On n'est qu'étourdi et las, et l'on ne songe qu'à respirer quand on voit que l'orateur peut enfin respirer lui-même.

Après les amas d'analogies, voici des amas d'oppositions. « ( Dans le ciel ) nous n'aurons » besoin ni de justice, il n'y a point d'iniquité ; » ni d'humilité, il n'y a point d'amour propre ; » ni de patience, il n'y a point d'épreuves ; ni » de zele, tout y est saint ; ni de tempérance, il » n'y a point de cupidité ; ni de force, il n'y a » point d'obstacle ; ni de prudence, il n'y a point » de piége ; ni de vigilance, il n'y a point d'en» nemis ; ni de compassion, il n'y a point de » malheureux ; ni de prieres, il n'y a point de » besoin ; ni de foi, il n'y a point de voile ; ni » d'espérance, il n'y a point de retardement. »

J'ai souvent remarqué, aux lectures publiques

adémie, que cette forme d'accumulation, :s moyens familiers de l'élocution plus :euse que saine, et l'un de ceux dont Thotre autres a le plus abusé, était volontiers lie. Elle n'en est pas moins fastidieuse en ême ; elle l'est immanquablement à la du cabinet, et jamais nos grands orae l'ont employée, au moins de cette ma- Quand ils assemblent les objets, et que le l'art le demandent, ils évitent l'inconde les faire papilloter pour ainsi dire à par l'uniforme concision des petites ; ils les distribuent en parties propor- :s, qui se pressent sans trop se ressembler, finissent par un résultat supérieur à tout e. Quant à l'applaudissement donné au étourdissant des énumérations en incises, facile à expliquer; c'est que rien ne favo- ıs une certaine rapidité de débit, qui enl'auditeur et le parleur à la fois, et qui ne foule de pensées en beaucoup moins s qu'il n'en faut pour les saisir; ce qui fait and on est au bout, l'auditoire est satisl'orateur et de lui, en supposant de part tre plus d'esprit qu'il n'y en a; car il est ailleurs que ces énormes énumérations ne .t encore dans le détail; et ici, par exemn'est pas vrai qu'il n'y ait, dans le ciel, *ilité* ni *priere :* il y a humilité, parce qu'il ıx à l'être créé de sentir que, n'étant rien -même, il n'est devenu tout ce qu'il est r Dieu et en Dieu : il y a priere, parce que ·ité, qui est immortelle, *prie* sans cesse, ɜs bienheureux, pour ceux qui peuvent ın jour, et de là même l'invocation des et des saints, à qui nous disons : *Priez ous.*

nous ramene aux nombreuses fautes de

justesse dans la pensée ou dans l'expression, d'autant plus choquantes chez l'abbé Poulle, qu'elles sont semées en foule dans un plus petit nombre d'ouvrages. Il se propose dans son sermon *sur le Ciel*, de nous faire voir *en quoi consiste la félicité que Dieu réserve à ses serviteurs*, et il dit pour la premiere partie : « Le juste, » heureux dans le ciel *parce qu'il se possede lui-* » *même, et qu'en lui il trouve ses œuvres et ses* » *vertus.* » Parmi les idées qu'il nous est donné de concevoir *de la félicité* céleste, jamais, ce me semble, on n'a compté celle-là. L'explication qu'en fait l'orateur dans la suite, en ôte à peu près le faux, et le ramene à la vérité sans qu'il y pense ; mais l'explication même aurait dû l'avertir qu'il n'y a nulle vérité dans cette proposition fort singuliere, que *la félicité du juste, dans le ciel, consiste d'abord en ce qu'il se possede lui-même.* L'Ecriture ne nous dit rien de semblable, et rien n'est plus contraire à l'esprit de notre foi. C'est uniquement et absolument dans la possession de Dieu que nous pouvons être et que nous serons heureux, et en cela même la foi est conforme à la philosophie. L'intelligence de l'homme, émanée de l'intelligence suprême, ne peut se reposer que dans la réunion à son principe. Elle ne peut en aucun sens *se posséder elle-même*, ou jouir d'elle même ; ce qui est la même chose : c'est l'attribut exclusif de l'être unique et parfait. Il n'est pas plus vrai qu'elle puisse être heureuse *en retrouvant en elle ses œuvres et ses vertus ;* elle ne peut y retrouver que sa fidélité aux inspirations de la grâce, et *ses œuvres et ses vertus*, qui se réduisent à ce seul mérite, ne peuvent pas faire sa félicité. L'Ecriture y est formelle, puisque le prophete dit à Dieu : « Vous nous donnerez la paix, car » c'est vous qui avez opéré toutes nos bonnes

» œuvres (1). » Je sais qu'il faut absolument le concours de notre volonté; mais si elle est toujours libre, elle est toujours mue pour le bien, par la grâce, qui demeure par conséquent le premier principe de tout bien (2); et c'est parce que ces deux choses sont inséparables en elles-mêmes, qu'il ne fallait pas les séparer, dans l'idée du bonheur que nous leur devrons. Il est impossible que, dans le ciel, le juste *retrouve en lui ses œuvres et ses vertus*, sans y retrouver en même tems les bienfaits de Dieu, et c'est cela même qui fera sa *félicité*, puisqu'on aime davantage le bienfaiteur à mesure que l'on connaît mieux ses bienfaits; et c'est une des vérités que l'abbé Poulle a le mieux développées dans son sermon. Mais, encore une fois, il soigne trop peu l'exactitude des idées et des expressions, qui, dans un interprete de la doctrine, est un devoir encore plus qu'un mérite. Sans doute il ne faut pas que le théologien se montre trop, mais il est encore bien plus dangereux qu'il manque dans le prédicateur. Qu'il nous dise, dans ce même sermon : « Ils ne seront plus des » mysteres pour nous ces liens puissans qui unis- » sent le monde visible au monde invisible, la » matiere à l'esprit, le tems à l'éternité, la na- » ture à la grâce, la terre au ciel, les hommes » à Dieu : » cela est bien rassemblé, et la précision ne nuit ni à la noblesse ni à la clarté; mais pourquoi ajouter : « Qu'il est doux d'embrasser » ainsi d'une *seule* connaissance toutes les mer-

(1) *Domine, dabis pacem nobis, omnia enim opera nostra operatus es nobis.* Isaïe.

(2) « *Sine me nihil potestis facere :* » C'est Jésus-Christ lui-même qui l'a dit, et cela seul aurait dû fermer la bouche aux Pélagiens, s'il était possible que les hérétiques fussent de bonne foi.

» veilles du Tout-Puissant, et d'en mesurer l'é-
» tendue! » *D'une seule connaissance!* Je n'en crois rien du tout; cela n'appartient qu'à Dieu, et l'abbé Poulle n'est ni plus exact ni plus fort en métaphysique qu'en théologie. C'est précisément parce que toutes *les connaissances* de l'intelligence créée sont par elles-mêmes successives, et parce que *les merveilles du Tout puisant* sont infinies, que nous concevons très-bien que l'éternité ne sera pas trop pour les comprendre et en jouir. Et voilà que je tombe encore ici sur une terrible énumération, qui sera la dernière que je citerai. « Nous découvrirons son ardeur dans
» les chérubins, son intelligence dans les esprits
» célestes, sa lumiere dans les prophetes, sa
» force dans les martyrs, son zele dans les apô-
» tres, sa science dans les docteurs, sa pureté
» dans les vierges, sa sainteté dans tous ses élus,
» ses figures dans les patriarches, les ombres du
» sacrifice de Jésus-Christ dans les cérémonies
» anciennes, la réalité dans le mystere de nos
» autels, son sang précieux dans les sacremens,
» sa vérité dans sa parole, son unité et son in-
» faillibilité dans l'Eglise, son sacerdoce dans les
» prêtres, son autorité dans les rois, sa sagesse
» dans l'équité des lois humaines, sa fécondité
» dans la terre, sa justice dans les enfers, sa
» magnificence au dessus des cieux. » Après tant d'exemples de cette profusion trop facile, je ne remarquerai rien ici, si ce n'est que j'ai déjà indiqué, qu'à force de vouloir diviser pour énumérer, on distingue ce qui n'est pas divisible, et certainement la sainteté, la pureté, l'intelligence de Dieu sont également dans tous les ordres d'esprits célestes.

« Etonnement de l'ame qui *soutient sans*
» *crainte l'examen de Dieu*, et qui peut sans
» danger *s'admirer et se servir à elle-même de*

» *spectacle!* » Toutes ces expressions ne sont pas assez ménagées. Il ne suffit pas de s'expliquer quatre lignes après, et de dire que *l'ame ne saurait se considérer sans retrouver Dieu en elle.* Il faut d'abord ne pas alarmer les oreilles par des termes qui semblent outrés quand ils sont seuls. Si l'on veut à toute force dire que *l'ame peut s'admirer sans danger*, au moins doit-on ajouter tout de suite, parce qu'elle ne peut s'admirer qu'en Dieu; encore est-il beaucoup plus convenable de dire que l'ame admire Dieu en elle, et qu'elle est à elle-même un spectacle, celui des miséricordes du Tout-Puissant. C'est en ce sens que le psalmiste disait ces paroles si touchantes : « Venez, entendez, ô vous tous » qui craignez Dieu, et je vous raconterai les » grandes choses qu'il a faites pour mon ame. » Ceux qui sont inspirés et remplis de Dieu *n'admirent* jamais que lui et non pas eux-mêmes, et cela doit être encore plus, s'il est possible, dans le ciel que sur la terre.

J'ai dit que l'abbé Poulle était sujet à outrer de toute maniere, et j'en rencontre des preuves de tous côtés. Il dit que la corruption générale, qui déjà s'avançait à la suite de l'irreligion, était *une preuve de la nécessité de la foi.* Rien de plus certain. Mais il ajoute avec son impétuosité plus politique que raisonnable : « Que les mi- » nistres évangéliques se taisent : elle n'a pas » besoin d'apôtre ni de défenseur; sa cause est » devenue celle de la société; l'irreligion s'est » blessée de ses propres armes; les yeux s'ou- » vrent; on voit le mal, etc. » Plût à Dieu! Il a vu vingt ans après combien il s'était trompé là-dessus, et en est convenu dans sa derniere prédication, comme on va le voir. Mais ce n'est pas là qu'est la faute. L'espérance, la probabilité du bien peut justifier le tour oratoire, qui en fait

une réalité. Ce qui est trop fort, c'est de s'écrier: *Que les ministres évangéliques se taisent.* Non, cette figure, qui serait bonne ailleurs, est hors du genre dont elle blesse les lois. En aucun cas les ministres évangéliques ne doivent *se taire*, et la foi, qui *n'a jamais besoin de défenseur* pour elle-même, puisque par elle-même *elle se justifie* assez, *justificata in semetipsâ*, a toujours besoin d'*apôtres* pour les fideles, parce que la foi ne se sépare pas de la charité.

« Prenez-y garde : dans le monde on est heu- » reux, *moins par son propre bonheur que par le* » *malheur des autres* : étrange félicité ! » Fort étrange en effet : si elle existait réellement, ce serait celle du méchant, et l'on sait assez que le méchant n'est point *heureux* : la sagesse suprême y a pourvu. L'auteur a voulu dire que souvent les avantages de l'un sont au détriment de l'autre; il répete, quatre lignes plus bas, ce qu'on avait dit mille fois dans les mêmes termes, de *ces dieux de la terre, qui pour faire un heureux font cent misérables.* Soit : on entend ces expressions; mais les siennes sont forcées et louches dans une phrase qui s'annonce pour sentencieuse par ces mots, *prenez-y garde :* on doit alors *prendre garde* soi-même à ce qu'on dit, et quelle que soit l'origine de la fortune, ou de la puissance, ou des hommes, il est généralement faux qu'on soit *moins heureux* par la jouissance de ces biens, quels qu'ils soient, que parce qu'ils sont enlevés à d'autres : cela ne peut arriver que dans le cas d'une rivalité haineuse, et c'est une exception. Si l'on est *heureux*, c'est par les jouissances plus ou moins illusoires que procurent ces biens, et qui seraient même souvent troublées si l'on n'éloignait, le plus qu'il est possible, l'idée des privations qu'elles peuvent coûter aux autres.

« Que vous prodiguera le monde ? Des plaisirs ?

» Plaisirs trompeurs : s'ils sont grossiers, ils dé-
» gradent ; s'ils sont délicats, ils s'émoussent ;
» s'ils sont continus, ils fatiguent ; s'ils sont ou-
» trés, ils détruisent ; s'ils sont honnêtes, *ils res-
» semblent trop à la vertu, ils vous dégoûtent.* »

Je n'entends pas trop comment *les plaisirs s'émoussent s'ils sont délicats :* il me semble que ce qui les émousse d'ordinaire, c'est la satiété plus que la délicatesse, et que les plaisirs *délicats* sont ceux qui *s'émoussent* le moins. Mais ce qui est bien plus inexcusable, c'est le dernier membre de la phrase. Si elle est générale ( et le commencement, *plaisirs trompeurs*, indique qu'elle doit l'être ), il est d'une fausseté révoltante de dire que *les plaisirs honnêtes vous dégoûtent, parce qu'ils ressemblent trop à la vertu.* Ce trait de satyre violente ne pourrait s'adresser qu'à des hommes à qui l'on reprocherait le dernier excès de la corruption ; encore pour ceux-là *le dégoût des plaisirs honnêtes* ne vient pas de ce qu'*ils ressemblent à la vertu*, mais de ce qu'ils n'ont pas plus le sentiment de ces plaisirs-là que de la vertu. Cette aversion pour la vertu en elle-même, caractere de quelques monstres, et par conséquent exception, n'est jamais devenue générale que dans les *révolutionnaires*, et l'on sait que c'est aussi la premiere fois que les exceptions monstrueuses sont devenues des généralités. J'ajoute sur ce même passage, que ni le moraliste ni le prédicateur n'ont besoin de calomnier les plaisirs pour apprendre à les craindre ; il suffit de les montrer tels qu'ils sont : la Providence a eu soin de mettre assez d'amertume au fond du vase pour faire redouter l'ivresse et le poison. Il ne s'agit donc que de combattre la séduction, qui vous en présente les bords couverts de miel et de fleurs, et c'est pour cela que la sagesse éleve la voix ; mais cette voix doit être celle de l'exacte

vérité, qui a déjà par elle-même trop de peine à se faire entendre. Si vous l'exagérez, on ne l'écoutera même pas : en voulant augmenter sa force, vous lui ôterez son autorité.

N'est-ce pas encore aller trop loin, que de s'écrier comme fait l'abbé Poulle, à propos des espérances mondaines : « Les fondez-vous sur un » mérite éclatant? *Ah! vous êtes perdus!* Ils » excitent l'envie plus que l'admiration, etc. » *Ah! vous êtes perdus!* est beaucoup trop fort, et tient trop de la déclamation. Le proverbe vulgaire a répondu fort raisonnablement à ces plaintes hyperboliques : *Il vaut mieux faire envie que pitié.* Quoi qu'en dise l'abbé Poulle, on n'est point *perdu* pour avoir *un mérite éclatant:* c'est en soi-même un moyen d'avancement en tout genre : et quant aux obstacles, aux dégoûts, aux retours fâcheux, aux disgraces éventuelles, n'avait-il pas un assez beau champ dans ce dessein de la sagesse suprême, qui a voulu qu'en ce monde, ce qu'il y a de meilleur en soi fût encore assez acheté et assez précaire pour nous avertir que le bien réel n'est pas ici? Il ne s'agissait pas de faire peur du mérite, mais d'enseigner que sa vraie récompense est dans celui qui le donne et qui *couronne ses propres dons*, pourvu qu'on se souvienne de les rapporter à lui.

L'abbé Poulle eut de bonne heure trop de réputation pour n'être pas appelé à prêcher le panégyrique de Saint-Louis devant l'Académie française : c'était une épreuve annuelle, proposée aux aspirans à l'éloquence de la chaire, et une lice assez éclatante pour qu'il fût honorable seulement d'y être admis. Ce qui peut paraître singulier, c'est que, dans ce genre, qui se rapprochait beaucoup plus de son talent que du sermon, il ne se soit nullement élevé au dessus de la portée ordinaire : il n'est qu'au dessus de la foule,

discours est resté au dessous de plusieurs
nt suivi. Il est médiocre en tout, si ce
ne la diction est plus soignée et plus cor-
sans doute parce qu'il se souvint qu'il
devant les juges du langage. Mais la me-
es idées y est plus d'une fois oubliée comme
rs. « Il faut en convenir : la sainteté la plus
mune est héroïque dans les rois; eux seuls
t à la religion des sacrifices dignes d'elle. »
pour la premiere proposition, qui pouvait
ndant être mieux énoncée; mais la seconde
absolument fausse, injurieuse à la *sainteté*
à la religion. Le prix des *sacrifices* est dans
cœur, et non pas dans les choses, et c'est
r cela que Dieu seul en est le vrai juge. Mais
n'est pas nécessaire d'être roi pour *sacrifier à*
*religion* ce que la faiblesse humaine peut avoir
e plus cher, et dès-lors il n'y a point de sacri-
ce plus *digne d'elle*. La maniere dont l'auteur
ppuie sa pensée n'est pas plus juste que la pen-
ée même. « Il est rare que les particuliers puis-
» sent satisfaire leurs passions. » Rien n'est plus
ommun; et oublie-t-il qu'entre un roi et les
*particuliers*, il y a les grands, les puissans, les
iches? Eh! ceux-là ont-ils donc tant de peine
à *satisfaire leurs passions?* « Il est plus rare
» qu'ils les satisfassent sans trouble et sans amer-
» tume. » Eh! les rois en sont-ils exempts? Qui
tait plus roi que Louis XIV? Et lisez l'histoire
le ses passions. Ah! ce n'est pas un privilege de
a royauté, d'ôter aux passions ce qui en est in-
séparable : la nature y a mis bon ordre. Tout ce
morceau n'est encore qu'une déclamation. Mais
il y a une expression fort belle : « Les passions
» des rois sont souveraines comme eux. » Oui,
c'est-à-dire qu'elles sont obéies : est-ce une rai-
son pour qu'elles ne soient pas troublées? Le
trouble est en elles-mêmes et dans leur objet, et

c'est-là que la *souveraineté* ne peut rien. Mais si l'abbé Poulle est souvent rhéteur, il a souvent aussi ce que peut avoir un rhéteur qui a du talent, et ce que je remarquais dans cette derniere phrase, de l'imagination dans le style, comme dans ce qu'il dit de l'espérance : « Elle nous » tient lieu d'une sorte d'immensité par les songes » infinis de l'avenir. » Ce mérite de diction est celui qui le distingue le plus, et ce n'est guere que par-là qu'il mérite une place distinguée. Mais il n'est pas non plus exempt, à beaucoup près, de mauvais goût, même dans cette partie; il péche trop fréquemment contre la propriété et la vérité des expressions. « Les adversités ne » laissent à l'homme que l'inflexible et outra» geuse vérité. » Le mot d'*outrage* emporte toujours l'idée d'une injustice quelconque, et la *vérité* ne peut s'accorder avec l'injustice. Cette critique, je l'avoue, est peut-être un peu sévere, et je ne la laisse subsister que pour mieux faire sentir combien il importe d'étudier le rapport des idées avec les expressions : c'est une des études les plus nécessaires pour se former l'esprit et le style. Mais voici des fautes bien plus palpables : « La foi le punit d'avance par *les foudres de ses terreurs.* » J'entendrais fort bien la terreur des foudres, mais non pas *les foudres des terreurs :* ce n'est pas là une métonymie, c'est une pure confusion de mots. « La foi épure les » passions; elle les *surnaturalise.* » C'est un néologisme bizarrement recherché. La foi, comme le dit l'auteur auparavant, *regle et captive les passions :* fort bien ! mais en y substituant des affections, des espérances, des desirs d'un ordre plus relevé, d'un ordre surnaturel, et qui ne sont point des *passions* dans le sens usuel de ce mot. C'est parce que l'idée de l'auteur n'était pas juste, qu'il a forcé son expression. « L'on

etombe enfin par inclination ou par lassitude
ux pieds de l'*idole* qu'on n'avait proscrite et
*lasphémée* que par devoir et par religion. »
semblage de mots discordans : on ne peut
isphémer que ce qui est sacré, et une *idole*
-elle sacrée ! Et comment *blaspheme*-t-on *par*
*voir et par religion ?* Ces mots, qui s'excluent,
ertissaient d'eux-mêmes l'auteur, que l'idole
i a été *proscrite*, rejetée, foulée aux pieds *par*
*voir et par religion*, n'a pas été et ne pouvait
s être *blasphémée*. « Il vole au ciel pour jouir,
il revient sur la terre pour mériter, il revole
u ciel *par toute* son ame. » Ces *concetti* sont
utant plus déplacés, qu'il s'agit d'un homme
foi ; ce qui n'invite pas à des jeux d'esprit.
is *revoler au ciel par toute son ame* est encore
; c'est emphase, jargon et barbarisme. On ne
e pas plus *par son ame* que par ses ailes.
Il est beaucoup moins blâmable d'appeler des
*limes intelligences* les sages ministres « que
a confiance et les bienfaits de Saint-Louis at-
achaient à sa personne. » Mais c'est blesser
s aucun profit l'usage reçu, qui affecte cette
ression de *sublimes intelligences* aux esprits
estes. Je laisse de côté quelques inélégances,
nme *en droiture* pour *directement*, et que je
remarque même que parce que cette locu-
n familiere est répétée ; des figures inexactes,
nme *en butte à la dépravation :* ces taches se-
ent peu de chose ou ne seraient rien dans un
le qui serait généralement sain. Mais il n'est
indifférent d'observer ce qui manque à des
rases où l'insuffisance d'expression rend faux
qui en soi-même serait vrai. « Quelque im-
nenses, quelque *excessifs* que soient les bien-
aits de Dieu, ils sont cependant *bornés*, et
ar-là même ils ne suffisent pas pour notre
arfait bonheur. » D'abord *excessifs* est un

mot très-impropre : l'*excès* est incompatible avec tout ce qui est de Dieu. Ensuite comment des bienfaits *immenses* sont-ils *bornés* ? Les termes se contredisent. Je sais qu'il voulait et devait dire : « Quoique par elles-mêmes les miséri- » cordes de Dieu n'aient point de bornes, ce- » pendant ses bienfaits sont ici-bas celles de » notre nature et du tems, etc. » Mais il ne l'a pas dit.

N'est-il pas singulier aussi que ce même écrivain, dont le défaut est de trop laisser voir un art qu'il faut toujours cacher, quelquefois en oublie absolument les lois les plus communes? Et cet étrange oubli s'offre à nous dans son meilleur ouvrage, dans l'exorde du discours *sur l'Aumône!* Comme il établit sa division sur des vérités générales, quoique son objet particulier soit de prêcher en faveur des prisonniers, il dit fort à propos : « Si d'abord nous paraissons nous » éloigner d'eux, notre sensibilité nous y rame- » nera sans cesse : pourrions-nous les oublier? » Ils sont si près de nous ! » Excellent jusque-là. Il ajoute : « *Nous aurons soin de marquer tous* » *nos retours par des traits pathétiques*, etc. » Eh ! faites-le sans le dire. Quelle inadvertance! Quel orateur a jamais dit qu'il *aura soin d'être pathétique*? Cela ne serait permis qu'à l'Intimé.

N'est-ce pas aussi prendre trop ce qui devait être pour ce qui est, que de nous dire des rois: « Ils ont les passions de l'humanité : il est rare » qu'ils en aient les vices. » Plût à Dieu ! mais ce qui est *rare* partout, c'est qu'avec des passions on n'ait pas les vices qui en sont les fruits; et comme les rois ont les unes, il n'est aussi que trop commun qu'ils aient les autres, et d'autant plus que chez eux ces passions ont plus d'encouragemens et moins de frein. Il faut les surmon-

r pour n'être point vicieux ; et cela est d'au-
nt plus beau dans les rois, que cela est plus
lfficile. Un avantage de leur rang, que l'auteur
ırait pu faire valoir avec autant de vérité que
'utilité, c'est qu'il est rare qu'un roi soit mé-
ıant, parce que nul n'a moins d'intérêt à l'être.
s ne font guere que le mal qu'ils laissent faire:
: dis ils font, car telle est la terrible compen-
tion de cet avantage dont je parlais, que de
ire mal ou le laisser faire est en eux presque la
ême chose devant les hommes, et encore plus
›vant Dieu.

Quoique les sermons sur le *ciel* et sur l'*enfer*
frent généralement les mêmes défauts qui, dans
ıbbé Poulle, se mêlent partout plus ou moins
ce qu'il a de beautés, ici pourtant ces dernieres
nt plus nombreuses et plus marquées, et par
ıséquent les autres sont plus rachetés et moins
nsibles. Ces deux sujets prêtant beaucoup par
x-mêmes à l'imagination, l'auteur était là
mme dans son élément : la sienne s'y montre
ec autant d'élévation que de richesses; mais
ıssi ces deux discours souvent tiennent plus
ı poëme où même du dithyrambe que du ser-
on. Celui de l'*enfer* a un autre inconvénient,
est qu'en ce genre l'amplification trop pro-
ngée (et une peinture de l'enfer ne saurait être
ıtre chose) émousse enfin le trait qu'elle veut
op enfoncer, et affaiblit l'impression qu'elle
›ut épuiser. C'est de la terreur, et on ne la
ıpporte pas long-tems : elle est trop pénible;
est un extrême, et la pensée ne soutient long-
›ms rien d'extrême : elle se détourne d'épouvante
u de lassitude. Bourdaloué a traité le même
ıjet, mais selon sa méthode, en s'occupant plus
'instruire que de décrire. Massillon, dont le
oût était plus exercé et plus délicat, n'a pas
ru devoir faire de sermon sur l'*enfer* : il s'est

contenté, dans celui du *mauvais riche*, d'y faire rentrer ce qu'un pareil tableau peut avoir à la fois de plus effrayant et de plus instructif, sans annoncer le dessein exprès d'effrayer pendant tout un sermon; ce qui en soi-même doit par avance diminuer l'effroi et amener la monotonie. A proprement parler, le ciel et l'enfer sont plutôt des sujets de réflexion et de méditation fréquentes, que des sujets de longues descriptions : si l'on prend ce dernier parti, il est très-difficile d'y éviter la rhétorique, que dans la chaire surtout on ne saurait trop éviter. Massillon en est venu à bout, parce qu'il s'est sagement borné. L'abbé Poulle, au contraire, s'y est jeté à corps perdu, mais souvent aussi avec une audace heureuse : c'est là qu'il a répandu le plus d'esprit et d'ornemens, et il a fait du moins de ces discours deux beaux morceaux de rhéteur. La péroraison de celui du *ciel* est une analyse très-bien faite et très-oratoire du pseaume *Lætatus sum*, et c'est ce qu'il y a de meilleur dans ce sermon, et ce qui est le plus beau d'un sermon. Son enfer n'est que le développement de deux grandes idées, l'une de Bossuet, l'autre de saint Augustin. Bossuet a dit que Dieu, tout puissant qu'il est, n'a rien trouvé de plus terrible pour se venger du pécheur, que son péché même, et c'était la conséquence de ce qu'avait dit saint Augustin, que Dieu étant essentiellement bon, ne saurait trouver en lui de quoi tourmenter les pécheurs, et qu'il ne les punit qu'en leur restituant leurs œuvres : d'où il suit que les peines de l'enfer ne sont en substance que le péché vu tel qu'il est, et avec tous ses effets propres. Ces idées sont de cette métaphysique profonde que la religion fait trouver à l'homme dans sa raison même, et il y a là plus de vrai génie que dans les magnifiques amplifica-

tions de l'abbé Poulle, où l'esprit, malgré tous ses efforts, laisse encore apercevoir sa petitesse en contraste avec la grandeur des objets. Je ne puis en donner de meilleure preuve que de mettre en regard Massillon et l'abbé Poulle dans deux morceaux très marquans, où l'un de ces écrivains est évidemment revenu sur toutes les idées de l'autre. Vous serez à portée de juger si, en se les appropriant, il les a fortifiées et embellies. Voici comment s'exprime Massillon dans son *mauvais riche*, sur le sort des réprouvés.

« Un mouvement plus rapide que celui d'un
» trait décoché par une main puissante, por-
» tera leur cœur vers le Dieu pour qui seul il
» était créé, et une main invisible les repoussera
» loin de lui. Ils se sentiront éternellement dé-
» chirés, et par les efforts violens que tout leur
» être fera pour se réunir à leur Créateur, à
» leur fin, au centre de tous leurs desirs, et par
» les chaînes de la justice divine, qui les en ar-
» rachera et qui les liera aux flammes éternelles.
» Le Dieu de gloire même, pour augmenter leur
» désespoir, se montrera à eux, plus grand,
» plus magnifique, s'il est possible, qu'il ne pa-
» raît à ses élus; il étalera à leurs yeux toute
» sa majesté pour réveiller dans leur cœur tous
» les mouvemens les plus vifs d'un amour insé-
» parable de leur être, et sa clémence, sa bonté,
» sa munificence, les tourmenteront plus cruel-
» lement que sa fureur et sa justice. Ici-bas,
» mes freres, nous ne sentons pas toute la vio-
» lence de l'amour naturel que notre ame a pour
» son Dieu, parce que les faux biens qui nous envi-
» ronnent, et que nous prenons pour le bien
» véritable, ou l'occupent, ou la partagent. Mais
» l'ame une fois séparée du corps, ah! tous ces
» fantômes qui l'abusaient, s'évanouiront; tous
» ces attachemens étrangers périront : elle ne

» pourra plus aimer que son Dieu, parce qu'elle » ne connaîtra plus que lui d'aimable. Tous ses » penchans, toutes ses lumieres, tous ses desirs, » tous ses mouvemens, tout son être se réunira » dans ce seul amour; tout l'emportera, tout la » précipitera, si j'ose le dire, dans le sein de son » Dieu, et le poids de son iniquité la fera sans » cesse retomber sur elle-même : éternellement » forcée de prendre l'essor vers le ciel, éternel- » ment repoussée vers l'abîme, et plus malheu- » reuse de ne pouvoir cesser d'aimer, que de » sentir les effets terribles de sa justice et de la » vengeance de ce qu'elle aime. »

Il fallait compter beaucoup sur ses ressources d'esprit et de diction pour jouter ici contre Massillon en redisant précisément la même chose. L'abbé Poulle en a trouvé, je l'avoue, et cela seul peut lui faire honneur; mais sont-elles suffisantes pour hasarder la comparaison? C'est ce que vous allez voir.

« Sur la terre, c'est le pécheur qui se défend, » et c'est Dieu qui le poursuit, qui ne peut » consentir à sa perte, qui heurte à la porte de » son cœur, qui l'appelle par sa grâce. Dans » l'enfer, tout rentre dans l'ordre : c'est Dieu qui » se refuse, et c'est le réprouvé qui le cherche; » son ame dégagée des liens *imperceptibles* qui » suspendaient la rapidité de sa pente natu- » relle, est rappelée malgré elle à toute sa des- » tination; elle se porte vers lui avec impétuo- » sité. Où vas-tu, ame criminelle? Tu voles au- » devant de ton juge! Ni cette *considération*, » ni les *alarmes*, ni le châtiment qu'elle se pré- » pare, ne sont pas capables d'arrêter l'*impul-* » *sion* vive *qui l'entraîne*. Elle s'élance par la » nécessité de sa nature, et toutes les perfections » divines qu'elle a outragées *s'empressent* de la » rejeter : elle s'éleve par le besoin immense et

» pressant qu'elle a de son Dieu, et son Dieu » la repousse par la haine nécessaire qu'il porte » au péché. Également malheureuse, et quand » elle s'efforce de s'approcher de cette source » de tous les biens, et quand elle en est arra- » chée avec violence; également tourmentée, » et lorsqu'elle sort d'elle même, et lorsqu'elle » est contrainte de s'y replonger, elle trouve » son Dieu sans pouvoir le posséder; elle se fuit » sans pouvoir s'éviter; elle passe successive- » ment des ténebres à la lumiere, et de la lu- » miere aux ténebres; elle roule d'abîmes en » abîmes, d'horreurs en horreurs; elle porte » l'enfer jusque vers le ciel; elle rapporte l'i- » mage du ciel jusque dans l'enfer même.»

Ce qu'il y a de mieux ici pour l'expression est la fin, depuis ces mots, *elle roule d'abîmes en bîmes, etc.*; ce qui vaut le mieux pour la pen- ée, c'est le commencement, ce contraste de ce u'est Dieu pour le pécheur sur la terre, et de ce u'il est dans le ciel. Mais d'ailleurs, et en total, uelle disproportion! Ne comptons même pour ien les fautes de langage; la négation *pas* qui st de trop; c'est une distraction: l'*impulsion* ui *entraîne*; c'est une impropriété: les liens *mperceptibles*, pour dire les liens secrets ou in- onnus; c'est un manque de justesse. Combien ncore d'expressions froides qui nuisent à l'effet! ette *considération*, ces *alarmes*, ces perfections ivines qui *s'empressent!* Vous ne trouverez oint cette espece de fautes dans les écrivains upérieurs, surtout dans les morceaux d'effet, arce que la conception et l'expression sont alors galement dans leur ame, et que l'ame est inca- able de cette froideur de diction qui est une es- èce de fausseté dans le sentiment: au contraire, elui dont l'imagination seule est échauffée, est rès susceptible de cet oubli. Mais observez sur-

tout le caractere général des deux
dans l'un l'opposition des idées prin
exprimée avec la plus grande énergie
et d'images; dans l'autre, elle est répé
tipliée dans une suite de petites an
mots, dont les unes n'ajoutent rien
et dans ce genre répéter n'est qu'aff
*trouve sans posséder, elle fuit sans*
puis *la lumiere et les ténebres, et les t*
*lumiere :* que tout cela est petit de
tableau tracé en deux lignes, en u
« Tout l'emportera, tout la précip
» l'ose dire, dans le sein de son Dieu
» de son iniquité la fera sans cesse re
» elle-même ! » C'est là que les mots
sont dans un rapport exact, et que
de la phrase acheve encore l'effet dan
imitative, *retomber sur elle-même :* c
ment peindre à l'imagination et à
objets qui semblent échapper aux sens
bien loin de marquer et de redoubler
de l'antithese dans un sujet austere e
tempere cette figure quand il s'en se
en efface presque la forme par la tou
et soutenue de sa phrase : « Eternelle
» de prendre l'essor vers le ciel, ét
» repoussée vers l'abîme. » Il n'app
tithese que dans un mot terrible, *ét*
et change sur-le-champ de construc
qui suit. Toute sa composition dans
est nombreuse, variée, grave, progres
Poulle n'a coupé l'uniformité de ses
tillantes que par ce seul mouvement
des éloges, *où vas-tu, ame crimin*
qui est-ce qui domine dans tout le rest
qu'on y sent ? De l'esprit, et quoi
l'esprit. C'est trop peu devant Mas
peu pour le sujet, trop peu pour le

Il a du moins, comme tous les prédicateurs (et c'est une justice qu'il faut lui rendre en finissant), connu et déploré tout le mal que devait faire l'irreligion affichée partout sous le nom de *philosophie ;* et la derniere fois qu'il prêcha, il crut devoir se rendre ce témoignage, et d'une maniere solennelle, comme s'il eût voulu prendre acte de ses pressentimens, au moment où ils étaient près de se réaliser.

« Hélas! depuis trente-cinq ans que nous exerçons le ministere de la parole dans cette capitale, que nous n'avons cessé de vous annoncer tous ces malheurs, et de vous en montrer le principe. Sentinelles vigilantes, du haut de la montagne où nous étions placés, nous avons sonné l'alarme à la premiere découverte de l'ennemi. Au moment que la Babylone maudite, après avoir long-tems préparé son poison, vous offrit en souriant la coupe de l'impiété, et que vous y portâtes avidement les mains, nous vous criâmes : Arrêtez, qu'allez-vous faire? Loin de vos levres cette coupe empoisonnée : vous buvez la mort. Tout est perdu, la religion, les mœurs, l'Etat. Vous ne regardiez alors nos prophéties que comme l'exagération d'un zele outré; nous-mêmes nous ne comptions pas qu'elles fussent sitôt accomplies. Mais un abîme attire un autre abîme. A mesure que l'irreligion s'est répandue, l'iniquité plus hardie s'est hâtée dans sa course ; elle a devancé nos prédictions ; elle n'aura désormais d'autres bornes que son impuissance. Que nous reste-t-il donc à vous prédire en descendant de la montagne? Nous le disons en gémissant : Les vengeances du ciel. Quel héritage vous laissons-nous, mes freres? Puissions-nous le détourner par nos vœux et par nos prieres! »

Il n'a pas eu sa part de cet *héritage* pas vu les *vengeances :* il est mort huit a la révolution, dont l'idée même n'entra nement pas dans celle des *vengeances* nonçait; nul, hors un prophete, ne pe ce qui n'a jamais été vu, et l'abbé comme tant d'autres, n'eut d'autre in que celle du zele. Ce zele n'a pas été tro le rapport très-prochain des causes a Mais quant à la nature et à l'étendue d rien n'en peut rendre compte que ces p l'Ecriture: « Seigneur, qui peut con » puissance de votre colere, et qui au » sure de vos vengeances (1)? »

Dans l'oraison funebre, l'abbé de l est celui qui de nos jours s'est fait le pl putation; mais ses ouvrages, s'ils ont e obtenir des succès du moment, n'ont pa faut pour soutenir le regard de la critiq preuve du tems: ils serviront surtout à combièn le mauvais goût avait influé, n des écrivains qui avaient beaucoup d L'abbé de Boismont a, même dans s des empreintes de génie oratoire; ma de connaissances, d'études et de réfle s'abandonna tout entier aux saillies d'i gination sans regle et d'un esprit sans il ne travailla ni ses idées ni son style, le défaut trop fréquent de justesse dans l et de propriété dans l'expression, l'affe l'obscurité, le jargon précieux et ento multiplicité des exclamations gratuites, barras des constructions vicieuses. Il n

---

(1) *Deus, quis novit potestatem iræ tuæ, et i tuo iram tuam dinumerare ?* Ps.

›p facile de prouver tous ces défauts par une
ıle de citations prises seulement dans quelques
ges; mais ce détail critique est trop peu inté-
ssant pour s'y arrêter dans un résumé où je
is mesurer tout sur l'importance des objets
i nous occupent, et de ceux qui nous appellent.
me contenterai d'observer que tant de défauts
entiels ne sont pas assez rachetés par des traits
sprit et d'adresse oratoire, ni même par un
it nombre de morceaux d'une beauté réelle,
qui font voir que l'auteur connaissait le ton
le style du genre, et qu'il aurait pu soutenir
n et l'autre s'il eût travaillé sur de meilleurs
ncipes, réfléchi davantage et cherché de bons
ıseils. Je vais rappeler le meilleur de ces mor-
ux: il est tiré de l'oraison funebre de Louis XV,
:'est celui que je citai dans un tems où, obligé
n rendre compte, la disproportion de son
: au mien, et la place qu'il occupait parmi mes
es, ne me permettaient que d'insister sur ce
était louable, et m'ordonnaient le silence
tout le reste.

ıl avait à parler de l'ascendant que prit dans
urope, vers l'année 1731, la politique modé-
du cardinal de Fleury, ascendant qui ne dura
long-tems.

« Ce fut, Messieurs, dans ces tems d'allégresse
t de prospérité qu'éclata ce *concert d'estime* (1)
ublique, si honorable à la mémoire de Louis.
l n'est point de voile, point de secret pour les
ertus des rois. Heureuse destinée! La modes-
ie ne leur dérobe rien; ils sont forcés par état
jouir de toute leur renommée: ce fut le
riomphe du jeune monarque. Connue, res-

(1) Ces deux mots ne s'accordent pas assez: la simple
*me*, même *publique*, ne peut se comparer à l'éclat d'un
*cert* de voix.

» pectée dans toutes les cours, prése
» seils de toutes les nations, son an
» le génie tutélaire. Sa droiture fut
» blic de l'Europe. Alors la réputati
» les victoires; la confiance enchaîı
» ment que les conquêtes; le cabi
» sailles fut le sanctuaire de la paix
» Ce n'était plus ce foyer redoutabl
» assemblait les noires vapeurs de
» et préparait ces volcans qui emb
» les Etats. Louis connaît le prix d
» le fragile honneur des triomphe
» la véritable gloire d'un roi cons
» braver les orages qu'à les détour
» les jalousies qu'à les éteindre, à p
» ligues qu'à les prévenir. Plein de
» il quitte ce tonnerre toujours all
» mains de son aïeul; il rend aux t
» une portion de cette milice noı
» appelle la guerre, en nourrit le g
» pétue les alarmes; il se montre se
» dire avec le poids naturel de sa
» le charme invincible de sa bonn
» de domination nouvelle; et com
» vient-elle pas l'ambition de tous
» ce à l'ombre des trônes qu'on de
» la fausseté réduite en art? Et si
» heureux est un opprobre lorsqu'
» hommes, quel nom mérite-t-il l
» les empires et qu'il se joue de
» du sang des peuples? Louis le mé
» à l'Europe étonnée un jeune roi ab
» ne craignant rien et ne voulan
» craint; et l'Europe se précipite v
» elle y dépose, par ses ambassade
» tentions, ses intérêts, ses espéran
» cette nation qui, comme un athlè
» essuyait fierement ses plaies, et

» Utrecht les restes d'une grandeur déchirée? Puis-
» sante et modeste, elle décide aujourd'hui, elle
» prononce; le même sceptre, plié par tant d'o-
» rages, est devenu l'arbitre de ces mêmes ri-
» vaux dont il avait été la terreur. Quelle su-
» blime intelligence a pu opérer ce prodige, un
» roi de vingt-quatre ans, sans armes, sans in-
» trigues, enchaînant tout, calmant tout par la
» seule impression de sa franchise et de son
» désintéressement! et l'estime de ce roi pourrait
» être un problême? Où vous placeriez-vous?
» Quel climat, quelle contrée choisiriez-vous
» pour la lui contester? Interrogez Londres,
» Vienne, Madrid, Constantinople, le nord et
» le midi; tout repose dans le silence sur la foi
» de son intégrité. Partout vous trouverez l'ac-
» tion bienfaisante de cette ame juste et modé-
» rée: ce bien, particulier à la France, était en
» même tems le bien de tous les peuples; il ap-
» partenait à toute l'Europe. » Voilà de l'éléva-
tion, des mouvemens, des images: voilà le style
de l'oraison funebre. La comparaison de l'athlete
est surtout d'une grande beauté.

La vieillesse de l'abbé de Boismont fut marquée par une singularité bien extraordinaire : c'est dans l'âge où l'on ne peut plus guere ni se corriger ni acquérir, c'est à soixante-dix ans qu'il fit un ouvrage où il paraît tout différent de ce qu'il avait été. Il fut chargé de prononcer un sermon pour l'établissement d'un hôpital militaire et ecclésiastique, et ce sermon, infiniment supérieur à ses oraisons funebres, est sans aucune comparaison ce qu'il a laissé de plus beau, ou plutôt c'est le seul monument de véritable éloquence qui reste de lui, le seul titre qui recommande sa mémoire aux connaisseurs. Là tous ses défauts ont entierement disparu, et sont remplacés par tous les mérites qui lui man-

quaient : il a de l'onction, de la vérité, du pathétique; ses moyens sont bien conçus et supérieurement développés, ses vues sont justes et grandes, ses expressions heureuses; il parle au cœur, à la raison, à l'imagination; en un mot, il est orateur. Il s'agissait de solliciter l'humanité en faveur de la vieillesse indigente de ceux qui ont consacré leur vie et donné leur sang à l'Etat: c'est la premiere partie de son discours. Il s'agissait d'assurer de même, dans un asile honorable, les secours nécessaires aux besoins et aux maladies de ceux qui ont vieilli au service des autels : c'est la seconde partie. Toutes deux sont dignement remplies, et la derniere surtout, qui était la plus délicate, a paru la mieux traitée. Il touchait à plus d'un écueil; il fallait écarter l'idée des reproches qui s'élevent depuis si longtems contre une classe d'hommes où l'on croit voir plutôt l'abus de l'opulence, que des droits à la compassison; il fallait combattre l'indifférence pour la religion, qui peut naturellement s'étendre jusqu'à ses ministres; et il s'y prend avec un art admirable. Sans contester le bien qu'a pu faire la philosophie avant qu'on l'eût dénaturée, il en prend avantage pour l'appeler elle-même à l'appui d'une religion bienfaisante, qu'il présente sous les rapports les plus intéressans en morale et en politique, comme la consolation du pauvre et la seule dépositaire de l'espérance, ce grand besoin de la faiblesse humaine. Il distingue surtout cette portion du clergé qui en remplit les devoirs et n'en a pas les richesses. Je crois devoir faire connaître ce morceau. Je me bornerai à cette seule citation.

« Le pasteur sur lequel la politique peut-être » ne daigne pas abaisser ses regards, ce ministre » relégué dans la poussiere et l'obscurité des » campagnes, voilà l'homme de Dieu qui le

» éclaire, et l'homme de l'Etat qui les calme.
» Simple comme eux, pauvre avec eux, parce
» que son nécessaire même devient leur patri-
» moine, il les éleve au dessus de l'empire du
» tems, pour ne leur laisser ni le desir de ses
» trompeuses promesses, ni le regret de ses fra-
» giles félicités: à sa voix d'autres cieux, d'au-
» tres trésors s'ouvrent pour eux; à sa voix ils
» courent en foule aux pieds de ce Dieu qui
» compte leurs larmes; ce Dieu, leur éternel
» héritage, qui doit les venger de cette exhéré-
» dation civile, à laquelle une Providence qu'on
» leur apprend à bénir les a dévoués. Les subsi-
» des, les impôts, les lois fiscales, les élémens
» mêmes fatiguent leur triste existence : dociles
» à cette voix paternelle qui les rassemble, qui
» les ranime, ils tolerent, ils supportent, ils
» oublient tout. Je ne sais quelle onction puis-
» sante s'échappe de nos tabernacles : le senti-
» ment toujours actif de cette autre vie qui nous
» attend, adoucit dans les pauvres toute l'amer-
» tume de la vie présente. Ah ! la foi n'a point
» de malheureux! Ces mysteres de miséricorde
» dont on les environne, ces ombres, ces figu-
» res, le traité de protection et de paix qui se
» renouvelle dans la priere publique entre le
» ciel et la terre, tout les remue, tout les at-
» tendrit dans nos temples; ils gémissent, mais
» ils esperent, et ils en sortent consolés.

» Ce n'est pas tout. Garant des promesses
» divines, ce pasteur, cet ange tutélaire, les réa-
» lise en quelque sorte, dès cette vie, par les
» secours, par les soins les plus généreux, les
» plus constans. Je dis les soins, et peut-être,
» hommes superbes, n'avez-vous jamais compris
» la force et l'étendue de cette expression. Pei-
» gnez-vous les ravages d'un mal épidémique,
» ou plutôt placez-vous dans ces cabanes infec-

» tes, habitées par la mort seule, incertai
» le choix de ses victimes : hélas ! l'ol
» moins affreux qui frappe vos regards,
» mourant lui-même ; épouse, enfans, t
» qui l'environne semble être sorti du c
» pour y entrer pêle-mêle avec lui. Si l'h
» du dernier moment est si pénétrante au
» des pompes de la vanité, sous le dais de
» lence, qui couvre encore de son fast
» gueilleuse proie que la mort lui ar
» quelle impression doit-elle produire d
» lieux où toutes les miseres et toutes le
» reurs sont rassemblées? Voilà ce que b
» le zele et le courage pastoral. La natur
» mitié, les ressources de l'art, le minist
» religion seul remplace tout ; seul au
» des gémissemens et des pleurs, livré lui-
» à l'activité du poison qui dévore tout
» yeux, il l'affaiblit, il le détourne; ce q
» peut sauver, il le console, il le porte
» dans le sein de Dieu; nuls témoins, n
» tateurs, rien ne le soutient, ni la gloire
» préjugé, ni l'amour de la renomm
» grandes faiblesses de la nature, auxqu
» doit tant de vertus; son ame, ses princ
» ciel qui l'observe, voilà sa force et sa r
» pense. L'Etat, cet ingrat qu'il faut p
» et servir, ne le connaît pas : s'occupe
» hélas ! d'un citoyen utile, qui n'a d'aut
» rite que celui de vivre dans l'habitud
» héroïsme ignoré? »

Nous avons de l'abbé de Besplas, mo
quelques années, un *sermon de la Cèn*
noncé à Versailles, et un Traité sur l'élo
de la chaire : l'un et l'autre est assez mé
et si j'en parle ici, c'est pour faire voir
que peut produire l'union de la chari
l'éloquence, et ce que la vertu peut ajo

lent. L'abbé de Besplas avait été long-tems
ıargé du ministere douloureux d'exhorter à
 mort ces malheureuses victimes des lois,
ıi ne sont pas toujours celles de la justice.
 avait entendu parler la conscience, qui
ɜ trompe guere à la vue de l'échafaud, et
'ait été à portée d'observer les méprises fu-
ɐstes, suite d'une procédure vicieuse; il était
ɐscendu souvent dans l'horreur des cachots;
le avait passé tout entiere dans son ame hon-
ête et sensible, et, oppressé de ce poids affreux,
n'avait pu s'en soulager qu'en promettant au
el et à son cœur de révéler des vérités ef-
ɪyantes à la bonté reconnue d'un jeune roi,
ıi dès-lors ne demandait qu'à connaître le bien
ıur l'exécuter. L'occasion se présenta, et,
ımmé pour prêcher devant le monarque, il
ıequitta de son vœu de la maniere que vous
lez entendre.

« Pardonnez, Sire: la confiance et le poids de notre ministere, notre cœur déchiré, nous forcent à vous révéler ici le plus grand sujet de notre tristesse : on n'offense pas votre clémence quand on met votre cœur magnanime sur la route des bienfaits et de la vérité. Pauvres infortunés! que ma bouche n'a-t-elle l'éloquence de Chrysostôme pour défendre vos droits! Si le trait qui perce notre ame arrive à celle de ce grand prince, quel soulagement à notre douleur! Oui, Sire, l'état des cachots de votre royaume arracherait des larmes aux plus insensibles qui les visiteraient. Un lieu de sûreté ne peut, sans une énorme injustice, devenir un séjour de désespoir : vos magistrats s'efforcent d'y adoucir l'état des malheureux; mais, privés des secours nécessaires pour *la réparation* de ces antres infects, ils n'ont qu'un morne silence à opposer aux plaintes des infor-

» tunés. Oui, j'en ai vu, Sire, et mon zele me » force, comme saint Paul, à honorer mon mi» nistere; oui, j'en ai vu qui, couverts d'une » lepre universelle par l'infection de ces repaires » hideux, bénissaient mille fois, dans nos bras, » le moment fortuné où ils allaient subir le sup» plice. Grand Dieu! sous un bon prince, des » sujets qui envient l'échafaud? Jour immortel, » soyez béni : j'ai acquitté le vœu de mon cœur, » de décharger le poids d'une si grande douleur » dans le sein du meilleur des monarques! » Et soit bénie aussi la charité, évangélique à la fois et patriotique, de cet apôtre de l'humanité! C'est l'humanité, en effet, c'est la religion, qui n'est que l'humanité élevée jusqu'à Dieu; c'est elle qui lui inspira le beau mouvement qui termine ce beau morceau. C'est ainsi qu'avec un bon cœur on ne peut manquer d'être éloquent, et que l'on est sûr d'émouvoir quand on est puissamment ému; le roi le fut autant qu'il est possible de l'être; l'impression qu'il éprouvait fut marquée et devint générale. Il s'écria, dès qu'il lui fut permis de parler après l'orateur, qu'il avait toujours ignoré ces abominations, que son intention n'était pas que ses sujets, même les plus coupables, fussent traités avec tant d'inhumanité, et ce ne fut pas le mouvement passager d'une pitié stérile: des ordres furent donnés sur-le-champ au grand aumônier de France de remédier à cet horrible abus; une commission fut établie pour veiller, sous ses ordres, à l'inspection et à la réparation des prisons publiques. Des cachots furent comblés; d'autres furent au moins rendus supportables : on commença enfin une réforme si nécessaire, qui n'est pas encore, il est vrai, portée jusqu'où elle doit aller, mais qui sans doute sera consommée avec d'autres non moins attendues; et nous en avons la premiere obligation à un ver-

ueux prêtre, qui, s'il n'eût pas tout le talent de on ministere, en sentit du moins toute la di- ;nité, en remplit courageusement le devoir, et it entendre des vérités importantes et coura- geuses dans une chaire où l'on avait trop souvent ait parler l'adulation.

Ce nouveau caractere que l'éloquence eccléiastique empruntait de l'esprit général, tourné rers les objets d'une réforme utile, se montrait le tous côtés. Un langage vraiment pastoral ré- ;nait dans les mandemens de plusieurs prélats; le celui de Lyon, qui combattait l'incrédulité vec des armes faites pour rendre la religion espectable même aux incrédules; de celui de 'oulouse, qui, se renfermant alors dans ses de- oirs d'évêque, s'élevait contre la coutume dan- ereuse d'entasser les sépultures dans les églises, t de disperser chaque jour, sur le pavé de nos emples, les cendres et les ossemens des morts, t les débris des tombeaux; de celui de Lescars, ui, à l'époque d'une de ces calamités épidé- iiques, où la mortalité des bestiaux appauvrit t désole les campagnes, d'une main répandait 'or dans le sein des indigens, et de l'autre adres- ait aux riches des exhortations pleines de force, e noblesse et de pathétique: vous en jugerez, Iessieurs, par ce passage, où l'auteur était d'au- ant plus fondé à donner la leçon, qu'il avait onné l'exemple:

« Un si noble devoir qu'imposent à chaque riche la nature et la religion, nous regarde à double titre, nous, ministres du Seigneur, *nourris des dons offerts sur son autel* (1), enrichis des largesses des peuples, nous qui, moissonnant où nous n'avons pas semé, et recueil-

(1) Vers d'*Athalie*.

» lant où nous n'avons pas labouré, jouissons
» de la rosée du ciel et de la graisse de la terre.
» Refuser à Dieu, en la personne de ses enfans,
» une partie de ses bienfaits, la refuser aux des-
» cendans des peres qui nous ont enrichis aux
» dépens de leur postérité, à ceux mêmes qui
» partagent avec nous le fruit de leurs travaux,
» ce serait, et pour vous, riches du siecle, et pour
» nous, ministres des autels, je ne dis pas une
» injustice, mais un sacrilége; je ne dis pas une
» ingratitude, mais un homicide digne du cour-
» roux du ciel et de l'animadversion des hom-
» mes..... Voulez-vous qu'armés de nos lois, et
» conduits par les magistrats qui en sont les dépo-
» sitaires, les pauvres vous demandent, riches du
» siecle, la portion de l'héritage que vous leur
» retenez? Voulez-vous qu'entrant dans nos
» temples (car le temple est fait pour l'homme
» et non pour l'Eternel, qui n'en a pas besoin),
» ils dépouillent le sanctuaire de ses ornemens
» les plus précieux, sans que les ministres des
» autels aient le droit de l'empêcher ni de s'en
» plaindre? Voulez-vous que de la maison du
» Seigneur ils passent dans celle du prêtre et du
» lévite, et que, les trouvant plongés dans l'a-
» bondance et la mollesse, ils s'indignent à leur
» aspect, ils s'emportent à des reproches, et les
» appellent en jugement comme ravisseurs des
» biens qui leur furent confiés pour un plus digne
» usage? »

## SECTION III.

### *Eloquence des panégyriques.*

La méthode que j'ai suivie nous a menés d'abord au barreau et dans la chaire, sur les traces de cette espece de révolution que la philosophie opérait dans l'éloquence; mais elle avait commencé, suivant l'ordre naturel, dans les com-

ıies littéraires. L'Académie française lui fut
vable d'un éclat nouveau et d'une considé-
ɔn dans le monde, toute autre que celle
lle avait eue jusque là.
n avait vu le tems où ce que le public ne
vait lire pouvait être couronné à l'Acadé-
, où l'on ne songeait pas plus à demander
pte aux vainqueurs de leur triomphe qu'aux
s de leur décision; où tout se passait en
ıce, et où, loin de craindre l'affluence dans
ıssemblées publiques, de compter les places
e distribuer des billets, les portes s'ou-
ent pour tout le monde, parce que les ama-
s ne faisaient pas foule; enfin où les récep-
s mêmes n'attiraient beaucoup de specta-
s que quand le nom du récipiendaire
illait la curiosité : les discours d'usage n'é-
ıt pas faits d'ailleurs pour y ajouter. On se
ıait plus ou moins mal-adroitement sur un
ıyeux protocole de louanges consacrées par
ɔutume à des noms qui depuis long-tems en
ınt surchargés jusqu'au dernier degré de la
té : seulement deux ou trois de ces hommes
, qui laissent des traces partout où ils ont
, Racine, Montesquieu, Buffon, Voltaire,
aient pu s'empêcher de jeter quelques lueurs
eur génie à travers ces complimens étudiés
ivoles,

. . . . . . . . . . Où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire.

VOLTAIRE.

ais vers le tems dont je parle, les ouvrages
oncours et les discours de réception com-
cerent à tirer l'éloquence académique du
le étroit et rebattu où elle était renfermée
ıis un siecle, et qui ne permettait presque
ı désigner qu'en ridicule. Le premier écrit

de ce genre, qui mérita le suffrage des connaisseurs, et qui a conservé leur estime, précéda de peu d'années l'époque signalée dans les annales littéraires, où l'Académie proposa les éloges de nos grands hommes. En 1755 elle avait donné un fort beau sujet, l'*Esprit philosophique*, d'après ces paroles de l'Ecriture; *Non plus sapere quàm oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem. Ne soyez pas plus sage qu'il ne faut, mais soyez sage avec mesure.* Tout devait être remarquable dans ce concours : la nature du sujet, qui annonçait déjà des vues plus hautes, et la profession de l'écrivain, qui traita en philosophe ce sujet philosophique, et la prodigieuse disproportion de ce discours avec tout ce que l'Académie avait jusque-là couronné. Le prix fut remporté par un jésuite; et quand vous aurez entendu, Messieurs, des morceaux de cet ouvrage, vous aurez peine à concevoir qu'un homme qui écrivait si bien, soit resté depuis dans une entiere inaction, ou du moins dans un silence absolu, et qu'il se soit refusé à son talent ou au public.

Dans la premiere partie il expose les caracteres de l'esprit philosophique; dans la seconde il en expose les limites. Il s'arrête dans la premiere sur le fameux Descartes :

« Il est aisé de compter les hommes qui n'ont
» pensé d'après personne, et qui ont fait pen-
» ser d'après eux le genre humain : seuls, et la
» tête levée, on les voit marcher sur les hau-
» teurs; tout le reste des philosophes suit
» comme un troupeau. N'est-ce pas la lâcheté
» d'esprit qu'il faut accuser d'avoir prolongé
» l'enfance du monde et des sciences? Adora-
» teurs stupides de l'antiquité, les philosophes
» ont rampé, durant vingt siecles, sur les traces
» des premiers maîtres. La raison, condamnée

» au silence, laissait parler l'autorité : aussi
» rien ne s'éclaircissait dans l'Univers; et l'es-
» prit humain, après s'être traîné mille ans sur
» les vestiges d'Aristote, se trouvait encore
» aussi loin de la vérité. Enfin parut en France
» un génie puissant et hardi, qui entreprit de
» secouer le joug du prince de l'école. Cet
» homme nouveau vint dire aux autres hommes,
» que, pour être philosophe, il ne suffisait pas
» de croire, mais qu'il fallait penser. A cette
» parole, toutes les écoles se troublerent; une
» vieille maxime régnait encore : *Ipse dixit.*
» Le maître l'a dit. Cette maxime d'esclave
» irrita tous les philosophes contre le pere de
» la philosophie pensante; elle le persécuta
» comme novateur et impie, le chassa de
» royaume en royaume, et l'on vit Descartes
» s'enfuir, emportant avec lui la vérité, qui
» par malheur ne pouvait être ancienne en
» naissant. Cependant, malgré les cris et la
» fureur de l'ignorance, il refusa toujours de
» jurer que les Anciens fussent la raison souve-
» raine; il prouva même que ses persécuteurs
» ne savaient rien, et qu'ils devaient désap-
» prendre ce qu'ils croyaient savoir. Disciple
» de la lumiere, au lieu d'interroger les morts
» et les dieux de l'école, il ne consulta que
» les idées claires et distinctes, la Nature et
» l'évidence. Par ses méditations profondes,
» il tira toutes les sciences du chaos, et,
» par un coup de génie plus grand encore,
» il montra le secours mutuel qu'elles devaient
» se prêter; il les enchaîna toutes ensemble, les
» éleva les unes sur les autres; et, se plaçant
» ensuite sur cette hauteur, il marcha, avec
» toutes les forces de l'esprit humain ainsi ras-
» semblées, à la découverte de ces grandes
» vérités que d'autres, plus heureux, sont venus

» enlever après lui, mais en suivant les sentiers
» de lumiere que Descartes avait tracés. Ce fut
» donc le courage et la fierté d'un seul esprit
» qui causerent dans les sciences cette heureuse
» et mémorable révolution dont nous goûtons
» aujourd'hui les avantages avec une superbe
» ingratitude. Il fallait aux sciences un homme
» de ce caractere, un homme qui osât conjurer
» tout seul avec son génie contre les anciens
» tyrans de la raison; qui osât fouler aux pieds
» ces idoles que tant de siecles avaient adorées.
» Descartes se trouvait enfermé dans le laby-
» rinthe avec tous les autres philosophes; mais
» il se fit lui-même des ailes et il s'envola,
» frayant ainsi une route nouvelle à la raison
» captive. »

Après avoir posé pour base de l'esprit philosophique la liberté de penser, il marque ainsi le point où elle doit s'arrêter.

« Quelles sont, en matiere de religion, les
» bornes où se doit renfermer l'esprit philoso-
» phique? Il est aisé de le dire : la Nature elle-
» même l'avertit à tout moment de sa faiblesse,
» et lui marque en ce genre les limites étroites
» de son intelligence. Ne sent-il pas à chaque
» instant, quand il veut avancer trop avant, ses
» yeux s'obscurcir et son flambeau s'éteindre?
» C'est là qu'il faut s'arrêter : la foi lui laisse
» tout ce qu'il peut comprendre; elle ne lui
» ôte que les mysteres et les objets impéné-
» trables. Ce partage doit-il irriter la raison?
» Les chaînes qu'on lui donne sont aisées à
» porter, et ne doivent paraître trop pesantes
» qu'aux esprits vains et légers. Je dirai donc
» au philosophe : Ne vous agitez point contre
» ces mysteres que la raison ne saurait percer;
» attachez-vous à l'examen de ces vérités qui se
» laissent approcher, qui se laissent en quelque

'te toucher et manier, et qui répondent de
ıtes les autres; ces vérités sont des faits
atans et sensibles, dont la religion s'est
nme enveloppée tout entiere, afin de
pper également les esprits grossiers et sub-
;. On livre ces faits à votre curiosité : voilà
fondemens de la religion; creusez donc
tour, essayez de les ébranler, descendez
ec le flambeau de la philosophie jusqu'à
te pierre antique, tant de fois rejetée
' les incrédules, et qui les a tous écrasés.
is lorsqu'arrivés à une certaine profon-
ır, vous aurez trouvé la main du Tout-
issant, qui soutient depuis l'origine du
nde ce grand et majestueux édifice, tou-
ırs affermi par les orages mêmes et le tor-
ıt des années, arrêtez-vous et ne creusez
; jusqu'aux enfers. La philosophie ne sau-
t vous mener plus loin sans vous égarer :
ıs entrez dans les abîmes de l'infini; elle
it ici se voiler les yeux comme le peuple,
remettre l'homme avec confiance entre les
ins de la foi.... Laissez donc à Dieu cette
it profonde, où il lui plaît de se retirer
ec sa foudre et ses mysteres. » Il est rare
la religion et la philosophie aient parlé
ngage aussi imposant et aussi majestueux.
le discours est écrit de ce style, et le goût
sprit de l'auteur ne s'y démentent pas un
nt.
ıs les panégyriques qui commencerent la
ation de Thomas ne valent pas à beaucoup
ce discours, jusqu'à l'*éloge de Descartes*, où
alent prit enfin quelque maturité, en même
qu'il commençait à prendre plus d'essor.
ıccès des *éloges du maréchal de Saxe*, *du*
*celier d'Aguesseau*, *de Duguai-Trouin*,
*ılli*, fut principalement dû à la supériorité

de ces sujets sur tous ceux qu'on avait couronnés depuis cent ans. Sans doute l'auteur annonçait du talent, mais encore plus de mauvais goût. Son style est dur, roide, tendu, monotone; il a de la force, mais elle est pénible; de l'élévation, mais elle est emphatique : il ne sait que procéder tour à tour, ou par de petites phrases coupées, ou par l'énumération et l'analyse, et l'un et l'autre fatigue également. L'accumulation continuelle des termes abstraits desseche et obscurcit sa diction, et les expressions parasites surchargent ses phrases; il a encore plus de tournures sentencieuses que de pensées, et cherche trop souvent à enfler des idées communes ou à répéter avec prétention ce qui avait été bien dit. Le terme propre et l'idée juste lui échappent fréquemment : il ne connaît ni l'art de lier ses phrases, ni celui d'enchaîner les objets dans un bel ordre, ni de passer de l'un à l'autre par des transitions heureuses, ni de faire de l'ensemble d'un discours un tissu où tout se tienne, et qui attache le lecteur; en un mot, il est dépourvu de trois qualités essentielles au genre oratoire, de sensibilité, de variété, et de grâce. Tel fut, pendant douze ou quinze années, cet écrivain qui ne montrait encore que beaucoup d'esprit et de connaissances, et qui cultivait l'un et l'autre par un travail opiniâtre. Il n'ignorait pas les reproches que lui faisaient les gens de goût, et l'impression fort différente que produisaient ses ouvrages lorsqu'on en faisait la lecture publique dans des assemblées que quelquels traits brillans ou énergiques peuvent si aisément séduire, et lorsqu'on les lisait ensuite avec une attention tranquille. Il était passionné pour la gloire, mais noblement; et il faut le compter parmi les écrivains dont l'exemple a prouvé qu'une belle ame embellit et enrichit le

aient, et ce que des efforts soutenus et réfléchis peuvent arracher à la nature. La péroraison de l'éloge de Dugai-Trouin, et un très-petit nombre de morceaux très-clair-semés dans ses autres discours, étaient jusque-là tout ce dont les connaisseurs lui savaient gré, et ce n'était à leurs yeux que quelques bons momens dans des déclamations de rhéteur. Le premier progrès marqué fut la derniere partie de l'*éloge de Descartes* : à la vérité, les trois quarts de cet ouvrage étaient plus remplis de bouffissure que tout ce qu'il avait encore écrit ; mais les vingt dernieres pages, où il trace le tableau des persécutions qu'essuya la philosophie dans la personne de Descartes, étaient généralement belles. L'*éloge du Dauphin* fit apercevoir un autre progrès. L'auteur apprit enfin à connaître des teintes plus douces et des formes plus flexibles : son style se détendit, sa phrase se désenfla, et le premier de ses ouvrages que l'on put lire sans fatigue, fut celui où il n'avait plus d'autre palme à prétendre que l'estime des connaisseurs. Cette estime alla bientôt jusqu'à l'admiration lorsqu'il publia l'*Eloge de Marc-Aurele.*

La louange nous lasse aisément, et c'est un des inconvéniens du panégyrique. La raison se défie toujours d'un homme qui dit : Je vais louer. S'il exagere, c'est un artiste qui remplit une tâche de flatterie, et qui en fait un jeu d'esprit, et le plus grand nombre des panégyriques n'est guere autre chose. Ce qui est le plus à desirer, c'est un sujet où l'orateur puisse se passionner sans affectation et sans intérêt, et soit sûr de retrouver pour son héros, dans le cœur de ceux qui l'écoutent, la même sensibilité que dans le sien. S'il la porte jusqu'au point de faire oublier l'art et d'occuper entierement de l'homme qu'il célebre, sans que la vérité sévere puisse le démentir, il a

obtenu un beau triomphe. L'orateur n'est jamai plus puissant que lorsqu'on peut le supposer pénétré de la chose dont il parle. Que sera-ce s'il l'est et doit l'être en effet? S'il faut louer un grand prince, qui le louera mieux qu'un sage qui a été son maître et son ami, et qui vient près de son cercueil pour rendre hommage à sa mémoire en présence de tout un peuple? C'est cette idée si heureuse que saisit Thomas; c'est cette forme absolument neuve, qui fait de l'éloge de Marc-Aurele un drame si animé, si attachant, si pathétique, et la beauté du style en fait un drame sublime.

« Après un regne de vingt ans, Marc-Aurele » mourut à Vienne. Il était alors occupé à faire » la guerre aux Germains. Son corps fut rapporté » à Rome, où il entra au milieu des larmes et de » la désolation publique. Le sénat en deuil avait » été au-devant du char funebre; le peuple et » l'armée l'accompagnaient. Le fils de Marc-» Aurele suivait le char; le peuple marchait len-» tement et en silence. Tout à coup un vieillard » s'avança dans la foule; sa taille était haute, et » son air vénérable; tout le monde le reconnut: » c'était Apollonius, philosophe stoïcien, estimé » dans Rome, et plus respecté encore par son » caractere que par son grand âge. Il avait toutes » les vertus rigides de sa secte, et de plus il avait » été le maître et l'ami de Marc-Aurele. Il s'ar-» rêta près du cercueil, le regarda tristement, » et tout-à-coup élevant la voix, il dit, etc. »

Cette maniere d'établir le lieu de la scene est intéressante et dramatique. Un pareil début s'empare d'abord de l'ame, et vous transporte sur une scene de douleur. Ces descriptions locales étaient familieres aux Anciens, qui s'attachaient à parler aux sens, ou à l'imagination qui les supplée.

a philosophe stoïcien ne connaît point l'a-
tion ; aussi l'auteur qui le fait parler n'a-t-il
dans son discours aucune de ces flatteries
se mêlent à l'éloge des meilleurs princes. Ja-
s la louange ne fut plus austere, jamais la
té ne fut plus sainte. Apollonius retrace l'é-
ation sévere que reçut Marc-Aurele loin de
ıe et de la cour, et il prend cette occasion
r reprocher aux Romains, que cette éduca-
mâle commence à dégénérer parmi eux. Il
erve que la philosophie fut le caractere dis-
tif de Marc-Aurele. Il fait connaître au peuple
ain le précis de la philosophie de cet Empe-
', qui est parvenu jusqu'à nous. Dans ce pré-
que l'auteur fait lire par Apollonius, il a
l'esprit général des ouvrages de Marc-Au-
. Il s'attache à faire voir surtout de quel œil
grand-homme regardait le trône et l'huma-
; le respect qu'il ressentait pour l'une, et
roi que lui inspirait l'autre. Marc-Aurele a
ınt les yeux le jugement qu'il doit subir dans
ostérité s'il ne regne pas pour le bonheur
ıommes. Un moment d'une singuliere beauté,
: celui où Marc-Aurele est représenté s'en-
enant avec lui-même, prêt à abdiquer l'em-
dont le fardeau l'épouvante. Le grand peintre
te n'aurait pas employé des couleurs plus
es, plus touchantes. Un morceau d'un autre
e et d'une imagination poétique, c'est le
e de Marc-Aurele. Viennent ensuite les dé-
s de toutes les nations de l'empire, qui, en
elant les bienfaits que chacune de ces na-
s a reçus de l'Empereur, apportent succes-
nent à sa cendre les hommages des trois
ies du Monde. Cette cérémonie est impo-
e; mais cette formule répétée : « J'apporte
a cendre de Marc-Aurele les hommages de
frique; j'apporte à la cendre de Marc-Au-

» rele les hommages de l'Italie, etc. »
d'arrangement peu fait pour la noble si
qui regne dans cet ouvrage. Il eût été
remédier à ce défaut en faisant parle
tour les représentans de chaque peuple
conteraient ce que Marc-Aurele fit pou
tous se réunissant ensuite s'écrieraient d'
unanime : Nous apportons à la cendre d
Aurele les hommages de l'Univers.

On voudrait aussi supprimer ou corri
ques phrases qui manquent de justesse
turel; par exemple, celle qui se trouve
mencement du discours d'Apollonius
» faut pleurer que sur la cendre des n
» car ils ont fait le mal et ne peuvent p
» parer. » Cette idée n'est nullement v
dirait avec beaucoup plus de fondemen
pleurer sur la cendre des hommes vertu
ils ne peuvent plus faire le bien; et
même, dans la bouche du stoïcien Ap
serait beaucoup plus intéressant et plu
au sujet. Mais ces taches sont rares, et
de beautés du premier ordre place cet
au rang des chefs-d'œuvre de l'éloquen
çaise. Le tems qui me presse, ne me per
citer que la péroraison.

« Quand le dernier terme approcha,
» point étonné. Je me sentais élevé par
» cours : Romains, le grand homme m
» je ne sais quoi d'imposant et d'august
» ble qu'à mesure qu'il se détache de
» il prend quelque chose de cette natu
» et inconnue qu'il va rejoindre. Je ne
» ses mains défaillantes qu'avec respect
» funebre où il attendait la mort, me
» une espece de sanctuaire. Cependant
» était consternée, le soldat gémissait
» tentes; la Nature elle-même semblait

Le ciel de la Germanie était plus obscur. Des tempêtes agitaient la cime des forêts qui environnaient le camp, et ces objets lugubres semblaient ajouter encore à notre désolation. Il voulut quelque tems être seul, soit pour repasser sa vie en présence de l'Etre suprême, soit pour méditer encore une fois avant que de mourir. Enfin il nous fit appeler. Tous les amis de ce grand-homme et les principaux de l'armée vinrent se ranger autour de lui; il était pâle; les yeux presque éteints et les levres à demi glacées; cependant nous remarquâmes tous une tendre inquiétude sur son visage. Prince (1), il parut se ranimer un moment pour toi. Sa main mourante te présenta à tous ces vieillards qui avaient servi sous lui. Il leur recommanda ta jeunesse. Servez-lui de pere, leur dit-il; ah! servez-lui de pere. Alors il te donna des conseils tels que Marc-Aurele mourant devait les donner, et bientôt après Rome et l'Univers le perdirent.

» A ces mots tout le peuple romain demeura » morne et immobile. Il se laissa tomber sur le » corps de Marc-Aurele; il le serra long-tems » entre ses bras, et se relevant tout à coup : Mais » toi qui vas succéder à ce grand-homme, ô » fils de Marc-Aurele! ô mon fils! permets ce » nom à un vieillard qui t'a vu naître et qui t'a » tenu enfant dans ses bras, songe au fardeau que » t'ont imposé les dieux; songe aux devoirs de » celui qui commande, aux droits de ceux qui » obéissent. Destiné à régner, il faut que tu » sois, ou le plus juste, ou le plus coupable des » hommes. Le fils de Marc-Aurele aurait-il à » choisir? On te dira bientôt que tu es tout- » puissant; on te trompera; les bornes de ton

(1) Il s'adresse à Commode, qui est présent.

» autorité sont dans la loi. On te dira encore » que tu es grand, que tu es adoré de tes peu- » ples. Ecoute : Quand Néron eut empoisonné » son frere, on lui dit qu'il avait sauvé Rome; » quand il eut fait égorger sa femme, on loua » devant le sénat sa justice; quand il eut assas- » siné sa mere, on baisa sa main parricide, et » l'on courut au temple remercier les dieux. Ne » te laisse pas non plus éblouir par des respects. » Si tu n'as des vertus, on te rendra des hom- » mages, et l'on te haïra. Crois-moi, on n'abuse » point les peuples. Maître du Monde, tu peux » m'ordonner de mourir, mais non de t'estimer. » O fils de Marc-Aurele! pardonne; je te parle » au nom des dieux, au nom de l'Univers qui » t'est confié. Je te parle pour le bonheur des » hommes et pour le tien. Non, tu ne seras point » insensible à une gloire si pure. Je touche au » terme de ma vie : bientôt j'irai rejoindre ton » pere. Si tu dois être juste, puissé-je vivre en- » core assez pour comtempler tes vertus! Si tu » devais un jour....

» Tout à coup Commode, qui était en habit » de guerrier, agita sa lance d'une maniere ter- » rible. Tous les Romains pâlirent. Apollonius » fut frappé des malheurs qui menaçaient Rome. » Il ne put achever. Ce vénérable vieillard se » voila le visage. La pompe funebre, qui avait » été suspendue, reprit sa marche. Le peuple » suivit, consterné et dans un profond silence. » Il venait d'apprendre que Marc-Aurele était » tout entier dans le tombeau. »

L'*Essai sur les éloges* n'est pas d'un genre si élevé; mais c'est un de nos bons ouvrages de littérature, un de ceux où il y a le plus d'esprit, de connaissances et de pensées. Il est vrai que c'est un ensemble sans proportion, que le titre est trop évidemment un prétexte pour parler de

t, et que le tableau déborde le cadre : c'est abus de l'analyse que les Anciens ne con- saient pas, de disserter sur toutes les choses sibles à propos d'une seule. Mais, malgré cet onvénient, l'*Essai sur les éloges* et le drame toire de Marc-Aurele seront pour leur auteur fondemens d'une réputation durable : l'un t le classer parmi les orateurs, et l'autre mi les littérateurs, dans un rang très-distin- .

'*Essai sur les femmes* est très-inférieur : ces es de Traités, qui contiennent tout ce qu'on t, étaient trop du goût de Thomas, et ce su- lui convenait peu. Ce n'est pas qu'il ne parle femmes avec beaucoup d'esprit ; qu'il n'y ait ne en quelques endroits des traits doux et cieux qui ne lui sont pas familiers ; mais le t est une suite de lieux communs et de dis- ions philosophiques, dont le but n'est pas z marqué, dont le ton est trop sévere et trop forme, et dont la matiere est trop étrangere auteur. Il juge toujours les femmes en philo- he, et c'est le cas d'être court. Il faut les ai- beaucoup pour avoir le droit d'en parler g-tems, dût-on en dire un peu de mal ; c'est qu'a fait Rousseau, et toutes le lui ont par- né.

e même éclat qui se répandit sur les concours démiques lorsque le panégyriste de Descartes eut illustré par une longue suite de succès, alait en même tems les assemblées de récep- : la forme des discours changea ; les com- nens fort abrégés firent place à des questions traitées ; le style fut plus nourri d'idées, et uit plus de dignité. Les réceptions furent plus ne fois des solennités pour ainsi dire natio- es, où l'on couronnait toutes les sortes de ite, et où les gens de lettres parlaient au

nom de la patrie. On y entendit souvent de la prose éloquente et de beaux vers qui justifiaient l'empressement du public; enfin plusieurs de ces discours mériterent d'être comptés pour de bons ouvrages, et je n'en veux pas d'autre preuve que celui du successeur (1) de l'immortel Buffon, qui, lorsqu'il s'est assis pour la premiere fois à la place de ce grand-homme, parut avoir hérité de son éloquence.

---

## FRAGMENS.

*Sur un ouvrage intitulé* Discours choisis sur divers sujets de religion et de littérature, *par M. l'abbé Maury.*

Plusieurs des morceaux qui composent ce Recueil étaient déjà connus avantageusement du public, et honorés du suffrage des gens de lettres, surtout le *Panégyrique de S. Louis* et les *Réflexions sur Bossuet.* L'*éloge de Fénélon*, qui obtint l'*accessit* au jugement de l'Académie en 1771, paraît ici avec des corrections et de nouvelles notes. Un *discours sur l'éloquence de la chaire* et un *panégyrique de S. Augustin* sont les deux morceaux les plus importans de ce volume, et les seuls qui soient absolument nouveaux; ils doivent être principalement l'objet de nos réflexions.

M. l'abbé Maury fait une analyse abrégée de toutes les parties relatives à l'éloquence de la chaire; il n'en omet aucune, depuis l'invention jusqu'au geste, et saisit dans chaque objet les

---

(1) M. Vicq-d'Azyr.

ssentiels. Dans ce plan, il était impos-
'il ne répétât pas quelquefois ce qui avait
Il eût peut-être été plus piquant et plus
e de ne prendre que la fleur du sujet, et
onner qu'un essai sur ce qu'il y a de plus
nt dans les études de l'orateur chrétien.
. l'abbé Maury a cru qu'un Traité com-
ait plus utile à ceux qui courent la même
que lui. D'ailleurs, toutes les parties
nbrasse sont discutées avec esprit et avec
Il écrit en homme fait pour donner le
e et l'exemple, et pour parler avec affec-
un art qu'il a cultivé avec succès. Il sait
ionner son ton aux matieres qu'il traite;
avec énergie qu'il peint l'énergie de Dé-
ne.

parle, dit-il, non comme un écrivain
nt qui veut être admiré, mais comme un
ne passionné que la vérité tourmente,
ne un citoyen menacé des plus grands
eurs, et qui ne peut plus contenir les trans-
de son indignation contre les ennemis
patrie. C'est l'athlete de la raison. Il la
d de toutes les forces de son génie, et la
ne où il parle devient une arène. Il sub-
la fois ses auditeurs, ses adversaires, ses
: il ne paraît point chercher à vous at-
ir; écoutez-le cependant, et *il vous fera*
*r par réflexion*. Il accable ses concitoyens
proches; mais alors il n'est que l'inter-
de leurs propres remords. Réfute-t-il un
nent? Il ne discute point. Il propose une
e question pour toute réponse, et l'objec-
e reparaîtra jamais. Veut-il soulever les
iens contre Philippe? ce n'est plus un
ur qui parle, c'est un général, c'est un
c'est un prophete, c'est l'ange tutélaire
patrie; et quand il menace ses conci-

» toyens de l'esclavage, on croit entendr
» tir dans le lointain, de distance en di
» le bruit des chaînes que leur apporte le t

J'avoue que je n'entends pas comm
orateur *fait pleurer par réflexion*. Si les
ne coulent pas pendant qu'il parle, comm
flatter qu'elles couleront après? Le mom
il est dans la tribune est celui de sa force.
qu'il produit est puissant, mais il est ra
momentané. *Nil citiùs arescit lacrymâ*,
céron lui-même en parlant des pleurs que
quence arrache. Il convient que *rien ne s*
*plus vîte*. Pourquoi, d'ailleurs, parler des
à propos de Démosthene? Son objet n'ét
d'en faire répandre, et M. l'abbé Maur
être au dessus de ce défaut trop commun
tribuer toutes les qualités à l'homme qu'o
Au lieu de se borner à caractériser celles q
M. l'abbé Maury, sachant faire l'un, pou
dispenser de l'autre.

On ne trouve point ce défaut dans le p
de Bossuet, naturellement amené par ce
Démosthene, mais dans lequel il y a qu
répétitions.

» Au nom de Démosthene, mon admi
» me rappelle l'homme le plus éloquent
» nation. Que l'on se représente un de ce
» teurs que Cicéron appelle véhémens
» *quelque sorte tragiques*, qui, emportés p
» éloquence passionnée, s'élevent au dess
» regles et des modeles, et portent l'art à
» la hauteur de leur propre génie; un o
» qui monte au haut des cieux, d'où il d
» avec ses vastes pensées pour s'asseoir
» bords d'un tombeau, et abattre l'orgu
» princes et des rois devant le Dieu qui,
» les avoir distingués un moment sur la
» les confond à jamais dans la poussiere

aune ; un écrivain qui se crée une langue aussi nouvelle que ses idées, qui donne à ses expressions un tel caractere d'énergie, qu'on croit l'entendre quand on le lit, et à son style une telle majesté d'élocution, que l'idiome dont il se sert semble se transformer et s'agrandir sous sa plume; un apôtre qui instruit l'Univers en célébrant les plus illustres de ses contemporains, qu'il rend eux-mêmes, du fond de leur cercueil, les prédicateurs de tous les siecles; qui répand la consternation en rendant pour ainsi dire présens lès malheurs qu'il raconte, et qui, en déplorant la mort d'un seul homme, montre à découvert le néant de la grandeur humaine; enfin, un orateur dont les discours, animés par le génie le plus ardent et le plus original, sont, en éloquence, des ouvrages classiques qu'il faut étudier sans cesse, comme dans les arts on va former son goût à Rome sur les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange. Voilà le Démosthene français, voilà Bossuet. On peut appliquer à ces écrits oratoires l'éloge que Quintilien donnait au Jupiter de Phidias, lorsqu'il disait que cette statue avait ajouté à la religion des peuples. »

Il y a un rapport marqué entre quelques traits e ce tableau et ceux dont on a peint Corneille ans l'éloge de Racine. Corneille, dit-on dans et éloge, éleva notre langue à la hauteur de ses lées. Il l'enrichit de tournures mâles et vigoureuses, qui n'étaient que l'expression de sa prore force, etc. On n'observe ce rapport que parce u'il a dû se trouver entre deux hommes qui tous eux ont porté un esprit de création, l'un dans otre poésie, l'autre dans notre prose.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de ridaine, le plus célebre missionnaire de nos ours, l'homme le mieux doué par la Nature, de

ce puissant organe qui fait la plus grande partie de l'éloquence apostolique, et qui est si nécessaire partout où l'on s'adresse aux hommes rassemblés. Il faut de fort leviers pour ébranler des masses. La voix de Bridaine appelait au loin les habitans des campagnes, et faisait retentir les voûtes des plus vastes temples. Il joignait à cet avantage si précieux, une imagination vive et ardente, féconde en figures bizarres et populaires ; une componction vraie et une disposition à se pénétrer lui-même de ce qu'il disait, au point qu'il ne sortait jamais de la chaire ou de l'auditoire, qu'il ne fût trempé de sueur. M. l'abbé Maury se rappelle le début d'un sermon qu'il entendit prêcher à Bridaine dans l'église de Saint-Sulpice en 1751. La plus haute compagnie de la capitale s'y était rassemblée par curiosité, pour entendre le missionnaire. Un auditoire si nouveau pour lui ne le troubla point, et lui inspira au contraire un exorde très-heureux, qui peut-être n'était pas aussi bien tourné que M. l'abbé Maury le rapporte, mais dont l'idée seule était vraiment éloquente, et devait produire un grand effet. Voici ce morceau, qui peut-être fait autant d'honneur au talent de l'abbé Maury qu'à sa mémoire :

» A la vue d'un auditoire si nouveau pour » moi, il semble, mes freres, que je ne devrais » ouvrir la bouche que pour vous demander » grâce en faveur d'un pauvre missionnaire, dé- » pourvu de tous les talens que vous exigez quand » on vient vous parler de votre salut. J'éprouve » cependant aujourd'hui un sentiment différent, » et, si je suis humilié, gardez-vous de croire » que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de » la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du » ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès » de vous! Car, qui que vous soyiez, vous n'êtes

ıe moi, que des pécheurs. C'est devant
Dieu et le mien que je me sens pressé,
ce moment, de frapper ma poitrine. Jus-
présent j'ai publié les justices du Très-
dans des temples couverts de chaume; j'ai
é les rigueurs de la pénitence à des infor-
qui manquaient de pain; j'ai annoncé
ons habitans des campagnes les vérités les
effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait?
eureux! J'ai contristé les pauvres, les
eurs amis de mon Dieu; j'ai porté l'épou-
et la douleur dans ces ames simples et
es que j'aurais dû plaindre et consoler.
ici où mes regards ne tombent que sur
rands, sur des riches, sur des oppresseurs
ıumanité souffrante, ou des pécheurs au-
ux et endurcis; ah! c'est ici seulement
fallait faire retentir la parole sainte
toute la force de son tonnerre, et placer
moi, dans cette chaire, d'un côté la
qui nous menace, et de l'autre, mon
l Dieu qui vient vous juger. Je tiens au-
'hui votre sentence à la main. Tremblez
devant moi, hommes superbes et dédai-
t qui m'écoutez. La nécessité du salut, la
ude de la mort, l'incertitude de cette
: si effroyable pour vous, l'impénitence
, le jugement dernier, le petit nombre
us, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité:
nité! voilà les sujets dont je viens vous
tenir, et que j'aurais dû sans doute réser-
our vous seuls. Et qu'ai-je besoin de vos
ges, qui me damneraient peut-être sans
sauver? Dieu va vous émouvoir tandis que
ıdigne ministre vous parlera; car j'ai ac-
ıne expérience de ses miséricordes. Alors,
rés d'horreur pour vos iniquités passées,
viendrez vous jeter entre mes bras en ver-

» sant des larmes de componction et de repentir,
» et, à force de remords, vous me trouverez
» assez éloquent. »

Je n'ai pas ouï dire que Bridaine écrivît tout-à-fait si bien; mais on assure qu'il était impossible de l'entendre sans émotion, et que ces mots de mort et d'éternité, prononcés par sa voix tonnante, et prolongés dans le silence d'une enceinte religieuse et dans le recueillement d'une grande assemblée, glaçaient de terreur tous les esprits.

Un des endroits les plus curieux et les plus intéressans de ce discours est celui qui regarde saint Vincent de Paule. Comme les faits qu'il renferme sont aussi touchans qu'ils sont peu connus, nous croyons remplir un devoir respectable en contribuant à étendre la mémoire des vertus, et les lecteurs sensibles ne nous reprocheront pas d'avoir transcrit ce morceau tout entier.

» Il fut successivement esclave à Tunis, pré-
» cepteur du cardinal de Retz, curé de village,
» aumonier-général des galeres, principal de col-
» lége, chef des missions, et adjoint au ministere
» de la feuille des bénéfices. Il institua en France
» les Séminaristes, les Lazaristes, les Filles de la
» Charité, qui se dévouent au soulagement des
» malheureux, et qui ne changent presque jamais
» d'état, quoique leurs vœux ne les lient que
» pour un an. Il fonda des hôpitaux pour les
» enfans trouvés, pour les orphelins, pour les
» forçats, et pour les vieillards.

» Il exerça pendant quelque tems un ministere
» de zele et de charité sur les galeres. Il vit un
» jour un malheureux forçat qui avait été con-
» damné à trois années de captivité pour avoir
» fait la contrebande, et qui paraissait inconso-
» lable d'avoir laissé dans la plus extrême misere
» sa femme et ses enfans. Vincent de Paule, vi-
» vement touché de sa situation, offrit de se

mettre à sa place, et, ce qu'on aura peine sans doute à concevoir, l'échange fut accepté. Cet homme vertueux fut enchaîné dans la chiourme les galériens, et ses pieds resterent enflés pendant le reste de sa vie, du poids de ces fers honorables qu'il avait portés.

» Lorsque ce grand-homme vint à Paris, on vendait les enfans trouvés dans la rue Saint-Landry, vingt sous la piece, et on les donnait par charité, disait-on, aux femmes malades qui avaient besoin de ces innocentes créatures pour leur faire sucer un lait corrompu. Ces enfans, que le gouvernement abandonnait à la pitié publique, périssaient presque tous, et ceux qui échappaient par hasard à tant de dangers, étaient introduits furtivement dans les familles opulentes pour dépouiller les héritiers légitimes; ce qui fut pendant plus d'un siecle une source intarissable de procès, dont on voit les détails dans les compilations de nos anciens jurisconsultes. Vincent de Paule fournit d'abord des fonds pour nourrir douze de ces enfans : bientôt sa charité soulagea tous ceux qu'on trouvait aux portes des églises; mais cette nouvelle ferveur qu'inspire toujours un nouvel établissement, s'étant refroidie, les secours manquerent entierement, et les outrages faits à l'humanité allaient recommencer. Vincent de Paule ne se découragea pas. Il convoqua une assemblée extraordinaire; il fit placer dans l'église un grand nombre de ces malheureux enfans, et montant aussitôt en chaire, il prononça, les yeux baignés de larmes, ce discours qui fait autant d'honneur à son éloquence qu'à sa piété, et que je transcris fidellement de l'histoire de sa vie, composée par M. Abely, évêque de Rhodès.

— « Or sus, Mesdames, la compassion et la

» charité vous ont fait adopter ces petites créa-
» tures pour vos enfans. Vous avez été leurs
» meres, selon la grâce, depuis que leurs meres,
» selon la nature, les ont abandonnés : voyez
» maintenant si vous voulez les abandonner.
» Cessez à présent d'être leurs meres pour deve-
» nir leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre
» vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les
» suffrages. Il est tems de prononcer leur arrêt,
» et de savoir si vous ne voulez plus avoir de mi-
» séricorde pour eux. Ils vivront si vous conti-
» nuez d'en prendre un soin charitable, et ils
» mourront tous si vous les délaissez.

» On ne répondit à cette pathétique exhorta-
» tion que par des sanglots, et le même jour,
» dans la même église, au même instant, l'hô-
» pital des Enfans-Trouvés de Paris fut fondé,
» et doté de quarante mille livres de rente. »

Si jamais homme a mérité un éloge public, c'est sans doute saint Vincent de Paule. Celui de saint Augustin, prononcé devant l'assemblée du clergé par M. l'abbé Maury, prouverait seul un talent très-distingué. Le sujet est bien conçu, bien développé ; la marche des idées est nette et sûre ; le style a de la noblesse, de la force, des mouvemens, et la diction est élégante et travaillée. On en jugera par le début de la premiere partie, le seul morceau que nos limites étroites nous permettent de transcrire.

« Représentons-nous, à la naissance d'Augus-
» tin, l'Europe inondée de Barbares ; le trône
» des Césars transporté ou plutôt enseveli dans
» l'Orient; des usurpateurs sans génie se *dispu-*
» *tant* un diadême avili, et toujours *flottant* sur
» le front d'un fantôme sans autorité ; Rome dé-
» chue, je ne dis pas seulement de son antique
» liberté, mais encore de cette brillante servi-
» tude dont elle osa s'enorgueillir lorsque les

» premiers Empereurs daignaient encore flatter
» sa fierté en lui présentant le frein, et les des-
» cendans des arbitres du monde ne connais-
» sant déjà plus d'autres révolutions que les
» changemens d'oppresseurs ; les Gaules rava-
» gées par des séditions intestines qui ravirent
» à cette malheureuse contrée ses lois, ses mœurs,
» ses habitans, et jusqu'à son nom ; le christia-
» nisme agité par les longues secousses que lui
» *imprimerent* ses désastres et ses victoires, s'ap-
» puyant alors sur le sceptre de Constantin;
» toutes les religions de l'Univers ébranlées à la
» fois à l'approche de l'Evangile, et chaque en-
» thousiaste voulant former de leurs débris de
» nouveaux cultes; espece d'anarchie religieuse,
» où toutes les opinions engendrerent des sectes,
» et où les hérétiques forcerent l'Eglise, encore
» dégouttante du sang de ses martyrs, de regret-
» ter la hache de ses anciens tyrans. »

On dit bien *imprimer* un mouvement : dit-on imprimer une secousse ? On voit au reste que l'auteur a imité très-heureusement cette belle expression de Tacite : *In tantùm non modò à libertate, sed etiam à servitute degeneravimus.*

Nous ne pouvons mieux terminer cet article que par deux anecdotes sur Fénélon, rapportées dans les notes qui suivent l'éloge de ce grand-homme. Elles ont un caractere de simplicité et de liberté qui font aimer de plus en plus cet homme si aimable.

« De retour à Cambrai, il confessait assidue-
» ment et indistinctement dans sa métropole
» toutes les personnes qui s'adressaient à lui. Il
» disait la messe tous les samedis. Un jour il
» aperçut, au moment où il allait monter à l'autel,
» une pauvre femme, fort âgée, qui paraissait
» vouloir lui parler. Il s'approche d'elle avec
» bonté, et l'enhardit par sa douceur à s'expri-

» mer sans crainte. *Monseigneur*, lui dit-elle en
» pleurant et en lui présentant une piece de douze
» sous, *je n'ose pas ; mais j'ai beaucoup de con-*
» *fiance dans vos prieres. Je voudrais vous prier*
» *de dire la messe pour moi. Donnez, ma bonne*,
» lui répondit Fénélon en recevant son offrande,
» *votre aumône sera agréable à Dieu. Messieurs*,
» dit-il ensuite aux prêtres qui l'accompagnaient
» pour le servir à l'autel, *apprenez à honorer*
» *votre ministere*. Après la messe il fit remettre
» à cette femme une somme assez considérable,
» et lui promit de dire une seconde messe le len-
» demain à son intention. »

Pendant que l'armée des alliés était maîtresse d'une partie de la Flandre, des villages entiers se retirerent dans la métropole, et l'archevêque lui-même ouvrit son palais pour recevoir ces malheureux habitans de la campagne, chassés de leurs possessions.

« Il vit un paysan, jeune encore, qui ne man-
» geait point, et qui paraissait profondément
» affligé. Fénélon vint s'asseoir à ses côtés pour
» le distraire. Il lui dit qu'on attendait des trou-
» pes le lendemain, qu'on chasserait les enne-
» mis, et qu'il retournerait bientôt dans son vil-
» lage. *Je n'y trouverai plus ma vache*, répon-
» dit le paysan. *Ce pauvre animal me donnait*
» *beaucoup de lait, et nourrissait mon pere, ma*
» *femme et mes enfans*. Fénélon promit alors
» de lui donner une autre vache si les soldats
» s'emparaient de la sienne; mais après avoir
» fait d'inutiles efforts pour le consoler, il voulut
» avoir une indication précise de la chaumiere
» qu'habitait ce paysan à une lieue de Cambrai.
» Il partit ensuite à dix heures du soir à pied,
» avec son sauf-conduit et un seul domestique;
» il se rendit à ce village, ramena lui-même la
» vache à Cambrai vers le milieu de la nuit, et

alla sur-le-champ en donner avis à ce pauvre laboureur. »

On voit que ce recueil peut intéresser les lec-eurs de plus d'une maniere. On doit le placer lans le petit nombre des livres estimables dans e genre oratoire, et son auteur parmi les bons crivains et nos vrais littérateurs.

On peut faire quelques reproches fondés à M. l'abbé Maury. Il semble ne pas rendre assez le justice à Massillon, l'un des écrivains chez qui notre langue a le plus de richesse, de dou-eur et de charme. Il l'oppose à Bossuet dans l'o-aison funebre, et cite en parallele deux mor-eaux où l'évêque de Meaux paraît incompara-blement supérieur. Mais pourquoi juger un écri-ain dans un genre où l'on sait qu'il n'a jamais ussi? Massillon n'a jamais saisi le caractere de l'oraison funebre, et en général le genre de son loquence le portait moins à l'élévation des idées t à la magnificence du style, qu'aux effets du pa-létique et aux développemens du cœur humain. 'est le Racine de la chaire, comme on l'a dit: *on omnia possumus omnes*. Si Massillon n'est is comparable à Bossuet dans l'oraison funebre, . l'abbé Maury croit-il que Bossuet, dans ses rmons, soutint mieux la comparaison avec assillon? *Ce dernier*, dit-il, *est au-dessous de propre renommée comme orateur.* J'avoue que ne suis nullement de cet avis, et je doute que aucoup de gens de lettres en soient. Au con-ire, je regarde Massillon, dans le genre de prédication, comme le premier des orateurs; r c'est lui qui a le mieux atteint le but de ce nre d'éloquence, celui d'émouvoir les cœurs de faire aimer la morale évangélique. Comme édicateur, il parle à l'ame, et comme écrivain nous charme. Que faut-il de plus? Tous les aux sermons de son *Carême*, que M. l'abbé

Maury lui-même cite comme ses chefs-d'œuvre, et qui le sont en effet, ne suffisent-ils pas pour le placer au premier rang? Que peut-on leur opposer? Trois ou quatre morceaux où Bourdaloue s'est élevé à la véritable éloquence sont encore loin, à mon gré, de balancer les chefs-d'œuvre de l'évêque de Clermont. Il est lu même des gens du monde, et Bourdaloue ne l'est guere que des prédicateurs. C'est que le dernier écrit presque toujours en théologien, et qu'il met la dialectique à la place de l'éloquence. Son style est le plus souvent d'une austérité seche. Sa force est dans les raisonnemens; elle devrait être dans les mouvemens, car la véritable victoire des orateurs chrétiens n'est pas de convaincre, c'est bien plutôt de persuader.

On pourrait aussi relever quelques inexactitudes dans le style de M. l'abbé Maury, quelques incorrections, comme, par exemple, lorsqu'il fait d'*intercede* un verbe actif, *que nos vœux l'intercedent*. On dit intercéder auprès de quelqu'un. Le verbe est neutre. Mais ces fautes sont rares, et la diction de l'auteur est soignée.

---

# CHAPITRE II.

## *Histoire.*

. Ce chapitre manque entierement. )

## FRAGMENS.

*stoire de la République romaine dans le me siècle, par Salluste, traduite par le lent de Brosse.*

EUR de l'ouvrage que nous annonçons, résident de Brosse, que la littérature a peu de tems après la publication de son *e romaine*, était déjà connu par un bon r le *mécanisme du langage*, et par quel-tres morceaux d'érudition, déposés dans ueils de l'Académie des belles-lettres, était membre. Il suivit l'exemple de ces s trop rares et vraiment estimables qui le courage de joindre les travaux litté-ux fatigues d'une profession aussi péni-noble, celle de la magistrature. Ce goût it pour l'étude, préférée à des délassemens , est toujours la marque d'un esprit dis- et les fonctions de juge étant peut-être ù l'asservissement aux préjugés est le plus eux, rien n'est plus essentiel à cet état, études qui ajoutent à l'étendue des con-ces et aux forces de la raison.

sans doute un assez singulier projet, et nande toute la constance d'un érudit, que e former un tout régulier des fragmens es qui nous restent de Salluste. Il ne faut e médiocre sagacité pour deviner ce qui

peut amener deux ou trois lignes, et souvent deux ou trois mots qui semblent ne tenir à rien; et quoiqu'en ce genre il y ait beaucoup à donner aux conjectures, il faut avouer que tous les passages du texte latin ne pouvaient pas être plus naturellement placés qu'ils ne le sont dans la narration de l'historien français. Ce qui d'ailleurs est remarquable et digne d'éloges, c'est la profonde connaissance qu'il montre partout de l'Histoire, des écrivains et des mœurs de Rome. Il semble y avoir vécu, et être entré dans le secret des acteurs qu'il met sur la scene.

A l'égard de la traduction, on sait combien est difficile celle d'un auteur tel que Salluste. M. le président de Brosse, à cette occasion, a mis dans sa préface quelques réflexions aussi neuves qu'elles sont justes et fines.

« En quelque langage que ce soit (dit-il), les » mots ne répondent que très-imparfaitement » aux idées, surtout aux idées morales, combi» nées ou réfléchies, dont les archétypes n'exis» tent pas réellement et distinctement hors de » nous dans la nature, mais ne sont que des êtres » métaphysiques, des considérations morales ou » des combinaisons relatives, conçues et écloses » dans l'esprit humain. Les idées de cette espece » si abondante ne sont circonscrites et nettement » terminées que dans l'esprit de celui qui les a. » Les mots, beaucoup plus bornés que les pen» sées, parce que la faculté vocale l'est infiniment » plus que l'imagination ou l'entendement, ne » les rendent que d'une maniere plus vague, » dont le sens n'est fixé à son juste point que par » celui qui les emploie. Mais ce sens est habituel » chez le lecteur, chez qui la langue est vulgaire; » il ne lui donne en lisant que l'intensité ou la » dose accoutumée, sans plus ni moins, au lieu » que si le livre est écrit en langue étrangere,

» où le sens des termes n'est pas, faute d'usage, » aussi strictement restreint par l'habitude de les » entendre, le lecteur pouvant donner un peu » plus de carriere à son intelligence, lit pour » ainsi dire la pensée de l'auteur plus que sa » phrase, et, sans trop précisément s'arrêter aux » termes dont il s'est servi, veut péuétrer au fond » de son idée au-delà même des expressions tou- » jours plus faibles que les conceptions. C'est la » raison pour laquelle on trouve toujours plus » de force et d'énergie dans un livre écrit dans » une langue morte, que s'il l'était dans une » langue vivante. On ne peut guere douter qu'en » ceci les livres des Anciens n'aient gagné dans » notre esprit, et qu'ils n'aient acquis à cet égard » un certain avantage que notre imagination » leur donne sur nos livres modernes. Dans » ceux-ci on ne lit précisément que ce que » l'auteur a dit; dans les autres on y lit plutôt » ce qu'il a voulu dire, que ce qu'il a dit. Ceci » montre déjà, indépendamment de ce qu'il est » tout simple qu'une copie reste au dessous de » l'original, par quoi la traduction en langue » vulgaire doit paraître inférieure au livre écrit » en une langue qu'on ne parle plus..... Rien de » plus difficile ni de plus rare en littérature, » qu'une traduction dont tout le monde soit sa- » tisfait. Il n'en tombe point sous la main où il » n'arrive au lecteur de se dire à lui-même : Je » n'aurais pas rendu ainsi cet endroit. — Quant » à moi, j'avoue que je ne le suis parfaitement » d'aucune, quoiqu'il y en ait beaucoup que je » loue et que j'estime fort en général.... Puisque » je suis moi-même si difficile à satisfaire sur » ces traductions, je ne dois pas me formaliser si » on trouve à reprendre à la mienne, chacun » ayant là-dessus sa maniere de voir par les rai- » sons que je viens de toucher. »

Nous userons du droit que nous donne le traducteur, et avec d'autant plus de raison, que les défauts des ouvrages, d'ailleurs estimables, sont d'un exemple plus dangereux. Ceux qui déparent la version de M. le président de Brosse, et le style de son Histoire en général, semblent tenir à un système qu'il s'est fait, et à un goût particulier pour une certaine familiarité d'expressions, pour des termes bas et populaires qui répugnent à la noblesse de l'Histoire. On a fait le même reproche, et avec moins de fondement, à feu M. l'abbé de Labléterie, dans sa traduction de Tacite. On pourrait dire même que le traducteur de Tacite était moins excusable que celui de Salluste, parce que le ton de Tacite est plus élevé et plus soutenu. Salluste, au contraire, est accusé de rechercher quelquefois des termes vieillis et surannés, et d'affecter dans sa diction une certaine rudesse antique. M. le président de Brosse se serait-il cru obligé d'avoir les mêmes défauts que son auteur? Ce plan serait peu judicieux. Salluste pouvait faire excuser les fautes de son style par les beautés originales qu'il ne devait qu'à son génie. Un traducteur ne peut avoir le même privilége; et d'ailleurs, quel Moderne peut décider quand et jusqu'où le langage de Salluste est incorrect et répréhensible? Les Latins seuls en étaient juges. Mais nous, qui ne connaissons de Salluste que son énergie pittoresque, sa précision, sa pensée forte et sa narration rapide, nous sommes blessés de lire dans son traducteur, que la regle qu'on voulut ramener *fit l'effet d'une combustion générale, et mit tout sens dessus dessous;* que le peuple, qui se trouvait alors *le pied sur la noblesse*, l'écrasait avec autant d'insolence que celle-ci avait fait *en pareil cas;* que les soldats avaient fait *un à droite* pour se retrouver *en bataille en face* de l'ennemi; que, lorsque l'attaque commence,

:un déploie *son savoir-faire ;* que Métellus ne
: *ni contenir sa langue ni retenir ses larmes.*
est fâché d'entendre dire à Marius : Je ne
pas ordonner *galamment* une fête. Ce n'est
ıt là le style de l'Histoire, et ces familiarités
ales n'ajoutent rien à la vérité et à la simpli-
, qui s'accordent très-bien avec une élégance
le, et c'est dans cet accord même que con-
: le talent supérieur.

es défauts, très-fréquens dans M. le président
Brosse, font d'autant plus de peine, que plu-
rs morceaux, soit de la traduction de Sal-
:, soit des supplémens de son histoire, sont
ı homme qui sait écrire. On voit qu'il a suivi
ıux principes. Ce mot fameux de Jugurtha,
not si profond d'indignation et de mépris :
*em venalem maturè perituram si emptorem*
*ıneris !* O ville vénale! que tu périrais bien-
ıi tu trouvais un acheteur ! Qui croirait que
.e président de Brosse en fait une espece de
ɔublic, une sorte d'affiche? *Ville à vendre si*
*rouve un acheteur.* Rien ne ressemble plus à
Labléterie, qui traduisait ces mots de Tacite,
; la bouche d'un soldat romain : *Assibus*
*nam et corpus estimari decem. A dix as par*
*un soldat romain, corps et ame.* Qui recon-
rait, dans cette ridicule version, le senti-
t énergique des vétérans romains, qui s'é-
ient indignés : On évalue à dis as par jour
e sang et notre vie ! C'est ainsi qu'en cher-
ıt cette espece de simplicité familiere, on
igne, non-seulement de l'élégance, mais
ɔre de la vérité.

es taches, que la critique peut observer dans
vre de M. le président de Brosse, considéré
me un ouvrage de goût, n'empêchent pas
ɔn ne doive à ce même livre beaucoup d'es-
: si l'on n'y cherche qu'un moment d'érudi-

tion. Il n'a rien omis pour le rendre complet et précieux à ce titre. La quantité et l'exactitude des recherches historiques en tout genre, la description géographique du monde romain, aussi détaillée, aussi approfondie qu'elle puisse l'être; le soin que l'auteur a pris de faire graver tous les portraits des plus fameux personnages, d'après les marbres et les médailles antiques; enfin la beauté même de l'impression, qui le dispute aux presses du Louvre, tout concourt à faire de ce livre l'objet de la curiosité des bibliographes, des érudits et des amateurs de l'antiquité.

On imprime actuellement le quatrieme volume, qui contiendra le texte latin de Salluste et les fragmens de ses histoires.

*Sur l'Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain, traduite de l'anglais de M. Gibbon.*

C'est avec un vrai plaisir que, d'un tas de brochures frivoles dont on n'entretient les auteurs que pour sacrifier à la nouveauté et montrer les progrès du mauvais goût, on tire de tems en tems quelques écrits solides et estimables, faits pour étendre nos idées et nos connaissances. Tel est celui dont le traducteur de M. Gibbon nous a fait présent. C'est un service qu'il rend à notre littérature, en nous donnant un bon livre de plus. Tout le monde connaît l'esquisse qu'avait tracée M. de Montesquieu sur le même sujet. Ici, c'est un tableau complet; et quoiqu'on n'y trouve pas au même degré ce trait d'un grand maître et cette vigueur, cette fierté de pinceau que nous admirons dans le morceau fameux, ébauché par l'auteur de l'*Esprit des lois*, on y remarque du moins une belle ordonnance et des couleurs naturelles et vraies.

L'auteur divise en trois périodes les révolu-
ons mémorables qui, dans le cours d'environ
eize siecles, ont sapé l'édifice de la grandeur
maine, et l'ont enfin renversé.

« Ce fut dans le siecle des Trajan et des Antonins que la monarchie romaine, dans toute sa force, et parvenue au faîte de la grandeur, commença à pencher vers sa ruine. Ainsi la *premiere période* (1) s'étend depuis le regne de ces princes, jusqu'à la destruction de l'Empire d'occident par les armes des Germains et des Scythes, barbares féroces, dont les descendans forment aujourd'hui les nations les plus polies de l'Europe. Cette révolution extraordinaire, qui mit Rome au pouvoir des Goths, se termina dans les premieres années du sixieme siecle. La *seconde période* commença sous le regne de Justinien, qui, par ses lois et ses victoires, rendit à l'Empire d'orient son ancien lustre. Elle renferme l'invasion des Lombards en Italie, la conquête de l'Asie et de l'Afrique par les Arabes, qui avaient embrassé la religion de Mahomet; la révolte du peuple romain contre les faibles souverains de Constantinople, et l'élévation de Charlemagne, qui en 800 fonda un nouvel Empire. *La derniere et la plus longue* de ces périodes contient environ six siecles et demi, depuis le renouvellement de l'Empire en occident, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, et l'extinc-

---

(1) Quoique, dans le *Dictionnaire de l'Académie*, le
t *période* soit féminin, même quand il est employé
mme mesure de tems, cependant l'usage, plus fort
e les Dictionnaires, a fait *période* masculin dans cette
ception. Ce mot n'est féminin que lorsqu'il signifie
*rase*. On dit une belle période, et un période de tems:
en excepte *la période julienne*, qui est un mot con-
ré.

» tion de la race de ces princes dégénérés, qui
» se paraient du vain titre de César et d'Auguste,
» tandis que leur domaine était circonscrit dans
» les murailles d'une seule ville, où l'on ne con-
» servait même aucun vestige de la langue et
» des mœurs des anciens Romains. Les croisades
» font partie des événemens *de cette période*,
» puisqu'elles ont contribué à la ruine de l'Em-
» pire grec. »

On voit combien est vaste le plan de l'auteur anglais, qui embrasse la plus grande partie de l'Histoire ancienne et moderne. Le premier volume nous conduit jusqu'au regne de l'empereur Philippe, peu de tems auparavant la premiere invasion des barbares du nord. De tout ce qu'on a écrit jusqu'ici sur l'Histoire romaine, cet ouvrage est celui où l'on a le plus mûrement approfondi la constitution de l'Empire, les principes de prospérité et de décadence, de force et de faiblesse. Les autres écrivains ont été des annalistes diffus ou des abréviateurs élégans. En général, l'Histoire est une des parties de la littérature, où nous recevons le plus de modeles et de leçons de la part de nos voisins. Les Hume, les Robertson, les Gibbon, ont donné à l'Histoire une tournure philosophique et politique qu'elle n'avait pas encore eue chez les Modernes, et qui même n'avait été qu'indiquée chez les Anciens, d'ailleurs historiens si éloquens et biographes si agréables.

On ne peut trop desirer que M. Gibbon continue un travail si honorable et si utile. Son élégant traducteur l'accompagnera sans doute dans sa carriere, avec le même courage et le même succès. On doit à ce dernier d'autant plus d'estime, qu'il a préféré ce travail aux distractions où sa jeunesse et sa fortune pouvaient naturellement le livrer. On ne sait pas combien la capi-

ıle et les provinces renferment de personnes de istinction très - éclairées et très - laborieuses, łéprisant du plus juste mépris nos frivolités faciles et insipides, et se bornant à cultiver et à onorer la bonne littérature. Nous donnerons ne idée de la maniere de penser et d'écrire de I. Gibbon, et du style de son traducteur, en 'anscrivant un morceau où l'auteur fait vivement sentir un des malheurs attachés à l'étenue de l'Empire romain, et dont la constitution résente de l'Europe nous garantit. On y verra : genre d'idée et d'éloquence qui convient à Histoire.

« L'Europe est maintenant partagée en différens Etats indépendans l'un de l'autre, mais cependant liés entre eux par les rapports généraux de la religion, du langage et des mœurs. Cette division est un avantage bien précieux pour la liberté du genre humain. Aujourd'hui, un tyran qui voudrait fouler aux pieds les droits de son Etat, et dont le peuple serait trop faible pour lui résister, se trouverait enchaîné par une foule de liens. Le soin de sa propre gloire, l'exemple de ses égaux, les représentations de ses alliés, la crainte des puissances ennemies, tout contribuerait à le retenir; la fuite ou l'exil lui déroberait bientôt les victimes de sa violence. Après avoir franchi sans obstacles les limites si étroites d'un royaume peu étendu, un sujet opprimé trouverait facilement dans un climat plus heureux un asyle assuré, une fortune proportionnée à ses talens, la liberté d'élever la voix, peut-être même les moyens de se venger. Mais l'Empire romain remplissait l'Univers, et, lorsqu'il fut gouverné par un seul homme, le Monde entier devint une prison affreuse, où l'ennemi du souverain était sans cesse poursuivi. L'esclave du despotisme lut-

» tait en vain contre le désespoir. Obligé de por-
» ter une chaîne dorée à la cour des Empereurs,
» ou de traîner dans l'exil sa vie infortunée, il
» attendait son destin en silence à Rome, dans
» le sénat, sur les rochers du Mont-Sisiphe, ou
» sur les rives glacées du Danube. La résistance
» eût été fatale, la fuite impossible. Partout une
» vaste étendue de terres et de mers s'opposait à
» son passage : il courait à tout moment le dan-
» ger inévitable d'être découvert, saisi et livré à
» un maître irrité. Au-delà des frontieres, de
» quelque côté qu'il tournât ses regards inquiets
» il ne s'offrait à lui que le redoutable Océan,
» des contrées désertes, des peuples ennemis,
» un langage barbare, des mœurs féroces, ou
» enfin des rois dépendans, disposés à acheter la
» protection de l'Empereur par le sacrifice d'un
» malheureux fugitif. Partout où vous serez,
» disait Cicéron à Marcellus, n'oubliez pas que
» vous vous trouverez également à la portée du
» bras du vainqueur. »

# CHAPITRE III.

## *Romans.*

GE porta dans ses romans le talent de la e et cet esprit observateur qui le distin- peint des mœurs et des caracteres; il est e naturel et de vérité, qualités précieuses eront toujours lire. Le *Bachelier de Sa- que* est le plus médiocre de ses ouvrages. e roule tout entier sur un seul objet, les dé- ens du métier d'instituteur. Ce fonds est , et dans les ouvrages d'imagination il ller plus vîte. Le *Diable boiteux* vaut ; ce n'est pas que le merveilleux qui en fondement soit une invention louable. Il d'art à se faire transporter par le diable toit de chaque maison pour voir ce qni se, et avoir l'occasion de conter une aven- ii n'a aucune liaison avec ce qui précede : ce qui suit. On en pourrait conter ainsi lliers, et, quand il y a si peu de difficulté, eu de mérite. C'est encore aux Espagnols, s épris du merveilleux, que Lesage a em- cette fable. Mais la diversité des avan- t des portraits, une critique vive et ingé- , donnerent beaucoup de vogue à ce ro- que Boileau jugeait avec trop de sévérité. *Blas* est un chef-d'œuvre : il est du petit e des romans qu'on relit toujours avec ; c'est un tableau moral et animé de la naine: toutes les conditions y paraissent ecevoir ou pour donner une leçon. C'est l'instruction n'est jamais sans agrément. *ulci* devait être la devise de cet excellent

livre, que la bonne plaisanterie assaisonne partout. Plusieurs traits ont passé en proverbes, comme, par exemple, les homélies de l'archevêque de Grenade. L'interrogatoire des domestiques de Samuël Simon est digne de Moliere; et quelle sanglante satyre de l'inquisition! Ailleurs, quelle peinture de l'audience d'un premier commis, de l'impertinence des comédiens, de la vanité d'un parvenu, de la folie d'un poëte, de la mollesse des chanoines, de l'intérieur d'une grande maison, du caractere des grands, des mœurs de leurs domestiques! C'est l'école du monde, que *Gil Blas*. On reproche à l'auteur de n'avoir peint presque jamais que des fripons. Qu'importe si les portraits sont reconnaissables? Il a fait d'ailleurs son métier, car le roman et la comédie sont un genre de satyre. On lui reproche trop de détails subalternes; mais ils sont tous vrais, et aucun n'est indifférent. Il n'est point tombé dans cette profusion gratuite de circonstances minutieuses qu'on prend aujourd'hui pour de la vérité, et qui ne signifie rien. On connaît les personnages de *Gil Blas*: on a vécu avec eux; on les retrouve à tout moment. Pourquoi? Parce que, dans la peinture qu'il en fait, il n'y a pas un trait sans dessein et sans effet. Lesage avait bien de l'esprit; mais il met tant de talent à le cacher, il aime tant à se cacher derriere les personnages, il s'occupe si peu de lui, qu'il faut avoir de bons yeux pour voir l'auteur dans l'ouvrage, et apprécier à la fois l'un et l'autre.

Il se montre davantage dans *Turcaret*. Il n'y a point de piece dont le dialogue soit plus piquant et plus gai. Il y prodigue le sel à pleines mains. Ce sont de mauvaises mœurs, dit-on, il est vrai; mais les bonnes mœurs sont-elles comiques? Est-ce avec de la vertu qu'on fait rire? Et la comédie doit-elle peindre autre chose que

vices, des travers, des ridicules? Il faut lui
mettre de les montrer si l'on veut qu'elle les
rige. Et les mœurs du *Bourgeois Gentil-*
*mme*, de *Georges Dandin*, du *Légataire*, de
*cole des Maris*, sont-elles bien pures? Le
*me* lui-même, qui de sa nature est si moral,
peint-il pas souvent des caracteres odieux,
si que la tragédie. Il est vrai que, dans *Tur-*
*et*, il n'y a pas un personnage qui ne soit un
on, excepté le marquis; encore peut-on croire
s'il ne l'est pas, c'est parce qu'il est toujours
e. Mais cet assemblage de fripons est tellement
s en œuvre par la verve comique de l'auteur,
'il y a peu de pieces plus originales et plus
éables au théâtre, que *Turcaret*.

Un autre avantage de *Gil Blas*, c'est qu'il
st pas, comme tant de romans, guindé sur
e morale stoïque et désespérante, qui n'offre
nais de la vertu et de l'humanité, qu'un mo-
e idéal que personne ne peut se flatter d'at-
ndre. L'auteur y peint les hommes tels qu'ils
it, capables de fautes et de repentir, de fai-
sses et de retour : il n'affecte point ce rigo-
me outré que l'expérience dément, et que
ndamne une meilleure philosophie, parce
'en exigeant trop des hommes on les décou-
ge, et qu'en ne pardonnant rien on leur ôte
nvie et l'espoir de se corriger.

*Gil Blas* conduit naturellement à parler de
*on Quichotte*, ouvrage original, dont la na-
n espagnole est redevable à l'extravagance de
s écrivains.

Cent mauvais livres en ont produit un bon qui
s a fait tous périr, et qui vivra. Peut-être est-
un peu long, même indépendamment des
ntinuateurs. Peut-être un seul ridicule ne
ut-il pas amuser et attacher bien long-tems;
ais on n'en sent que mieux l'art de l'auteur,

qui a su tirer tant de choses agréables de la folie sérieuse de *Don Quichotte* et des bouffonneries de Sancho. Les nouvelles historiques dont ce livre est semé, lui donnent encore un nouveau prix. Une de ces nouvelles, *le Curieux impertinent*, est un des meilleurs morceaux de Cervantes.

Au surplus, malgré le succès qu'a eu parmi nous la traduction de *Don Quichotte*, il n'est pourtant pas du goût de tout le monde. Il y a des esprits séveres pour qui le fond de ce livre est trop frivole, et qui ne peuvent pas lire les folies d'un malheureux qu'il faudrait renfermer. C'est l'inconvénient de tous les ouvrages qui ne peignent qu'un ridicule particulier. Quelque mérite qu'ils aient, ils sont toujours au dessous de ceux qui peignent l'homme de tous les tems et de tous les lieux; et c'est par cette raison que des juges délicats n'ont jamais regardé la *Métromanie* que comme un ouvrage du second ordre.

Sans m'arrêter à une foule de bagatelles aussi frivoles qu'éphémeres, je passe tout de suite aux romanciers de ce siecle, qui ont eu plus ou moins de succès, et dont les ouvrages sont demeurés avec plus ou moins de réputation. Marivaux et l'abbé Prévost sont tous deux au premier rang, et y sont parvenus par une route différente. L'un n'a pour lui qu'un seul ouvrage, dont la supériorité lui a tenu lieu de productions nombreuses; l'autre au contraire a nui à la renommée de ses bons ouvrages par la quantité de ses productions médiocres.

*Mariane* est un des meilleurs romans français, et l'un de ceux dont les étrangers font le plus de cas. Il attache également par l'intérêt des situations et par celui des caracteres. Celui de madame de Miran a tout le charme de la bonté naturelle; celui de madame Dorsin, le mérite

; lumieres unies à la vertu; celui de M. de mal est un portrait fidele et fait avec art, de fausse dévotion et de l'hypocrisie, quoique rivaux eût tort de le croire fort supérieur au rtuffe dont il n'approche pas. Mariane et Valle ont toutes les qualités d'un âge aimable ec ses défauts : il n'y a pas jusqu'à madame Dutr, la grosse marchande, qui ne soit très-bien ute. Les tracasseries du couvent, l'esprit de mmunauté, l'audience d'un ministre, le ton monde, tout est tracé avec une vérité d'expession qui voudrait ressembler à la naïveté, et i laisse voir la finesse. Il est vrai qu'on a reproé à Marivaux, avec trop de justice, une affectan de style qui se fait remarquer jusque dans sa gligence, un artifice qui consiste à revêtir d'expessions populaires des idées subtiles et alamquées, une abondance vicieuse qui le porte à ourner une seule pensée sous toutes les formes ssibles, et qui ne lui permet guere de la quitqu'il ne l'ait gâtée; enfin un néologisme écieux et recherché, qui choque la langue et goût. Tous ces défauts se retrouvent dans son ysan parvenu, et se font même sentir dans dialogue de ses comédies; mais ils ne sont lle part rachetés par autant de mérite que ns sa *Mariane*. C'était d'ailleurs un cadre alement favorable à son talent et à ses défauts. s observations se portaient sur les détours seets de la vanité, les ruses de l'amour propre, ; sophismes des passions : on pouvait l'appeler *métaphysicien du cœur*. Souvent il perd trop tems et de soin à en fouiller les plus petits plis. Mais pouvait-il être plus à son aise qu'en êtant cette espece de babil moral à une femme ii raconte les aventures de sa jeunesse, dans 1 tems où elle n'y met plus d'autre intérêt que lui de converser avec elle-même, et de se

rendre un compte fidele de tout ce qu'elle a éprouvé et senti ? Aussi Marivaux fait-il présent de tout son esprit à son héroïne, et ne lui fait grâce de rien : on dirait qu'il lui dicte l'histoire de la coquetterie et la confession de toutes les femmes.

Ce genre d'esprit a plus d'inconvénient au théâtre, qui demande une marche plus rapide et des effets plus ressentis. Les pieces de Marivaux ont eu presque toutes du succès dans la nouveauté; mais d'un théâtre de cinq volumes il n'est resté que trois petites comédies, *la Surprise de l'amour*, *l'Epreuve*, et *le Legs*. Elles sont ingénieuses, mais froides. C'est un effort d'esprit continuel, et jamais le nœud de la piece n'est autre chose qu'un mot qu'on s'obstine à ne dire qu'à la fin, et qui est prévu dès le commencement. Ses obstacles ne naissent jamais que de son dialogue; et au lieu de nouer une intrigue, il file une déclaration ou un aveu. Ces ressorts trop déliés sont peu attachans, et j'ai observé que les pieces qui font souvent rire, font aussi souvent bâiller.

Marivaux avait une haute idée de lui; ce qui est d'autant plus convenable, qu'il en avait une très-médiocre de Moliere. Il faisait peu de cas du *Tartuffe*. Quelqu'un qui lui aurait dit que, comme auteur comique, il était au dessous de Dancourt, l'aurait bien étonné, et pourtant lui aurait dit vrai. Marivaux avait peu de talent pour le théâtre, mais il avait beaucoup d'esprit. Sa *Mariane* et les premieres parties de son *Paysan*, qu'il n'a pas achevé, seront en tout tems une lecture agréable. Celle de son *Spectateur* ne donne d'autre envie que d'en tirer deux ou trois chapitres pour ne lire jamais le reste. Mais je le répete, *Mariane* seule lui assure une des premieres places parmi les romanciers français.

'abbé Prévost a autant d'imagination que
'ivaux a d'esprit, et tous les deux pèchent
l'abus de leurs facultés. Le grand défaut de
bé Prévost, c'est de ne savoir ni borner son
ı ni régler sa marche. Il s'avance au hasard,
liant d'où il est parti, et ne sachant où il va.
s'aperçoit souvent qu'il accumule des feuilles
r les libraires, plutôt qu'il n'arrange un ou-
e pour la postérité. Un bon roman doit of-
un ensemble régulier, et marcher à un but,
me le drame; comme le drame, il manque
effet si l'intérêt est porté sur un trop grand
ibre de personnages, si la mémoire est fati-
, et l'attention distraite par une trop grande
titude d'aventures. Nous verrons tout à
ıre que les Anglais, à qui l'on reproche avec
ɔn d'avoir long-tems ignoré l'art de faire un
, ont quelquefois connu mieux que nous
mposition des romans, dont plusieurs for-
t chez eux un tout composé de parties dis-
es, et fixent le lecteur sur un objet dont ils
e détournent jamais. L'abbé Prévost était
éloigné de cette méthode. Il entasse événe-
s sur événemens, et vous fait perdre de vue
ersonnages qui vous intéressaient, pour en
duire de nouveaux. Les premieres parties
*Cléveland* sont très-attachantes, et il n'y a
onne qui n'ait frémi en suivant milord Ax-
ter dans la caverne de Rumney-Hole. Les
et les caracteres, dans tout le premier vo-
, sont d'une imagination dramatique et
e touche sombre et vigoureuse. L'épisode de
Sainte-Hélène commence à distraire le lec-
, et finit par s'en emparer, tant ce morceau
original et intéressant! Enfin l'auteur vous
nène d'un bout du Monde à l'autre, et les
ues réflexions, les aventures incroyables, re-
lissent la curiosité qui d'abord était vivement

excitée. On en peut dire autant des *Mémoires d'homme de qualité*. Ils sont évidemment co
posés de plusieurs parties qui n'ont entre el
aucun rapport, et qui ne sont rassemblées s
un même titre que pour joindre des volum
des volumes. C'est d'ailleurs un répertoire
toutes sortes de contes, dont plusieurs éta
connus avant que l'abbé Prévost s'en emp
Il y a des situations pathétiques entre le gou
neur et l'élève, et c'est là le mérite de ce ron
qui serait beaucoup meilleur s'il eût été rédi
la moitié, mais qui, dans tous les cas, ne
drait pas *Cléveland* ni même *le Doyen de K
rine*. Il y a, dans celui-ci, des caracteres m
soutenus et une intrigue mieux nouée que
tous les autres romans du même auteur (u
excepté); mais il a, comme les autres, le d
de ne pas tenir tout ce qu'il promet.

Le chef-d'œuvre de l'abbé Prévost est c
man que je viens d'excepter, et qui, dan
origine, ne devait être qu'un épisode des
*moires d'un homme de qualité*. On voit bie
je veux parler de *Manon Lescaut*. Comr
dira-t-on, pouvez-vous mettre tant de pri
aventures d'une fille entretenue et d'un c
lier d'industrie? C'est précisément à ce titr
l'ouvrage me paraît plus remarquable. Que
rite a donc l'auteur, puisque avec un pareil
il a su attacher et émouvoir? Comment
enfans qui se prennent de passion l'un
l'autre à la premiere vue, et qui semblent
telligence avant d'avoir pu se parler; qui
donnent tous deux leurs parens pour s'enfi

personnes, dont les aventures jusque-là paraissent si communes, inspirent-elles dès le premier instant un intérêt si vif, et qui à la fin est porté au plus haut degré? C'est qu'il y a de la passion et de la vérité, deux choses inappréciables dans tout ouvrage d'invention; c'est que le caractere de Manon est tracé d'après nature; que cette femme, toujours fidelle au chevalier Desgrieux, même en le trahissant, qui n'aime rien tant que lui, mais qui ne craint rien tant que la misere; qui mêle un si grand charme à ses infidélités, dont l'imagination voluptueuse, les grâces, la gaîté, ont pris un si grand empire sur son amant, qu'une telle femme est un personnage aussi séduisant dans la peinture que dans la réalité; c'est que l'enchantement qui l'environne sous le pinceau de l'écrivain ne la quitte jamais, pas même dans la charrette qui la transporte à l'hôpital; c'est qu'en ce moment Manon, avec ses larmes qui l'inondent, et ses beaux cheveux flottans qui la couvrent, liée, par le milieu du corps, tendant les bras à son amant qui paie de quart d'heure en quart d'heure la permission de la suivre de loin, et qui attendrit jusqu'à ses impitoyables conducteurs, Manon semble séparée de ses méprisables compagnes par le prestige qui suit partout la beauté, et par cet intérêt qui naît toujours d'une grande passion; c'est que dans ce prodigieux attachement du chevalier, que les fautes et les malheurs de sa maîtresse ne font que redoubler, on ne peut méconnaître cet attrait réciproque qui entraîne et domine à jamais deux créatures nées l'une pour l'autre. Et qu'arrive-t-il à la fin? Que cette femme, si aimable jusque dans ses torts, devient ensuite admirable par sa constance et sa tendresse; que les erreurs d'une imagination ardente font place aux vertus d'une ame sensible; qu'après avoir été une maîtresse

charmante, Manon devient une amante héroïque; qu'elle préfere la pauvreté, les dangers, la proscription de son amant à une alliance honorable et avantageuse avec un homme en place; que cette femme si délicate, si amollie par l'habitude des plaisirs, consent à fuir dans un désert avec celui qu'elle aime, plutôt que de s'en séparer, et trouve enfin la mort à côté de lui, exemple frappant de cette vérité morale, qu'il n'y a point d'ame qu'une grande passion n'éleve au dessus d'elle-même, et ne rende capable de tout. Quelle situation plus déchirante que celle de Desgrieux, lorsque sa malheureuse amante expire à ses côtés, épuisée de douleur et de fatigue, au milieu des déserts où elle l'a suivi! J'avoue que j'ai éprouvé rarement une émotion aussi profonde, un attendrissement aussi douloureux qu'au dénoûment de cet ouvrage.

Il semblerait que ce fût au fils de l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Atrée* à faire les romans de l'abbé Prévost, plutôt que *le Sopha* et *Tanzaï*. Mais ces productions agréables et frivoles eurent l'avantage de l'à-propos. Elles parurent dans un tems où les mauvaises mœurs étaient de mode dans un certain monde qui donnait le ton. *Tanzaï*, qui n'est en ce genre qu'un libertinage d'esprit, eut de plus, dans sa naissance, le piquant de l'allusion et de la satyre. On crut y voir l'allégorie d'une bulle fameuse dont on a tant parlé, et dont on ne parle plus, et la critique du style de Marivaux, que l'auteur parut contrefaire très-heureusement dans la fée Moustache; car il est aussi aisé de contrefaire le mauvais style, que difficile d'imiter le bon. Le Versac des *Egaremens* était calqué, dit-on, sur plus d'un personnage de la cour. Les romans de Crébillon où la corruption était érigée en système, et l'indécence en bon air, eurent d'autant plus de

u'ils peignaient en effet quelques origi-
lebres, qui, joignant de l'esprit et des
ce libertinage hardi que la régence avait
mode, s'étaient réunis avec quelques
de la cour pour afficher la débauche, et
ter par l'exemple et l'autorité des grands
et l'espérance des mêmes succès. Mais
ntagion fut passagere, et les ouvrages
vait fait réussir ont depuis perdu beau-
trouverait-on aujourd'hui l'original de
On ne voit point dans la bonne compa-
femme qui se fasse une gloire d'être ef-
ni d'homme qui se donne pour le pré-
du vice. En général, les mœurs sont au
lus décentes, si elles ne sont pas plus
et l'on respecte la pudeur publique,
et dernier reste d'honnêteté qu'il serait
ux de détruire, parce que tout serait
il fallait que la vertu se cachât, et que le
eût droit de se montrer. Aussi les pein-
nsongeres et révoltantes ne se trouvent-
s que dans de mal-adroites imitations des
de Crébillon, telles que les *Malheurs*
*nstance*, les *Sacrifices de l'amour* (1),
où tout est faux, et où les personnages
e sont également hors de nature.
jeunes gens, les hommes oisifs, lisent
uelquefois par désœuvrement le *Sopha*,
les *Egaremens*, ces productions futiles
t peu d'estime. Sans le personnage de
am, qui est plaisant, le *Sopha* n'aurait
tre mérite que celui de *Tanzaï*, l'art si
e gazer les obscénités. C'est d'ailleurs
de chose que l'idée de faire raconter
tures amoureuses par un homme qui a
a. Ces aventures sont communes, et le

---

nans de M. Dorat.

langage est très-incorrect. Il n'y a dans cet
vrage et dans les autres du même auteur, n
vention, ni intérêt, ni style. Le seul qui
un commencement d'intrigue est le roman
*Egaremens*. Aussi n'a-t-il jamais pu l'ach
Il ne faut pas parler des autres brochur
Crébillon, du *Sylphe*, d'*Ah! quel conte*
*Lettres de la duchesse*, des *Lettres athé*
*nes, etc. etc.* toutes productions oubliées. On
le louer en l'appelant le philosophe des fer
Je ne sais pas ce que signifie ce mot, et il
dans Crébillon de philosophie d'aucune e

Le *Comte de Comminge*, de madame de
cin, peut être regardé comme le pendant
*Princesse de Clèves* : ce n'est pas le seul ou
qui honore sa mémoire. Le *Siege de Ca*
les *Malheurs de l'Amour* sont des romans
d'intérêt et de goût. Les deux premiers o
faits en société avec M. de P. D. V., aut
plusieurs pieces de théâtre très-jolies,
d'esprit et fort souvent jouées.

La *Comtesse de Savoie*, de madame d
taine, est un ouvrage plein d'intérêt, don
Voltaire paraît avoir tiré le sujet de *Tan*

Parmi les bons ouvrages que le sexe a p
de nos jours, les *Lettres du marquis de Ro*
vent tenir un rang distingué. Le but mor
la plus grande utilité; et ce roman est d
nombre de ceux qu'on peut mettre sans
entre les mains des jeunes demoiselles : l'
teté y est toujours aimable, et le vice n'y
mais contagieux. Le style est plein de d
et de goût. La seconde partie surtout e
intérêt attendrissant, et, l'ouvrage, en g
est d'une belle plume conduite par un
ame. Il est de madame Elie de Beaumont,
du célèbre avocat de ce nom.

: de madame de Graffigny, plus que
jui n'est qu'une copie un peu faible de
*ernante*, sans en avoir les beaux détails.
premier roman épistolaire qu'on ait com-
France.
celle qui, dans ce siecle, partage avec
: de Tencin la gloire de disputer la palme
eilleurs romanciers, est sans contredit
: Riccoboni.
›mans sont de tous les ouvrages d'esprit,
nt les femmes sont le plus capables. L'a-
|ui en est toujours le sujet principal, est
nent qu'elles connaissent le mieux. Il y
passion, une foule de nuances délicates
rceptibles, qu'en général elles saisissent
jue nous, soit parce que l'amour a plus
'tance pour elles, soit parce que, plus in-
s à en tirer parti, elles en observent
les caracteres et les effets. Ce n'est pas
sachent peindre, mieux que les hommes,
e et la violence des passions extrêmes :
'aire, elles n'ont rien fait en ce genre
'oche, même de loin, de nos bons tra-
et le pinceau qui a tracé Hermione et
ne, n'a jamais été sous la main d'une
Il n'en faudrait pas conclure qu'elles
ns de sensibilité que nous, car rien n'est
ır à l'éloquence d'une femme passionnée;
›st que la sensibilité ne suffit pas pour
dans les ouvrages de poésie et de théâtre;
: la réunion des convenances dramatiques
mouvemens du cœur, et l'art de resserrer
space d'un moment les grands effets des
'es et des passions, comme on rassemble
›ns qui s'embrâsent dans le même foyer,
e une force de conception réfléchie et de
suivi, qui semble au-dessus de ce sexe,
magination n'est si vive qu'aux dépens

de la réflexion. Tout est compensé dans la Nature. La grâce et la force s'excluent nécessairement l'une et l'autre, et des mains faites pour arranger des fleurs ne soutiennent pas la massue d'Hercule. Dans le drame, on ne peut saisir que les grands traits. Le roman se nourrit de petits détails. C'est cette prodigieuse disproportion du roman au drame, que n'ont pas sentie ceux qui ont mal-à-propos rapproché ces deux genres. Tout est permis au romancier. Le monde entier est à lui. Il dispose des tems et des lieux. Le dramatiste n'a qu'un moment, et s'il l'a mal choisi tout est perdu.

Les *Lettres de Katesby* et le *Marquis de Cressy* furent les premiers essais de madame Riccoboni, et ce sont ses chefs-d'œuvre. Le premier eut un grand succès, quoique le principal ressort parût peut-être un peu forcé. Le roman est d'ailleurs conduit avec art, et très-attachant. Il regne dans le *Marquis de Cressy* un grand intérêt d'action et de style. On y trouve surtout cette unité d'objets, si précieuse dans tous les genres. On y remarque des expresssions heureuses et faites pour être retenues par le cœur; celle-ci, par exemple : *Les ames tendres tournent tout contre elles-mêmes.* J'avoue que de tout ce qu'a fait madame Riccoboni, le *Marquis de Cressy* est ce je préférerais.

Les *Lettres de Fanny* n'offrent rien que les détails d'un amour heureux et partagé, toujours intéressans entre deux amans, mais qui peuvent quelquefois paraître petits au lecteur. La derniere de ces lettres est d'un ton noble et pathétique. C'est un morceau remarquable.

*Amélie*, imité en partie du roman de *Fielding*, *Jenny*, les *Lettres de madame de Sancerre, de Sophie de Valliere, de milord Rivers*, ne sont pas des ouvrages aussi parfaits que le *Marquis*

de *Cressy* et les *Lettres de Katesby*; mais il n'y en a pas un qu'on ne lise avec plaisir, et qui n'offre des morceaux très-bien faits et très-intéressans. Ce qui distingue l'auteur dans tout ce qu'elle a composé, c'est l'agrément de son style. Peu de femmes, peu d'hommes mêmes, ont pensé avec autant de finesse, et écrit avec autant d'esprit.

A l'égard d'*Ernestine*, quoique ce soit la moindre production de l'auteur pour l'étendue, c'est peut-être la premiere pour l'intérêt et les grâces. C'est un morceau fini, qui suffirait seul à un écrivain. On pourrait appeler *Ernestine* le diamant de madame Riccoboni.

C'est à l'auteur de *Cléveland* qu'il convenait d'être le traducteur de Richardson. L'abbé Prévost fut le premier qui transplanta parmi nous, et y naturalisa pour ainsi dire cette branche si riche de la littérature anglaise. Nous ne connaissions guere auparavant que *Robinson*, ouvrage que M. Rousseau conseille de mettre entre les mains des jeunes gens, parce que, conformément au plan d'éducation tracé dans l'*Emile*, *Robinson* fait voir tout ce que l'homme abandonné à lui-même peut trouver de ressource dans son industrie, dans son courage et dans le sentiment réfléchi de ses besoins. L'homme civil a trop de secours autour de lui pour sentir toutes ses forces et connaître tous ses moyens. Réduit à lui seul, comme Robinson, c'est au malheur qu'il est redevable de l'éducation que dans l'état sauvage il eût reçue de la Nature; et ce qui n'eût été qu'un effet de l'habitude et de l'instinct, devient un effort d'intelligence. Voilà ce qui fait de la premiere partie de *Robinson* un ouvrage vraiment original, dont l'auteur, s'éloignant des routes ordinaires où l'on mene les lecteurs, nous attache avec un seul personnage au milieu

d'un désert, et ne nous montre d'autre tableau que celui de l'homme seul avec la Nature. La seconde partie est très-inférieure. Rien n'est plus commun que les aventures de Robinson quand il a quitté son île, et c'était là que devait finir le roman. Mais le défaut des Anglais est de connaître rarement la mesure.

C'est aussi le défaut essentiel des romans de Richardson. Le plus faible de tous, celui qui offre le plus de détails prolixes avec le moins d'action, c'est *Paméla*. On n'y voit autre chose qu'un maître qui tente tous les moyens pour séduire sa servante, et qui finit par l'épouser. Quatre volumes conduisent bien lentement à ce dénoûment prévu, et l'on s'impatiente plus d'une fois en chemin. Le plan était bon, très-moral, et, réduit à un volume, il serait infiniment meilleur et beaucoup plus intéressant. *Grandisson* est beaucoup plus compliqué. Des épisodes se joignent à l'action principale; mais il y a ici un autre inconvénient. Les épisodes l'emportent sur le fond. Les amours graves et sensés de miss Byron et de Charles sont un peu froids, et sans l'intéressante Clémentine, sans les caracteres aimables de Charlotte et d'Emilie, on aurait peine à supporter l'ennui qu'inspire la monotone perfection de Grandisson, qui, pour le lecteur, a le grand tort d'avoir toujours raison. En général, c'est un roman de beaucoup de mérite et de peu d'effet.

On n'en peut pas dire autant de *Clarisse*. L'effet des dernieres parties est aussi grand qu'il puisse être, et l'intérêt d'un roman ne peut pas aller plus loin. Clarisse, depuis le moment où elle a quitté ses parens, est un être vraiment céleste. Jamais la vertu n'eut un plus beau caractere; jamais l'innocence ne fut plus auguste, ni l'infortune plus touchante. Que Clarisse pa-

:spectable dans le séjour de l'infamie! e est grande dans la prison! On est tenté ıber à ses pieds avec Belfort, et de ne lui qu'à genoux. Comme sa vertu est sans ıa patience sans ostentation, et ses plaintes nportement! Que les sentimens religieux utiennent une conscience pure contre le ur et l'oppression, que le calme de ses rs momens, les apprêts de sa mort, le a et les vœux qu'elle envoie pour adieux à rsécuteur, que toutes ces scenes de dou- : de grandeur sont attendrissantes, et lais- ne profonde impression!

là sans doute assez de beautés pour justifier ıd succès que ce livre eut parmi nous lors- ıbbé Prévost le traduisit, et l'enthousiasme partisans, qui vont jusqu'à se passionner les longueurs et les défauts de l'ouvrage. ıse volontiers cet enthousiasme; je l'ad- même dans l'éloquence qu'il a inspirée lèbre panégyriste de Richardson. Mais ıe je n'exige pas qu'on y renonce, il est aussi qu'on n'exige pas que je le par- Au contraire, plus je suis transporté des és de *Clarisse* dans ses dernieres parties, e suis affligé des vices essentiels et de la ante prolixité qui rendent si difficile la e de ce roman, dans les trois quarts de :endue.

bord j'en trouve le héros absolument hors ture. Lovelace m'a toujours paru un être de ı; ce n'est pas parce qu'il allie les contraires, ı'est moins rare dans l'homme, mais parce allie dans un même moment des sentimens excluent, à moins qu'on ne soit insensé, et que sa conduite est trop souvent en con- :tion avec son caractere. Par exemple, il est é, il se donne lui-même pour l'homme le

plus superbe qu'il y ait au monde. Il y a dans
sentimens pour Clarisse infiniment plus d'orgi
que d'amour. Il a mis sa vanité à subjuguer
ange, comme il l'appelle. Il ne renonce p
l'épouser, malgré son goût pour le célibat, n
il veut voir auparavant si la vertu de Clariss
au dessus de toutes les épreuves; jusque-là j
conçois. Qu'il conduise Clarisse par toutes se
d'artifices, jusqu'à se remettre entre ses m
en fuyant la maison paternelle, l'intérêt de
amour, sa haine pour les Harlove, doivent
dicter ce projet. Mais que cet homme, qui
cœur si haut, mette sa maîtresse dans un
d'infamie, qu'il l'entoure de prostituées, et
lisse ce qu'il veut épouser; que cet homme
met tant d'amour propre dans la conquête d
femme, n'imagine pas d'autre moyen, po
parvenir, que de l'assoupir avec un narcoti
et d'exposer la vie de sa maîtresse pour lui
l'honneur; que cette bassesse lui parais
triomphe, et cette brutalité une jouissanc
dis aussitôt : Ou cet homme n'est pas te
vous le peignez, ou il n'a pas tenu cette
duite.

On objecte que ces contradictions sont
la nature; qu'un homme hautain fait une a
basse; qu'un homme passionné ne chois
toujours les moyens. Je réponds : Oui; ma
a toujours un fonds de caractere qui ne se dé
point, du moins dans les choses essentiell
quand vous l'avez établi, je veux le retro
ou je ne sais plus où j'en suis. Vous ne p
sans doute m'attacher qu'en me présenta
personnage vraisemblable; je veux voir ..

fantastique, une sorte de monstre qui
ppelle rien, ne me peint rien; et quand
et excès d'inconséquence serait dans
individus, ce ne serait pas là ce que les
de fiction devraient peindre, parce que
t n'est pas de représenter des exceptions.
t puis-je supporter, par exemple, que
, livré, après la mort de Clarisse, à un
qui fait craindre pour sa vie, et qui
s amis de veiller sur lui, revienne tout
après à ses ridicules bouffonneries et à
tante gaîté? Cet inconcevable contraste
is la nature? Que Lovelace soit tour-à-
ureux et libertin, sensible et gai, rai-
et impertinent, soit; mais il y a un
tout, et l'on ne passe pas de la frénésie
douloureuse, à une légèreté cruelle et
ie. Ce passage immédiat est aussi impos-
e celui de la fièvre chaude à l'état de la
e santé. On ne peut excuser Lovelace
sant qu'il est fou. Je suis porté à le
nais quel intérêt puis-je prendre à un
iant? J'ai entendu quelquefois admirer
irces de son esprit, la variété de ses ar-
ui-même donne l'exemple de cette ad-
, et se regarde sans cesse comme une
supérieure. La belle supériorité, en
e celle d'un homme qui emploie plus de
plus de machines, plus d'argent pour
ie jeune fille sans expérience, qu'il n'en
pour séduire vingt coquettes des plus
, ou vingt prudes des plus rebelles, et
par être obligé de l'assoupir avec un
, après l'avoir menée dans un lieu de
ion! L'importance qu'il met à toutes ses
is fait rire de pitié, et le plaisir qu'il
nuire soulève de dégoût. Je suis tenté à
nent de lui dire: Eh! mon ami, il n'y a

pas tant de quoi te vanter : un espion de p
en sait plus que toi.

Ce n'est pas qu'il n'ait réellement beau
d'esprit : ses conversations avec M. Hik
et le capitaine Morden en sont la preuve;
le pitoyable usage qu'il en fait rend encor
ridicule l'excès de sa vanité, et il tombe à
moment dans le jargon, le galimathias et
raison.

On sait gré à Richardson de la multitu
ses personnages. Pourquoi, si la plupart so
utiles ou indifférens? Que me fait à moi
foule d'agens subalternes, hommes ou fen
mis en œuvre par Lovelace? Ce sont des fi
gagés, des femmes perdues : ne voilà-t-
des objets bien intéressans, pour m'en oc
si long-tems? Ne donner à chaque perso
que la place qu'il doit tenir, est un art
mancier, et certes Richardson ne l'a pas c

Mais ce qu'il a connu moins que tout le
c'est la mesure des détails. Quoi! l'on arri
moitié de son ouvrage, et l'action n'a pas
fait un pas! Quoi! les persécutions de la f
Harlove et la résistance de Clarisse occupe
gros volumes sans qu'il y ait un fait, un
ment, une révolution? Tout cet immense
est rempli par des lettres de trente person
qui répetent cent fois la même chose,
suivant sa maniere de voir et de penser,
énorme verbiage, cet intolérable babil
pour la fécondité du génie! J'en deman
don encore une fois à ceux qui admirent
gueurs; mais je ne puis ni partager leur p

tracée dans deux ou trois cents lettres?
'intéresser à Clarisse, faut-il que j'aie
c sa famille à toutes les heures du jour,
m'ait redit mille fois les mêmes choses?
si peu vrai, que personne, j'ose le dire,
s ému que moi des dernieres parties de
, et cependant jamais, non jamais je
malgré mes efforts et mes résolutions,
xieme partie des trois premiers volumes.
ne endroit que j'ouvrisse le livre, je me
is au même point, et je revoyais les
cteurs faisant et disant les mêmes choses.
*nis!* s'écrie le panégyriste de Richardson,
, *Clarisse et Grandisson sont trois grands*
Non sans doute, ce ne sont pas là des
Est-ce donc à un écrivain tel que M. Di-
confondre ainsi les limites des arts?
nt excuserait-il les romans de son auteur,
t les juger sur les procédés dramatiques?
ncier me fait habiter des années avec les
ır lesquels il veut m'intéresser. Le poëte
sporte sur-le-champ au milieu d'eux,
ıart d'heure après mes larmes coulent,
tage leurs infortunes, comme si je les
lepuis long-tems. O mes amis! tel est
poëte. Ne lui comparez rien, car il n'y a
en approche.

nc manqué à Richardson une condition
le et indispensable pour bien écrire et
re un bon livre, de savoir s'arrêter. Il
û simplifier son action, retrancher la
e ses personnages et la moitié de son ou-
es Anglais, quoique leur goût ne soit
i sévere et aussi épuré que le nôtre, ont
défauts de Richardson. Ils admirent les
uations de *Clarisse*, et la vérité du lan-
'il met alors dans la bouche de ses ac-
ais en général ils lui préferent *Fielding*,

et j'avoue que pour cette fois je suis de leur av
*Joseph Andrews* appartient trop aux mœurs a
glaises, pour plaire aux étrangers autant qu'a
nationaux; mais pour moi, le premier rom
du monde, c'est *Tom-Jones*.

D'abord, l'idée premiere sur laquelle t
l'ouvrage est bâti, est en morale un trait de gé
Des deux principaux acteurs qui occupent
scene, l'un paraît toujours avoir tort; l'au
toujours raison; et il se trouve à la fin, qu
premier est un honnête homme, et l'autre
fripon; mais l'un, plein de candeur et de
tourderie de la jeunesse, commet toutes les fa
qui peuvent prévenir contre lui la vertu mé
susceptible de se laisser tromper : l'autre,
jours maître de lui, se sert de ses vices avec
d'adresse, qu'il sait en même tems noircir l'i
cence et en imposer à la vertu. L'un n'a qu
défauts; il les montre, et donne des avan
sur lui; l'autre a des vices, il les cache, et n
le mal qu'avec sûreté. Ce contraste est l'hi
de la société, et l'on n'a jamais, dans un
vrage d'imagination, développé un plus
fonds de morale ni donné une plus g
leçon.

Et d'ailleurs, quelle diversité de carac
tous vrais, tous attachans! La vertu bienfa
d'Alworthy, malheureusement mêlée d'un
grande facilité à se laisser prévenir; la
naturelle et brusque du gentilhomme We
son amour pour la chasse et pour sa fil
promptitude à se fâcher et à s'apaiser, son
sion pour les lords et pour les duels, son

samment avec les boutades de Western; cette milady Bellaston, qui retrace si bien la noble effronterie et les faiblesses impérieuses des grandes dames quand elles protegent de beaux garçons; la bonne madame Miller, dont le cœur a deviné celui de Tom-Jones, et qui l'aime si franchement; M. Nichtingale, qui, comme tant d'autres, n'a besoin, pour faire une bonne action, que d'y être encouragé; et Sophie, la charmante Sophie, dont l'amour est si vrai, si tendre, si courageux, Sophie qui, comme toutes les ames bien nées, n'en devient que meilleure en aimant, et doit à l'amour de montrer tout ce qu'elle a d'excellent; enfin, jusqu'à la femme-de-chambre Honora et aux deux pédans Tuakum et Squarre, tous les personnages sont des originaux supérieurement tracés, que vous connaissez comme si vous aviez vécu avec eux, que vous retrouvez tous les jours dans le monde, et que l'auteur peint, non par l'abondance des paroles, mais par la vérité des actions.

*Tom-Jones* est le livre le mieux fait de l'Angleterre. Avec quel art le fil de l'intrigue principale passe à travers les événemens épisodiques, sans que jamais on le perde de vue! On n'y éprouve pas, il est vrai, le grand effet de quelques situations de *Clarisse;* mais qui ne s'intéresse pas aux amours de Tom-Jones et de Sophie? Qui ne desire pas leur bonheur? Comme le dénoûment est bien suspendu et bien amené! Et quelle heureuse variété de tons! Quelle foule de peintures comiques, qui amusent le lecteur sans le refroidir, et promenent ses yeux sur le tableau du monde sans lui faire oublier les personnages dont la destinée doit l'occuper!

Personne n'a essayé d'imiter Fielding: il est resté, comme Moliere, seul de sa classe.

Richardson a eu parmi nous un célèbre imitateur, je veux dire l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, roman qui a beaucoup de traits de ressemblance avec *Clarisse*. Dans l'un et l'autre ouvrage il s'agit d'un pere qui veut forcer les inclinations de sa fille, et la porter à un mariage qu'elle repousse. Le pere de Clarisse projette, après avoir tout tenté en vain, de se jeter aux pieds de sa fille pour obtenir un consentement que la violence n'a pu arracher. La fuite de Clarisse prévient l'exécution de ce dessein; mais ce que Richardson n'a mis qu'en projet, M. Rousseau l'a mis en action, et c'est ainsi que le baron d'Etange détermine Julie à épouser Volmar. Claire, l'amie de Julie, a paru une copie de miss Howe, et l'auteur a suivi le systême épistolaire de Richardson en donnant à ses amans tout le babil de la passion qui aime le plus à écrire et à parler. *Ce sont des amans, et non des académiciens*, dit-il dans une note, croyant justifier par ce seul mot les incorrections, les longueurs et les inutilités. Mais cette apologie n'est qu'un sophisme qu'on peut renverser aussi d'un seul mot. Non, ce ne sont pas des amans qui parlent, c'est M. Rousseau qui les fait parler. La meilleure correspondance amoureuse, si on l'imprimait, serait un mauvais livre; car il dirait la même chose à toutes les pages, et ce qui est excellent entre deux amans, ne vaut rien pour le lecteur. Julie, ainsi que Clarisse, est un peu *prêcheuse*, et je crois que toutes deux le sont trop.

Les rapports qu'on a remarqués entre ces deux ouvrages n'empêchent pas qu'en d'autres parties ils ne s'éloignent l'un de l'autre, autant que le génie de l'auteur anglais s'éloigne de celui du génevois. L'imagination est la qualité dominante dans Richardson; la philosophie et

ɔrit de controverse caractérisent M. Rous-
ı, et il a porté dans l'une et dans l'autre la
ı grande éloquence. Aussi les objets de la
ectique reviennent - ils partout sous sa
ne; et, tout au travers des amours de Julie
le Saint-Preux, on disserte en forme sur le
l, sur le suicide, sur l'opéra, et le pour et
contre est oratoirement discuté. Plusieurs
ne de ces morceaux sont ce qu'il y a de plus
u dans la *Nouvelle Héloïse*, et ce qui porte
ıcipalement l'empreinte du talent de M.
ısseau. L'ouvrage, d'ailleurs, considéré
ıme roman, a paru très-défectueux. C'est
hardiesse, sans doute, dont nul romancier
se serait avisé, de rendre les deux amans
reux dès le commencement de l'ouvrage;
ıs il n'en résulte pas moins que le reste se
ent de cette langueur qui succede à la viva-
d'un premier intérêt qu'on a perdu de vue.
mariage de Julie avec Volmar, tandis
elle aime encore Saint-Preux, est une chose
-extraordinaire, et répugne aux principes
morale que Julie a suivis jusque là, et qui
endent de tromper personne. D'ailleurs,
t aimer bien peu un homme que d'en épou-
un autre, et Julie dès ce moment devient
ıns intéressante. S'il y a quelque chose de
ı étrange, c'est la conduite de Saint-Preux,
, après avoir couru le monde pendant deux
, revient vivre tranquillement entre sa maî-
se et l'homme qui l'a épousée; c'est la con-
ce de Volmar, qui voit sans inquiétude
ıt-Preux auprès de Julie, et qui pourtant a
re les mains la lettre où cette même Julie
posait à son amant un rendez-vous qui expo-
la vie de tous les deux. Je vois bien dans les
res de Julie ce qui pouvait faire trembler
lmar, mais je n'y vois nullement ce qui

pouvait le rassurer. Enfin l'auteur, ne sachant comment sortir de cette situation bizarre, termine le roman par un incident fortuit, étranger à tous les intérêts dont on a été occupé jusque-là, et Julie meurt, uniquement pour tirer M. Rousseau d'embarras. Malgré tous ces défauts, ce roman eut un très-grand succès dans sa nouveauté; et quoiqu'il ait été apprécié depuis, il restera toujours comme un livre d'un ordre très-distingué, puisqu'il offre assez de beautés pour faire pardonner de grands défauts. Il y a de la passion et de l'éloquence; et si les personnages choquent souvent par leur conduite, ils rappellent et attachent par la vérité de leurs discours et par cette chaleur qui anime le style de l'auteur. La lettre écrite de Meillerie, la promenade sur le lac, les monumens des amours de Saint-Preux, épars dans les Alpes, et parlant à son imagination; le moment où il voit Julie malade de la petite vérole : tous ces morceaux fortement tracés, joints à ceux qui sont pleins d'une philosophie énergique et persuasive, sont des beautés de grand écrivain, qui couvrent les fautes du romancier. Il y a d'ailleurs un puissant attrait pour les femmes et pour la jeunesse, c'est que les faiblesses ont dans ce roman le langage et les honneurs de la vertu; et s'il a été donné à M. Rousseau (ce qui n'appartient qu'aux hommes éloquens) d'exalter les têtes et d'exciter l'enthousiasme, c'est surtout dans ce livre, le plus séduisant et le plus dangereux de tous pour les jeunes personnes.

Il ne faut pas regarder *Emile* comme un roman; mais la forme romanesque que l'auteur a donnée à un ouvrage dont l'objet est si sérieux, n'a point nui à son utilité et à son mérite, et y a même ajouté beaucoup. Emile et Sophie

de l'intérêt et du charme aux leçons
nstituteur. Ce n'est pas que son système
ducation soit admissible; c'est un excès
rie et en pratique, comme presque
es idées générales du même écrivain
excès en spéculation. Mais il y joint
e de vérités particulieres et d'idées lu-
, qui n'ont pas été perdues pour notre
'il a emprunté les idées de Locke sur
, l'orateur génevois a persuadé ce que
ophe anglais n'avait fait qu'indiquer.
a obtenu un des succès les plus flatteurs
ıt homme qui prétend à la gloire de
bien : il a opéré une révolution dans
ie très-importante des mœurs publi-
ducation. On ne peut nier que, depuis
in nombre d'années, il ne se soit fait
ıgement très-sensible dans la maniere
éleve l'enfance. Si ce premier âge de
, si intéressant et si aimable, jouit
hui en tout sens de cette douce liberté
ermet de développer tout ce qu'il a de
de gaîté et de grâce; s'il n'est plus
et contraint sous les gênes et les en-
toute espece, c'est à l'auteur d'*Emile*
a l'obligation. Ainsi les générations
es lui devront le bonheur de leurs pre-
années; et si l'exemple d'une statue
u plus grand-homme de notre siecle,
parmi nous l'usage d'honorer, par de
les monumens, tous les bienfaiteurs de
ité en quelque genre que ce soit, j'ai-
me représenter un groupe dans lequel
de l'illustre génevois serait couronnée
nains d'un enfant que sa mere souleve-
ju'à lui, tandis qu'il sourirait à une
mme qui allaiterait le sien, et peut-
tourerais-je encore d'un chœur d'en-

fans qui s'amuseraient à tous les jeux de leur âge.

Un homme qui s'est ouvert des sentiers nouveaux dans toutes les carrieres où il est entré après d'autres, un écrivain qui a donné à ses compositions en tout genre l'empreinte d'un esprit original, Voltaire, a voulu faire des romans, et il fallait bien que les siens ne ressemblassent pas à ceux qu'on avait faits. Ce n'est pas que, dans *Zadig*, il n'ait emprunté d'ouvrages connus le fond de plusieurs chapitres; de l'Arioste, par exemple, celui de l'homme aux armes vertes; des *Mille et un Jours*, celui de l'hermite, etc.; que, dans *Micromégas*, il n'ait imité une idée de *Gulliver;* que, dans l'*Ingénu*, la principale situation ne soit prise de la *Baronne de Luz*, roman de Duclos; mais l'ensemble et la maniere lui appartiennent, et il a mis partout le cachet de son génie. Ce qui caractérise *Zadig*, *Candide*, *Memnon*, *Babouc*, *Scarmentado*, l'*Ingénu*, c'est un fonds de philosophie semée partout dans un style rapide, ingénieux et piquant, rendue plus sensible par des contrastes saillans et des rapprochemens inattendus, qui frappent l'imagination, et qui semblent à la fois le secret et le jeu de son génie. Nul n'a mieux connu l'art de tourner la raison en plaisanterie. Il converse avec ses lecteurs, et leur fait accroire qu'ils ont tout l'esprit qu'il leur donne, tant les idées qu'il jette en foule se présentent sous un jour clair et sous un aspect agréable! Il a quelquefois, dans les petites choses, le ton sérieusement ironique, et la sorte de persiflage que l'on aime dans Hamilton, auteur qui lui ressemble dans son genre, comme une conversation spirituelle ressemble à un bon livre.

*r une édition posthume des* Confessions du comte de***, *roman de M. Duclos.*

Nous saisirons cette occasion de résumer en
u de mots les productions d'un académicien
narquable par son esprit et son caractere,
qui a laissé différens morceaux justement es-
iés.

Peu d'hommes sont nés avec autant d'esprit,
n-seulement de celui qu'on met dans un livre,
iis de celui dont on se fait honneur dans la
:iété. Ce rapport de la conversation avec les
'its, que l'on a remarqué dans plusieurs écri-
ns célebres, a peut-être été plus frappant
ıs M. Duclos que dans tout autre. Son entre-
n ressemblait à son style : une précision tran-
ınte, des saillies vives et brusques, une tour-
re de phrase piquante et originale, et ce qu'on
ɔelle *du trait;* voilà ce qui lui donnait, dans
écrits et dans le monde, une physionomie
'ticuliere.

Porté de bonne heure dans la meilleure com-
;nie, en même tems qu'il en goûtait les
'émens en homme d'esprit, il l'observait en
mme de talent. Celui de dessiner des carac-
es était alors fort à la mode, surtout dans la
:iété de madame de T*** et de M. le comte
F***. La maniere d'écrire de M. Duclos se
:tait merveilleusement à ce genre; aussi les
*nfessions du comte de**** ne sont-elles qu'une
erie de portraits tous supérieurement tracés.
mérite, qui est à peu près le seul des *Confes-
ns*, suffit alors pour leur procurer un grand
:cès, d'autant plus que quiconque trace des
'acteres, est sûr qu'on y mettra des noms, et
malignité ajoute à la vogue. Aujourd'hui ce
nan, demeuré comme un ouvrage ingénieux

succombe toujours et qui n'a jamais tor
blait que celle-là dût faire encore plus
tune, mais on n'y vit que des aventures
forcées. Le livre ne parut qu'un jeu d'esp
espece de gageure, et l'auteur avait ou
les faiblesses doivent être non-seulemen
sables, mais intéressantes.

*Acajou* n'était encore qu'une gageur
gissait de remplir les sujets de quelques
bizarres dont on ignorait le dessein. M
en vint à bout, car de quoi ne vient-
bout avec la *féerie* ? Au reste, cette pe
chure a fourni au Théâtre italien l'o
mique d'*Acajou*, que l'on voit enco
plaisir.

On engagea M. Duclos à écrire l'Hi
composa celle de Louis XI ; mais un bo
de portrait souvent n'est pas propre à
tableau. M. Duclos n'avait, dans le s
noblesse ni éloquence. La vie de Lou
écrite avec une sécheresse rebutante. O
cette main, qui avait tracé quelques fi
roman et quelques grotesques, n'était
pour manier les pinceaux de l'Histoire.

Il était encore moins fait pour ceux d

pas les vers; que Fontenelle, Marivaux et lui étaient à la tête d'une secte qui avait conspiré contre la poésie, sous prétexte que les vers n'étaient bons qu'à gâter la pensée. Cette remarque est parfaitement vraie pour les mauvais vers; mais le contraire est précisément l'éloge des bons, qui non-seulement ne gâtent point la pensée, mais l'embellissent et la fortifient. Quand ils voulaient louer des vers, ils disaient : *Cela est beau comme de la prose.* Ce propos, comme tant d'autres, est ridicule d'un côté, et vrai de l'autre. Des vers bien faits ont toute l'exactitude et toute la justesse de la prose, en y joignant l'expression et l'harmonie poétique.

L'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à la mémoire de M. Duclos, c'est sans doute celui qu'on a imprimé tant de fois, les *Considérations sur les mœurs :* le monde y est vu d'un coup-d'œil rapide et perçant. Il est rare qu'on ait rassemblé un plus grand nombre d'idées justes et fines dans des cadres plus ingénieux. Ce livre, semé de leçons utiles et de mots saillans, peut être regardé comme le supplément de l'expérience, s'il peut y en avoir un:

Le hasard a fait faire une observation dont qui que ce soit peut-être ne se serait jamais douté; c'est que dans ce livre, qui traite des mœurs, le mot de *femme* n'est pas même prononcé : on le dit à l'auteur, qui en fut surpris; mais dans les *Memoires pour servir à l'Histoire du dix-huitieme siecle*, qui sont en quelque façon la seconde partie de ses *Considérations*, il a bien dédommagé les femmes; elles sont l'objet continuel du livre. L'auteur crut apparemment que cette moitié du genre humain, qui peut-être vaut mieux que l'autre, méritait qu'il en traitât à part.

On a reproché à M. Duclos une certaine du-

politique. Personne n'a soutenu plus nob
dans toutes les occasions, la dignité de l'l
de lettres et de l'académicien : il était gé
ment estimé de ses confreres, même d
qui ne l'aimaient pas. La fortune qu'il a
et les lacunes qui s'y rencontrent (1), pr
qu'il savait amasser et répandre.

La place d'historiographe ne fut pas p
un titre oiseux. Il a écrit l'histoire du
regne (2), remise, après sa mort, dans les
du ministere. Je me souviens d'avoir e
quelques morceaux de la préface, qui
çaient le courage de la verité.

Cet homme, que le succès de quelqu
de ses ouvrages et le crédit de ses société
fait regarder un moment comme le plus
prit de France, vit depuis sa réputation bi
passée par celle de quelques écrivains
étaient en effet fort supérieurs; mais il a
avantage assez rare, celui de garder be
de considération en perdant beaucoup
nommée : c'est que, quoiqu'il ait été
dessus de ce qu'il valait, il y avait un
réel, et dans sa personne, et dans ses ou
et qu'il échappa à la faiblesse trop comm

er dans le parti de l'envie quand on voit la
re s'éloigner.

n a retenu plusieurs de ses bons mots, entre
es ce qu'il disait des hommes puissans, qui
ment pas les gens de lettres. *Ils nous crai-*
*nt*, disait-il, *comme les voleurs craignent les*
*rberes.*

*une traduction libre d'*Amadis de Gaule, *par*
*M. le comte de Tressan.*

Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.

t Voltaire dans la tragédie *des Triumvirs.*
te fiction est fondée sur des réalités. Ces ro-
is de chevalerie, qui semblent n'être qu'un
le l'imagination en délire, n'ont fait que char-
la peinture de mœurs originairement très-
tables. Ces châteaux enchantés, défendus par
géans, où gémissaient des beautés captives,
les chevaliers languissaient dans les ténebres
cachots, n'existaient pas seulement dans la
des romanciers. Il n'y avait de leur inven-
que les enchantemens et les géans; mais d'ail-
s, dans ce chaos de l'anarchie féodale, les
eresses étaient en effet le repaire du brigan-
e; et tout noble qui avait pu bâtir sur un
ier ou s'entourer de fossés, était impunément
resseur ou ravisseur. L'avantage de la taille,
orce du corps, l'armure de fer, les tours à
ieaux, ne servaient que trop souvent à écraser
ible, à dépouiller le pauvre, à violer l'in-
ence. Celui qui, avec les mêmes moyens de
sance, ne s'en servait que pour défendre la
lesse et repousser l'injustice, était un digne
valier, et ses premiers sermens étaient tou-
s faits au sexe le plus exposé à l'insulte. Voilà
gine de la chevalerie, qui était la police des
s barbares; voilà l'explication de ces fables,

dont le fond semble toujours le même, et offre toujours des combats et du merveilleux. Les combats tenaient lieu de lois et de justice; le merveilleux prenait sa source dans l'ignorance et les erreurs de ces siecles grossiers. Les romanciers voyaient partout des enchanteurs, parce que les juges voyaient partout des sorciers, et la même contradiction qui déshonorait les tribunaux, se retrouvait dans ces productions informes; car il n'est pas plus absurde de voir des enchanteurs tués par des chevaliers, que de voir des sorciers toujours brûlés par le bourreau.

Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir ces rapports nécessaires entre l'imagination des écrivains et les mœurs de leurs siecles; c'est un examen qu'il suffit d'indiquer aux hommes qui réfléchissent. Dans cette foule de romans de chevalerie, dont l'Europe a été long-tems inondée, les *Amadis* ont toujours tenu le premier rang. On sait quel parti en a tiré Quinault, qui a bâti l'édifice de notre théâtre lyrique sur les fictions anciennes et modernes. La premiere traduction des *Amadis*, de l'espagnol en français, parut en 1541, sous le regne de François I. D'Herberai en est l'auteur. Le style en est grossier et licencieux. L'ouvrage est en quatre volumes in-folio. Mademoiselle de Lubert en donna de nos jours un extrait épuré en huit volumes in-12. M. le comte de Tressan a entrepris d'en faire une traduction absolument nouvelle, encore plus courte de la moitié, et réduite aux seules aventures d'*Amadis de Gaule* et de son fils Esplandian, celles d'*Amadis de Grece* ayant paru moins intéressantes et moins agréables dans le premier abrégé qu'on en a donné de nos jours.

Il faut lire, dans la préface du traducteur, les raisons très-plausibles que lui fournissent ses recherches savantes et ingénieuses, pour prouver

ue les *Amadis*, quoique traduits par d'Her-
erai sur des manuscrits castillans, et attribués à
'asco de Lobeira, portugais, ont été originai-
ement empruntés par les écrivains Espagnols,
'ouvrages français du douzieme siecle, écrits
n langue romance, qui, selon lui, est précisé-
nent l'idiome picard, tel qu'il se parle aujour-
'hui. Il atteste tous ceux qui connaissent le
angage de cette province, que c'est à peu près
e même dans lequel a écrit le sire de Joinville,
qui nous devons les *Mémoires du regne de saint
ouis.*

Quoi qu'il en soit de cette question faite pour
tre discutée par les érudits, du moins ce n'en
era pas une parmi les gens de goût, que le mé-
ite de cette nouvelle version de l'*Amadis*. L'ou-
rage est plein d'esprit et d'agrément. La narra-
ion est facile et gaie : tout y respire cette ga-
nterie aimable qui n'est mêlée d'aucune fadeur,
t cette décence d'expression qui donne une
râce nouvelle aux images de la volupté. On
ent qu'un ouvrage de ce genre ne comporte ni
itation ni analyse. Il faut absolument suivre
fil des aventures, et se laisser entraîner au
harme de la diction pour en avoir une idée.
n exceptant un petit nombre d'esprits austères
ui n'ont jamais goûté ce genre de composition,
ut lecteur, après s'être amusé d'*Amadis*, ré-
étera ces vers de Voltaire; car il faut bien finir
omme on a commencé, par citer celui qui a
out dit :

Oh, l'heureux tems, que celui de ces fables!
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets aux mortels secourables!
On écoutait tous ces faits admirables,
Dans son château, près d'un large foyer :
Le pere et l'oncle, et la mere et la fille,
Et les voisins et toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier,

Qui leur faisait des contes de sorcier.
On a banni les démons et les fées.
Sous la raison les grâces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité.
Le raisonner tristement s'accrédite.
On court, hélas! après la vérité.
Ah! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

## *Sur* les Incas *de M. Marmomtel.*

Quand l'illustre Fénélon donna son T
*maque*, l'ouvrage du dernier siecle, où la p
française eut le plus de douceur et de char
il ne l'appela ni poëme ni roman. Il laissa à
lecteur le soin d'intituler son livre, prenan
lui le soin de le faire bon, et la postérit
nommé un ouvrage charmant.

Cet exemple peut suffire pour justifier M. l
montel, qui dit lui-même dans sa préface:
« Quant à la forme de cet ouvrage, cons
» comme une production littéraire, je ne
» je l'avoue, comment le définir. Il y a tr
» vérité pour un roman, et pas assez pou
» histoire. Je n'ai certainement pas eu la
» tention de faire un poëme. Dans mon
» l'action principale n'occupe que trè
» d'espace : tout s'y rapporte, mais de
» C'est donc moins le tissu d'une fable
» fil d'un simple récit, dont tout le foi
» historique, et auquel j'ai entre-mêlé
» ques fictions compatibles avec la vérit
» faits. »

On peut donc regarder les *Incas* comm
espece de roman poétique, qui a l'Histoir
fondement, et la morale pour but. Ce sera
vaine chicane de lui demander précisém
qu'il a voulu faire, et il lui suffirait de répo
J'ai voulu instruire et intéresser. Nous ajou
qu'on ne pouvait choisir un sujet plus ri
plus propre à remplir ces deux objets.

ais peut-être pourrait-on faire à l'auteur un
oche fondé, non pas sur la nature de son
age, mais sur le plan. Il semble que la
he n'en est pas assez déterminée, ni la
sition assez nette. Le lecteur demande
ord qu'on attache son attention à un objet
n lui indique, à un but vers lequel il doit
ner ses regards : de là naît cette unité d'in-
si précieuse et si nécessaire dans tous les
ages où l'imagination entre pour quelque
e. M. Marmontel paraît avoir négligé cette
dans les *Incas* : l'action principale ne s'y
nce pas assez tôt, et les parties épisodiques
ont pas liées par un nœud assez marqué.
mmence par une description de mœurs et
a religion des Péruviens, qui occupe les
re premiers chapitres, jusqu'à l'arrivée de
mille de Montézuma, qui apprend à l'Inca
Pérou, Attapaliba, l'effrayante révolution
renversé le trône du Mexique sous les coups
Espagnols, les victoires et les cruautés de
ez, et la mort de Montézuma, frappé de la
de ses sujets. C'est sans doute une idée
euse, que ce récit épisodique qui réunit
les yeux du lecteur les plus grandes époques
invasion du Nouveau-Monde et les plus
ds attentats des conquérans européens. Il
t que, dans le tableau du fanatisme, les
tres du Mexique fussent tracés avec ceux
Incas du Pérou, et cette réunion devait
r dans le plan de l'auteur. Mais les princi-
personnages de ce tableau auraient dû pa-
e plus tôt sur la scene. Les objets rassemblés
les quatre premiers chapitres auraient pu
dispersés dans le cours de l'ouvrage, et
dent l'intérêt, qui ne saurait trop tôt com-
cer.

n croit bien que le vertueux las Casas, qui

mérita le titre de *protecteur de l'Amérique*, est un des personnages les plus intéressans du livre des *Incas*. Le langage qu'il tient dans le conseil des Espagnols avant l'expédition de Pizarre, est digne du caractere que l'Histoire lui attribue. Il combat surtout ce droit prétendu de faire des esclaves, droit que s'arrogeaient les conquérans sur la donation du pontife de Rome.

« Et de quel titre s'autorise la fureur d'oppri-
» mer? Conquérans par la foi, la foi ne nous
» demande que des cœurs librement soumis.
» Qu'a-t-elle de commun avec notre avarice,
» nos rapines, nos brigandages? Le Dieu que
» nous servons est-il affamé d'or? Un pontife
» a partagé l'Inde, mais l'Inde est-elle à lui?
» Mais avait-il lui-même le droit qu'on s'arroge
» en son nom? Il a pu confier ce monde à qui
» prendrait soin de l'instruire, mais non pas le
» livrer en proie à qui voudrait le ravager. Le
» titre de sa concession est fait pour un peuple
» d'apôtres, et non pas pour un peuple de bri-
» gands. »

Telle est la morale développée dans tout l'ouvrage, dont l'effet principal est de combattre le plus grand et le plus dangereux ennemi de l'humanité, le fanatisme. On ne peut le combattre mieux qu'en racontant ses forfaits, et les plus horribles qu'il ait commis ont eu pour théâtre les deux Indes. L'abus de la force, l'avarice, la facilité d'opprimer, l'ivresse féroce du carnage, la nécessité même de s'y défendre et de soutenir des injustices par des cruautés, ont pu sans doute produire une partie des horreurs qui ont souillé la conquête du Nouveau-Monde. Mais il n'est que trop prouvé que le fanatisme les a portés à un excès qu'il ne faut attribuer qu'à lui; il n'est que trop vrai que, du moment où les malheureux Américains refusaient le bap-

ı se croyait tout permis contre eux; et
a les pendait au nombre de douze, en
r des douze apôtres, il est clair que,
ıélange profane et fanatique, on faisait
religion même dans des abominations
.éteste. Voilà ce que l'auteur des *Incas*
voir remettre sous les yeux de toutes
ns, persuadé que, pour empêcher le
e de renouveler ses fureurs, il faut
ses attentats. C'est le dessein qu'il
dans l'épître dédicatoire, qu'on peut
comme un chef d'œuvre dans ce genre.
adressée à un monarque qui, digne du
›m de Gustave, a mérité l'amour de ses
les hommages des étrangers.
moitié du globe opprimée, dévastée par
atisme (dit l'académicien philosophe à
astre souverain), est le tableau que je
ıte aux yeux de Votre Majesté. Je rouvre
ı grande plaie qu'ait jamais faite au genre
n le glaive des persécuteurs. Je dénonce
eligion le plus grand crime que le faux
it jamais commis en son nom..... Les
ats du fanatisme ne sont pas du nombre
ux qu'il faut déférer à la rigueur des
:ar les lois ne sont plus quand le fana-
domine. Tous les autres crimes ont à
ter, ou le châtiment, ou l'opprobre.
ens portent un caractere qui en impose
torité, à la force, à l'opinion; un saint
:t les garantit trop souvent de la peine et
ırs de la honte. Leur atrocité même ins-
ıne religieuse terreur; et si quelquefois
ıt punis, il n'en sont que plus révérés.
ıatisme se regarde comme l'ange exter-
:eur, chargé des vengeances du ciel; il
connaît ni frein ni loi, ni juge sur la
Au trône il oppose l'autel; aux rois,

» il parle au nom d'un Dieu; aux cris de la
» nature et de l'humanité, il répond par des
» anathêmes. Alors tout se taît devant lui; l'hor-
» reur qu'il inspire est muette. Tyran des ames
» et des esprits, il y étouffe le sentiment et la
» lumiere naturelle; il en chasse la honte, la
» pitié, les remords; plus d'opprobre, plus de
» supplice capable de l'intimider. Tout est pour
» lui gloire et triomphe. Que lui opposer même
» du haut du trône qu'il regarde du haut des
» cieux? Peuples et rois, tout se confond de-
» vant celui qui ne distingue parmi les hommes
» que ses esclaves et ses victimes; c'est surtout
» aux rois qu'il s'adresse, soit pour en faire ses
» ministres, soit pour en faire des exemples plus
» éclatans de ses fureurs; car il ne sont sacrés
» pour lui, qu'autant qu'il est sacré pour eux;
» aussi les a-t-on vus cent fois le servir en le
» détestant, et, de peur d'attirer sa rage sur
» eux-mêmes, lui laisser dévorer sa proie, et lui
» livrer des millions d'hommes pour l'assouvir
» et l'apaiser. »

Ce portrait sublime peut donner au lecteur une idée des beautés supérieures répandues dans les *Incas*, et que les limites étroites où nous sommes renfermés ne nous permettent pas même d'analyser. En général, la peinture de ces événemens extraordinaires qui firent tomber devant une poignée d'Espagnols les empires du Mexique et du Pérou, est tracée avec énergie, avec noblesse, avec intérêt. La description de l'île Christine, dans la mer du Sud, description dans laquelle l'imagination de l'auteur s'est rencontrée avec les véritables mœurs de l'île de Taïti, décrites par M. de Bougainville, est un des épisodes les plus agréables du livre. Tous ceux que l'auteur a tirés de l'Histoire, ou qu'il a inventés, servent à mettre dans un plus grand jour la bonté des

:uples du Nouveau-Monde, et la férocité de urs oppresseurs. On reprochera à l'auteur le ès-grand nombre de vers accumulés dans sa 'ose; mais cette prose est éloquente; elle offre :s traits frappans dans tous les genres : on y :trouve la morale et l'élévation, le pathétique, ui ont fait le succès de *Bélisaire;* et le livre des *ıcas* sera regardé comme un des monumens istingués de notre littérature, lorsque, après la oix tumultueuse des partis qui la divisent, il ne :stera que le jugement tranquille des lecteurs npartiaux, à qui les défauts ne ferment pas les eux sur les beautés, et qui, se permettant d'aprécier les uns, sont encore plus jaloux de jouir es autres.

ronsalve de Cordoue, *ou* Grenade reconquise, *par M. de Florian.*

On sait que les bons juges, les vrais connaiseurs, n'ont jamais goûté ce genre d'ouvrage, u'ils ne savent même comment appeler. Ce 'est pas d'eux sans doute qu'on apprit à le nomıer poëme en prose: c'est à leurs yeux une conradiction dans les termes, une monstruosité ans les arts. Ils ne le nommeront pas non plus n roman: la prétention à la marche imposante t au ton héroïque de l'épopée interdit à ces comositions bizarres cette simplicité de détails, cette érité des mœurs sociales et des passions ordiıaires, qui sont le mérite des bons romans, où e cœur humain se retrouve. Ce n'est donc autre :hose qu'un récit moitié historique, moitié faıuleux, en prose poétique, et ces critiques séreres prétendent que ce genre offre toutes sortes l'inconvéniens. D'abord, il n'a point les beautés propres et particulieres à la bonne prose, qu'il dénature en voulant l'élever jusqu'à la poésie, et il reste infiniment au dessous de cette poésie qu'il

veut atteindre, parce qu'il est dénué des moyens inappréciables de l'harmonie du rhythme, moyens d'où dépendent tous les grands effets de la poésie. Ensuite il manque de cet accord entre l'instrument et l'effet, accord nécessaire à tous les arts d'imitation. En effet, qui est ce qui ne sent pas que le langage harmonieux et cadencé, qu'on appelle versification, monte naturellement l'imagination au merveilleux des grands événemens qui sont de l'essene de l'épopée? que ce langage, au dessus de l'ordinaire, favorise l'illusion, et releve les hommes et les choses? Qui est-ce qui peut ignorer que cette espece de perspective est la magie des arts imitateurs, qui doivent nous montrer la Nature embellie et agrandie? La prose contrarie ce dessein : vous voulez m'élever dans les cieux, me transporter dans le pays de l'imagination, et votre langage me laisse sur la terre: il y a disparate. Je ne saurais croire que ce soit Achille et Gonzalve que je vois agir et que j'entends parler, quand ils se servent de la même langue dans laquelle M. Jourdain dit à Nicole: *Apportez-moi ma robe de chambre et mes pantoufles.*

Enfin (et c'est ici peut-être le plus grand de tous les désavantages), vous ne sauriez composer votre récit prétendu épique que du même fonds, des mêmes élémens que l'épopée ancienne et moderne : ce sont nécessairement des actions héroïques, des batailles, des assauts, des combats singuliers, des descriptions de toute espece, des tempêtes, des jeux, des fêtes, des édifices, des campagnes, des cérémonies pompeuses, ou lugubres, ou riantes; des palais, des cachots, etc.; ce sont de grandes et terribles passions, de grands dangers, de grands obstacles, etc. Eh bien! dans tout cela votre prose rencontre inévitablement la poésie qui l'a précédée, et, je le de-

nande à tout homme de bonne foi, cette prose, quelle qu'elle soit, peut-elle soutenir la concurrence? S'agit-il de scenes de passion? vous retrouvez la tragédie; et la mémoire de l'homme instruit, qui vous oppose sans cesse tout ce qu'il a lu, ne peut être que frappée partout de l'infériorité et de l'impuissance.

Le succès du *Télémaque*, qu'on a souvent allégué, ne prouve rien du tout contre l'opinion si bien motivée des critiques judicieux que je viens de faire parler. Ils répondent que c'est un exemple unique qu'il ne fallait pas imiter, parce qu'il ne faut pas imiter ce qui est par soi-même une exception à des principes reconnus généralement vrais; que si cette exception a réussi, c'est une bonne fortune qui tient à des causes particulieres qui ne peuvent pas se reproduire. Fénélon a fondu dans son ouvrage la substance de tout ce qu'il y avait de plus beau dans Homere, dans Virgile et dans Sophocle, et il a mis ces beautés à la portée de tous les lecteurs par un charme de style qui lui est propre, par cette magie de l'antique, qui a été le secret de son génie, et qui fait croire, en le lisant, qu'on lit un Ancien. On ne doit pas plus se flatter d'un talent semblable que de celui de Lafontaine: ce sont des dons particuliers de la Nature; et c'est parce qu'il y a eu un *Télémaque*, qu'il ne fallait pas essayer d'en faire un second.

Nous avons eu cependant une foule d'ouvrages de ce genre; aucun n'a réussi, et si M. de Florian, qui a fait preuve du talent d'écrire en vers et en prose, n'a pu cependant surmonter le vice essentiel de cette espece de composition; si, en mettant dans la sienne à peu près tout le mérite qu'elle comporte, il n'a pu éviter aucun des nombreux inconvéniens qui rendent ce mérite à peu près nul aux yeux des connaisseurs, il n'en ré-

sultera rien contre lui, si ce n'est qu'il aurait pu faire un meilleur emploi de son tems; mais on en peut tirer un autre résultat vraiment instructif, et que l'intérêt des lettres ne me permet pas de dissimuler; c'est que les auteurs capables de bien écrire doivent renoncer enfin à ce genre faux et radicalement vicieux. C'est sous ce point de vue que je crois de mon devoir d'examiner son ouvrage, sans croire offenser un homme de lettres qui a d'autres titres, et dont j'estime la personne et les talens, mais qui, par cette raison même, ne doit pas trouver mauvais que je lui préfere la vérité, sans laquelle ce ne serait pas la peine d'écrire.

Son plan est régulierement conçu; l'action principale est bien graduée, son héros est intéressant sous tous les rapports, comme guerrier, comme ami, comme amant; les autres personnages sont bien disposés pour figurer dans l'ordonnance générale; les épisodes sont bien entremêlés à l'action, qu'ils suspendent sans trop la retarder; le péril de Gonsalve et de sa maîtresse Zuléma va croissant suivant les principes, jusqu'au dénoûment, qui satisfait le lecteur : il y a dans le style, de l'élégance et de la noblesse, et je citerai un de ces tableaux où l'on remarquera de l'expression, et je ferai remarquer en même tems qu'il est de ceux où l'auteur a pu éviter la ressemblance avec ce que nous connaissons. En voilà sans doute assez pour faire voir que l'ouvrage est estimable, considéré sous le rapport des principes que l'auteur a suivis, et des efforts qu'il a pu faire. Entrons dans quelques détails.

Gonzalve, le héros de l'Espagne, est amoureux de Zuléma, fille de Muley Hassem, pere de Boabdil, roi de Grenade : cette ville est assiégée par Ferdinand et Isabelle, et Gonzalve, dans une attaque, a pénétré (sans que l'on explique

trop comment ) jusque dans l'intérieur de cette ville, que l'on nous représente comme très-bien fortifiée.

Tout pliait devant lui quand il aperçoit Zuléma éperdue sur les marches du palais, et qui semble implorer la protection du ciel et la pitié du vainqueur. Attendri à cette vue, il suspend le carnage, il s'éloigne lentement, et remporte au fond du cœur l'image de la princesse. Quelque tems après il se trouve (par une suite d'événemens qu'il serait trop long de détailler) à portée de délivrer Zuléma, qu'un prince africain, Alamar, a fait enlever. Gonzalve, en l'arrachant à ses ravisseurs, reçoit plusieurs blessures qui le mettent en danger de perdre la vie; mais la princesse qu'il a sauvée le fait transporter à Malaga, ville de sa dépendance, et lui prodigue, sans le connaître encore, tous les soins qu'elle doit à son libérateur. Elle le croit de la même nation et de la même religion qu'elle, parce qu'il était vêtu d'un habit maure quand il l'a rencontrée, Elle l'aime déjà comme on peut bien s'y attendre; elle lui fait, pendant sa maladie, le récit de tout ce qui lui est arrivé depuis sa naissance, et dans ce récit se trouve naturellement amené tout ce qu'il faut que le lecteur sache de cè qui a précédé le moment où commence l'ouvrage. Cette maniere d'entrer dans son sujet par le milieu est conforme à l'usage et aux regles, malgré la bonne plaisanterie d'Hamilton : *Bélier, mon ami, commence par le commencement*, ce qui n'est pas une loi pour l'épopée. Gonzalve, en écoutant le récit de Zuléma, a le double plaisir de s'apercevoir qu'elle n'a encore aimé personne, et d'entendre ses louanges et sa renommée par la bouche de l'objet qu'il aime. Tout cela est bien arrangé; mais il faut avouer aussi que tout cela se retrouve dans la plupart des

grands romans du dernier siecle, où ces m
ressorts sont fréquemment employés; et de
la situation de Gonzalve avec Zuléma,
qu'intéressante, l'est beaucoup moins, et su
est bien moins originale que celle du Gon
de l'excellent roman de *Zaïde*, de madan
Lafayette. Ceux qui voudront comparer on
belle occasion de relire ce charmant ouv

En continuant d'examiner les autres situa
je suis forcé de les reconnaître pour les m
que j'ai vues souvent ailleurs. Si le roi de
nade, Boabdil, épris de Zoraïde, ne lui
que cette cruelle alternative, ou de l'épo
ou de voir périr Aben Hamet son amant; si
zalve, pressé par l'honneur et le devoir d
combattre le prince Almanzor, est retenu
les larmes de Zuléma, sœur de ce prince, e
nacé de perdre la sœur en combattant le f
si Zuléma descend dans le cachot où est
fermé Golzalve, et lui porte du poison po
dérober aux bourreaux et pour mourir ave
toutes ces situations, et tant d'autres ser
bles, ne sont-elles pas connues? Quelque
riations dans les circonstances peuvent-ell
faire paraître nouvelles? Non : il n'y a q
poésie qui puisse alors tenir lieu d'inventio
rajeunir ce qui est usé. Quelle aventure est
fond, plus commune que les amours de Hen
et de Gabrielle dans *la Henriade*? Otez les
il ne restera rien, mais ces vers sont plein
charme, et tous les amateurs savent par cœ
neuvieme chant de *la Henriade*.

Que sera-ce des descriptions qui sont d

ssaut, un combat, et s'approprier le tableau par es couleurs qu'il y emploiera. Mais le prosateur, comment fera-t-il? La poésie, qui est un art, a les ressources infinies pour les artistes; mais la prose n'est qu'un langage, et ses ressources sont nfiniment bornées.

L'auteur est plus heureux quand son sujet lui permet d'échapper à la comparaison. On lit avec plaisir cette description d'un combat de taureaux : » Au milieu du champ est un vaste cir» que, environné de nombreux gradins : c'est là » que l'auguste reine, habile dans cet art si doux » de gagner les cœurs de son peuple en s'occu» pant de ses plaisirs, invite souvent ses guer» riers au spectacle le plus chéri des Espagnols. » Là les jeunes chefs, sans cuirasse, vêtus d'un » simple habit de soie, armés seulement d'une » lance, viennent sur de rapides coursiers atta» quer et vaincre des taureaux sauvages. Des sol» dats à pied, plus légers encore, les cheveux » enveloppés dans des réseaux, tiennent d'une main un voile de pourpre, de l'autre des lances aiguës. L'alcade proclame la loi de ne secourir aucun combattant, de ne leur laisser d'autres armes que la lance pour immoler, le voile de pourpre pour se défendre. Les rois, entourés de leur cour, président à ces jeux sanglans; et l'armée entiere, occupant les immenses amphithéâtres, témoigne par des cris de joie, par des transports de plaisir et d'ivresse, quel est son amour effréné pour ces antiques combats.

» Le signal se donne, la barriere s'ouvre, le taureau s'élance au milieu du cirque; mais au bruit de mille fanfares, aux cris, à la vue des spectateurs, il s'arrête inquiet et troublé : ses naseaux fument; ses regards brûlans errent sur les amphithéâtres : il semble également *en proie*

» *à la surprise*, à la fureur. Tout à coup il se
» précipite sur un cavalier qui le blesse et fuit
» rapidement à l'autre bout : le taureau s'irrite;
» le poursuit de près, frappe à coups redoublés
» la terre, et fond sur le voile éclatant que lui
» présente un combattant à pied. L'adroit Espa-
» gnol, dans le même instant, évite à la fois sa
» rencontre, suspend à ses cornes le voile léger,
» et lui darde une fleche aiguë, qui de nouveau
» fait couler son sang. Percé bientôt de toutes
» les lances, percé de ces traits pénétrans dont
» le fer courbé reste dans la plaie, l'animal bon-
» dit dans l'arêne, pousse d'horribles mugisse-
» mens, s'agite en parcourant le cirque, secoue
» les fleches nombreuses enfoncées dans son large
» cou, fait voler ensemble les cailloux broyés,
» les lambeaux de pourpre sanglans, les flots
» d'écume rougie, et tombe enfin épuisé d'efforts,
» de *colere* et de douleur.

» Ce fut dans un de ces combats que le témé-
» raire Cortez pensa terminer une vie destinée à
» de si grands exploits. Brûlant de se signaler
» aux yeux de la belle Mendoze, qui depuis long-
» tems possede son cœur. Cortez, sur un anda-
» lous, blessait et fuyait un taureau furieux. Mal-
» gré le péril dont il est menacé, le jeune amant
» regarde toujours la beauté qui toujours l'oc-
» cupe, lorsqu'il voit tomber dans l'arêne la
» fleur d'oranger qui paraît son sein : Cortez se
» précipite à terre, court, se baisse, et le taureau
» vole; il va frapper l'imprudent Cortez : un
» cri de Mendoze l'avertit; Cortez, sans quitter
» la fleur, dirige, d'un œil sûr, sa lance à l'é-
» paule de l'animal, qu'il jette expirant sur le
» sable. »

Ce récit est vif et animé, et le trait de Cortez caractérise heureusement la galanterie courageuse des chevaliers espagnols : mais observez

urtout que ce qui assure l'effet de ce morceau, c'est que la peinture est neuve, et que nous ne l'avions vue dans aucun poëme. Au reste, si nos chevaliers français ne se battent pas contre des taureaux, ils se battent quelquefois entre eux, et l'un d'eux, qui joue aujourd'hui un assez grand rôle, donna, dans un de ces combats, un exemple fort singulier de cette intrépidité tranquille qui semble se jouer avec le danger. Forcé de tirer l'épée contre un de ses camarades, sur la place d'armes, il tenait alors par hasard une rose entre ses levres; elle tombe : l'officier français, sans cesser de se battre d'une main, de l'autre ramasse sa rose. Ce sang-froid a bien de la grâce, et sa maîtresse n'était pas là.

M. de Florian s'est fait une loi de commencer chacun des dix livres de son *Gonzalve* par une espece de prologue; mais il n'a pas songé, en voulant imiter l'Arioste, à la différence des genres. Le piquant de ces prologues de l'Arioste tient au ton badin, délicat, naïf, familier, qu'il est autorisé à prendre par le dessein et la nature de son poëme; mais quel attrait peuvent avoir des lieux communs de morale, toujours gravement sentencieux parce que le ton de l'ouvrage l'exige? Ces morceaux, on ne peut le dissimuler, sont d'une monotonie mortelle. « Le plus grand, le plus heureux des rois, celui que la victoire et la fortune ont comblé de leurs faveurs, celui qui rassemble autour de son trône tout l'éclat, toutes les jouissances de la gloire, manque du bonheur le plus pur, le plus cher pour une ame tendre, de la certitude d'être aimé. Les hommages qu'on lui prodigue, les louanges dont on l'accable, la fidélité même qu'on lui témoigne, esperent une récompense. Ce n'est pas à lui, c'est à son rang que l'intérêt adresse des vœux : cette seule idée vient flétrir son ame,

» une juste défiance se mêle aux sentimens doux
» de son cœur. Malheureux de pouvoir tout
» payer, il doit penser qu'on ne lui donne rien. »

D'abord, il eût fallu restreindre la généralité trop absolue de cette proposition : elle n'est vraie que des rois qui n'ont pas su mériter un ami; le serait-elle de Henri IV, de Trajan, de Titus, de Marc-Aurele ? Mais ce qui fait le plus de peine, c'est de voir que des idées si communes et si rebattues forment l'exorde d'un livre, et que l'auteur semble en avoir fait un morceau de marque, par la place où il l'a mis. Tous les autres sont du même ton, et ne sont guere plus saillans : il fallait, ou les supprimer, ou les faire tout autrement.

L'auteur paraît avoir senti lui-même le vide d'idées dans ces morceaux, car il veut souvent les relever par la tournure; mais alors il donne dans la recherche et l'affectation, qui d'ailleurs est un défaut rare chez lui. Il veut, par exemple, dans le début du dixieme livre, comparer les jouissances de l'amour et celles de l'amitié. « Les pleurs de l'amitié, dit-il, sont plus doux... « l'amour se dérobe aux regards...... l'amitié se » plaît au contraire à se montrer aux yeux des » mortels, etc. » Mais ces idées naissent-elles les unes des autres? Si l'amour heureux ne verse des *pleurs* que dans le sein de l'objet aimé, s'ensuit-il que ces *pleurs* soient moins *doux* ? « L'a» mitié, *plus délicate et plus courageuse*, ne » craint pas de révéler ses peines et ses jouis» sances, etc. » Est-ce donc faute de *délicatesse* et *de courage* que l'amour cache les siennes? L'auteur s'est égaré dans ses idées en les subtilisant.

Ces prologues offrent d'autres défauts de justesse quand on les applique au sujet où il se rapportent dans l'intention de l'auteur. Zuléma

roit que Gonzalve, son amant, a tué son frère
Almanzor: Gonzalve, en prison, ne peut la
détromper : là-dessus l'auteur nous dit, dans
l'exorde du neuvieme chant : « Qu'importent
» au véritable amant les louanges, les homma-
» ges, les respects du monde entier ? C'est le *suf-*
» *frage* de son amante, c'est son *estime* dont il
» a besoin : sans cette estime, il n'est pas sûr de
» mériter la sienne propre. » Mais Zuléma est
convenue elle-même que Gonzalve ne pouvait,
sans manquer à l'honneur et au devoir, refuser
le combat contre Almanzor qui l'a défié. Elle
lui montre tout son désespoir, la crainte de
perdre son frere par les mains de son amant;
elle déteste ce combat; mais il ne peut, dans
aucun cas, perdre son *estime* ni *la sienne propre.*
Le prologue, qui est fondé tout entier sur cette
idée, porte donc absolument à faux. Je ne chi-
canerai point l'auteur sur quelques endroits où
la ressemblance pouvait être mieux ménagée;
mais à l'égard de la diction, comme il est du
petit nombre de ceux qui écrivent en général
avec pureté, et qui se sont préservés de la con-
tagion, j'oserai lui observer que, surtout en
qualité d'académicien, il aurait pu soigner plus
sévérement son style.

« O vous, *généreux* Espagnols, peuple vail-
lant et *magnanime*, *dont les amans* passionnés
serviront toujours de modeles aux cœurs sen-
sibles. » Cette construction n'est point du tout
française : *les amans passionnés des Espagnols*
ne peut se dire pour signifier ceux des Espa-
gnols qui sont amans passionnés; cette particule
*dont*, qui exprime le génitif, est donc très-mal
placée; il était indispensable de construire la
phrase autrement.

« Isabelle marche le front levé, appuyée sur
sa vertu. » Le pronom *sa* gâte tout, parce

qu'elle fait de la vertu une qualité personnelle de la reine. Pour que la figure exprimée par ce mot, *appuyée*, fût juste, il fallait que la vertu pût être personnifiée: elle ne l'est pas dès que c'est l'attribut moral d'Isabelle. C'est une faute très-commune, et l'une des plus légeres que l'on commette aujourd'hui; mais je parle à un homme qui sait écrire et qui m'entendra.

« Leurs cœurs (ceux de Gonzalve et de Lara)... » tremblaient *pour* les moindres hasards qui » pouvaient *menacer leur ami.* » Cette phrase est incorrecte de plus d'une maniere : d'abord, on ne *tremble* point *pour les hasards ;* on tremble *des* hasards, et on tremble *pour* celui qui va s'y exposer. De plus, cette expression, *leur ami,* désigne, en rigueur grammaticale, une troisieme personne, *amie* de Gonzalve et de Lara, et l'auteur veut dire au contraire que ces deux amis tremblent l'un pour l'autre des dangers que chacun d'eux peut courir. La réciprocité n'est point exprimée; elle devait l'être.

Ces fautes se trouvent dans le premier livre, et en le parcourant je tombe sur un endroit qui va rendre bien palpable ce vice capital dont je parlais tout à l'heure, de redire faiblement en prose se qui a été dit supérieurement en vers: c'est une tempête. « Les étoiles ont disparu, la » lune a perdu sa lumière; ses rayons ne percent » qu'à peine le voile sombre qui l'environne: des » nuages amoncelés s'avancent du côté du Midi, » les ténèbres marchent avec eux; un souffle » léger et rapide ride la surface des eaux, les » vents impétueux le suivent; une profonde nuit » couvre les ondes; les éclairs déchirent la nue; » le tonnerre mugit au loin, son bruit redouble; » la foudre approche; les flots s'élevent en bouil- » lonnant; les aquilons sifflent et se heurtent; » les vagues montent jusqu'aux cieux, et la bar-

» que, tantôt suspendue sur une montagne écu-» mante, tantôt précipitée dans l'abîme, touche » au même instant les nuages et le sable profond » des mers. »

J'oserai le demander à l'auteur lui-même. Y a-t-il une seule de ces expressions, une de ces phrases qui n'ait été employée par tous les poëtes qui ont décrit des tempêtes bien ou mal ? Et où est donc le mérite d'une prose qui ne contient que des lambeaux de tous les vers connus ? Voila pourtant ce qu'est continuellement la prose qu'on appelle poétique. Je reviens aux incorrections du style.

« Elle n'ose exiger de lui qu'il *ménagera* ses » jours. » Ce futur indicatif, après le *que* entre deux verbes, est un solécisme. On ne dit point, j'exige que vous *ferez* telle chose, mais que vous *fassiez* : le subjonctif est de regle absolue.

« Elle tombe sans sentiment *parmi les pieds* » des chevaux. » Cette phrase ne peut passer en aucune manière ; il fallait dire sous les pieds ou entre les pieds : on ne dit pas plus *parmi les pieds* que *parmi les mains*.

On peut relever aussi quelques fautes de goût. Voici un exemple de cette exagération de pensées, par laquelle on cherche quelquefois à suppléer, dans cette espece de prose, la force de la poésie. « Ils ne s'estimaient, à leurs propres » yeux, que par les vertus de celui qu'ils ai-» maient : si Lara connaissait l'*orgueil*, c'était » en parlant de Gonzalve ; si Gonzalve *cessait* » *d'être modeste*, c'était en racontant les exploits » de Lara.... Leurs plus secrettes pensées étaient » un poids au dessus de leur force, dont ils cou-» raient se délivrer en se les communiquant. » Tout ce morceau me paraît forcé. Comment l[e] plaisir que l'on goûte à louer son ami peu[t] être de l'*orgueil* ? et surtout comment v[a-t-on] blesser la *modestie en racontant les ex*[ploits]

mour que lui avait faite Alamar : « Incapal
» ce respect tendre, de cette délicate timidit
» rend *contagieux* l'amour. » Je ne sais si j
trompe, mais il me semble que ce m(
*contagieux*, qui offre une idée désagréable,
se trouver sous la plume d'un moraliste qui
de l'amour, mais non pas dans la bouche
femme qui aime : c'est peut-être un scrupul
fondé ; les femmes en jugeront.

L'auteur dit d'un héros blessé : « *Le fron*
» *vert de cette pâleur, fard de la gloire*
» *héros.* » J'avoue que cette *pâleur, fard*
*gloire*, ne me paraît qu'une expression re
chée : la gloire n'a pas besoin de *fard* que
que, et *fard* se prend toujours en mauvaise

Zuléma écrit à Gonzalve son amant,
l'engager à venir délivrer son pere, en
avec elle dans un cachot. « Mon cœur n
» point ta récompense ; *je ne le donne pas*
» *fois* : ma main pourra seule acquitter c
» tu feras pour mon pere. » *Je ne le donn*
*deux fois* est un jeu d'esprit fort déplacé,
dire qu'elle ne peut donner à Gonzalve un
qui depuis long-tems est à lui : on sait que *d*
*son cœur deux fois* s'entend tout différemn

unir, exterminer ce détestable..... *Il ne*
*:hever;* sa colere ne lui permet pas de
.cer le nom qu'il abhorre. » Je crois
cence déplacée : on a toujours la force
ncer le nom de ce qu'on aime ou de ce
it.

*lve* est précédé d'un *Précis historique*
*'aures*, excellent morceau, où il y a de
de, du choix, du jugement; où l'auteur
sserrer sans sécheresse, et quelquefois
à propos, de maniere à montrer qu'il
e style de l'Histoire, qu'il sait écrire,
et réfléchir. Ce précis fait mieux con-
Maures qu'aucun autre des livres qu'on
r cette intéressante nation. Ce seul mor-
irait pour faire desirer l'acquisition de
: de M. de Florian à ceux qui lisent
struire, et qui veulent trouver le plaisir
struction. Je ne serais pas surpris que
lecteurs le préférassent, ainsi que moi,
*ve*, ni même que M. de Florian fût
jour de cet avis. J'ai dit le mien d'au-
librement, qu'il ne peut pas attacher
tion à des productions de cette nature
itres littéraires connus et appréciés. Sa
est la plus jolie pastorale que nous
ans notre langue, et c'est jusqu'ici
ui nous reste d'un genre épuisé autre-
epuis long-tems oublié. Ses petites co-
ı Théâtre italien se sont fait remarquer
ıractere de délicatesse et de finesse qui
pas le naturel. Ses contes en vers sont
esprit, d'agrément et d'élégance. Ce
connaissons de ses fables nous promet
l d'un mérite peu commun. Avec tant
ıs pour réussir dans la bonne littéra-
ıeut renoncer à la prose poétique. En
iculier, je l'en conjure par tout l'intérêt

que je prends à ses talens, et par l'aversion que j'ai toujours eue pour ce genre si malheureusement facile : il peut être sûr que cette aversion est insurmontable, puisque ni *Gonzalve* ni *Numa* n'ont pu m'en guérir.

---

# CHAPITRE IV.

## *Littérature mêlée.*

### FRAGMENS.

*Sur un ouvrage intitulé* Lettres sur l'origine des sciences, et sur celles des peuples de l'Asie, *adressées à M. de Voltaire, par M. Bailly.*

M. Bailly, dans son excellente *Histoire de l'Astronomie ancienne*, avait parlé d'un peuple détruit et oublié, qui devait avoir précédé et éclairé les plus anciens peuples connus. Dans son hypothese, la lumiere des sciences et de la philosophie semblait être descendue du nord de l'Asie, ou du moins avoir brillé sous le parallele du cinquantieme degré, avant de s'étendre dans l'Inde et dans la Chaldée. Suivant ce systême paradoxal, l'Orient, à qui nous nous croyons redevables de toutes les connaissances primitives, n'aurait été que le dépositaire et l'héritier des arts et des sciences, recueillis par degrés et par parties, au lieu d'en être l'inventeur et le pere. Les lettres nouvelles ne sont que le développement de cette hypothese. Elles sont adressées à M. de Voltaire, qui avait combattu l'opinion de l'auteur, dans quelques lettres particulieres, avec toute la politesse et l'agrément qu'il sait mettre dans la discussion. Ses réponses ont donné lieu à M. Bailly de détailler avec plus

endue les motifs de probabilité qui paraissent
ı avoir conduit M. de Voltaire à convenir
cette opinion n'est point dénuée de vrai-
blance.
'oute la dialectique de l'auteur paraît se ré-
e à fixer le principe d'unité qui a dû pro-
e les rapports frappans et nombreux qu'on
rve entre les nations dispersées sur les diffé-
es latitudes, et à des distances qui semblent
ure la communication. Ce principe d'unité,
l'existence d'un peuple primitif qu'il place
la Tartarie orientale, et qu'il suppose avoir
létruit par une de ces grandes révolutions
siques dont notre fragile Univers a dû plus
ıe fois être le théâtre. Quant à ses preuves,
ı donne lui-même le précis dans un endroit
son livre, et nous ne pouvons mieux faire
d'offrir au lecteur cette espece de résumé,
ouvant, dans nos étroites limites, suivre la
che de l'auteur.
Nous avons trouvé, dit-il, le même esprit
les mêmes idées dans un grand nombre de
es antiques de différens peuples; partout la
tion de l'âge d'or et le souvenir du déluge;
rtout le même caractere de superstitions et
fables, des traditions uniformes, des ins-
utions astronomiques qui supposent des pro-
ès semblables dans la science; des institu-
ns civiles pour la chronologie et la regle du
ms, dérivées de la même source et absolument
entiques; un système de musique entier et
ivi, dont les deux moitiés, séparées par les
volutions des choses humaines, ont été por-
es aux deux extrémités du globe; une me-
re primitive qui existe encore partout en
sie, par elle-même ou par ses composés, qui
t liée à une détermination très-ancienne et
ès-exacte de la grandeur du globe; un même

» législateur pour les sciences, les arts, la reli-
» gion; les mêmes systêmes de physique et de
» théologie; la même marche d'idées pour fonder
» les uns sur la corruption des autres, et pou
» ne présenter, dans les principes moraux, dan
» les idées religieuses, que des systêmes de phy
» sique oubliés et détruits; enfin des traces pa
» tout conservées de l'ignorance qui succede
» la lumiere. »

Ce dernier résultat est celui qui contient pr
cisément le systême de l'auteur. C'est sous
point de vue qu'il envisage tous les objets.
suivant les études et les institutions des peu
policés, depuis leur origine connue, il n'y tro
point les premiers efforts de l'ignorance na
relle, qui fait quelques pas vers l'instructi
il n'y voit que des réminiscences vagues,
traces confuses, des traditions imparfaites,
débris rassemblés, et il faut avouer que les
se prêtent souvent à ses inductions d'une
niere très-spécieuse. Au reste, cette ingéni
hypothese paraît empruntée en partie d'un
fort savant et fort obscur, intitulé *l'Anti
dévoilée*, où l'on s'efforce de prouver que
tous les peuples les coutumes et les cérém
religieuses prouvent le souvenir d'une an
révolution qui a bouleversé le globe.

Quelque parti qu'on prenne sur les opinio
l'auteur, on ne peut nier que son ouvrag
soit celui d'un homme aussi distingué pa
esprit que par ses connaissances, qui a de l'
ment et de l'imagination dans le style, qu
plaire à ceux mêmes qui ne seront pas d

cord sur le premier principe, mêlent à leurs hypotheses incertaines une foule de vérités particulieres, et joignent l'amusement à l'instruction. La philosophie a ses fables comme la morale : elles sont bonnes quand elles font penser.

Remarquons encore qu'une des preuves de nos progrès, c'est cette foule de livres agréables sur les matieres abstraites, que le jargon scientifique rendit souvent inaccessibles au plus grand nombre des lecteurs. Rien n'a plus contribué à répandre le desir de s'instruire. Ce n'est pas qu'il faille moins de peines et de travaux qu'autrefois pour pénétrer dans le sanctuaire de la science, mais du moins on ne voit plus sur le seuil des monstres qui s'y présentaient en épouvantail, et l'on peut causer sous les portiques avec des hommes de bonne compagnie.

*Notice historique sur Laplace et sur ses écrits.*

Il était né en 1707, et mourut au commencement de 1793. Il s'appelait *le doyen des gens de lettres*, et dans les dernieres années de sa vie il ne signait pas autrement ; sur quoi on a dit qu'il se faisait le doyen d'un corps dont il n'était pas. Il peut être utile de faire voir comment cet homme, sans talent, sans esprit, sans connaissances, sans savoir même écrire en français, parvint cependant à une sorte de fortune dans les lettres ; j'entends fortune d'argent ; c'est la seule qu'il put faire. Un petit précis à ce sujet peut fournir un article à des Mémoires sur l'art des lettres dans l'ancien gouvernement, et un aperçu critique sur ses volumineux ouvrages prouvera ce que je viens de dire de ce prétendu *Nestor de la littérature.*

A l'âge de sept ans on l'envoya de Calais, où il était né, à Saint-Omer, pour y étudier dans

un collége de Jésuites anglais, espece de séminaire qui était en possession de fournir des prédicans et des missionnaires au parti catholique et jacobite d'Angleterre. On ne parlait guere qu'anglais dans cette maison. Le jeune homme apprit donc cette langue de la maniere la plus sûre pour la bien savoir, c'est-à-dire, en la parlant tous les jours; mais en même tems il désapprit si bien la sienne, qu'au sortir de ce collége, à l'âge de dix-sept ans, il fut (de son aveu) obligé de se remettre à l'étude de sa langue naturelle, *qu'il avait oubliée*. Il faut croire qu'il ne fit pas de grands progrès dans cette étude; car il a écrit toute sa vie le français comme le parlent ceux qui en ignorent les premiers principes. Au reste, cette ignorance ne lui fit aucun tort: qu'importe de savoir sa langue lorsqu'on n'a pas le talent pour écrire? Mais la connaissance de l'anglais fut la cause de sa petite fortune.

Il était alors fort rare, même parmi les gens de lettres, d'étudier cette langue. Voltaire fut le premier qui la mit à la mode: les *Lettres sur les Anglais*, qui parurent en 1732, n'avaient pas besoin du bruit qu'elles firent par les ridicules persécutions qu'elles attirerent à l'auteur; il suffisait, pour les faire lire avidement, de la foule de détails curieux et nouveaux sur les plus célebres écrivains anglais, sur Shakespeare, Milton, Pope, Addisson, Locke, Congreve, Wicherley, et de la tournure originale et piquante de quelques morceaux de traduction de ces divers auteurs, alors fort peu connus en France, et que bientôt, grâce à lui, tout le monde voulut connaître. C'est cette curiosité nouvelle qui contribua le plus à faire accueillir la faible traduction de l'*Essai sur l'homme* par l'abbé Duresnel, et celle du *Paradis perdu* par Dupré de Saint-Maur, et leur procura d'abord un succès fort

au dessus de leur mérite, au point que cette version du poëme de Milton, en prose fort médiocre, parut un titre suffisant pour faire entrer l'auteur à l'Académie française.

Laplace profita de ces circonstances pour risquer, en 1746, de faire jouer une *Venise sauvée*, assez fidelement traduite d'Otwai. Le fond du sujet était heureux et tragique, et avait fourni à Lafosse son *Manlius*, l'une des meilleures pieces du second rang, et à laquelle il ne manque, pour être du premier, que le style de Racine ou de Voltaire. Mais il y avait long-tems qu'on n'avait joué ce *Manlius* : on annonça *Venise sauvée* comme un ouvrage absolument anglais, et en effet l'auteur n'avoit retranché que les épisodes et les disparates grossieres qu'alors le moindre écolier était en état de rejeter, et que le goût du public, qui n'était pas encore corrompu, n'aurait pu supporter. Cette espece de nouveauté, recommandée à l'indulgence par un compliment que récita un acteur aimé (Roselli), représentée comme le coup d'essai d'un jeune homme, cette énergie brute de la tragédie anglaise, faite pour piquer la curiosité à une époque où tout ce qui était anglais commençait à être de mode, tous ces motifs réunis firent adopter avec complaisance, sur le théâtre de Paris, cet avorton du théâtre de Londres, et *Venise sauvée*, malgré l'incorrection et la faiblesse du style, malgré des fautes de toute espece, eut une réussite passagere, et bien passagere; car ce ne fut que quarante ans, après que l'auteur, persuadé qu'*il avait fait un bon ouvrage* (comme il dit le lui-même), obtint malheureusement, à force de sollicitations, qu'on remît au théâtre cette tragédie entierement oubliée : elle fut sifflée, et Laplace prétendit que *c'était la cabale de Voltaire qui l'avait fait tomber.*

On n'avait pas attendu jusque-là pour ouv les yeux : peu de tems après le représentation *Venise sauvée*, Lekain, dans ses débuts, fit prendre *Manlius*, qui eut tout le succès q méritait, et qu'il a toujours eu depuis. Cha fut à portée de comparer, et l'on sentit *Venise sauvée* ne valait pas une scene de *M lius*.

Laplace qui n'était pas de cet avis, conti de faire des tragédies et des comédies, do serait bien inutile de rappeler les titres; la part ne purent même être jouées, à plus raison être lues. Cependant l'autorité du m chal de Richelieu en fit jouer une inti *Adele de Ponthieu*, que les comédiens s'c naient à refuser. Laplace, pour piquer d' neur le vieux gentilhomme de la chambre adressa un quatrain, dans lequel il rappro aussi heureusement que modestement les plus beaux titres de gloire (selon lui), q commanderaient à la postérité la mémoi maréchal :

Tu pris Minorque, et fis jouer Adele.

*Causa patrocinio non bona pejor erit.* La pour cette fois, n'avait plus de poéte a derriere lui pour le soutenir; *Adele* était crû; elle fut mal reçue, et abandonnée a de quelques jours. Il essaya, quinze ou ans après, s'il serait plus heureux dans mique : il donna une piece en trois acte n'alla pas jusqu'à la fin. Telle est l'histoi talent dramatique de Laplace.

Dans cet intervalle il publia son *Théât*

pendant comme c'était le premier ou-
ui fit connaître bien ou mal un théâtre
érent du nôtre, cette compilation se dé-
ais depuis qu'on s'est familiarisé davan-
 France avec la langue et la littérature
e, ce recueil, aussi mal fait que mal
a été apprécié, et relégué parmi les livres
 ne lit plus.

ut plus heureux dans sa traduction de *Tom-*
, le seul ouvrage de lui qui soit resté : ce n'est
u'il n'ait défiguré et même étranglé inhu-
ement ce chef-d'œuvre de Fielding ; mais
oman, le meilleur des romans, offre tant
érêt et de variété, que ceux qui ne savent
l'anglais le liront toujours, même dans la
te version que nous en avons, jusqu'à ce
'une meilleure plume vienne quelque jour
nger Fielding.

Laplace, qui, au défaut d'autres talens, était
ccort, souple, actif, et qui de plus était homme
e plaisir et de bonne chere, s'était lié, parti-
ulierement à ce dernier titre, avec des auteurs
ui, sans être du premier ordre, avaient plus
u moins de mérite et de réputation, tels que
iron, Duclos, Collé, Crébillon fils et autres,
ui aimaient comme lui la table et le cabaret.
es liaisons lui donnerent accès chez le frere de
 célebre favorite Pompadour, le marquis de
arigni, le marquis de Vaudieres, le marquis
 Ménars, car il porta tour à tour le nom de
s trois marquisats : on sait que le sien était
oisson. Laplace eut occasion de rendre un petit
rvice à ce Poisson et à sa sœur; c'est lui-même
ui raconte ce fait (1), et, quoiqu'il fût de son
aturel grand hableur, il a dit la vérité. Le mi-

(1) Sous des noms anagrammatiques, dans ses *pieces*
*téressantes et peu connues*.

nistere français avait fait acheter en Hollande l'édition entiere d'une *Vie de madame de Pompadour*, écrite en anglais. On voulait en avoir la traduction, et d'une main sûre. Le marquis crut devoir s'adresser à Laplace qu'il connaissait pour un écrivain courtisan, grand faiseur de petits vers pour tout ce qui avait du pouvoir ou du crédit. Laplace traduisit le livre en quinze jours, et peu de tems après il eut pour récompense, vers 1762, le privilége du *Mercure*. Il prétend, il est vrai, que le marquis se fit un mérite, auprès de sa sœur, de cette traduction, dont il ne fit pas connaître l'auteur; mais ce reproche est destitué de toute vraisemblance, et Laplace mêle à un récit qui d'ailleurs est vrai, un peu de ses hableries accoutumées. Que pouvait-il revenir au marquis de cette réticence? Sa sœur savait trop combien il était ignorant pour croire qu'il eût traduit un livre anglais; et qu'importait alors que ce fût Laplace ou un autre qui en fût le traducteur? et quel besoin encore le frere de la favorite, comblé de toutes sortes de grâces, pouvait-il avoir auprès d'elle d'un mérite de cette nature? Cependant Laplace crie à l'ingratitude des grands; il semble croire que cette version devait lui valoir une grande fortune : on va voir que le privilége du *Mercure* en était une et trop grande pour lui, car il ne put pas la garder.

Ce privilége était une concession du gouvernement, une espece de ferme donnée sous la condition de payer telle ou telle somme en pensions, pour des gens de lettres que l'on voulait récompenser; et la ferme valait plus ou moins, selon les mains qui l'exploitaient. Celles de Laplace ne furent pas heureuses : les abonnés déserterent en foule, et au bout de trois ans il fallut lui retirer le privilége, parce que les pensions n'étaient plus payées; les pensionnaires perdirent

mois de leur revenu, qui ne furent ja-
placés. Veut-on savoir comment la cour
homme à qui elle était obligée d'ôter
qu'il n'était pas en état de faire valoir?
)o francs de pension de retraite, c'est-à-
traitement tel que n'en avait aucun des
ettres les plus distingués qu'il venait de
r, puisque la plus forte pension n'était
ooo francs. Lui seul, pour ses bons et
rvices, en eut 5000, dont il a joui jus-
née derniere, et toujours en se plaignant
e ses travaux et ses titres littéraires n'é-
s appréciés. Il a rempli son recueil inti-
*es intéressantes*, etc. d'historiettes re-
lui-même, et il rappelle souvent avec
e complaisance que d'emphase, le tems
it *bréveté du Mercure de France*; mais
nt d'anecdotes qu'il débite à sa maniere,
ien gardé, comme de raison, d'insérer
non plus que le mot qui courut alors,
*Iercure était tombé sur la place.*
ıtait pas faute de flagorneries habituelles
ıtes les puissances du jour. On peut juger
tact par une correction fort singuliere
à une piece de vers qu'on lui avait en-
our son *Mercure* : il s'agissait des profits
ouvernante chez un garçon :

ice du lit lui rapporte encor plus.

ce, pour rendre le vers plus décent, l'im-
insi :

ice du...., lui rapporte encor plus.

*Iercure* était alors renommé dans ce que
pelons *le genre bête*: pour qu'il n'y man-
n, on avait associé à Laplace un certain
e, qu'on appelait *Lagarde-Bicêtre* à cause
onne réputation : c'était encore un pro-

tégé de la marquise de Pompadour, qui l'avait fait *bréveter* (car tout se faisait alors par *brevet*) pour la partie des spectacles. Il s'en acquittait d'une maniere si originale, que plus d'un curieux s'amusait à faire un recueil des phrases de Lagarde. En voici que leur singularité a fait retenir: « M. d'Auberval, si justement célebre *pour avoir* » *perfectionné le genre infernal*...... Cette piece » est *dramatique pour le théâtre*, *et pittoresque* » *pour le tableau.* » Et en parlant de mademoiselle Lemaure, la fameuse cantatrice, il disait : « Mécanisme incompréhensible, par lequel » cette inimitable actrice *trouve*, *dans le ma-* » *tériel même de son organe*, *l'intelligence motrice* » *de son jeu.* » *Legarde-Bicêtre* avait deux mille francs d'appointemens pour faire, à la journée, de ces phrases-là : ce n'était pas trop payé.

Nous ne dirons rien des romans de Laplace, à peu près aussi oubliés que ses drames, si ce n'est de ceux pour qui tous les romans sont bons, et il y a de ces gens-là; mais il faut bien faire mention de l'idée assez bizarre qui lui vint un jour, de faire, en quatre gros volumes, un recueil de toutes les *Epitaphes* de la langue française; ce n'était peut-être qu'un prétexte pour en imprimer quelques centaines de sa façon, mais, ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'est que beaucoup de ces épitaphes étaient faites pour des personnes vivantes, et surtout pour celles qui étaient de *ses amis*; c'était un petit cadeau qu'il leur faisait de leur vivant pour servir après leur mort ce que de raison, et un genre tout neuf de madrigal qu'il avait inventé pour varier la forme des louanges et des complimens. Il semblait dire comme Boniface Chrétien :

Mourez quand vous voudrez, et comptez là-dessus.

Peut-être aussi voulait-il, d'une maniere ou

tre, *faire l'épitaphe du genre hu-*

agine bien que son recueil mortuaire
le lecteurs; mais il en trouva pour les
*téressantes et peu connues*, compilation
re espece, dans laquelle il vint à bout
ort adroitement le public. Voici comme
: Duclos lui avait laissé un manuscrit
*Mémorial :* c'était un composé d'anec-
le traits curieux que Duclos avait ra-
our son usage, et que ses études et ses
avaient mis à portée de bien choisir et
édiger. Laplace, qui faisait argent de
rima ce *Mémorial*, qui fut enlevé en
irs; et voyant que le public était alléché
remier volume, que l'enseigne était
ée, il en donne bien vîte un second, où
encore quelques morceaux de Duclos,
it exprès en réserve. Ce second volume
aussi, quoiqu'il y eût déjà bien à
lu premier, et Laplace calculant fort
ceux qui avaient ces deux volumes vou-
voir les suivans, en fait paraître succes-
six autres, copiés sur les *Ana*, sur les
ires d'anecdotes, sur toutes les col-
lu même genre, et farcis de toutes les
les plus usées qu'il soit possible d'ima-
n'est pourtant que demi-mal encore
copie; mais il profite de l'occasion pour
porte-feuille poétique et son sac d'his-
il donne impunément ses romances,
, ses madrigaux, ses impromptus, etc.;
rentrer même ses malheureuses *épi-*
et nous raconte ( de quel ton, bon
de quel style! ) toutes les aventures
*P.*, tout ce qu'il a dit à ses amis à dé-
à dîner, tout ce que ses amis lui ont
ce qu'il a fait pour eux, etc. etc. etc; et

soit pour le choix, soit pour l'exécution,
ment un modele de bêtise : il n'y a pa
de se servir d'un autre terme. Il faut vo
importance il met à des minuties, ce qu'
de sel aux choses les plus insipides, ave
emphase il débite des trivialités! et une
une ignorance de la langue à peine con
sible! La plupart de ses phrases sont co
de maniere que plusieurs membres ne ti
rien, et qu'il est impossible de lier la fi
commencement. En voici un exemple p
mille : il s'agit des *Lettres de deux F*
écrites de Vienne il y a trente ans, à la
de Marie-Thérese d'Autriche. « L'édite
» un plaisir de leur surprise lorsqu'ils
» après trente ans, dans ce recueil, ce
» lettres qu'un déménagement impré
» de lui faire retrouver dans un port
» dont il regrettait la perte, *et dont l'h*
» *si légitimement dû* aux rares et res
» qualités de l'Impératrice-Reine ne lu
» pas de priver plus long-tems une nat
» que la française, c'est-à-dire, si bien f
» en connaître tout le prix, ainsi que po
» savoir le plus grand gré. »

*Reine*, que *cet hommage ne lui permet pas de priver la nation française de ce même porte-feuille*, d'autant que cette nation *est si bien faite pour connaître tout le prix de ce porte-feuille*, *et pour lui en savoir le plus grand gré*.

Parmi les phrases grotesques, celle-ci est remarquable : « *Le testament politique* du maré» chal de Belleisle *n'est plus que probablement* » *pas* de lui. »

Mais le fort de l'auteur, c'est le style niais. « On trouve un exemple de cette espece dans la » vie d'un de nos héros français, dont le cou» rage intrépide nous disposait d'autant moins à » l'imaginer susceptible, qu'il est plus fait pour » surprendre le lecteur. »

Remarquez toujours les constructions ordinaires de l'auteur : c'est le héros qui est *susceptible d'un exemple*, et c'est le courage intrépide du héros qui *est fait pour surprendre le lecteur*; enfin, en d'autres termes, cet exemple est d'autant plus surprenant dans le héros, qu'il doit plus surprendre le lecteur.

Ailleurs : « Il laissa le duc *aussi effrayé que* » *consterné* d'une si vive leçon. »

Il est de la même force de pensée dans ses vers :

Dût le crime en frémir, toute ame honnête a droit
De rendre à la vertu l'hommage qu'on lui doit.

Cet axiome moral finit un chapitre, et il est profond. Madame Dudeffant disait d'une femme de sa société, qui débitait souvent des sentences de ce même genre : *Tout ce que dit cette dame est fort vrai*.

Cependant Laplace n'est pas toujours si vrai. Par exemple, lorsqu'en parlant de Diane de Poitiers : « *J'ai cru devoir* ( dit-il ) à cette femme » singuliere, l'épitaphe suivante, etc. » Or, de-

mandez-moi pourquoi *il a cru devoir une épitaphe à Diane?* Voilà une plaisante obligation!

Un dernier exemple d'ineptie, et finissons. Tout le monde a entendu citer ce mot célebre de Pascal sur l'immensité de Dieu : « C'est un » cercle dont le centre est partout, et la circon» férence nulle part. » Laplace croit avoir découvert que cette idée sublime est empruntée d'une préface que mademoiselle de Gournay mit au-devant d'une édition des Œuvres de Montagne, en 1635. D'abord il se trompe dans le fait, en attribuant ce trait fameux à une femme qui était bien peu capable de le trouver : ce trait est originairement du savant Guillaume Duval, professeur de philosophie grecque et latine dans l'Université de Paris, et se trouve dans une priere d'actions de grâces (*oratio eucharistica*) adressée à Dieu à la fin d'une analyse latine de la philosophie péripatéticienne, dont ce même Duval enrichit son édition en deux volumes in-folio des Œuvres d'Aristote, imprimée en 1629, et la meilleure que nous ayions : c'est de là que mademoiselle de Gournay l'avait tiré. Voici la phrase latine : *Sphæra intelligibilis, cujus centrum ubiquè, circumferentia nullibi!* Sphere intellectuelle, dont le centre est partout, et la circonférence nulle part!

C'est assurément le plus petit tort qu'ait pu avoir Laplace, de ne pas connaître ce passage; je crois bien qu'il n'avait de sa vie feuilleté Aristote. Mais ce qui confond, c'est la maniere dont il renverse en entier la phrase de Pascal : *Cercle dont la circonférence est partout, et le centre nulle part!* Il est clair qu'il ne l'a pas entendue, et qu'il ne s'est pas aperçu que c'était la négation de circonférence qui marquait l'absence de toute limite, et par conséquent l'infini. Mais aussi de quoi ce pauvre homme s'avise-t-il de

ouloir placer un trait de philosophie transcen-
ante au milieu de ses historiettes ! Pourquoi ne
ongeait-il pas plutôt à apprendre l'orthographe,
omme M. Jourdain ! Il écrit toujours *ne fusse
ue*, au lieu de *ne fût-ce*, et ce ne saurait être
ne faute d'impression, car le même mot re-
ient cent fois dans tous les volumes, et tou-
urs écrit de même..... Et ce sont là des *gens
e lettres !*

*Notice sur les écrits d'Athanase Auger.*

C'est peut-être s'y prendre un peu tard pour
arler d'un auteur mort l'année derniere ; mais
premier devoir est de ne parler qu'avec con-
aissance de cause ; et quand il faut examiner
apostiller vingt volumes qu'il est fort difficile
lire de suite, et encore plus de lire en en-
er, c'est un travail où l'on revient à plusieurs
is, et qui demande des intervalles. En géné-
l, on ne sait pas assez ce que coûte la critique
ignée et méditée : on en juge souvent par le
u de place qu'elle tient, et l'on ne songe pas
'il faut des journées de lecture et de réflexion
ur un résumé qu'on lit en un quart d'heure.
Athanase Auger a été un de nos plus labo-
ux littérateurs et un des plus passionnés ama-
rs des Anciens : il avait fait d'assez bonnes
ides dans l'Université de Paris, et savait bien
latin et le grec. Au défaut des facultés natu-
les, qui étaient chez lui fort bornées, un tra-
il opiniâtre lui avait fait acquérir une sorte de
éorie de l'art oratoire, dont il n'eut jamais le
ritable sentiment. Il puisa des principes sains
ns les bons livres élémentaires, soit anciens,
it modernes, et dans l'étude continuelle des
ssiques ; et l'on peut dire qu'il s'y était appli-
é avec une espece de ténacité dont il y a peu

d'exemples. Absolument étranger au monde, et par la sévérité de ses mœurs religieuses, quoique sans petitesse et sans bigotisme, et par l'habitude contractée de bonne heure d'un genre de vie solitaire et studieux, il vivait plus avec les livres qu'avec les hommes, donnait peu au sommeil et aux repas, et rien à la dissipation. Il étudia la théologie, qui ne le rendit point intolérant, comme la retraite ne le rendit point misanthrope : il essaya la prédication, et quoiqu'il nous dise que la faiblesse de ses organes l'empêcha seule de suivre cette carriere qui lui plaisait, on voit, en lisant ses sermons, que le manque de talent aurait dû suffire pour l'en détourner. Cet homme, qui toute sa vie s'occupa de l'éloquence et n'écrivit que pour en donner des leçons, n'en avait pas en lui le moindre germe, et non-seulement n'avait rien du génie oratoire, mais même du talent de l'écrivain ; et ses longs efforts n'ont abouti qu'à faire de lui un rhéteur très-médiocre et un fort mauvais traducteur.

Quand il fit paraître pour la premiere fois sa traduction de Démosthene, qu'il m'envoya pour en rendre compte dans le *Journal de littérature*, je n'en fis aucune critique : l'ouvrage prouvait l'impuissance de faire mieux, et dès-lors la censure n'aurait pu que le mortifier sans lui servir. Mais voulant donner une idée de l'original, je ne pus faire usage d'un seul morceau de sa version, et il m'en sut mauvais gré, tant il est facile de blesser l'amour propre même en le ménageant, et tant le meilleur des hommes est toujours susceptible en qualité d'auteur ! Cependant, au bout d'un certain tems, le peu de succès de sa traduction lui fit sentir que mon silence n'était rien moins qu'une injure, et il eut l'infatigable courage de refondre presqu'en entier un ouvrage de si longue haleine, et le courage plus

encore de convenir qu'il s'était trompé.
i comme il s'exprimait dans sa nouvelle
on : « J'avouerai avec franchise que, par un
p grand attachement à la lettre, le style de ma
miere traduction manquait en général d'é-
ance et de grâce, de cette aisance et de cette
*éreté* qui font lire les ouvrages avec plaisir, qui
it que tout attache et rien n'arrête. » Celui
vait assez de candeur pour avouer ainsi ses
s, eût mérité d'avoir en soi les moyens de se
ger; mais on ne peut forcer la nature, et
n Auger fit autrement sans faire mieux.
en était pourtant venu, à force d'aimer Dé-
hene, à se persuader qu'il était né pour le
aire, et que c'était en lui une vocation mar-
par la Providence. Je sais, à n'en pouvoir
er, qu'on lui offrit une cure assez considé-
e en Normandie, où il avait professé : il la
a, en disant : *Eh! qui est-ce qui traduirait
osthene ?* Il obtint depuis des places et des
mpenses ecclésiastiques, qui étaient dues à
ravaux et à ses vertus, et qui ne l'empêche-
point de se livrer à ses occupations favorites.
n'était pas tout-à-fait de *légéreté dans le*
(comme il le dit fort improprement) qu'il
ssait en traduisant Démosthene; c'était de
ision, de rapidité, d'énergie, et surtout de
vemens, et c'est tout cela qui manque tota-
nt au traducteur. Il s'en faut de tout qu'il
e assez manier sa langue pour donner à sa
on la vivacité et la variété des formes ora-
s : c'est un art dont il ne paraît pas même
r une idée. Il ressasse dans ses longs discours
iminaires tous les lieux communs qu'il a
dans toutes les rhétoriques; mais il y a loin
e leçon qu'on répete, à un art que l'on sent.
généralités vagues sont à la portée de tout
onde : et encore de quelle maniere nous les

a-t-il répétées ! « Qu'on fasse attention, en lisant les Anciens, à cette chaleur, à cette vivacité d'une imagination sage et réglée, qui » échauffe, qui anime le raisonnement, qui sait » unir et fondre les différentes parties, qui sait » cacher pour ainsi dire les nerfs du discours, » *les recouvrir d'une enveloppe active, les embellir d'un coloris mâle et gracieux*, etc. » Une *enveloppe active*, des *nerfs embellis d'un coloris!* Phrases d'écolier. Pour traduire des écrivains tels que Démosthène et Cicéron, il faudrait d'abord être en état d'analyser en homme de l'art, en homme sensible, un morceau de l'un ou de l'autre, et de faire voir en quoi consiste cet accord continuel entre le mouvement de la phrase et l'effet qu'elle doit produire, entre la combinaison harmonique choisie pour l'oreille, et la pensée qui s'adresse à l'esprit, ou le sentiment qui s'adresse au cœur : c'est là le premier secret de l'élocution oratoire; et ensuite il faut pouvoir, en changeant d'idiome, retrouver les mêmes effets correspondans; ce qui suppose une grande connaissance des deux langues, et une grande flexibilité de diction. Celle d'Auger, au contraire, toujours vague, inanimée, diffuse, embarrassée, se traîne à travers les circonlocutions les plus vulgaires, et ne frappe jamais au but. On sent bien qu'il est impossible ici d'entrer jusqu'à un certain point dans les détails. D'abord, tout ce qui concerne la comparaison de la version avec l'original ne peut intéresser que ceux qui savent le grec; et en se bornant même à l'examen du français, la construction des phrases, le choix, la place et la disposition des mots sont des parties si importantes dans le style oratoire, que souvent on pourrait faire quatre pages de remarques sur vingt lignes. Ce genre d'instruction, qui n'est praticable que de vive voix,

s qui est alors susceptible d'agrément comme tilité, doit être extrêmement restreint par it : c'est là surtout que

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

l suffit d'indiquer et d'avertir : l'intelligence lecteur fait le reste. Je me bornerai donc à ntrer l'abbé Auger à côté de Démosthene dans seul morceau, que je ne choisirai même pas ù il faut suivre l'orateur grec dans sa marche pétueuse et renversante, mais dans un endroit sa composition, beaucoup plus tranquille, it aussi plus facile à saisir, dans un exorde, ui de la fameuse harangue *pour la couronne.* n'est pas, à beaucoup près, un des plus uvais morceaux du traducteur, et cepenit on verra combien il est faible et défecux.

« Je commence, Athéniens, par implorer ous les dieux : je leur demande que dans cette ause ils vous inspirent pour moi les mêmes entimens dont je suis animé pour la République et pour chacun de vous ; je leur demande ncore (et votre religion, votre sûreté, votre onneur y sont intéressés) que, sur la maniere ont je dois me défendre, vous ne consultiez as mon adversaire (1) (il y aurait de l'injusice), mais nos lois et votre serment. Ce sernent porte entre autres choses qu'on écoutera galement les deux parties, c'est-à-dire, qu'il aut non-seulement déposer toute prévention, t accorder à l'une et l'autre partie une faeur égale, mais encore permettre à chaune d'elles de suivre le plan d'accusation ou de léfense qu'elle aura préféré. Eschyne, dans

(1) Eschyne avait demandé que l'on prescrivît à Démosthene l'ordre de ses défenses.

» qu'il est dans la nature de l'homme d'
» avec plaisir l'accusation et l'injure, et
» supporter qu'avec peine l'apologie et l
» Ce qui est fait pour plaire était donc le
» de mon rival; ce qui déplaît presque gé
» ment est maintenant le mien. Si d'un
» par un sentiment de crainte, je n'ose v
» tretenir de mes actions, je paraîtrai
» pu détruire les reproches de mon adve
» ni établir mes droits à la récompense qu
» drait me ravir; de l'autre, si j'entre d
» détails de ma vie publique et privée,
» forcé de parler souvent de moi. Je le f
» moins avec la plus grande réserve, et ce
» nature de ma cause m'obligera de dir
» juste de l'imputer à celui qui a rendu
» tification nécessaire. »

Il y a là presque autant de fautes que gnes : et d'abord, quelle mal-adresse de par une phrase coupée, par une incise, d discours de si grand appareil, dans un où il importe surtout de captiver l'atten la suspendant! Si Démosthene, dans un blable occasion, se fût avisé de finir sa et une phrase si commune, à la premier

s'il s'agissait de *faveur.... Je leur demande.... je leur demande encore, etc.* Je risque *bien plus ; je risque, moi, etc.* et puis la froideur et l'inconvenance des expressions ! *Je dois éviter toute parole sinistre en* commençant *ce discours....* Il y a, dans le grec, *je veux ;* ce n'est pas la même chose. Ce *discours* est bien dans le texte, τὸ λόγος ; mais selon le génie de notre langue, le mot de *discours* convient peu dans une affaire criminelle. Un homme si gravement accusé ne doit ni songer ni avertir qu'il fait *un discours. Mon rival* est encore plus déplacé. Démosthene est bien loin de donner nulle part à Eschyne un titre si honorable; il l'appelle son ennemi, son adversaire, son calomniateur. Il ne dit pas non plus que l'*on supporte avec peine l'apologie ;* ce qui n'est pas vrai : il dit qu'on entend avec peine ceux qui se louent eux-mêmes; ce qui est fort différent. Je laisse de côté beaucoup d'autres fautes dans ce morceau, qui d'ailleurs péche encore davantage par ce qui n'y est pas; et sans prétendre égaler l'original, voici, ce me semble, comme on pouvait le rendre, et même en se tenant beaucoup plus près de lui.

« Je commence par demander aux dieux immortels qu'ils vous inspirent à mon égard, ô Athéniens! les mêmes dispositions où j'ai toujours été pour vous et pour l'Etat; qu'ils vous persuadent, ce qui est d'accord avec votre intérêt, votre équité, votre gloire, de ne pas prendre conseil de mon adversaire pour régler l'ordre de ma défense. Rien ne serait plus injuste et plus contraire au serment que vous avez prêté d'entendre également les deux parties; ce qui ne signifie pas seulement que vous ne devez apporter ici ni préjugé ni faveur, mais que vous devez permettre à l'accusé d'établir à son gré ses moyens de justification.

» Eschyne a déjà, dans cette cause, assez d'a-
» vantages sur moi; oui, Athéniens, et deux sur-
» tout bien grands. D'abord, nos risques ne sont
» pas égaux : s'il ne gagne pas sa cause, il ne
» perd rien; et moi, si je perds votre bienveil-
» lance..... Mais non, il ne sortira pas de ma
» bouche une parole sinistre au moment où je
» commence à vous parler. Un autre avantage
» qu'il a sur moi, c'est qu'il n'est que trop na-
» turel d'écouter volontiers l'accusation et le
» blâme, et de n'entendre qu'avec peine ceux
» qui sont forcés de dire du bien d'eux-mêmes.
» Ainsi donc Eschyne a pour lui tout ce qui
» flatte la plupart des hommes; il m'a laissé ce
» qui leur déplaît et les blesse. Si, dans cette
» crainte, je me tais sur les actions de ma vie
» publique, je paraîtrai me justifier mal, je ne
» serai plus celui que vous avez jugé digne de
» récompense. Si je m'étends sur ce que j'ai fait
» pour le service de l'Etat, je serai dans la né-
» cessité de parler souvent de moi-même. Je le
» ferai du moins avec toute la réserve dont je
» suis capable; et ce que je serai obligé de dire,
» ô Athéniens! imputez-le à celui qui m'a réduit
» à me défendre. »

Une chose dont l'abbé Auger ne paraît pas se douter, c'est que l'éloquence a ses chevilles comme la poésie, et qu'un mot de trop ou mal placé gâte une phrase ainsi qu'un vers. Un style ferme, tel que celui de Démosthene, n'admet rien d'inutile, rien de languissant. Son traducteur n'avait pas d'ailleurs étudié sa propre langue autant que les langues anciennes; il la savait fort médiocrement, et y faisait des fautes de toute espece. « *Il partit en Arcadie.* » C'est un latinisme : *In Arcadiam profectus est.* On dit en français : Il partit pour l'Arcadie. « *Il le poursuit en crime,* » Ceci n'est d'aucune langue. On

uit quelqu'un en réparation d'un crime, poursuit au criminel, etc.

idées générales manquent quelquefois de se. Par exemple, il ne reconnaît d'élo- ce proprement dite que celle qu'on appelle érative ou *judiciaire*; cela n'est pas exact. contentait de dire que cette éloquence est la iere de toutes, il aurait raison, parce qu'en c'est celle qui, ayant pour objet immédiat ictoire à remporter, c'est-à-dire, des juges vaincre, une assemblée à persuader, de- le de plus grands efforts, exige toutes les urces de l'esprit et de l'imagination, tous ouvemens de l'ame, toutes les forces du nnement. Mais d'abord, de ce qu'un genre quence est au premier rang, il ne s'ensuit u'il soit le seul; c'est comme si l'on disait a poésie dramatique est la seule véritable, e que des juges renommés, à compter de- Aristote, l'ont regardée comme la plus dif- , comme celle qui renferme le plus de sortes rit et de talent; et pourtant l'épopée, l'ode, tyre, l'épître, etc., sont aussi de la vraie e : quelques-uns même, avec quelque rai- mettent l'épopée au dessus de la tragédie. urait de la peine à nous faire comprendre Bossuet et Massillon ne soient pas des ora- . Ils ont travaillé dans le genre démonstra- ue tous les anciens ont classé parmi ceux éloquence. Il y a plus : celle qui n'est pas ire, c'est-à-dire, qui ne comporte pas (1) bit public et la déclamation, n'en est pas s aussi une éloquence très-réelle, de l'aveu de mêmes anciens qui la demandaient dans tous nres d'écrire où elle peut entrer, comme,

(1) Orateur, *orator*, vient d'*orare*, qui signifie propre- parler, du mot *os*, *oris*, bouche.

par exemple, dans l'Histoire. Qu'est-ce qu'un historien qui ne sera pas éloquent (dit Cicéron)? Ainsi Rousseau est regardé universellement comme un écrivain éloquent dans sa philosophie et dans ses fictions romanesques et passionnées, quoiqu'il ne soit pas un orateur, et qu'il n'eût même aucun des moyens naturels, nécessaires pour parler en public. Les anciens admettaient, comme nous, cette distinction, puisqu'on opposait à l'éloquence de Cicéron celle de Séneque, qui n'a écrit que des Traités de philosophie.

Après Isocrate et Démosthène qu'Auger traduisit en entier, il nous donna deux volumes de traductions de quelques plaidoyers de Cicéron, deux de discours tirés des historiens grecs, et cinq d'homélies des Peres de l'Eglise. Toutes ces différentes versions ont le même caractere et les mêmes défauts. Je dirai un mot des orateurs de l'Eglise grecque. C'étaient sans contredit des hommes d'un grand talent : saint Chrysostôme et saint Basile sont les plus célebres, et le premier est certainement supérieur à tous les autres. Dans le sermon qu'il prononça en faveur d'Eutrope, réfugié auprès de l'autel, et dans celui qu'il prête à Flavien pour fléchir Théodose, il regne un pathétique vrai, une abondance de sentimens nobles que l'on peut comparer aux harangues immortelles pour Ligarius et pour Marcellus. Ces deux morceaux de saint Chrysostome sont certainement les chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne dans les Peres grecs. La critique peut y relever quelques longueurs. La mesure et non le génie, manque à ces grands orateurs de la chaire; l'une et l'autre n'ont été réunis que dans Athenes et dans Rome.

# CHAPITRE V.

## *Littérature étrangère.*

### FRAGMENS.

*ne traduction des poésies d'Ossian, par M. Letourneur.*

.uteurs de la *Gazette littéraire de l'Europe*, e nos meilleurs recueils de ce genre, sont emiers qui nous aient fait connaître les :s d'Ossian, sous le nom de *Poésies erses*, ue M. Letourneur ne daigne pas même en n mot. Ils donnerent une traduction aussi qu'élégante de plusieurs morceaux de ces s des Bardes, composés en langue galli- qui est encore celle des peuples qui habi- es montagnes du nord de l'Ecosse, l'an- Calédonie, limitrophe des possessions ro- s dans la Grande-Bretagne. Les poëmes an, le plus célebre des Bardes écossais, ne sent pas avoir jamais été écrits d'original; ;ont conservés de la maniere la plus hono- pour tout genre de poëme, c'est-à-dire, a mémoire des hommes: on les chante en- n Ecosse, quoique depuis long-tems il n'y as de Bardes; et c'est sur cette tradition que M. Macpherson les a recueillis, et le uits en anglais. En France, ils ont été tra- sur la version anglaise. C'est un monument ıx, qui sert à faire connaître ce que peut poésie chez une nation simple et guer- On y remarque une répétition continuelle êmes pensées et des mêmes images, toutes ntées des qualités physiques du climat et

du pays; de fréquentes idées du retour et de l'apparition des ames, idées communes à presque toutes les nations sauvages, et bien plus puissantes sur l'homme de la nature, que sur l'homme de la société; l'expression des sentimens qui tiennent au courage militaire, la générosité, l'amitié, enfin l'amour, tel qu'il est dans l'extrême simplicité des mœurs, ne sachant ni rougir ni se cacher, et susceptible de cet enthousiasme qui conduit à l'héroïsme.

Le traducteur, dans un discours préliminaire, composé en grande partie, comme il le dit lui-même, des dissertations anglaises de M. Macpherson, donne les notions instructives sur les anciens Calédoniens et sur leurs Bardes: on y retrouve des rapports marqués avec la mythologie des Grecs.

« Les nuages étaient, suivant l'opinion des » Calédoniens, le séjour des ames après le trépas. » Ceux qui avaient été vaillans et vertueux étaient » reçus avec joie dans le *palais aérien de leurs* » *peres* (1); mais les méchans et les barbares » étaient exclus de la demeure des héros, et con» damnés à errer sur les vents. Il y avait même » différentes places dans le palais des *nuages*, et » on en obtenait une plus ou moins élevée, à » proportion de son mérite et de sa bravoure, » opinion qui ne contribuait pas peu à exciter » l'émulation des guerriers. L'ame conservait » dans les airs les mêmes goûts, les mêmes pas» sions qu'elle avait eus pendant sa vie. L'ombre » d'un guerrier conduisait encore des armées » phantastiques, les rangeait en bataille, livrait » des combats dans l'espace. S'il avait aimé la » chasse, il poursuivait des *sangliers de nuages*,

(1) *N. B.* Les mots marqués en italique, le sont aussi dans l'ouvrage, comme des dénominations singulieres.

» monté sur un *coursier de vapeurs*. En un mot,
» le bonheur dont on jouissait dans le palais
» aérien était de se livrer éternellement aux
» mêmes plaisirs qu'on avait goûtés pendant la
» vie..... Jamais héros ne pouvait entrer dans le
» palais aérien de ses peres si les Bardes n'a-
» vaient chanté son hymne funebre.... Si on ou-
» bliait cette cérémonie, l'ame restait envelop-
» pée dans les brouillards du lac *Légo*. »

On retrouve là plusieurs des idées répandues dans le sixieme livre de l'*Enéide*, celle des ames condamnées à errer sur les bords du Styx jusqu'à ce qu'on eût donné la sépulture à leurs corps; celle des ombres occupées des mêmes choses qu'elles avaient coutume de faire pendant la vie, idée que ce fou de Scarron a rendue assez plaisamment dans sa parodie burlesque de l'*Enéide*.

J'aperçus l'ombre d'un cocher
Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
En frottait l'ombre d'un carrosse.

« Quand un Calédonien était sur le point d'exé-
» cuter quelque grande entreprise, les ombres
» de ses peres descendaient de leur nuage pour
» lui en prédire le bon ou le mauvais succès......
» Chaque homme avait son ombre tutélaire, qui
» le servait depuis sa naissance. »

Voilà l'idée des génies protecteurs, qui est de toute antiquité.

« C'était aux esprits que les Calédoniens attri-
» buaient en général la plupart des effets natu-
» rels. L'écho des rochers frappait-il leurs oreilles?
» c'était l'esprit de la montagne qui se plaisait à
» répéter les sons qu'il entendait; ce bruit sourd
» et lugubre qui précede la tempête, bien connu
» de ceux qui ont habité un pays de montagnes,
» c'était le rugissement de l'esprit de la colline.



» Si le vent faisait résonner les harpes des Barde
» ce son était produit par le tact léger des ombr
» qui prédisaient ainsi la mort d'un personna
» illustre ; et rarement un chef ou un roi p
» dait la vie sans que les harpes des Bardes at
» chés à sa famille, rendissent ce son prophé
» que. »

Ces opinions fabuleuses reviennent à tout n
ment dans les poésies d'Ossian : il y regne
sorte d'imagination mélancolique, dont les i
sions paraissent analogues à la nature d'un p
reculé et nébuleux, où les vapeurs des mou
gnes, le bruit monotone, de la mer et les ve
sifflant dans les rochers donnent aux esprits
tristesse habituelle et réfléchissante, en ne d
nant aux sens que des impressions lugubres. C
toujours aux manes, aux esprits, que s'adres
les héros des poëmes d'Ossian, dans la dou
ou dans la joie. Ecoutez Cuchullin après sa
faite.

« Ombre du solitaire Eromla, esprits des h
» qui ne sont plus, soyez désormais les con
» gnons du Cuchullin, et parlez-lui quelqu
» dans la grotte où il va cacher sa douleur. N
» je ne serai plus renommé parmi les guer
» célebres. J'ai brillé comme un rayon de
» miere, mais j'ai passé comme lui : je m'
» nouis comme la vapeur que dissipent les v
» du matin, lorsqu'il vient éclairer les coll
» Comul, ne me parle plus d'armes ni de c
» bats ; ma gloire est morte. J'exhalerai me
» missemens sur les vents, jusqu'à ce que la t
» de mes pas s'efface sur la terre. Et toi, be
» tendre Bragila, pleure la perte de ma ren

chante, surtout lorsque le Barde a quelque occasion de faire un retour sur lui-même. Fingal son pere est le héros de presque tous ses chants, et ce caractere en effet est vraiment héroïque : il joint la générosité envers les vaincus, la pitié envers les faibles, et l'intrépidité dans les périls. Ces vertus morales, réunies aux vertus guerrieres, sont célébrées sans cesse dans tous les chants des Bardes, et ils n'estiment point la bravoure si elle n'est accompagnée de la bonté. Ces mœurs, très-différentes de celles des héros d'Homere, sont très-remarquables dans des tems reculés et barbares, et chez un peuple beaucoup plus près de la nature que de la police de nos grandes sociétés qu'on nomme *Etats*. Il est d'ailleurs difficile de croire que ces vertus ne fussent pas réellement en honneur chez ces montagnards, puisque leurs Bardes les célébraient. Quoi qu'il en soit, voici un morceau où Ossian parle de son pere Fingal avec une sensibilité qui ferait honneur au meilleur poëte. Il vient de retracer les regrets de Fingal sur la mort de....... le plus jeune de ses fils. Il ajoute:

« Quelle doit donc être la douleur d'Ossian, » depuis que toi-même tu n'es plus, ô mon pere? » Je n'entends plus le son de ta voix; mes yeux » ne peuvent plus te voir. Souvent, dans ma mé- » lancolie solitaire et sombre, je vais m'asseoir » auprès de ta tombe, et je me console en la tou- » chant de mes tremblantes mains. Quelquefois » je crois encore entendre ta voix; mais ce n'est » point ta voix, ce n'est que le murmure des vents » du désert. Il y a long-tems que tu es endormi » pour toujours, ô Fingal! arbitre suprême des » combats. »

Nous citerons encore la chanson que le poëte met dans la bouche de la jeune Colma, lorsqu'elle attend Salgar son amant pendant la nuit.

C'est une espèce d'églogue, que l'on peut cor
parer à celle de Théocrite.

« Il est nuit : je suis délaissée sur cette colli
» où se rassemblent les orages. J'entends grond
» les vents dans les flancs de la montagne; le t
» rent, enflé par la pluie, rugit le long d'un r
» cher. Je ne vois point d'asile où je puisse r
» mettre à l'abri. Hélas! je suis seule et délaiss
» Leve-toi, lune, sors du sein des montagn
» étoiles de la nuit, paraissez. Quelque lumi
» bienfaisante ne me guidera-t-elle pas vers
» lieux où est mon amant? Sans doute il se
» pose en quelque lieu solitaire des fatigues d
» chasse, son arc détendu à ses côtés, et
» chiens haletans autour de lui. Hélas! il fau
» donc que je passe la nuit, abandonnée
» cette colline! Le bruit des vents et des tor
» redouble encore, et je ne puis entendre la v
» de mon amant. Pourquoi mon fidele Sa
» tarde-t-il si long-tems malgré sa prome
» Voici le rocher, l'arbre et le ruisseau c
» m'avais promis de revenir avant la nuit.
» mon cher Salgar, où es-tu? Pour toi,
» quitté mon frere; pour toi, j'ai fui mon p
» depuis long-tems nos deux familles sont e
» mies. Mais nous, ô mon cher Salgar! no
» sommes pas ennemis. Vents, cessez un
» tant; torrens, apaisez-vous, afin que je
» entendre ma voix à mon amant. Salgar!
» gar! c'est moi qui t'appelle, Salgar : i
» l'arbre, ici est le rocher, ici t'attend Co
» Pourquoi tardes-tu? »

Le contraste des mœurs de ces guerriers

;e de Lathmon. C'est précisément l'histoire
yâle et de Nisus ; et Ossian et Gaul sont unis
même amitié, qui est représentée avec des
ırs si touchantes dans les deux héros de
e. Ce n'est pas que l'on veuille comparer
lmirable épisode, chef-d'œuvre d'imagina-
de sensibilité, et de poésie, conduit et ter-
avec tant d'intérêt, aux chants sans art du
gallique. Dans ce dernier récit, l'attaque
rne ne produit rien que du carnage, et
ıit combien l'amitié et la tendresse mater-
jouent un rôle pathétique dans le morceau
ëte latin. La ressemblance consiste dans le
que forment deux guerriers, d'attaquer
it le camp des ennemis; mais observez la
ence. Dans Virgile, ils égorgent tout ce
trouvent endormi, jusqu'au moment où
aignent d'être surpris. Voici le récit que
'ssian lui-même :
'ous nous élançons à travers les ténebres de
uit. Un torrent tournait autour de l'armée
emie, et roulait entre des arbres dont l'écho
;tait son murmure. Nous arrivons sur ses
ds, et nous voyons les ennemis endormis,
's feux éteints, leurs gardes éloignés. Je
ppuyais déjà sur ma lance pour franchir
orrent, quand Gaul, me prenant par la
n, me parla en héros : le fils de Fingal
t-il fondre sur un ennemi qui dort? Veut-il
embler au vent furieux qui déracine en
'et les jeunes arbres au milieu de la nuit?
n'est pas ainsi que Fingal a immortalisé
nom. Ce n'est pas pour de tels exploits
la gloire couronne les cheveux blancs de
rny. Frappe, Ossian, frappe le bouclier
combats. Que tous ces ennemis se réveil-
t, qu'ils viennent attaquer Gaul. C'est sa
miere bataille; il veut essayer la force de

» ce rocher dont les flancs obscurs sont faiblen
» éclairés par la lueur des étoiles? Si nous
» vons pas l'avantage, appuyons-nous conti
» rocher, et faisons face à l'ennemi. Il crai
» d'approcher de nos lances, car la mor
» dans nos mains. Je frappe trois fois mon
» clier. L'ennemi tressaille et se leve. Nous
» précipitons à l'instant. Ils fuirent en foul
» travers des bruyères; ils crurent que c'
» Fingal lui-même : la force, le courage
» abandonnent, etc. »

Ce n'est pas là la maxime : *Dolus an v*
*quis in hoste requirat?* On ne peut avoir un
timent plus délicat de la vraie gloire, et il
avouer que si l'épisode de Virgile est bien
intéressant, les héros calédoniens sont plu
néreux. Observons que cette générosité n'e
moindre chez leurs ennemis; car, au poi
jour, l'armée de Lathmon se rassemble su
hauteur, les deux guerriers se retirent, e
conseille à Lathmon de descendre de la c
avec les siens, et de fondre sur eux. *Ils n*
*que deux*, répond Lathmon, et il s'avanc
pour défier Ossian au combat. Ce mot est
beau, et c'est là sans doute du véritabl

nées, point de variété, point de transitions; des images faibles et monotones, et point de tableaux. On est fatigué surtout de la répétition fastidieuse des mêmes tournures.

*J'ai vu leur chef : je l'ai vu haut comme un rocher de glace. Sa lance ressemble à ce vieux sapin. Son bouclier est aussi grand que la lune au bord de l'horizon. Ses troupes roulaient comme de sombres nuages autour de lui.... Ses flancs sont comme l'écume de la mer agitée. La tempête s'arrête sur les noires bruyères, semblable à un brouillard d'automne.... Ils sont terribles comme ce flot menaçant qui roule sur la côte.... Fingal balaie les guerriers comme les vents de la tempête dispersent la bruyere.... Le bruit des armes plaît à mon oreille ; il me plaît comme le bruit du tonnerre avant les douces pluies du printems.... Mes guerriers s'avancent brillans comme le rayon du soleil avant l'orage, etc., etc.* Voilà les phrases que l'on trouve accumulées les unes sur les autres à toutes les pages. M. Letourneur, qui a retranché de ces ennuyeuses comparaisons, avoue qu'*il en reste encore beaucoup trop pour tout lecteur qui voudra absolument que les montagnes d'Écosse ressemblent à un coteau fleuri de la France, et le siecle d'Ossian au siecle de M. de Voltaire.* Un tel lecteur serait bien peu sensé; mais celui qui trouverait qu'il y a *beaucoup trop* de ces comparaisons, uniquement parce qu'elles l'ennuient, aurait-il beaucoup de tort?

Cette traduction est correcte et élégante, et le style se rapproche autant qu'il est possible de l'original. On pourrait y blâmer quelques inversions forcées, comme celle-ci : *Redoutable était* Fingal dans la force de la jeunesse; *redoutable est* encore son bras dans la vieillesse.... *Terrible était* l'éclat de son acier. Cela vaut-il mieux que de dire : Fingal était redoutable,

l'éclat de son acier était terrible? Le maître de philosophie de M. Jourdain nous apprend que cette derniere façon de parler est la meilleure.

### *Sur le* Paradis perdu *de Milton.*

Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux?

Si Boileau était choqué de ce défaut dans le poëme de *la Jérusalem*, où l'enfer ne joue qu'un rôle très-subordonné, et qui d'ailleurs est plein de tant de beautés poétiques de tous les genres, qu'aurait-il donc dit d'un ouvrage dont Satan est le héros, dont le sujet est la guerre de l'enfer contre le ciel, et le projet de séduire le premier homme pour combattre le Créateur? Sans doute il eût répété ces deux autres vers de *l'Art poétique :*

De la foi d'un chrétien les mysteres terribles,
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles.

En effet, si l'on veut y réfléchir, on verra que cet esprit si judicieux avait rencontré juste sur ce point, comme sur tout le reste, et que le merveilleux de notre religion ne peut pas se substituer heureusement au merveilleux de l'ancienne mythologie. Ce dernier donnait prise à l'imagination et aux sens; l'autre échappe même à la pensée, et ne peut que confondre la raison. Les dieux des Grecs, les dieux d'Homere et de Virgile, étaient sans doute des êtres supérieurs à l'homme, mais qui participaient beaucoup de l'humanité. C'étaient des êtres mixtes, aussi favorables à l'imagination d'un poëte, que contraires à la raison de la philosophie. Ils étaient corporels, mais sans les infirmités du corps, et pouvaient, quand ils le voulaient, changer et dépouiller leur forme extérieure. Ils pouvaient

s, mais le dictame était un remede
faillible, réservé pour leurs blessures.
ıbattaient les uns les autres. Ils pou-
: vainqueurs et vaincus. Ils avaient les
es hommes, et cependant ils étaient
rêts à punir le crime et à récompenser
hacun d'eux avait une certaine mesure
r qu'un autre pouvait combattre. Ju-
vait plus qu'eux tous; mais lui-même
ıis au Destin, c'est-à-dire, à cette fa-
ıelle et invincible dont tous les anciens
ous offrent l'idée, mais dont le prin-
ır et indéterminé laissait encore une
ıere aux fantaisies et aux inventions
Il est clair qu'en employant de pareils
ı pouvait en tirer les mêmes intérêts,
impressions d'espérance et de crainte,
:t de haine, que des personnages pu-
ımains. Il y avait alors une commu-
ıécessaire et infiniment heureuse de
ı la divinité. Cette divinité même n'é-
ainsi dire que le complément et la
de la nature humaine. Les hommes
:nt aspirer à force de vertus et de
:tions. Les demi-dieux étaient les in-
·es qui rapprochaient la terre de l'O-
t cet Olympe même, son ambroisie
Hébé, ses foudres portés par un aigle,
ıt au pinceau du poëte des objets sen-
ıittoresques, et jamais on n'inventera
us favorable à ces formes dramatiques
ıt animer toute grande poésie.
es mêmes des Orientaux, quoique pro-
ent inférieures à celles des Grecs, ces
mauvais génies, ces dives, ces péris,
encore ouvrir une source d'intérêt,
ıl y avait une gradation de pouvoir éta-
toutes ces créatures immortelles; que

richesse, ni le grand sens des fictions
gories grecques; mais l'esprit des ro
des conteurs et des poëtes pouvait enco
avec elles et en tirer parti, et les co
et persans en sont la preuve.

Il n'en est pas de même du christia
merveilles ne sont pas des fables, ma
teres. Tout y est rigoureusement mét
Dieu est tout, et le reste rien. Si je
pourquoi Dieu, qui prévoit la chute d
qu'il vient de créer, permet que le serp
le séduire, on me répondrait avec s
*O altitudo!* et l'Etre suprême ne doi
personne de ses secrets. Il suffit que la
nous ordonne de croire. Mais si je
droit d'interroger le théologien, j'ai
terroger le poëte, qui me doit comp
les moyens dont il se sert pour m'ér
m'intéresser, et qui n'y peut parvenir
trop ma raison. J'ai le droit de lui di
des anges ont pu combattre contre D
d'une simple opération de sa pensé
les anéantir! Quoi! le succès du co
être douteux, et il a fallu que le fi
montât sur son char pour décider la

npe l'ange chargé de veiller à l'entrée d'Eden, . échappe à sa vue! Comment voulez-vous je me prête à toutes ces suppositions contraoires? Et qu'est-ce que douze chants fondés tant d'inconséquences? Qu'est-ce qu'une on dont la scene est dans les espaces imagi-'es, et dont les personnages sont la plupart êtres intellectuels, dont les événemens sont explicables mysteres, et où mon esprit se l sans cesse dans l'infini sans pouvoir se ıdre à rien? La poésie ne doit me peindre ce que je peux comprendre, admettre ou ɔoser. Le Dieu des Chrétiens est trop grand r être un personnage poétique. J'aime à voir iter peser dans ses balances d'or le sort des cs et des Troyens, d'Achille et d'Hector; s quand le fils de Dieu tire d'une armoire de npyrée ce grand compas avec lequel il marque irconférence du Monde, cette image, qu'on : faire grande, ne me paraît que fausse. L'E-el n'a pas besoin de compas. Il mesure avec ɪensée, et le poëte n'a pas compris que, lque grand que fût le compas, il paraîtrait t dans les mains du Créateur.

'il est permis, dans les choses de goût, de librement son avis sans prétendre le donpour loi, j'avoue que, malgré Addisson et e, un peu suspects en qualité d'Anglais, et gré ceux de mes compatriotes qui pensent ɪme eux, un peu suspects aussi en qualité ɪglomanes, je suis loin de regarder Milton me un homme à mettre à côté d'un Homère, ı Virgile, d'un Tasse; je le regarde comme génie brut et hardi, qui a osé embrasser un ı extraordinaire, et qui, dans un sujet rre, a semé des traits d'une sombre énerdes idées sublimes, et quelques morceaux ı naturel heureux. Je laisse aux critiques

anglais à juger de son style, dont ils blâment la dureté, l'incorrection, et même la barbarie, et qui, selon eux, est très-éloigné de la pureté et de l'élégance où la langue anglaise parvint quelque tems après sous le règne de la reine Anne. Mais la description du conseil des démons et des diverses formes qu'ils prennent, le pont de communication de l'enfer à la terre, et la généalogie de la mort et du péché, tout cela me paraît plus fait pour les crayons de Callot, que pour le pinceau de Raphaël. Les longues harangues, les longues conversations, les longs récits, les froids épisodes, tous ces défauts, joints à celui du sujet, font pour moi, du *Paradis perdu*, un ouvrage très-peu intéressant, quoique son auteur ne me paraisse pas un homme vulgaire.

Observons encore une chose, c'est que le peu de morceaux de ce poëme, consacrés par une juste admiration, sortent de cette sphere métaphysique, et peignent des objets sensibles et rapprochés de nous. Telle est la peinture d'Adam et d'Eve au moment qui suit leur création, lorsqu'ils éprouvent le premier sentiment de l'existence, et qu'ils jettent le premier regard sur la Nature qui les environne. C'était un sujet neuf, un tableau original; il a été parfaitement exécuté par Milton, et cela seul suffirait pour prouver du génie. Mais un morceau n'est pas un poëme, et cet endroit même fait sentir ce qui manque à tout le reste.

### *Sur les Œuvres completes d'Alexandre Pope, traduites en français.*

Cette édition l'emporte sur toutes les précédentes par la beauté et la correction, et surtout par l'avantage qu'elle a de contenir en original

les ouvrages qui ont fait la réputation de l'auteur : l'*Essai sur la Critique* et l'*Essai sur l'Homme*, l'*Epître d'Héloïse à Abélard*, *la Forêt de Windsor*, *la Boucle de cheveux enlevée*, *le Temple de la Renommée* et *la Dunciade*. Il s'en faut de beaucoup que ces trois derniers approchent de la supériorité des précédens. L'*Essai sur la Critique* est un ouvrage d'autant plus étonnant, qu'il fut composé, dit-on, à dix-neuf ans. Jamais la raison et le goût ne furent plus précoces, et cette composition n'a rien de la jeunesse, que la vigueur et la franchise. D'ailleurs, tout y est mûr et plein de sens. Il a peut-être moins d'agrément que *l'Art poétique* de Boileau, et une méthode moins marquée; mais on y trouverait plus d'idées. On a prétendu qu'il y avait du désordre : ce reproche nous paraît injuste, et la marche du poëte anglais, sans être aussi clairement tracée que celle de Despréaux, n'est ni moins sûre ni moins rapide. L'abbé Duresnel s'est permis de la changer, de transposer plusieurs morceaux, de partager en quatre livres le poëme anglais, qui n'en a que trois. On ne s'aperçoit pas que Pope ait rien gagné à tous ces changemens. La version de l'abbé Duresnel est pure et correcte, mais souvent aussi faible qu'infidelle. Il est fort éloigné de la précision et de l'énergie de son auteur, et sa diction est en général trop prosaïque, quoiqu'on y ait remarqué plusieurs morceaux qui ont du mérite. Il paraît que celui de Pope était surtout un très-grand sens, un excellent esprit; c'est du moins le mérite qu'il a pour les lecteurs de toutes les nations. Celui d'être le plus élégant des poëtes anglais ne peut être senti que par ses compatriotes; eux seuls en sont les juges compétens; mais nous ne pouvons pas les en croire lorsqu'ils mettent *la Boucle de cheveux*

*enlevée* à côté ou même au-dessus du *Lutrin*. Nous sommes fort éloignés de mettre, dans ce jugement, aucune partialité nationale; mais nous invoquerons le témoignage de tous les lecteurs éclairés; nous les prierons de comparer la fable, les personnages, les tableaux, les épisodes, les détails des deux ouvrages, et peut-être penseront-ils, comme nous, que l'invention n'était pas le talent de Pope, et que, s'il a eu la gloire de lutter, à dix-neuf ans, contre *l'Art poétique*, il est resté bien au-dessous du *Lutrin*.

Que l'on examine, dans cet ouvrage, la petitesse du sujet si heureusement vaincue, l'action si bien ordonnée et augmentant toujours d'intérêt (autant que le sujet en est susceptible), du moins pendant les cinq premiers chants (car le sixieme n'est pas digne des autres), tous les personnages si bien caractérisés, tous les discours si bien soutenus, cet admirable épisode de la Mollesse, ces peintures si variées et si riches, cette excellente plaisanterie, ces comparaisons si bien placées, cette mesure si parfaitement gardée dans le mélange du sérieux et du comique; enfin, cette perfection continue d'un style qui prend tous les tours, et l'on conviendra que le *Lutrin* est un chef-d'œuvre de verve poétique, une de ces créations du grand talent, dans lesquelles il a su faire beaucoup de rien.

Qu'on lise ensuite *la Boucle de cheveux*, et l'on verra cinq chants absolument dénués d'action, de caracteres, de mouvement, d'intérêt, d'idées et de variété. Un baron forme le projet de couper une boucle de cheveux de Bélinde: il la coupe pendant qu'elle prend du café; voilà tout le fond du poëme: l'on ne vous dit pas même ce que c'était que Bélinde ni le baron; on n'établit aucun rapport entre eux. Il ne se

passe rien avant ni après la boucle enlevée, et, en mettant à part le mérite de l'élégance anglaise (dont encore une fois nous ne parlons pas), on ne trouve d'ailleurs que des descriptions monotones, de froides allégories, des plaisanteries tout aussi froides. La fable des *Sylphes*, que Pope a très-inutilement empruntée du comte de Gabalis pour en faire le merveilleux de son poëme, n'y produit rien d'agréable, rien d'intéressant. Un sylphe apparaît en songe à Bélinde, et lui déclare qu'elle est menacée d'un malheur. Il ordonne à d'autres sylphes ses compagnons de veiller sur elle. On s'attend à voir naître quelque chose de cette fiction : point du tout. Le sylphe est coupé en deux par les ciseaux qui coupent les cheveux de Bélinde, et ces deux parties de la substance aérienne se rejoignent aussitôt. Le gnome Umbriel va chercher la Mélancolie ou la déesse aux vapeurs, pour affliger Bélinde, comme si Bélinde, au moment où elle perd ses cheveux, avait besoin d'une divinité pour s'attrister de sa perte. Survient ensuite une querelle entre Bélinde et Talestris son amie. La querelle est suivie d'un combat d'hommes et de femmes, dans lequel Bélinde terrasse le baron avec de la fumée de tabac et une aiguille de tête. Elle lui redemande ses cheveux, mais on ne sait pas ce qu'ils sont devenus. Le poëte prétend qu'il les a vus monter à la sphère de la lune. On demande ce qu'il y a dans toute cette fable, qui puisse offrir de l'agrément, de la gaîté ou de l'intérêt.

Voyez, au contraire, comme dans le *Lutrin* tous les agens employés par le poëte ont chacun leur objet et leur effet. Voyez la Discorde

......Encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,

s'indigner du repos qui regne à la Sainte-Chapelle, et jurer d'y détruire la paix, comme elle a su la détruire ailleurs. Elle apparaît en songe, sous les traits d'un vieux chantre, au prélat qu'elle anime contre son rival. Et comme l'épisode de la Mollesse est amené! Au moment où les amis du prélat ont, dans la nuit, élevé un lutrin qui doit désespérer le chantre, la Discorde pousse un cri de joie,

L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusque dans Cîteaux réveiller la Mollesse.

La Nuit vient lui raconter les querelles qui vont s'allumer. La Mollesse en prend occasion de se plaindre de tous les maux que lui fait un roi qui ne la connaît pas.

...... L'Eglise du moins m'assurait un asile.

Par ce seul vers le poëte rentre aussitôt dans son sujet. Cet art n'est connu que des maîtres.

Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie.
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie.
Le carme, le feuillant, s'endurcit aux travaux,
Et la regle déjà se remet dans Clairvaux.
Cîteaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
Conservait du vieux tems l'oisiveté fidelle.

Que ces deux derniers vers sont heureux! Elle prie la Nuit de la venger des profanes qui, avec leur lutrin, vont chasser la Mollesse de son dernier asile.

O toi, de mon repos, compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?
Ah Nuit! si tant de fois dans les bras de l'Amour
Je t'admis aux plaisirs que je cachais au jour,
Du moins ne permet pas.....

Voilà la Nuit mise en action. C'est elle qui va placer dans le lutrin ce hibou qui épouvante Boirude et ses deux compagnons. Ils fuient,

ais la Discorde, sous les traits de Sidrac, vient
ur rendre le courage, et les fait rougir de
ur puérile frayeur. Ils se raniment, ils mettent
main à l'œuvre.

Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

Voilà de la machine poétique, du mouvement,
: l'action, de la vie.

Que l'on essaie de comparer la partie d'hombre
le combat si insipide et si long des piques
ntre les trefles, et des cœurs contre les car-
aux, à ce combat si ingénieux et si finement
tyrique des chantres et des chanoines qui se
ttent à la tête tous les livres de la boutique de
rbin sur les degrés du palais. Quel modele de
bonne plaisanterie et de la satyre mise en
tion et habilement encadrée ! Et quelle foule
: traits piquans !

L'art des plaisanteries de Pope est toujours le
ême, celui de rapprocher un grand objet et
n petit. Bélinde est menacée d'un malheur. « Je
ne sais, dit le sylphe Ariel, si la nymphe doit
enfreindre les lois de Diane, ou si elle doit
seulement casser une porcelaine, si son hon-
neur ou son habit recevra quelques taches, si
elle oubliera de faire ses prieres ou d'aller à
une partie de masques, si elle perdra son cœur
ou son collier au bal, ou si enfin la destinée a
déterminé qu'il arrive un malheur à son petit
chien. » Peint-il la douleur de Bélinde au mo-
ent où ses cheveux lui sont enlevés : « On ne
pousse point au ciel des cris aussi perçans lors-
qu'un mari ou un chien favori rend le dernier
soupir, ou quand une belle porcelaine tombe,
et que les fragmens se réduisent en poudre. »

Ce genre de plaisanterie est froid, surtout lors-
n'il est répété. On en trouve d'une espece encore
us mauvaise chez la déesse aux vapeurs; on

aperçoit quantité de transformations et de métamorphoses fantastiques. « Dans le désordre de » leur imagination les hommes accouchent, et » les filles, changées en bouteilles, demandent » tout haut des bouchons. »

And maids turn'd bottles, call aloud for corks.

On ne voit point dans Despréaux des traces de ce mauvais goût, et ce n'est pas là la gaîté des honnêtes gens.

A l'égard des caracteres, qu'est-ce que le baron et Bélinde, et la prude Clarisse, et Talestris, et ce chevalier Plume, et Ariel le sylphe, et Umbriel le gnome? Cherchez dans tous ces personnages une figure dramatique ou une tête pittoresque, et vous n'en trouverez pas une. Voyez au contraire dans Boileau le portrait du prélat qui repose.

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage,
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Voyez s'avancer le vieux Sidrac, conseiller du prélat.

Quand Sidrac, à qui l'âge alonge le chemin,
Arrive dans la chambre un bâton à la main,
Ce vieillard dans le chœur a déjà vu quatre âges;
Il sait de tous les tems les différens usages;
Et son rare savoir, de simple marguillier,
L'éleva par degré au rang de chefecier.

Les héros d'Homere sont-ils mieux peints?

Alain tousse et se leve; Alain, ce savant homme,
Qui de Bauni vingt fois a lu toute la Somme,
Qui possede Abély, qui sait tout Racouis,
Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis.

Au mérite des portraits joignez celui des peintures.

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyait fleurir son antique Chapelle,

Ses chanoines, vermeils et brillans de santé,
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faisaient chanter matines,
Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu,
A des chantres gagés, le soin de louer Dieu.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
S'éleve un lit de plume à grands frais amassée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Regne sur le duvet une heureuse indolence :
C'est là que le prélat, muni d'un déjeûner,
Dormant d'un léger somme attendait le dîner.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . O puissant porte-croix,
Boirude, sacristain, cher appui de ton maître!
Lorsqu'aux yeux du prélat tu vis ton nom paraître,
On dit que ton front jaune et ton teint sans couleur,
Perdit, en ce moment, son antique pâleur,
Et que ton corps goutteux. plein d'une ardeur guerriere,
Pour sauter au plancher fit deux pas en arrierre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Entrez dans le séjour de la Mollesse.

C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour :
Les Plaisirs nonchalans folâtrent à l'entour.
L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines,
L'autre broie en riant le vermillon des moines.
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.

Lisez la description des vêtemens du chantre.

On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où, sur l'ouatte molle, éclate le tabis.
D'une longue soutane il endosse la moire,
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,
Et saisit en pleurant ce rochet qu'autrefois,
Le prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.

N'est-ce pas ainsi que la poésie anime et embellit tout? L'auteur sait la faire descendre avec succès jusqu'aux objets les plus communs.

A ces mots il saisit un vieil Infortiat,
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat.

Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formaient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendait à trois clous un reste de fermoir.

La destruction du lutrin n'est pas d'une beauté moins remarquable, à un seul mot près.

Enfin sous tant d'efforts la machine succombe,
Et son corps entr'ouvert, chancele, éclate et tombe.
Tel sur les monts glacés des farouches Gélons,
Tombe un chêne battu des *voisins* aquilons;
Ou tel abandonné de ses poutres usées,
Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.

Quoi de plus commun et qui semble prêter moins aux couleurs poétiques, que d'allumer une chandelle avec une pierre à fusil et un briquet! Le talent saura encore ennoblir ces détails si familiers.

Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant;
Et bientôt au brasier d'une meche enflammée,
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.

Et des jeunes gens qui s'occupent à rajeunir des lieux communs sur le soleil et la lune, prétendent, dit-on, créer la poésie descriptive, créer une langue inconnue à Despréaux et à Racine! Avant de prétendre à en faire une, qu'ils étudient encore celle de leurs maîtres.

On s'est étendu volontiers sur cet excellent ouvrage, parce que c'est un de ceux qui font le plus d'honneur à notre littérature, un de ceux où la perfection de notre poésie a été portée le plus loin : on peut même dire qu'il n'a point eu de modele; car qu'est-ce, en comparaison du *Lutrin*, que *le Combat des Rats et des Grenouilles*, et *le Seau enlevé* de Tassoni? Si Boileau a montré dans ses autres écrits une raison supérieure, ici il s'est montré grand poëte.

On n'a point remis sous les yeux du lecteur ce

ɪeau morceau de la Mollesse, parce qu'il est trop onnu. Il y en a un dans *la Boucle de cheveux*, ui est le meilleur de l'ouvrage, et qu'on peut nettre en parallele avec l'épisode du *Lutrin*, 'autant plus aisément que nous avons deux trauctions des vers anglais, une de Voltaire, et autre de M. Marmontel. Ce dernier s'est amusé, ans sa jeunesse à traduire *la Boucle de cheveux*. 'est là qu'on trouve ce vers heureux sur les ɪontres à répétition :

Et la montre répond au doigt qu'elle repousse;

e qui rappelle celui de l'Anti-Lucrece :

*Digito quæ premens interrogat horam.*

L'endroit dont il s'agit est celui où le poëte onduit Umbriel chez la Mélancolie ou la déesse es vapeurs. Voici la version de M. Marmontel :

Aussitôt Umbriel, gnome ennemi du jour,
De la Nymphe aux vapeurs va chercher le séjour.
Par l'oblique détour d'une sombre avenue,
Dans ce lieu souterrain le gnome s'insinue.
Jamais on n'y sentit le zéphyr caressant;
Mais du vent du midi le souffle assoupissant
Ne cesse d'y porter une vapeur impure.
Dans l'humide réduit de cette grotte obscure,
Les regards du soleil n'ont jamais pénétré.
C'est là que sur un lit, aux Soucis consacré,
Le cœur gros de soupirs, triste, pâle, rêveuse,
Repose mollement la déesse quinteuse.
La douleur la retient attachée au duvet,
Et la sombre Migraine assiége son chevet.
Aux côtés de son lit paraissent deux vestales :
Leurs traits sont différens, leurs dignités égales.
L'une, vieille sibylle, au teint noir et plombé,
Y traîne un corps mourant sous cent lustres courbé;
C'est la Malignité. Sur ses membres arides
S'étend un cuir tanné que sillonnent les rides :
Les yeux pleins de douceur, le cœur rempli de fiel,
Déchirant les humains, elle bénit le ciel;
Et flattant avec art le mérite modeste,
A ses embrassemens mêle un poison funeste.

L'autre, jeune beauté, c'est l'Affectation,
Pour prévenir de loin des maux d'opinion,
Dans un lit somptueux se plonge par grimace,
Roule un œil languissant, et se pâme avec grâc

M. de Voltaire a donné une imitatio
libre de ce même morceau qu'il a embelli

Umbriel à l'instant, vieux gnome rechigné,
Va d'une aile pesante et d'un air renfrogné,
Chercher en soupirant la caverne profonde,
Où loin des doux rayons que répand l'œil du m
La déesse aux vapeurs a choisi son séjour.
Les tristes Aquilons y sifflent à l'entour,
Et le souffle mal-sain de leur aride haleine
Y porte aux environs la Fièvre et la Migraine.
Sur un riche sopha, derrière un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs, et
La quinteuse déesse incessamment repose,
Le cœur gros de chagrin sans en savoir la cau
N'ayant pensé jamais, l'esprit toujours troubl
L'œil chargé, le teint pâle et l'hypocondre en
La médisante Envie est assise auprès d'elle,
Vieux spectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant son prochain,
Et chansonnant les gens, l'Evangile à la mai
Sur un lit plein de fleurs, négligemment penc
Une jeune beauté non loin d'elle est couchée :
C'est l'Affectation qui grassèye en parlant,
Ecoute sans entendre, et lorgne en regardant,
Qui rougit sans pudeur, et rit de tout sans joi
De cent maux différens prétend qu'elle est la
Et pleine de santé sous le rouge et le fard,
Se plaint avec mollesse et se pâme avec art.

On cite une lettre de M. de Voltaire
met *la Boucle de cheveux* au-dessus du
et prodigue les plus grands éloges au
anglais. En respectant, comme on le doi
torité de ce grand-homme, on peut répon
vivait alors en Angleterre, qu'il voyai
que l'on peut fort bien, dans une lettre,
de la politesse et de la complaisance, plutô
jugement exact et réfléchi; qu'enfin, d
*Lettres sur les Anglais*, dont nous venons

tte traduction d'un passage de *la Boucle de* *ieveux*, il ne donna pas le moindre éloge à cet ıvrage, et réserva toutes ses louanges pour *Essai sur l'homme*, dont il a toujours fait le us grand cas.

Cet admirable poëme est en effet le chef-d'œu-'e de son auteur, et le fondement de sa grande putation : il n'a eu, à proprement parler, au-ın modele chez les Anciens ni chez les Mo-ernes; car quel rapport de la mauvaise physi-ue d'Epicure mise en vers par Lucrece, et ornée e quelques beaux morceaux de poésie descrip-ve; quel rapport entre cet amas d'erreurs, uelquefois brillantes, et un ouvrage tel que elui de Pope, où la philosophie la plus sublime pris le langage de la plus belle poésie? On ob-cterait en vain que l'optimisme n'est qu'une ypothese comme tant d'autres; c'est du moins ı plus belle solution du grand problême de la ature humaine (la révolution mise à part); 'est une idée très-élevée, que Pope a embellie es couleurs de l'imagination; c'est là surtout u'est empreint le caractere de son style, qui onsiste dans une marche rapide d'idées pressées es unes sur les autres sans se confondre, et dans ne heureuse énergie d'expressions, qui ne va ımais jusqu'à la recherche et à l'enflure.

Les deux meilleures productions de l'auteur, près l'*Essai sur l'homme*, sont l'*Epître d'Hé-ïse à Abélard*, chef-d'œuvre de sentiment et e goût si heureusement transporté dans notre ıngue par feu M. Colardeau, et le poëme qui pour titre *la Forêt de Windsor*, où l'on trouve e très-beaux morceaux de poésie pittoresque.

Nous ne parlerons point des pastorales et de uelques ouvrages de jeunesse, tels, par exem-le, que *le Temple de la Renommée*, qui pêche ar une fiction mal inventée, par l'abondance

de lieux communs, et, ce qui est assez rare dans Pope, par la fausseté des idées.

A l'égard de *la Dunciade*, c'est un ouvrage tellement anglais, si rempli d'allusions satyriques perdues pour nous, et de personnages qui nous sont absolument étrangers, qu'il nous serait difficile d'asseoir un jugement sur le mérite intrinseque de cette production. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'un poëme de quatre chants fort longs, dont le fond n'est autre chose que l'allégorie et la satyre, est nécessairement un peu froid. *La Dunciade française*, qui est écrite avec élégance, et qui offre même des morceaux plaisans et des vers heureux, servirait encore à prouver ce principe. Il est trop difficile d'attacher et de plaire long-tems, en faisant revenir sans cesse les mêmes noms avec le même accompagnement d'injures et de sarcasmes. Le plaisir de la malignité s'use très-vîte chez le lecteur, et la satyre, pour avoir un succès constant, ne doit guere être qu'épisodique : son effet dépend surtout du cadre où elle est enfermée, et des bornes où elle est circonscrite; et c'est pour cela que *le Pauvre Diable* est peut-être le chef-d'œuvre de ce genre.

Les *Mémoires de Martin Scribler* et *l'Art de ramper en poésie* sont des plaisanteries dans le goût de Swift, l'une sur la manie des antiquaires et le pédantisme des érudits, l'autre sur les défauts de style, qui étaient le plus à la mode chez les écrivains. Pope y tourne en ridicule l'extravagant abus des figures, qui en tout tems et en tous lieux ont été, pour les sots et les ignorans, la véritable poésie et la véritable éloquence. Aussi en lisant le chapitre des figures, dans Pope, on croirait qu'il a pris dans plusieurs de nos auteurs tout le galimathias qualifié de sublime par les Aristarques du jour.

L'ouvrage qui fit la fortune de Pope, et dont l'Angleterre lui a su le plus de gré, est sa traduction d'Homere, qui passe pour la plus belle qu'on ait faite en vers dans les langues modernes. Un homme tel que Pope n'a pas dédaigné d'être traducteur, parce qu'il savait qu'il faut du génie pour traduire le génie, et que, transporter des monumens anciens dans sa langue, c'est en élever un à sa propre gloire; et nous avons vu de jeunes auteurs qui croyaient s'abaisser en traduisant! Tel est de nos jours le délire de l'amour propre poétique.

Au reste, Pope eut le sort de tous les génies supérieurs : il fut constamment en butte aux clameurs insolentes et calomnieuses de la populace littéraire, et honoré par tout ce que l'Angleterre avait de plus illustre en tout genre.

*Sur un ouvrage intitulé* la vie de Nicolo Franco, *poëte satyrique italien, ou* le Danger de la satyre.

« Quand la *Vie de Nicolo Franco* ne servirait » qu'à faire rentrer en eux-mêmes ces écrivains » satyriques, qui, pour faire rire pendant quel- » ques instans leurs compatriotes, s'exposent à » répandre long-tems des larmes ameres, et se » dévouent à la haine et au mépris du public, » je ne regretterais pas mon travail. »

C'est ainsi que s'explique l'auteur dans sa préface, sans nous apprendre d'ailleurs sur quels Mémoires il a composé la *Vie de Nicolo*, et si c'est une traduction ou un ouvrage original. Sur ce qu'on vient de lire, on s'imagine d'abord que Nicolo était un de ces malheureux qui n'ont précisément que ce qu'il faut d'esprit pour être méchant, c'est-à-dire, le moins possible, et qui, dépourvus de tout mérite, s'efforcent, par la

satyre, de consoler du mérite d'autrui, et leur propre impuissance, et la malignité des hommes. On est bien étonné ensuite, en lisant cette histoire, de voir un homme, non-seulement plein de talens, mais encore de vertus, tirant sa famille de l'indigence, s'élevant par son seul mérite, remplissant avec distinction des places utiles et honorables, passant sa vie dans les travaux littéraires, mais souvent exposé à des disgraces qu'on ne peut attribuer qu'à la noblesse et à la franchise d'un caractere honnête, et enfin opprimé indignement par une cabale puissante. Je ne vois pas ce qu'il y a de commun entre cet homme et les Arétins subalternes dont parle l'auteur dans sa préface; et apparemment il est de la destinée de Nicolo d'éprouver l'injustice après sa mort comme pendant sa vie.

Il était né dans le royaume de Naples : il fit d'excellentes études, et, s'étant distingué de bonne heure, il obtint la place de secrétaire d'ambassade à Rome, auprès du comte de Villaforte. Il fut connu de Clément VII, qui sentit son mérite et lui fit un accueil honorable. Une querelle qu'il eut à table avec un grand seigneur de Rome l'obligea à sortir de cette ville, et lui fit perdre sa place; mais il serait difficile de lui reprocher aucun tort dans cette occasion. Il dînait chez le comte de Marny, parent de Paul III, et homme fort borné et fort ignorant, mais qui, comme tant d'autres, avait la prévention de paraître lettré. Voici ce qui se passa, suivant l'auteur de la *Vie de Nicolo*.

« En sortant de table, le comte de Marny demanda à ses convives s'ils n'étaient pas aussi » étonnés que lui des louanges excessives qu'on » donnait à l'Arioste. Non, Monseigneur, dit » sur le champ Nicolo; personne n'en doit être » surpris : on ne peut trop louer et trop admirer

» un aussi grand poëte. — Il faut être fou, à
» mon avis, pour vanter un ouvrage rempli
» d'autant de folies que le sien. — Permettez-
» moi de vous demander, Monseigneur, si vous
» l'avez lu. — Non, j'ai bien autre chose à faire;
» mais je m'en suis fait rendre compte par des
» gens de mérite. — Monseigneur, il me semble
» que pour juger des poëtes il faut les lire soi-
» même, et ne pas s'en faire rendre compte,
» comme s'il était question d'un mémoire ou
» d'un placet. Les gens de mérite dont vous par-
» lez peuvent être très-savans d'ailleurs; mais ils
» n'entendent rien en poésie s'ils n'admirent
» pas un poëte qui, après Virgile, fait le plus
» d'honneur à l'Italie, et qui, dans plusieurs
» parties de son poëme, est rival d'Homere. —
» Vous avez un ton bien décisif pour un jeune
» homme. A quel propos nous citez-vous Ho-
» mere, qui était un historien, tandis que nous
» parlons de poëtes? — Comment! Monseigneur,
» suivant vous, Homere était historien? — Oui,
» sans doute. N'est-ce pas lui qui a écrit les
» guerres d'Alexandre, j'en prends à témoin ces
» Messieurs. Tous lui dirent qu'il se trompait,
» qu'Homere vivait long-tems avant Alexandre,
» et qu'il était le poëte le plus célebre de l'anti-
» quité. Le comte fut honteux d'une erreur aussi
» grossiere, et prit de l'humeur contre Nicolo.
» Quoi qu'il en soit, lui dit-il, vous n'êtes qu'un
» fat et un étourdi, de décider à votre âge sur
» de pareilles matieres. — J'aimerais encore
» mieux, Monseigneur, être un fat et un étourdi
» qu'un ignorant. — Comment! je crois que
» vous osez me traiter d'ignorant? Sortez d'ici,
» et ne vous présentez de votre vie à mes yeux.
» — Très-volontiers, Monseigneur. »

Qui croirait, après une telle narration, que l'auteur déclame beaucoup contre Nicolo, et lui

reproche de *s'être oublié?* Si cette aventure, ainsi que tout le reste de la vie de Nicolo, n'est qu'une pure fiction, comme cela pourrait bien être, rien n'est plus mal imaginé, soit que l'auteur ait voulu donner un ridicule aux grands seigneurs, ou une leçon aux subalternes. Il n'y a point de seigneur assez mal élevé pour joindre tant de grossiéreté à tant d'ignorance; il n'y a point de secrétaire d'ambassade qui dût souffrir une insulte si gratuite; et, sans être secrétaire d'ambassade, il n'y a pas d'homme bien né qui ne se crût en droit de la repousser. L'auteur paraît avoir écrit comme si nous étions encore sous le gouvernement féodal.

Nicolo va à Milan. On lui donne une chaire de rhétorique, et il professe pendant douze ans avec le plus grand succès. Malheureusement les magistrats qui lui avaient conféré sa place furent remplacés par d'autres, qui ne sentaient pas autant qu'eux le prix des talens. Le portrait qu'en fait l'auteur est remarquable. « Ils s'étaient en- » richis dans le commerce, et n'avaient acheté » leurs magistratures que dans l'espérance d'en » tirer encore de l'argent. Fiers de leur dignité » et des honneurs qui y étaient attachés, ils » croyaient ne devoir céder le pas qu'au gouver- » neur et à l'archevêque. Ils se regardaient » comme les supérieurs de tous les autres habi- » tans de la ville : pour s'en faire respecter, ils » affectaient un air imposant, marchaient dans » les cérémonies publiques, la tête haute; ré- » pondaient souvent avec dureté aux prieres » qu'on leur faisait, et prétendaient qu'on prît » pour de la dignité, ce qui n'était en eux que » hauteur et bouffissure. »

Ces tyrans bourgeois souffraient avec peine la considération dont jouissait Nicolo; ils lui donnerent des dégoûts. Il quitta sa chaire, et revint

à Rome. Ce fut là que cet homme, qu'on nous donne pour un satyrique de profession, composa, pour la premiere fois, des satyres. *Il attaqua les vices qui dominaient dans la ville*, dit l'auteur de sa Vie, *et les démasqua avec une hardiesse incomparable. Il traça quelques portraits si ressemblans, qu'il était impossible de s'y méprendre.* En ce cas, il exerça la censure légitime et courageuse confiée au talent. Il fit ce qu'a fait l'auteur du *Tartuffe.* Mais qu'arriva-t-il? Il n'avait pas pour juge et pour protecteur un Louis XIV. Quelques grands, qui se crurent désignés dans ses satyres, parce qu'apparemment ils s'y reconnaissaient, eurent assez de crédit pour le faire mettre en prison. On lui fit son procès; il fut condamné à être pendu. Il ne le fut pourtant qu'en effigie, parce qu'un ami le fit sauver; mais il alla mourir de chagrin dans sa patrie. Tel est l'homme que l'on nous représente comme le maître et le modele des satyriques de nos jours. Mais, *quoiqu'il ait été pendu en effigie, on leur fait bien de l'honneur.*

## *Sur un roman traduit de l'allemand, intitulé* Les Passions du jeune Werther.

Cet ouvrage est précédé d'une lettre sur la littérature allemande, qui peut être regardée comme une sorte de discours préliminaire. L'auteur de cette dissertation, qui n'est désigné que par des lettres initiales (M. le C. D. S.), écrit en homme instruit, mais il montre un peu de partialité pour les Allemands. Il se plaint que leur littérature n'est pas assez estimée en France, parce qu'elle n'y est pas assez connue. Il est vrai que leur langue n'y est pas, à beaucoup près, aussi familiere aux gens de lettres, que l'Anglais et l'Italien; ce qui suffirait seul pour prouver qu'ils

n'ont pas un aussi grand nombre de bons ouvrages faits pour exciter la curiosité, et dédommager du travail toujours pénible et désagréable qu'exige l'étude des élémens d'une langue. Ce sont les bons ouvrages, comme on sait; qui font fleurir un idiome, et le répandent chez les étrangers, et surtout les ouvrages d'imagination, de poésie, d'agrément et de philosophie. Les sciences et l'érudition sont toujours à la portée d'un petit nombre d'hommes, et c'est jusqu'ici le genre d'écrits dans lequel les Allemands se sont le plus distingués. Dans les productions de goût et de génie, ils sont venus les derniers. L'italien a dû se répandre dès long-tems dans l'Europe: c'était la langue des restaurateurs des lettres, celle du Tasse, de l'Arioste, de Bocace, de Guichardin. L'anglais s'est introduit parmi nous avec le goût de la philosophie, qui commençait à naître, et nous avons connu Bâcon, Locke, Addisson, Schaffitesbury, avant de lire Pope et Milton. On sait avec quelle rapidité les conquêtes, le nom, la gloire de Louis XIV et les chefs-d'œuvre de son siecle établirent le regne de notre langue dans le monde lettré. Quant aux Allemands, il n'y a guere plus de vingt ans que les Haller, les Lessing, les Kleist, les Gessner, surtout ce dernier, ont enfin attiré les regards des autres peuples sur les progrès de la littérature germanique, et ont appris à la renommée, que le champ de la poésie et de l'imagination s'était aussi ouvert pour eux. Il ne faut pas se plaindre si leurs titres, encore si récens, ne donnent pas encore à leur langue autant d'éclat et d'autorité qu'à celles qui ont répandu la lumiere sur les siecles précédens; et, loin de nous rien reprocher à cet égard, on pourrait prouver au contraire que nous avons contribué, beaucoup et plus qu'aucune autre nation, au succès des bons livres qu'a produits

l'Allemagne. Ce sont les Français qui ont fait la fortune du poëme d'*Abel* et des *Idylles* de Gessner. Notre langue étant beaucoup plus connue que la langue allemande, ces ouvrages ont été plus généralement lus dans la traduction que dans l'original. Qui d'ailleurs leur a rendu plus de justice que nous ? Qui a donné plus d'éloges au génie de Klopstock, à l'esprit et au goût de Vieland, aux fables de Gellert et de Lessing? Il est vrai que nous avons reproché aux Allemands une prolixité de style, une surabondance de détails minutieux, qui produit la monotonie et prouve le défaut d'invention. Leurs descriptions éternelles sont un peu ennuyeuses. Ils ont l'air de croire que, pour attacher l'attention, il suffit de peindre tout ce qu'on rencontre. Non, il faut choisir un sujet, et faire un tableau. Le roman de M. Goëthe a les défauts et les beautés des écrivains de sa nation. On fait le plus grand éloge de l'auteur et de l'ouvrage dans la lettre de M. le C. D. S. On assure que toutes les productions de cet écrivain ont le plus grand succès dans son pays, et que c'est, après Klopstock, le plus grand génie de l'Allemagne. On prétend aussi que le sujet de son roman n'est point une fiction, mais un fait arrivé réellement, et dont même on nomme les acteurs. Rien n'est plus simple que ce sujet. C'est un jeune homme qui devient amoureux d'une jeune personne vertueuse, promise à un autre homme. Il lui inspire un goût très-vif, qu'elle se cache à elle-même, comme il dissimule de son côté la passion qu'il ressent. Il s'éloigne cependant pour ne pas voir le mariage qui se prépare. Il voyage quelque tems, et revient chez les deux époux, précisément comme Saint-Preux chez madame de Volmar. Il vit quelque tems dans la plus grande union avec le mari et la femme; mais insensiblement celle-ci

tuer avec un pistolet qu'il a emprunté
rival, et qui a été donné des mains de
tresse.

L'intérêt de ce roman ne peut consister,
on le voit, que dans le développemen
passion malheureuse, puisque d'ailleur
absolument dénué de situations et d'évén
Il est en forme de lettres. Ces lettres pa
tout, et la passion y tient peu de place.
d'ailleurs en est vague et décousu. Il y a q
traits de vérité perdus dans une multi
détails indifférens et froids. Il n'y a d'au
que le moment du suicide, et quelques m
des dernieres lettres que Werther écrit à
tresse avant de se donner la mort.

---

# APPENDICE.

## AVERTISSEMENT.

**[ Les deux morceaux suivans sont des fragmens d'un ınd ouvrage que l'auteur méditait sur la révolution. s lecteurs exercés reconnaîtront aisément que l'auteur les avait pas revus. Les opinions que l'on y défend, xpliquent assez par les circonstances au milieu des-elles cet ouvrage fut écrit. La date est des premiers ɔis de 1795.)**

### *Sur le nouveau Calendrier.*

UN petit mot sur la grande question du calen-·ier dit *républicain*, et sur les réclamations de section de Bonne-Nouvelle à ce sujet, et sur s éloquentes vociférations du côté gauche, dit : *Montagne*. Je lis dans le *Journal de Paris*, ui est exact : « A ces mots (*la suppression du calendrier*) violens murmures..... plusieurs voix : *et le rétablissement de la royauté*. »

Bravo, grands républicains! vous n'êtes pas hangés. Vous êtes toujours de la même force, : cela doit être. La seule chose qui pût m'éton-er aujourd'hui, c'est que vous vous fussiez mendés. Mais il n'y a pas de risque; vous ne ous donnerez pas ce sujet d'étonnement. Je onçois le vôtre depuis qu'on commence à rai-ɔnner. Et qu'allez-vous dire quand j'aurai l'*in-ɔlence* de vous soutenir en face que la section a ɔute raison et n'a que trop raison, et que votre ılendrier, aussi généralement méprisé qu'il ɔit l'être par le paysan comme par l'homme struit, n'a pas l'ombre du sens commun?

Je ne vous parlerai pas de vos *sans-culotides*, qui sont pourtant à coup sûr ce qu'il y a pour vous de plus précieux : j'apprends qu'on a la hardiesse d'y renoncer. Je vous en fais mon compliment de condoléance, et j'en félicite la raison du dix-huitieme siecle : c'est un grand pas, et en dépit de vous nous nous formons tous les jours. Combien vous devez regretter les *sans-culotides*! La belle chose que les *sans-culotides!* La belle chose qu'un décret des représentans de la nation française, daté de la premiere des *sans-culotides*! Comment peut-on avoir une république et point de *sans-culotides*? Avouez que tout est perdu.

Et *la fête de l'Opinion*, qui était une des *sans-culotides* : faudra-t-il que vous la perdiez aussi? Ce serait dommage. L'esprit humain n'a rien inventé de plus *philosophique* que *la fête de l'Opinion*.

Eh bien ! puisque vous fêtez *l'Opinion*, entendez donc, s'il vous est possible, les huées de l'Europe éclairée, qui sont véritablement l'*opinion* sur votre calendrier, ouvrage de deux fameux Jacobins, le maître d'école Romme, et ce Fabre surnommé *d'Eglantine*, qui avait bien quelque talent pour la comédie, mais qui écrivait comme un Allobroge, et qui était ignorant comme un mauvais comédien, quoique d'ailleurs il entendît les affaires ( je veux dire les siennes ) mieux que tous les procureurs de l'ancien régime. Je l'ai toujours écoutée, moi, cette opinion générale sur nos sottises, même quand nous étions parqués au milieu de l'Europe, et jamais je n'ai douté que votre calendrier ne tombât du poids du ridicule, comme tant d'autres inventions jacobiniennes et montagnardes.

Je ne vous parlerai pas de votre néologisme barbare, *thermidor*, *messidor*, *fructidor*, mots composés d'origines grecques et latines et de ter-

minaisons espagnoles, et par conséquent opposés à toutes les regles de la formation des mots : c'est de la grammaire générale : vous pourriez bien ne pas me comprendre, et vous me traiteriez d'*académicien ;* ce qui est risible.

Je ne vous parlerai pas non plus de vos dénominations quotidiennes, du jour de *la carotte* et du jour de *l'oignon*, ni de votre nomenclature d'animaux décadaires, comme *le cochon* et *l'âne ;* mais je vous accorderai que les inventeurs de ces nouveautés *républicaines* étaient dignes en effet d'avoir *le cochon* et *l'âne* pour patrons.

Je conçois même que, dans votre haine civique pour les saints du fanatisme (1), *le chardon* et *l'ortie* vous aient paru meilleurs à fêter que ce Vincent de Paule, par exemple, l'un des héros de l'humanité et par conséquent de la religion ( du moins dans le langage fanatique ); mais j'oserai vous dire, dussiez-vous me traiter aussi de *fanatique* (ce qui est encore pis qu'académicien), que même, sans être chrétien ( pardon du terme ), il suffit de n'avoir pas renoncé au bon sens, et d'avoir quelque teinture de l'Histoire, pour com-

(1) Il faut bien se conformer au langage reçu : l'on sait que depuis long-tems le mot de *religion* est effacé de la langue française : on ne le prononce jamais *dans un certain monde !* jamais on ne dit que le *fanatisme*. Tous les peuples de la Terre, qui avaient jusqu'ici une *religion*, n'ont plus que du *fanatisme*. C'est une remarque qui n'échappera pas à l'Histoire, que quand les *philosophes sans-culottes* apportaient tous les jours à la barre les vases sacrés et les ornemens du culte, jamais ils ne se sont avisés de dire *les dépouilles de la religion*, *les dépouilles du culte :* ils s'en gardaient bien. C'étaient toujours *les dépouilles du fanatisme*. Que de choses là-dedans, pour quiconque est en état de réfléchir ! J'écrivais en 1791. « Quel honnête homme refusera d'être de la re» ligion de Fénélon ? » Je compte bien mettre dans la prochaine édition : « Quel honnête homme refusera d'être » fanatique comme Fénélon ? »

prendre qu'un *honnête homme* ( pardon du terme ) peut, sans rougir, prendre pour patron un Ambroise, un Chrysostôme et tant d'autres, qui ont été, ne vous en déplaise, des hommes vertueux : un saint Louis, dont Voltaire, qui n'était pas *suspect* en fait de saints, et qui n'était pas autrement *fanatique*, a dit en propres termes, *qu'il n'est pas donné à l'homme de porter la vertu plus loin*. Mais si l'on propose à quelqu'un de fêter le jour de sa naissance par *l'étrille* et *le fourgon*, il croira fermement qu'on se moque de lui, et qu'on veut lui faire réciter les litanies de Rabelais : il le croira, vous dis-je, à moins qu'on ne lui fasse entendre qu'il n'y a pas de parité, et qu'il reste encore une grande distance entre la gaîté folle et burlesque de Rabelais, et les plates et dégoûtantes inepties des législateurs jacobins et montagnards.

Tout cela, je le répete, n'est que risible; mais la section de Bonne-Nouvelle a présenté des considérations plus sérieuses; elle a parlé des inconvéniens sans nombre que le calendrier de Romme et de Fabre, s'il était suivi, apporterait dans toute espece de transactions commerciales, et la section a dit la vérité. On lui a répondu sérieusement que la Russie avait aussi son calendrier, qui ne l'empêchait pas de commercer avec tous les peuples de l'Europe; et je prends la liberté de répondre à mon tour que le rapprochement ne signifie rien du tout, et qu'il n'y a nul rapport entre les deux objets comparés. Je le prouve, car après avoir ri l'on peut raisonner.

Il suffit d'avoir lu l'almanach pour savoir que toute la différence, au moins usuelle, entre le calendrier julien et le calendrier grégorien, qui forme depuis deux cents et quelques années ce qu'on appelle *le vieux* et *le nouveau style*, ne consiste que dans une avance de onze jours

d'un calendrier sur l'autre, en sorte que l'un a le 25 quand l'autre a le 14, etc.: et comme d'ailleurs la division des années, des semaines, des mois est la même, il n'en résulte pas le moindre embarras, et le plus petit commis de banquier ne se méprendra jamais sur l'échéance d'une lettre-de-change de Pétersbourg sur Paris. Mais comme nous avons tout changé à la fois, à la façon de Sganarelle, l'année, les mois, les semaines, les noms des jours, il n'y a personne au monde qui puisse comprendre notre façon de compter, à moins d'avoir étudié notre nouveau calendrier; et comme nous ne sommes pas en possession de donner nos almanachs pour regle à tout l'Occident, comme les Chinois donnent les leurs à tout l'Orient, un Français qui traite avec un étranger, quel qu'il soit, est obligé de se servir à la fois du nouveau calendrier pour n'être pas *suspect*, et de l'ancien pour être entendu; et à quoi donc sert le nouveau, s'il faut absolument recourir à l'ancien?

Remontons au principe : quel est l'objet de tout calendrier? C'est d'établir le rapport le plus exact qu'il est possible entre l'année chronologique et l'année solaire, qui est de trois cents soixante-cinq jours et six heures; et c'est ce qu'ont fait successivement les réformes julienne et grégorienne. La derniere est aujourd'hui presque généralement adoptée en Occident, comme la plus réguliere, et jamais on n'a cherché autre chose dans aucun calendrier. Quel est donc le but du vôtre? Et si vous n'aviez rien changé par rapport aux calculs astronomiques, parce que vous ne le pouviez pas, à quoi revient ce bouleversement bizarre établi sous tous les autres rapports? — Ah! c'est qu'il est *plus naturel* de commencer l'année à l'équi-

noxe d'automne. — Et pourquoi *plus naturel* que de la commencer à l'équinoxe du printems, au moment où tout renaît, du moins dans nos climats occidentaux? Pourquoi plus naturel que de la commencer au solstice d'hiver ou d'été, au moment où le soleil revient d'un tropique à l'autre? Vous voyez bien que toutes ces considérations astronomiques sont d'une égale valeur, c'est-à-dire, également indifférentes; car il importe peu d'où l'on parte, pourvu que le comput annuel soit exact. Mais ce qui importe, c'est de ne pas heurter, sans aucun motif d'utilité quelconque, toutes les habitudes journalieres et sociales, assurément très-innocentes, attachées, depuis des siecles, à la distribution du calendrier que nous avons tous appris dans notre enfance, et de ne pas prétendre renvoyer à l'école, et ceux qui en savent assez pour ne pas aller à la vôtre, et ceux qui de leur vie n'ont été à aucune école. Quoi (vous dira ce bon habitant des campagnes, et il vous le dira avec les trois quarts de la France)! j'ai appris à compter du dimanche les jours de la semaine, en même tems qu'à épeler mon alphabet; à dire lundi, mardi, mercredi, comme a, b, c; à dire janvier, février, mars, comme da, de, di, do, du; à trouver pour deux sous, dans mon *Almanach de Liége*, de soixante-quatre feuillets, les jours ouvrables et les jours de fêtes; je sais par cœur mes jours de marché, celui du mercredi (1), celui du samedi, etc.; mes termes

(1) On sait de quelle importance il est de ne pas déranger le cours des marchés, par lesquels les campagnes et les villes s'approvisionnent réciproquement. Eh bien! lorsqu'on voulait établir ce beau calendrier, comme tout le reste, avec des baïonnettes, les municipaux jacobins renvoyaient des villes les malheureux cultivateurs qui

de Noël, de Pâques, de la Saint-Jean, de la Toussaints; en un mot, je suis aussi fort là-dessus que le magister du village; et vous voulez que j'apprenne aujourd'hui vos *nonidi*, vos *octidi*, et que j'aille pêcher dans ce grimoire mes mercredi, mes samedi, que le diable n'y trouverait pas!

> Mon dieu, je n'avons pas étugué comme vous,
> Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.
>
> MOLIÈRE, *Femmes savantes*.

Il n'y a pas plus de réponse à la naïveté de ce bon homme, qu'aux raisonnemens des gens instruits.

Non, je me trompe, il y en a une, et c'est celle qui a été faite à la section de Bonne-Nouvelle.... « et puis le rétablissement de la » royauté. » Cette réponse est si péremptoire, si profondément politique, que je n'ai pas la force d'y répliquer. Il faut absolument que ces mots aient une puissance occulte et mystérieuse, car on les oppose sans cesse à tout ce que la raison démontre, et à tout ce que la justice exige; et dès qu'ils sont prononcés, la raison et la justice ne sont plus rien. On nous apprendra peut-être quelque jour comment *lundi, premier janvier*, est nécessairement....

---

apportaient leurs denrées les jours accoutumés. « Vous » êtes des contre-révolutionnaires, des fanatiques; vous » venez un samedi qui est notre *décadi*. Vous ne fêtez pas » le *décadi* comme les patriotes. Revenez demain qui est » votre sacré dimanche, sinon vous serez traités comme » *suspects*.» Voilà comme la France a été gouvernée pendant deux ans, et on l'a souffert!

# L'ESPRIT DE LA REVOLUTION,

## Ou Commentaire Historique sur la Langue révolutionnaire.

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum. VIRGILE.

## INTRODUCTION.

Je suis obligé de rappeler d'abord ici ce que j'imprimais à des époques très-remarquables, dans les tems d'oppression, dont le 9 thermidor a paru le terme. Ce sera une preuve de la constante uniformité de mes sentimens, et une précaution nécessaire contre les insinuations de la malveillance si elle essayait d'infirmer mon témoignage. De plus, on verra clairement dans ces morceaux les motifs qui dirigeaient ma plume ou la retenaient. Ami de la liberté légale qui peut se trouver dans une monarchie bien ordonnée, tout comme dans une république, en Angleterre, par exemple, comme en Amérique, c'était absolument sous cet unique point de vue, qui m'était commun avec tant d'honnêtes gens et avec tant d'hommes éclairés, que j'avais considéré notre révolution dans ses commencemens. J'ai pu me tromper ainsi qu'eux, non pas dans le principe, mais dans l'application; et j'ai voulu que l'arrêt de réprobation que je prononçais contre la démence révolutionnaire, sous la puissance du glaive, fût assez

public et assez solennel pour me mettre au-dessus de tout soupçon de crainte et de faiblesse. J'ai voulu que l'expression de l'horreur et du mépris fût assez fortement prononcée pour que tout le monde sentît que, si je ne voulais pas en dire davantage, c'est qu'au milieu du silence universel, imposé dès-lors à la raison humaine, celle d'un homme seul, engageant un combat réglé (1) contre la démence armée, n'eût été elle-même qu'une témérité peut-être honorable, mais certainement inutile. Il me suffirait de prendre acte de ma protestation contre le crime et la tyrannie : c'en était assez pour mériter dès ce moment la proscription, qui pourtant ne vint que long-tems après. Je pouvais du moins, comme Enée, attester la patrie, que je n'avais ni craint ni refusé de mourir pour elle,

*. . . . . . . Et si fata fuissent,*
*Ut caderem, meruisse manu.*

et en même tems, dans le cas où la Providence n'eût pas permis que je fusse frappé, je me réservais pour des jours meilleurs, pour ceux où l'on commencerait à poser les premieres bases de l'édifice politique, c'est-à-dire, d'une liberté raisonnable et d'un gouvernement légal.

Voici donc comme je m'exprimais dans un des journaux les plus répandus, dans le *Mercure*, le 15 juin 1793 (2), c'est-à-dire, quinze jours après ce qu'on appelait *la révolution du 31 mai*, *révolution* que l'on *consacrait* alors par tous les moyens possibles, plus qu'aucune des *révolutions précédentes*, sur laquelle tous *les patriotes*

---

(1) A l'époque dont je parle (après le 31 mai), on n'eût pas même trouvé un libraire qui osât imprimer un ouvrage contre la faction dominante.

(2) N°. 98, page 292 et suivantes.

étaient obligés de jurer, sur laquelle ils étaient jugés définitivement; ce qui était tout simple, puisque le 31 mai fut en effet l'époque de la domination des brigands sous la suprématie de Robespierre. Je rendais compte, dans cet article, d'un ouvrage intitulé *les Préjugés détruits*.

« Tout état social ou insocial, tout ordre ou » désordre politique a ses *préjugés ;* la démo» cratie a les siens, comme la monarchie, » puisque les préjugés ne sont que des opinions » vulgaires, adoptées sans réflexion par les pas» sions ou par l'ignorance. Les passions sont » de tous les hommes et de tous les tems, et » l'ignorance appartient surtout à un nouvel » état de choses, puisque les lumieres ne sont, » pour le commun des hommes, que le résultat » de l'expérience. On a beaucoup parlé des » nôtres (*et moi tout le premier, je l'avoue*) au » moment de notre révolution; et nous avions » effectivement toutes celles qui nous étaient » nécessaires pour que tout le monde sentît les » défauts de ce qui était; mais en avions-nous » assez pour savoir généralement ce qui devait » être, et assez de vertu pour le vouloir?..... » Il est trop sûr que notre révolution naissante » a été infectée de tous les vices d'une ancienne » corruption, et que trop de gens spéculent sur » la liberté, aussi bassement qu'ils auraient » autrefois spéculé sur la servitude. Il n'est pas » moins certain que la multitude qui a su dé» truire, étant trop peu instruite pour édifier, » est la dupe ou l'instrument des fripons qui » voudraient bien ne bâtir que pour eux» mêmes. Il semblerait donc que le livre à faire » aujourd'hui serait celui qui aurait pour titre: » *des Préjugés à détruire*. Il faut le faire, sans » doute, mais attendre, pour le publier, le » moment où il pourra être entendu. Et com-

» ment pourrait-il l'être aujourd'hui? Ces pré-
» jugés si récens sont comme une maladie dans
» son paroxisme; ce ne sont pas des erreurs,
» mais des fureurs; c'est la démence et la rage.
» C'est bien là le moment de raisonner! De
» plus, pour se parler, il faut s'entendre; il faut
» avoir un langage commun à tous; et, comme
» je l'ai déjà dit ailleurs, tous les mots essen-
» tiels de la langue sont aujourd'hui en sens
» inverse; toutes les idées primitives sont déna-
» turées. Nous avons un dictionnaire tout nou-
» veau, dans lequel la *vertu* signifie le *crime*,
» et le *crime* signifie la *vertu*. Nous avons une
» logique toute nouvelle, qui peut se réduire à
» cette forme d'argument : Deux et deux font
» quatre, donc trois et deux font six, et qui-
» conque en doute est un scélérat digne du
» dernier supplice. Cette logique et ce diction-
» naire ne sont pas à l'usage du bon sens, et ce
» que je viens de dire n'est rien moins qu'une
» exagération. Je pourrais extraire trois mille
» discours dont c'est là exactement le fond; et
» de quelque côté qu'on se tourne, on n'entend
» pas autre chose. Ira-t-on prêcher la sobriété
» à un homme ivre? Non, il faut attendre qu'il
» ait passé quelques nuits dans la boue, qu'on
» l'ait rapporté plusieurs fois chez lui sanglant
» et mutilé; et quand il sentira de vives dou-
» leurs dans tous ses membres, alors on pourra
» lui faire comprendre que si le vin est une fort
» bonne chose, l'ivresse est une maladie et un
» danger. »

A propos de « cet oubli de toute raison et de » cet esprit de vertige dont tant de têtes parais- » saient frappées, » et qui effrayait l'auteur des *Préjugés détruits*, dès 1791, époque de son ouvrage, au point qu'il désespérait entierement de la génération présente, je disais qu'il ne

fallait désespérer de rien, et j'ajoutais : « La
» France deviendra libre quand elle sera deve-
» nue raisonnable, et quand Paris ne s'amusera
» plus, pour le bon plaisir d'une poignée d'in-
» trigans, à jouer aux *révolutions* comme des
» enfans, au lieu de s'occuper à faire un gou-
» vernement d'hommes. »

Dans le numéro suivant (1), je disais : « La
» liberté doit remédier à tous nos maux ; je dis
» la liberté, c'est-à-dire, l'ordre légal, qui
» consacre le droit de propriété ; car si l'on
» passe du despotisme qui menaçait les pro-
» priétés par l'oppression, à l'anarchie qui les
» menace par le brigandage, si, pour être bien
» logé, bien meublé, bien vêtu, on est *cou-
» pable* ou *suspect*, on n'a fait alors que chan-
» ger de maux. Heureusement ce dernier est le
» pire de tous ; il est, de sa nature, intolérable,
» et c'est pour cela qu'il ne saurait durer. »

J'avais eu soin d'imprimer ces mots, *coupable* ou *suspect*, en italique, parce que depuis long-tems on faisait du mot de *riche* le synonyme de *contre-révolutionnaire*, et que déjà l'on demandait à grands cris cet acte de proscription et d'assassinat, qui fut consommé trois mois après sous le titre de *loi du* 17 *septembre, contre les gens suspects*. Vous voyez aussi que, dès ce moment, j'annonçais aux tyrans la fin prochaine de leur domination. J'avoue pourtant que je ne croyais pas qu'elle dût durer encore quatorze mois.

Je ne ménageais pas plus leur infernale politique, qui nous avait mis en guerre avec toute l'Europe ; car dans le même mois de juin (2) je disais :
« Il faut nous mettre en mesure de terminer,

(1) N°. 99 du *Mercure*, 22 juin 1793, page 343.

(2) N°. 100 du *Mercure*, 29 juin 1793, pages 390 et 391.

» par une paix honorable, une guerre très-imprudemment provoquée contre des puissances, dont aucune n'avait ni l'envie ni l'intérêt de nous combattre, et que nous avons pour ainsi dire pris à tâche d'armer contre nous, comme si la politique d'un peuple libre avait rien de commun avec l'orgueil insensé qui proclame la guerre contre les rois quand il faut se borner à n'en craindre aucun si l'on ne veut pas en avoir chez soi; comme si le bon sens ne prescrivait pas d'affermir sa propre liberté avant de songer à affranchir les autres; enfin, comme si nous pouvions jamais donner à l'Europe cette liberté autrement que par l'exemple du bonheur, exemple qui serait bien puissant si nous pouvions dire, non pas seulement, regardez, nous sommes libres, mais surtout, nous sommes heureux.

» Nous avons fait de cruelles fautes, parce que l'ostentation d'un charlatanisme mercenaire a pris la place de ce courage tranquille et désintéressé qui caractérise les vrais républicains. Nos ressources et notre énergie peuvent encore réparer ces fautes; mais il est bien tems qu'une vaine exagération de paroles cesse de passer pour du patriotisme; il est bien tems que nous nous souvenions que si la France est assez puissante pour résister à l'Europe, l'Etat le plus florissant peut se détruire lui-même, et nous devons prendre désormais pour devise ces paroles d'Horace, qui sont d'un grand sens : »

*Vis consilî expers mole ruit suâ;*
*Vim temperatam dii quoque provehunt*
*In majus.*

C'est à ce dernier article que Robespierre faisait allusion lorsque, dans le rapport où il outrageait avec tant d'insolence l'Etre suprême en le proclamant, et en calomniant avec tant de

lâcheté les gens de lettres en les assassinant, il inséra ces paroles perfides, comme pour désigner à l'instinct servile du bourreau de son tribunal la victime que pourtant il n'osait pas encore nommer : « Nous avons vu tel d'entre eux, pres-» que républicain en 1789, plaider stupidement » la cause des rois en 1793. »

Vous avez vu ce qu'il appelle *plaider la cause des rois*, et vous concevez bien que Robespierre ne savait jamais accuser autrement. Quant au mot *stupidement*, qui me fit sourire quand je lus le rapport dans ma prison, je savais très-bien pourquoi Robespierre s'en était servi. Je me souvenais comment j'avais parlé de lui (1), et ceux qui ont bien connu tous les caracteres de son orgueil et tous les genres de ses prétentions, reconnaîtront dans cette expression grossiere l'écrivain humilié, qui a encore besoin de se venger avec sa plume quand il peut se venger avec le glaive.

Peu de jours avant le 31 mai (2), à propos d'une loi sur l'adoption que l'on proposait et que j'aprouvais, je m'exprimais ainsi dans ce même journal : « Je ne crains qu'une chose, c'est le » malheureux esprit d'exagération qui regne au-» jourd'hui et qui gâte tout. Rien n'est plus com-» mun que de vouloir enchérir, ou sur la rai-» son, ou sur la sottise. Si un homme sensé » propose, pour le bien commun, une chose rai-» sonnable, le charlatan, pour se faire valoir, » se pique d'aller au-delà, passe la mesure du » bien et l'anéantit. D'un autre côté, si un fou se » fait applaudir en proposant une extravagance, » un autre fou couvre l'enchere pour être ap-

(1) *C'est un homme de la dernière médiocrité en tout, hors en hypocrisie :* voilà ce que j'avais dit vingt fois, et même à ses prôneurs.

(2) N°. 25 du *Mercure*, 25 mai 1793, page 151.

» plaudi davantage; ce qui ne manque pas d'ar-
» river. L'auteur dit quelque part, *que nous n'a-
» vons point de caractere.* Je crois qu'il se trompe:
» nous avons très-notoirement et très-ancienne-
» ment celui d'une prodigieuse vivacité d'imagi-
» nation imitative, qui ne s'arrête plus dès que
» le premier mouvement est donné, et qui fait
» que nous ne connaissons les milieux, c'est-à-
» dire, la raison, qu'après avoir épuisé les ex-
» trêmes, c'est-à-dire, la folie. Il me serait très-
» facile, mais il serait ici beaucoup trop long,
» de faire sous ce rapport l'histoire du caractere
» français, et de prouver qu'il a été tel dans
» tous les tems, et qu'il l'est surtout aujourd'hui.
» Le Français a de tout, mais il est sujet à avoir
» du trop en tout. N'avons-nous pas été long-
» temps extrêmes dans l'asservissement aux pré-
» jugés? Nous sommes depuis un certain tems
» extrêmes dans la liberté et la philosophie. Heu-
» reusement ce dernier excès est beaucoup moins
» durable que l'autre : celui-ci est léthargique;
» il endort les esprits, qui sommeillent long-
» tems; l'autre est violent et impétueux; il trouve
» bientôt son terme, et nous y touchons. Il y a
» plus : un certain excès était peut-être nécessaire
» ou inévitable quand il a fallu combattre pour
» établir la liberté, et voilà pourquoi les bons ci-
» toyens se contentaient de le tempérer sans vou-
» loir le détruire entierement; mais aujourd'hui
» il tuerait la république, comme il a tué la
» royauté. Il ne nous faut plus que de la raison
» et de la fermeté. C'est ainsi que nous obtien-
» drons la paix intérieure et extérieure, et que
» nous aurons un gouvernement. C'est le vœu
» de tous les vrais citoyens, et il sera rempli. »

Enfin, au mois d'août (1) suivant, lorsqu'on

---

(1) N°. 105 du *Mercure*, 3 août 1793, page 204.

allait décréter solennellement la tyrannie sous le nom absurde de *gouvernement révolutionnaire*, je fis encore un dernier effort en faveur des principes, et je parlai ainsi à mes concitoyens : « Hommes libres, placez-vous vous-mêmes » dans la balance où vous pesez vos ennemis ; » ayez toujours devant les yeux le tribunal des » nations et de la postérité. Croyez, quoi qu'on » puisse vous dire, que jamais la liberté ne peut » être en opposition avec la morale, et que » leurs principes sont invariablement les mêmes. » Croyez que jamais cette liberté ne peut qu'être » exposée et compromise quand elle emploie, » sous quelque prétexte que ce soit, les armes » de la tyrannie. Le premier principe de la li- » berté, c'est l'estime de nous-mêmes et le pro- » fond sentiment des droits de l'homme ; et il » s'ensuit que dès que nous y portons atteinte, » nous détruisons notre propre force. Comme la » liberté et la tyrannie sont diamétralement op- » posées, il est contre la nature des choses que » l'une puisse, en aucun cas, penser et agir » comme l'autre. Ce que les despotes eux-mêmes » ne font qu'en rougissant, ne peut jamais ho- » norer et servir des républicains ; et si de cette » théorie incontestable on passait à l'applica- » tion, l'examen des faits démontrerait que ja- » mais les mesures illégales et arbitraires, colo- » rées du prétexte du bien public, n'ont été de » la moindre utilité ; qu'au contraire elles n'ont » fait que déshonorer très-gratuitement une » cause qu'on ne peut jamais mieux servir qu'en » la faisant toujours respecter. »

A partir de ce moment je ne parlai presque plus que de litterature, si ce n'est dans quelques lignes, où je fis un éloge très-clairement ironique du *gouvernement révolutionnaire*. Je fus arrêté peu de tems après.

## REVOLUTION.

*olution* , au figuré, signifie changement
. L'Histoire et la politique appellent *révo-*
*s* les changemens remarquables qui arri-
ans le gouvernement des nations. On l'ap-
aussi par extension à des déplacemens
l'administration. Il ne s'agit ici que du
er sens. Il y eut une *révolution* à Rome
, après la chute des Tarquins, elle se cons-
n république. Il y en eut une en France
9, lorsque, après la prise de la Bastille,
mblée nationale rendit au peuple cette sou-
eté que les rois exerçaient depuis tant de
, et fit une constitution qui séparait les
irs législatif et exécutif, émanés tous deux
te souveraineté, et délégués pour la repré-
. C'était, en quelques parties, une imita-
ı gouvernement d'Angleterre. Il y eut une
évolution en 1792, quand le trône fut ren-
t la république proclamée. L'Histoire ap-
ra ces deux révolutions subséquentes, qui,
ment où j'écris, ne sont encore qu'une
lestruction, et qu'une troisieme *révolution*
eut-être remplacées quand cet écrit paraî-
ne décide point encore ici sur les événe-
principaux, quoiqu'on puisse déjà les ap-
, quel qu'en soit le résultat. Je n'en ob-
que l'esprit. Je veux faire voir comment
ses ont été opérées, principalement par
sance des mots, et que les choses ont été
ment sans exemple, parce que, pour la
re fois, les mots ont été absolument sans

ait assez que toutes les révolutions politi-
tant des secousses plus ou moins violen-
causant des déplacemens forcés, ouvrent

un développement plus libre aux facultés et aux passions humaines, habituellement restreintes et comprimées par l'ordre légal : elles acquierent alors une nouvelle énergie, soit en bien, soit en mal, suivant la nature et le caractere de la révolution. Quand on passe d'une république vieillie et corrompue au pouvoir absolu, c'est que la morale publique est trop altérée pour servir de mobile au gouvernement, et pour donner de la force aux lois. Alors ceux qui ont des vices et des talens montent naturellement au dessus de ceux qui n'ont que des vices, ou qui n'ont ni vices ni vertus. Le grand nombre sent le besoin d'être gouverné, parce que la volonté générale ne mérite plus d'être appelée loi, et que le despotisme d'un seul vaut cent fois mieux que l'anarchie, qui est le despotisme de tous contre tous. C'est ce qui arriva aux Romains, depuis les deux triumvirats jusqu'au regne d'Auguste. Ils furent successivement asservis par des scélérats qui avaient du courage et du génie, un Marius, un Sylla, un Carbon, un Cinna. Une poignée de républicains poignarda César, qu'ils auraient laissé vivre s'il n'eût pas eu la fantaisie de s'appeler roi, et tous se soumirent volontiers à Octave, qui, n'ayant rien d'assez grand dans le caractere pour en imposer aux hommes, eut éminemment l'art de les ménager. — L'Histoire nous apprend quelle était alors, depuis cent ans, la dépravation des mœurs romaines, et combien elle augmenta encore sous les successeurs d'Auguste.

C'est tout le contraire quand les abus du pouvoir d'un seul, contrariant trop fortement les idées générales de justice et le sentiment des droits naturels, obligent un peuple à préférer des lois à un maître. Comme ce changement ne peut guere s'effectuer sans effort et sans péril, il

pose du courage et des sacrifices : les hommes
ıs ces circonstances, sentant le besoin de
ıir par un intérêt commun, sont plus dispo-
à ce détachement des intérêts particuliers,
est la vertu. Les ames s'élevent par le dan-
, et la force croît par les obstacles ; c'est,
ıs les annales du Monde, l'époque de la gloire
le l'héroïsme chez toutes les nations qui se
t rendues libres. — Voyez les Romains au
ıs du premier Brutus, voyez les Suisses au
ıs de Guillaume Tell, les Bataves au tems des
ıx Nassau, et de nos jours les Anglo-Améri-
ıs ; voyez la faiblesse de leurs moyens, com-
és à ceux des ennemis qu'ils avaient à com-
tre, et vous avouerez qu'ils n'ont pu triom-
ır que par des prodiges de fermeté, de pa-
ıce et de dévoûment. Mais remarquez que les
mains, les Suisses, les Bataves, lors de leur
anchissement, étaient pauvres ; que les Ro-
ins avaient déjà cette fierté nationale et belli-
ıuse, qui fit depuis tous leurs succès ; que les
sses étaient défendus par leurs montagnes et
ıs rochers, et que les Bataves défendaient leur
gion. Voilà desprincipesde force et des moyens
résistance. Les Flamands ne les avaient pas.
étaient riches ; ils ne s'étaient révoltés que
tre le duc d'Albe, contre l'inquisition, con-
la violation de leurs priviléges. On les leur
dit, et ils se soumirent.

.es Anglo-Américains, quoique enrichis par
ulture et le commerce, avaient généralement
implicité des mœurs patriarchales, dont ils
ient redevables à des causes originelles, lo-
es et endémiques, trop connues des gens ins-
its pour qu'il soit besoin de les détailler ici.
ne suffit de pouvoir conclure de ce court ex-
é, comme une vérité attestée par l'expérience,
 jusqu'ici les peuples s'étaient toujours mon-

sujet que je traite donnera au moins les p
paux aperçus.

D'abord, j'ai parlé d'efforts et de dang
supposent ordinairement les grandes te
politiques. En effet, les Romains, les S
les Bataves, les Anglo-Américains, ces d
surtout, ne se sont résolus à briser leurs
que quand le poids en fut insupportable,
la tyrannie les eut poussés à bout. La rév
se fit chez eux comme elle se fait naturel
quand on croit s'apercevoir en général q
a pas plus de mal et de danger dans l'in
tion que dans l'obéissance. C'est le derni
de la patience des sujets et de l'imprévoya
maîtres. L'insurrection de 89 n'eut rie
caractere. Le peuple était grevé d'impô
beaucoup moins (proportion gardée)
l'avait été sous Louis XIV. Le désordre d
ces était grand, mais il était seulement pl
et plus connu que dans les tems précéde
fameux *déficit* était beaucoup plus ais
plir, que le bouleversement causé par l
de Law n'avait été facile à réparer quan
lut liquider la dette publique avec qu
moins de numéraire qu'il n'y avait d
monnaie

yen que les violences despotiques pour
ses chimériques projets de cour plénière
pôt territorial; mais ces violences passa-
urent promptement désavouées, et hâte-
ı disgrace, suite nécessaire de l'impuis-
où il se trouva de soutenir les démarches
vait engagé la cour.
lettres-de-cachet confiées à la police, et
isons de détention secrete qu'elle avait
liées, étaient de grands abus sans doute,
étant de nature à ne menacer qu'un très-
ıombre de personnes, ne pouvaient être
bile d'insurrection. Le régime des prisons
l'ailleurs été extrêmement adouci. C'était
bienfaits de Louis XVI. L'Histoire les re-
a tous: ils sont nombreux; ils prouveront
: prince était bon; mais sa conduite prou-
ussi qu'il était faible: il n'eut d'autre cou-
ue celui de souffrir et de mourir, courage
stimable, mais beaucoup moins rare que
age d'action, qu'on appelle énergie. L'His-
dira aussi pourquoi ce monarque fut tou-
iimé et jamais respecté. Je me resserre le
u'il est possible dans mon objet actuel, et
verai seulement ici que, quand la Bastille
verte, il n'y avait que sept prisonniers.
s, d'un autre côté, si l'autorité n'était pas
ssive, la cour était très-corrompue, très-
lée, et généralement sans mœurs, sans lu-
s et sans talens. L'insouciance immorale
ıinistres faisait peut-être autant de mal
aurait pu faire la méchanceté. La cupidité
effrénée, et le brigandage sans bornes. Des
ıces entieres avaient manqué de pain, et le
aste d'une misere toujours plus désolante,
ın luxe toujours plus fastueux, semblait une
e insulte aux peuples accablés. Cependant
remuaient pas, et si la révolution les trouva

migration des princes et des généraux,
du roi à l'hôtel-de-ville, où il prit la
nationale; la formation de la garde par
qui fut imitée dans toute la France; le
prêté à la nation par toutes les troupes;
changemens si considérables, qui en
tems auraient pu coûter des flots de sa
cutés ici aussitôt que conçus et sans au
sistance, laissaient l'Assemblée, qui s'
clarée *constituante*, absolument maîtr
destinées de l'Empire français. La sanctio
qui n'était à proprement parler qu'un
représentation tout au plus, dans la situ
était Louis XVI aux Tuileries, ne po
être regardée comme un moyen d'o
réelle. Jamais il n'y eut de plus grand
tion, jamais il n'y en eut de plus rapide
complete, ni qui eût moins coûté. Il av
pour toutes les autres, rendre de longs
il avait fallu des siéges et des batailles:
n'avait pas coûté la vie à dix hommes.
sance renversée restait sans aucun dé
celle qui en avait pris la place, avait
mains tous les moyens, ceux de la loi,
la force, ceux de l'opinion du plus gra

ne. Qu'y avait-il de semblable? — Les émigrés? Ces fugitifs ne pouvaient pas être à craindre pour la France, et il était insensé d'imaginer qu'aucune puissance de l'Europe s'armât pour eux. Les aristocrates? Ceux qu'on désignait par ce nom, dans le tems où il avait un sens, s'obstinaient plus ou moins dans l'Assemblée, dans les écrits, dans les sociétés, en faveur de la prérogative royale, dont l'extension intéressait leur existence civile et politique. C'était une guerre d'intérêt et d'opinion absolument réduite aux luttes délibératives, et nécessairement terminée par des décrets, comme les procès des particuliers par des arrêts; et jamais encore on ne s'était avisé de créer un état de guerre et de *guerre à mort* entre une grande nation toute entiere armée, et les opinions, les vœux, les espérances, les regrets, les plaintes d'une classe d'hommes très-peu nombreuse, et qui le serait tous les jours devenue davantage si l'on eût voulu n'y pas penser plus qu'aux autres, et être juste envers elle comme envers tout le monde. Où était donc encore une fois le parti qu'il fallait abattre? — Etaient-ce les puissances étrangeres? Aucune ne songeait à nous faire la guerre, et la conférence même de Pilnitz, qui n'eut lieu que l'année suivante, n'avait d'autre objet que de se précautionner contre l'espece de croisade prêchée ouvertement par une faction déjà puissante et autorisée, qui, de la tribune des Jacobins, menaçait tous les trônes de l'Europe. L'Histoire qui ne parlera qu'avec le dernier mépris de tous les plats mensonges débités à ce sujet par une multitude imbécille, attestera que d'ailleurs aucune puissance n'avait ni la volonté ni l'intérêt de nous attaquer, et les faits viendront à l'appui des raisonnemens, puisqu'au moment de notre déclaration de guerre à la Maison d'Autriche,

et de notre irruption dans la Belgique, rien n'y était sur le pied de guerre, et qu'il n'y avait pas dans le pays plus de vingt mille hommes.

Il est donc incontestable que, pendant trois ans, nous n'avons eu à combattre aucune espece d'ennemis intérieurs ou extérieurs, et à cet égard nul autre peuple ne s'était affranchi avec tant de bonheur. En effet, ce mot seul de *révolution* effraie toujours celui-là même qui a le courage de la vouloir si elle est nécessaire, mais qui a en même tems assez de lumieres pour en juger les suites naturelles, et assez d'honnêteté pour en déplorer les malheurs inévitables. C'est un état violent, et par cela même il doit être passager; c'est une secousse qui ébranle tout le corps politique, dont elle détend ou brise tous les ressorts, et le vœu de la raison est de le raffermir le plus tôt possible sur de nouvelles bases, et de lui assurer, en attendant, les étais dont il a besoin. En un mot, il n'y a point de peuple qui ne soit naturellement pressé de sortir de l'état de révolution dès qu'il le peut. Mais que penser, que dire de celui qui se proclame en *révolution* quand il n'y est pas, qui s'établit comme à plaisir dans la privation absolue de tout ordre légal, et travaille de toutes ses forces à s'y perpétuer, autant qu'il le pourra, comme dans son état naturel? Tel est pourtant le phénomene unique dans les annales des nations, et que la nôtre a présenté pendant des années.

Je dis plus, et je vais au devant de l'objection qu'on ne manquera pas de me faire. On m'opposera le 10 août comme une preuve que la premiere révolution devait en produire une seconde pour fonder la république.

Mais je répondrai d'abord (et pourtant toujours comme parlera l'Histoire) que le 10 août, à n'en juger que par les suites qu'il a eues jus-

qu'ici, ne peut être encore regardé que comme la victoire d'une faction qui renversa la royauté pour y substituer la tyrannie; et quelle tyrannie! et qu'en admettant même que la proclamation d'une république fût la même chose que son établissement, que l'anarchie qui régna jusqu'au 31 mai fût la liberté, et que la monstrueuse production du comité de Robespierre fût une *constitution ;* en me prêtant même à cet excès d'absurdité, j'ai encore toute raison contre vous; car pour être conséquens dans votre absurdité, vous êtes forcés de m'accorder qu'après cette prétendue *constitution* et cette prétendue *acceptation* de 1793, nous n'étions plus et ne devions plus être, de *votre* aveu, *en révolution ;* et ce fut pourtant cette même époque que l'on choisit pour proclamer légalement ce qu'on n'avait jamais cessé de répéter de toutes parts, que nous étions *en révolution* et que le gouvernement était révolutionnaire; et c'est un second phénomene aussi extraordinaire que le premier, qu'une assemblée législative osant dire à tout un peuple : « Voilà une constitution que » vous nous avez chargés de faire : vous l'avez » unanimement acceptée, mais vous n'en ferez » usage qu'à l'époque très-incertaine et très- » éloignée qu'il nous plaît de vous marquer; et » jusque là vous serez *en révolution*, et nous vous » *gouvernerons* RÉVOLUTIONNAIREMENT (1). »

Et au moment où j'écris le *gouvernement* est encore *révolutionnaire*.

(1) On sent bien que je n'attribue pas cet incroyable attentat contre la souveraineté nationale, à la majorité de la convention : la faction des Jacobins en était seule capable. Mais la convention et la nation l'ont souffert !... Et cela devait être, car cela n'avait jamais été..... On m'entendra à la fin.

Passons sur l'espece de contradiction dans les termes de *révolution* et de *gouvernement*, qui s'excluent en rigueur, mais qui peuvent s'entendre d'un mode provisoire de gouvernement, en attendant un gouvernement constitutionnel. Si les destructeurs de la royauté avaient été en effet des républicains, leur premier objet, leur premier vœu, eût été de consacrer d'abord les premiers fondemens de tout ordre légal, et de garantir à tous les citoyens cette jouissance des droits naturels, qui constitue la liberté, qui en donne la véritable idée, et qui en inspire l'amour. Que doivent faire les fondateurs d'une nouvelle constitution? A quoi doivent-ils tendre avant tout? A faire sentir généralement qu'elle vaut mieux que celle qui a été renversée, car apparemment on ne change d'état que pour être mieux. Ce principe est essentiellement l'esprit et la politique d'une révolution. Ce bien-être général est la meilleure réponse au petit nombre qui peut regretter l'ancien état de choses, et est en même tems l'arme la plus sûre contre les ennemis du nouveau. Or, rien n'empêchait, par exemple, de rendre d'abord des lois de garantie en faveur de la liberté individuelle, en faveur de la sûreté personnelle, en faveur de la propriété, puisque ce sont les trois élémens les plus précieux de l'existence sociale. Ce premier pas eût fait cent fois plus pour l'établissement d'une république, que toutes les victoires remportées au-dehors, car d'abord la fortune des armes est passagere; ensuite il est très-possible et même très-commun qu'on soit vainqueur des ennemis étrangers, et opprimé par des tyrans domestiques; au lieu que l'existence civile, bien affermie dans tous ses droits, vous attache invinciblement à ses fondateurs, et vous assure à la fois, et de leurs intentions, et de votre félicité.

On doit bien sentir que ces vérités sont générales, et que je ne les adresse pas à des fondateurs *jacobins*. Ce langage est trop loin d'eux, et ils ne pourraient pas même l'entendre. Il ne peut aller ni à leur intelligence ni à leur ame. Il serait convenable avec des hommes trompés et qui auraient failli; mais pour les ennemis de l'espèce humaine il n'y a que ces deux mots, OPPROBRE et EXÉCRATION, que j'ai voulu qu'on retrouvât ici à toutes les pages; et personne n'ignore que ce sont les *Jacobins* qui profiterent de toutes les fautes de la cour pour populariser le 10 août et faire une révolution nationale de ce qui n'était que la fondation de leur tyrannie. Je ne veux pas trop anticiper sur la justice de l'Histoire; c'est à elle qu'est réservé ce tableau précieux par son horreur instructive, ce tableau des MONSTRES nouveaux dans l'espèce des MONSTRES! C'est à elle à peindre les *Jacobins!*

Mais c'est ici du moins que je dois faire connaître la langue qu'ils ont créée, et qu'ils vinrent à bout de rendre usuelle, avec une progression d'extravagance et d'atrocité proportionnée à leurs succès. Ils partirent d'abord de quelques notions vulgaires qui n'étaient pas sans quelque fondement, mais que dès le premier moment ils interpréterent à contre-sens. Tout le monde avait dit qu'en général les révolutions étaient des tems de malheur et de crime; et remarquez, 1°. que cela n'est vrai que de celles où il y a deux ou plusieurs partis en armes: on sait ce que c'est que le droit de la guerre, et surtout de la guerre civile. Remarquez, 2°. que cela n'est vrai que de celles où l'on combat pour la domination: au contraire, celles où il s'est agi de vaincre pour la liberté, et que j'ai rappelées ci-dessus, ont sans doute offert beaucoup de calamités que toute guerre entraîne, mais aussi

ont signalé beaucoup de vertus dans le parti de la liberté. C'est une vérité fondée sur la nature des choses et sur les faits historiques, et c'est une preuve morale ( qui suffisait seule aux yeux de la raison ) que les dominateurs, dont le regne date du 10 août, étaient bien loin de travailler pour la liberté. Je l'ai déjà dit, et je le répete comme un axiome éternel : Tout peuple qui veut devenir libre, doit nécessairement devenir meilleur, parce que le sentiment de la liberté est éminemment celui de la justice. Si ce peuple ne se montre pas, au moment où il s'affranchit, plus juste, plus vertueux, plus grand qu'il ne l'avait encore été, sa révolution n'est qu'un bouleversement, n'est qu'anarchie ou tyrannie; ce n'est pas une de ces grandes secousses de la Nature qui enfante, une de ces fécondes éruptions volcaniques, qui, en ébranlant la terre et les mers, élevent tout à coup du sein des flots une île vaste et fertile qui bientôt commande à l'Océan dont elle est sortie; ce n'est qu'une de ces tempêtes ordinaires où les vents déchaînés luttent pour détruire, où les navires se heurtent et se brisent dans une affreuse obscurité, où l'on n'est plus éclairé que par les lueurs de la foudre, où l'on jette ses richesses dans le gouffre avant d'y tomber, où le plus impur limon s'éleve à la surface des eaux, et qui finissent par ne montrer sur la mer que des débris, sur les rochers que de l'écume, et sur le rivage que des cadavres.

Ce n'est pas que tout doive être absolument pur, même dans la fondation de la liberté : rien ne l'est dans les choses humaines. Mais alors du moins c'est la supériorité des talens qui peut abuser du mouvement et de l'exaltation des esprits pour les diriger suivant ses intérêts, et qui peut se rendre à craindre en se rendant néces-

saire. Ainsi les deux Nassau firent servir à l'agrandissement de leur famille, le besoin qu'on avait d'un chef à opposer aux Espagnols. Mais jamais on n'avait préconisé le crime comme un principe de révolution, ni l'oppression comme un principe de liberté, et c'est ce qu'ont fait les *Jacobins*.

Ici l'ordre nécessaire à la clarté des idées m'oblige de tracer un précis très-succinct sur la nature et sur l'influence de cette *Société*, fort différente, dans son origine, de ce qu'elle devint dans la suite.

Ce ne fut d'abord qu'une réunion de quelques membres accrédités dans le parti populaire de l'Assemblée constituante, qui se rassemblaient pour préparer les motions et les décrets, et combattre l'opposition du parti de la cour. Il s'y joignit bientôt des particuliers occupés de la chose publique, et qui furent présentés par des députés. La *Société* devint nombreuse; elle comptait des hommes de mérite et de réputation; elle acquit de l'influence et même de la célébrité; elle se donna des formes délibératives; enfin il fut de mode d'en être, et la carte de *Jacobin* fut un brevet de patriotisme. Dès qu'elle eut du crédit dans l'Assemblée et dans le public, il y eut des partis dans son sein; mais dès-lors il s'en formait un à côté d'elle, et ensuite chez elle, qui devait écraser tous les autres, quoiqu'il fût alors le plus méprisé de tous: c'était ce qu'on appela d'abord le *Club des Cordeliers*.

L'esprit d'imitation, qui dans tous les tems a régné chez les Français, mais qui, dans la révolution, acquit une activité rapide et entraînante dont on ne peut pas avoir l'idée sans l'avoir vue, avait multiplié dans toute la France ces singulieres corporations, qui, sous le nom

de *sociétés populaires* (1), s'organisaient à la maniere des Jacobins, et dont la plupart, en s'affiliant à eux, les autoriserent à s'appeler *société-mere*, et ouvrirent avec eux une correspondance qui embrassait tous les départemens. Il s'en forma de semblables dans l'immense population de Paris, et celle des *Cordeliers*, qui eut depuis différens noms et différentes demeures, sans jamais changer d'esprit; qui dut ses affreux succès à sa persévérance dans l'affreux système dont elle ne s'écarta pas un moment, et qui, fondue en partie dans les *Jacobins*, les domina toujours, et par eux la France entiere; cette société, il faut l'avouer, fut constamment la premiere cause de tous les maux que nous avons soufferts, le centre de tous les pouvoirs, le lévier de toutes les insurrections, et le mobile de tous les crimes.

Cet aveu est humiliant, mais nous ne pouvons pas être trop humiliés pour nous corriger et nous repentir. Oui, c'est de ce repaire infame, composé de ce que la Nature a jamais produit de plus vil et de plus détestable sous tous les rapports, que sont sortis, pendant six années, tous les fléaux inouis qui ont désolé l'une des plus belles parties du monde civilisé. Aujourd'hui la plupart des scélérats qui le gouvernaient, ne sont plus : Danton, qui en était l'ame, et qui seul n'était pas sans talent et sans caractere; Hébert, Chaumette, Vincent, Momoro, Boulanger, Clootz, Desfieux, Proly, Pereyra, Dubuisson, Fabre (surnommé d'Eglantine), presque tous les membres de cette abominable commune du 2 septembre, qui n'est tombée qu'après un regne de deux ans; tous ces monstres ont fini, les uns après les autres, sur

(1) *Voyez* l'article *sociétés populaires*.

e même échafaud où ils avaient traîné tant l'innocentes victimes. Marat seul, leur princi-)al instrument, Marat seul échappa aux droits ju'avait sur lui le bourreau, et fut redevable l'une mort beaucoup trop honorable et trop louce à l'héroïque erreur d'une jeune infortu-iée, dont il faut excuser la faute et admirer le :ourage. Mais le même esprit vit encore dans eurs complices et leurs successeurs, élevés à eur école, et n'a pas cessé jusqu'à ce jour de nenacer à la fois, et la représentation natio-iale, et la nation.

Comment se forma ce premier centre d'anar-chie et de démagogie, ce plan originaire d'op-)ression et de destruction? et comment vint-il, de commencemens si faibles et si obscurs, à cet énorme pouvoir? Je m'applique d'autant plus à en rendre les causes sensibles, que les effets en ont été plus extraordinaires, et que la postérité ne pourra bien concevoir les effets qu'en con-naissant bien les causes.

Il faut savoir d'abord qu'elles n'avaient rien de commun avec celles qui produisirent la révo-lution du 14 juillet, et dont il faut avant tout donner une idée.

Toute grande révolution suppose deux choses, une disposition antérieure dans les esprits, qui les porte à desirer un changement d'état; c'est la cause générale et éloignée : des événemens, des faits, des incidens, qui déterminent cette disposition, et précipitent un mouvement; c'est la cause particuliere et immédiate.

Ici ces causes générales étaient le méconten-tement de toutes les classes de citoyens; celui des parlemens enhardis par leur derniere vic-toire, et d'autant plus révoltés des mesures vio-lentes renouvelées contre eux; celui d'une par-tie des nobles, blessés des préférences sans

nombre que l'on prodiguait imprudemment à ceux qui étaient en faveur et en crédit; celui du clergé inférieur, méprisé et vexé par la prélature; celui des militaires, tourmentés depuis long-tems par des changemens continuels dans la discipline de leur état; celui des gens instruits, qui demandaient que l'autorité reposât enfin sur des bases légales et renonçât à l'arbitraire; celui des riches, des banquiers, des rentiers, qui frémissaient d'une banqueroute prochaine. Je ne parle pas du peuple, généralement mal-aisé et peu ménagé : le peuple, d'ordinaire, se plaint, murmure, attend et souhaite les nouveautés comme des soulagemens et des remedes, mais il ne se meut guere de lui-même. C'est une masse qui entraîne tout, mais qu'il faut mettre en mouvement.

Le mouvement vint, 1°. de l'Assemblée des notables, très-étourdiment convoquée par Calonne, qui, avec sa légéreté habituelle, s'imagina que tous ces gens de cour, charmés de se voir appelés tout à coup à traiter du gouvernement, depuis cent cinquante ans concentré dans le secret du ministere, se tiendraient trop heureux de substituer un moment, dans les papiers publics, leur éloquence académique aux déclamations parlementaires, et après cette petite jouissance d'amour propre (le seul amour qui régnât alors en France) se hâteraient d'adopter aveuglément, par complaisance ou par lassitude, ses comptes, ses bordereaux, ses opérations bursales, et l'aideraient à combler le précipice ouvert par sa négligence et ses déprédations. Il se trompa en tout : les jeunes seigneurs apporterent dans l'Assemblée la politique de Rousseau et le déisme de Voltaire, qui depuis long-tems étaient l'aliment des esprits et le bon air des sociétés. On entendit pour

la premiere fois, dans une assemblée, ce qui n'avait encore été que dans les livres. On exigea du ministre, des calculs en regle, des résultats clairs, et il demeura tout étonné que des Français voulussent savoir leur compte et se mêler de leurs affaires. C'était une terrible nouveauté qui en présageait bien d'autres. L'Assemblée fut dissoute, mais le ministre fut renvoyé.

Le mouvement vint, 2°. des plans mal concertés de Brienne pour anéantir les parlemens et y substituer sa chimérique cour pléniere, de la réduction subite des effets royaux, qu'il fut obligé d'annoncer quand ses projets de finance furent rejetés, et cette réduction, très-considérable et encore plus alarmante, parut le signal de la banqueroute.

Le mouvement vint, 3°. de la demande des Etats-Généraux, jetée en avant par le parlement de Paris poussé à bout, demande avidement saisie par tous les partis, que le parlement lui-même, qui ne l'avait hasardée que pour faire reculer la cour devant cet épouvantail, voulut rendre sans effet dès que le Roi l'eût accordée. Mais il n'était plus tems; et les parlemens, en votant les Etats-Généraux pour faire peur au ministere, et Louis XVI, en les accordant pour le bien des peuples, signerent également leur perte : les premiers, la voyant déjà venir de loin; l'autre, encore fort loin d'y songer.

Enfin, les Etats une fois convoqués, le dernier mouvement, celui qui précipita la chute du pouvoir absolu, vint de la conduite des ministres, de la noblesse et du clergé, qui fut l'assemblage de toutes les fautes. Mais le parti du tiers, qui triompha, et qui était alors bien certainement celui de la nation, ne voulait rien autre chose qu'une monarchie légale, un gouvernement mixte et représentatif dans les deux genres de

pouvoir. Tous les faits publics le prouvent. Il y avait bien une cabale particuliere, qui comptait parmi les chances possibles l'élevation du duc d'Orléans, et qui avait contribué sous main à l'insurrection, dans l'espérance qu'il en profiterait. L'Histoire fera voir comment cette cabale, qui agissait sans chef, parce que celui qui naturellement aurait dû l'être, n'en avait ni la volonté, ni le courage, ni les moyens, ne parvint à rien avec beaucoup d'argent et de menées, si ce n'est à ce que peuvent tous les intrigans subalternes, à commettre et faire commettre des crimes obscurs et des lâchetés gratuites, qui n'aboutirent qu'à mener à l'échafaud celui qui s'appelait alors Philippe *Egalité* (1), et qui ne pouvait, aux yeux de ses juges, être coupable de rien, si ce n'est de s'être appelé le duc d'Orléans. Mais un homme qui ne s'appelait que Danton, avait, dès les commencemens de la révolution, formé un parti dont on parlait beaucoup moins que du parti d'Orléans, et qui eut bien une autre influence. C'était un avocat au conseil, à qui ce titre n'avait encore donné que des dettes. Sa laideur effrontée, ses épaules de porte-faix, sa voix et son éloquence de carrefour, ses formes robustes, ses poumons infatigables, sa perversité audacieuse; en un mot, ses vices, ses besoins, ses facultés, en faisaient un homme éminemment *révolutionnaire*, dans le sens qui fut bientôt attaché à ce mot. Il avait de l'esprit naturel, peu d'instruction, un langage grossierement figuré, et une sorte d'énergie brutale : il eût été partout l'orateur de la populace, et capable de se faire pendre dans une sédition. Il ne pouvait figurer à la tribune d'une assemblée législative que dans la révolution française, tombée en sans-

(1) C'est le ridicule nom qu'il avait pris.

;ulotisme (1). Sans être barbare par caractere, e mépris de toute morale le rendit aussi sanguinaire que Marat, et des bureaux du ministere il présidait aux massacres de septembre, comme Marat des bureaux de la commune. Les listes de proscription étaient dressées et signées par l'un comme par l'autre. Danton, qui ne versait du sang que par principe, méprisait beaucoup Marat qui le versait par instinct; mais tous deux furent également sans remords. C'est Danton qui, mécontent du 20 juin, où Louis XVI n'avait pas été assassiné, disait : *Ils ne savent donc pas que le crime a aussi son heure du berger!* Et c'est pour la retrouver qu'il prépara la journée du 10 août, qui fut principalement son ouvrage. Il prodigua, pour celle du 31 mai, une partie de l'argent qu'il avait volé dans la Belgique, et se plaignit de n'avoir pu salarier cette fois que *deux mille deux cents mercenaires*, les réquisitions ayant enlevé un grand nombre de sujets. S'il est vrai qu'il ait pleuré depuis sur les victimes qu'il avait livrées ce jour-là, et que quatre mois après il vit conduire à la mort, ce ne pouvait pas être un mouvement d'humanité et de compassion pour des adversaires qu'il devait détester et craindre; c'est qu'il commençait à frémir pour lui-même, de l'ascendant terrible que prenait Robespierre, dont l'hypocrisie tranquille, ne marchant que par des détours, mais ne s'arrêtant jamais, dépassait toujours Danton lui-même dans la route que celui-ci ouvrait d'abord par son impétuosité, et où il s'arrêtait ensuite pour se livrer à l'insou-

(1) Je demande pardon aux hommes instruits de toutes les nations, d'être obligé de descendre quelquefois à ce langage abject. La fidélité de l'Histoire ne saurait ici s'accorder avec sa dignité, et il faut sacrifier l'une à l'autre.

ciance et à la débauche. Ces larmes n'étaient donc qu'un pressentiment et non pas un repentir. Il avait assez de lumieres pour apercevoir déjà les dangers, et ne fit rien pour les prévenir : sa confiance habituelle et son goût pour le plaisir l'emporterent sur ces craintes passageres. Il succomba, et devait succomber avant Robespierre : il rétrogradait dans le crime, et Robespierre y avançait toujours, détruisant tour à tour ses complices et ses instrumens par la main de la populace, dont il était le flatteur le plus adroit, c'est-à-dire, le plus abject. La plus grande adresse en ce genre n'est que la plus grande abjection. Danton, parvenu très-haut, se crut une force personnelle et se trompa : celle de nos démagogues ne pouvait être que dans la multitude, qu'il fallait sans cesse mouvoir, tromper et rassasier, semblable à ces bêtes féroces qui se jettent sur leurs conducteurs s'ils négligent de les nourrir. Danton, près d'aller au supplice, montra de la résolution et de la jactance, qui ne le quittèrent jamais. Il se promettait *une place au Panthéon de l'Histoire.* Il voulait dire apparemment de celui de Marat, de Châlier, de Lazousky (1); et, malgré les grands remords et les grands desseins qu'on lui attribue, et dont il était également incapable, il ne paraît pas s'être douté que le *Panthéon de la révolution* (2) serait le *Montfaucon de l'Histoire.*

Ce fut pourtant cet homme qui, avec Marat

(1) Châlier et Lazousky, deux scélérats en chefs, eurent après leur mort des monumens publics : il y eut des fêtes en leur honneur ; des sections prirent leur nom, etc.

(2) On sent bien que Voltaire et Rousseau, morts long-tems auparavant, ne peuvent pas être du *Panthéon de la Révolution.* Je dirai ailleurs pourquoi on les y a mis.

autres scélérats que j'ai nommés ci-dessus, le tems même où les représentans de la ;e entiere préparaient, dans le palais du une constitution légalement monarchique, ssait de son côté, dans un coin de Paris, yer d'anarchie, une puissance purement ıctive; et, comme il est infiniment plus e détruire que d'édifier, et que, dans l'ab- é d'un plan de destruction totale, les bri- ; furent beaucoup plus conséquens que les ıteurs dans leur plan de constitution, ce génie destructeur qui l'emporta.

;ette époque aucun parti (quoi qu'on en ait dire depuis) ne songeait à la république. Ce ıit être le vœu de quelques têtes ardentes, ;culation de quelques politiques de cabinet, ce ne fut nulle part un projet formé. Tout ıi compose proprement le corps social, les élémens sont la propriété, l'industrie, ducation, voulait ce que veut tout homme ınable, un gouvernement légal et constitu- el, sous quelque nom que ce soit, qui as- à chaque individu la jouissance paisible de rantages naturels et civils. Mais les circons- s fournissaient déjà de grands moyens de dre à une classe d'hommes qui, rassemblés la premiere fois, croyaient tout gagner en ;rsant tout; et pour faire bien comprendre opposition directe de vues et d'intérêts, il ;onsidérer la disparité d'idées qui devaient r dans les têtes au moment d'une révolu- .elle que la nôtre.

ıprès tout ce que l'on avait écrit sur l'amé- .ion du gouvernement, depuis que le gou- ;ment lui-même avait permis de tout écrire, it clair que le résultat général était la sup- ion des priviléges de tout genre, qui met- t trop souvent des avantages de convention

au dessus des avantages naturels, et favorisaient trop une classe d'hommes au détriment des autres. L'abolition de ces priviléges, la déclaration des droits de l'homme, étaient les premiers préservatifs contre cet abus, et il ne s'agissait plus que de trouver une forme de gouvernement qui garantît le nouvel ordre établi par la loi. Cet ordre était fait pour plaire à quiconque se sentait quelque genre de mérite : il est par lui-même favorable aux vertus et aux talens qu'il met en place et en honneur; à l'industrie, qu'il encourage; à la culture, qu'il affranchit et protege; au commerce, dont il étend les moyens; et, sur cet exposé, il semble d'abord qu'un pareil état de choses doit opérer une trop grande réunion de suffrages pour redouter quelques obstacles quand il est institué par la loi. On se trompe pourtant, et il faut, pour l'assurer et l'affermir, des précautions de politique et des moyens de force, sans quoi l'ordre social sera d'autant plus menacé, que l'Etat sera plus puissant et sa population plus nombreuse; et c'est ce qui nous est arrivé.

L'ordre est une belle chose, mais pour les bons qui en profitent, et non pas pour les méchans qui le craignent. Il est vrai que ceux-ci ne sont nulle part le plus grand nombre; sans quoi nul Etat ne subsisterait; car je ne parle pas ici des passions qui sont de tous les hommes; je parle de ce degré de perversité, de dépravation, de grossiéreté et d'ignorance qui forme partout la derniere classe de la société et la lie des nations. Or, combien croit-on qu'il y eût de gens de cette espece dans un empire tel que la France, lors de l'insurrection de 89? et sous quel rapport imagine-t-on qu'ils vissent ce qui venait de se passer, et qu'ils aient vu depuis les nouvelles lois que l'on faisait? Serait-ce dans cette heureuse et brillante perspective que je viens de tracer?

Nullement. Quoiqu'il n'y eût eu qu'une seule voie de fait, la prise de la Bastille, et que d'ailleurs tout le reste se fût opéré par le concours des volontés, cependant il avait fallu employer un moment la force populaire. — Cent mille hommes étaient sous les armes dans Paris quand le Roi y entra le 17 juillet, et vint à l'hôtel-de-ville; et il en est de ces grands soulevemens comme des incendies : les dangers et les secours y rendent tous les hommes égaux; tout est confondu dans un même intérêt, et celui dont le métier est de voler et de piller la maison y est bien reçu pour éteindre le feu. La populace s'appela dès-lors la *nation*, et se persuada que c'était pour elle seule qu'il y avait une révolution, et que ceux qui n'étaient rien auparavant devaient désormais, par cette seule raison, être tout. Qu'on juge avec quelle complaisance avide furent écoutés ceux qui, dès ce moment, ne lui prêcherent plus que cette doctrine, et combien de circonstances devaient la favoriser et la propager! les têtes portées en triomphe dans les premiers jours de l'insurrection, et ces sanglans attentats toujours odieux et de mauvais exemple, même contre le coupable, regardés comme la justice du peuple, quoique les victimes n'eussent été convaincues d'aucun délit; les violences beaucoup plus horribles, exercées à Versailles le 6 octobre, autorisées sur le plus frivole prétexte, et ensuite consacrées par une impunité légale qui les identifiait avec la révolution; la licence des tribunes de l'Assemblée nationale, qui se croyaient redoutées par les uns et flattées par les autres; tout concourait à donner à cette multitude qu'on appelait le peuple, une haute idée de son pouvoir et de ses droits, idée que son ignorance et sa corruption ne lui permettaient ni de rectifier ni de restreindre.

D'ailleurs, le parti constitutionnel de l'Assemblée et Mirabeau lui-même commirent une grande faute, qui, comme toutes les autres de ce tems, fut celle de la peur; ils s'applaudirent de pouvoir opposer au parti contraire l'influence avilissante et dangereuse des tribunes, et ne s'aperçurent pas que non seulement ils n'en avaient pas besoin, mais qu'ils élevaient une force anarchique qui nécessairement maîtrise ceux qui s'en servent, et qu'ils préparaient ainsi leur ruine en même tems que celle de leurs ennemis. Il est remarquable que, dans cette révolution, aucun parti ne connut et n'employa ses forces réelles, et que celui qui n'en avait qu'une précaire et très-subordonnée ne triompha que parce qu'il en donna sans cesse, soit à dessein, soit de bonne foi, une idée exagérée, qu'on laissa s'établir et se fortifier sans en prévoir assez toutes les conséquences, et qui commence à peine aujourd'hui à rentrer dans la juste mesure.

Ce délire eut pour cause principale l'abus des mots devenus alors les plus usuels, et qui prirent successivement un sens outré, forcé, et enfin totalement absurde et contradictoire; et ce qui accrédita cette langue monstrueuse, ce fut une autre monstruosité, l'existence des *sociétés populaires*, dont nous avons vu que les Jacobins avaient été l'origine et le modele. C'est là que devaient naturellement se réunir tous ceux qui avaient l'intention et l'intérêt de ne voir dans la révolution qu'un principe de désordre, et qui, sans beaucoup de sagacité, dûrent apercevoir aisément combien le caractere que prenait déjà cette révolution leur donnait de facilités et d'espérances. Dans les premiers jours où l'on put les armer, les honnêtes gens avaient senti tout le danger du mélange d'abord inévitable des bons

et des mauvais citoyens. Les districts à peine classés procéderent au désarmement de ceux qui n'offraient à la société aucune garantie de l'usage qu'ils feraient de leurs armes. On se hâta de former une garde nationale sur un pied militaire, et ensuite la classification très-raisonnable des *citoyens actifs* servit encore à l'organisation de cette force armée; mais dans le même tems les abominables feuilles de *l'Ami du Peuple* et *de l'Orateur du Peuple*, et beaucoup d'autres du même genre, appelaient tyrannie toute espece d'ordre, et liberté toute espece de licence. Ces déclamations absurdes et incendiaires étaient répétées aux Cordeliers, où Danton s'était arrogé une présidence inamovible. Cette sorte d'anathême contre toute autorité légitime était le mot de ralliement de tous les anarchistes, qui déjà s'appelaient les *patriotes*. La garde nationale était insultée quand elle voulait faire la police, et j'entendis un homme crier aux Tuileries : *A bas les habits bleus!* et cette insulte demeura impunie. Je vis, dans cette occasion comme dans mille autres, combien ceux qui gouvernaient alors étaient loin d'avoir une juste idée de l'importance des principes et de la rigueur nécessaire des conséquences, seuls fondemens de tout ordre social et légal en tout tems, mais plus particulierement encore à la naissance d'une constitution nouvelle, et je prévis les désordres d'une longue anarchie, sans imaginer pourtant les horreurs que nous avons vues, et que personne ne pouvait imaginer.

Cette garde nationale, qui suspendit au moins pendant deux ans l'entier débordement du brigandage, était si redoutable aux factieux, que, ne pouvant encore la dissoudre, ils travaillerent à la corrompre et à l'énerver, et ils n'y réussirent que trop.... Ils cachaient si peu leurs des-

seins, que Fabre, au commencement de 1791, me dit chez moi, à la suite d'une conversation où il s'était un peu échauffé : *Ah! quand une fois la garde nationale sera licenciée, nous verrons.* Je ne répondis rien à ce propos, qui ne m'apprenait que ce que je savais; je ne fus frappé que de l'impudence, et notai ce trait comme ceux qui étaient bons à retenir.

Ce sera le devoir et le talent de l'historien de suivre et de marquer les progrès de cet esprit de destruction qui menaçait ouvertement la société, sans que l'on prît aucune mesure sérieuse et soutenue pour le réprimer et l'étouffer. C'est là qu'il faudra montrer avec clarté et précision à quoi tient surtout cette disparité totale entre notre révolution et toutes celles dont le Monde a été le théâtre. Vous verrez dans toutes deux partis dont les chefs, avec plus ou moins de talens ou de moyens, cherchaient à établir telle ou telle autorité, tel ou tel gouvernement, mais toujours sur les bases universelles de toute association humaine qu'ils avaient soin de respecter, parce qu'ils en savaient assez pour comprendre que ces mêmes bases étaient celles de leur propre pouvoir, qui sans elles n'aurait ni durée ni stabilité. Parmi nous, quoiqu'il ne parût y avoir qu'un seul parti, celui d'un grand peuple qui voulait être libre; quoique tous n'eussent qu'un même cri, la liberté, et que l'aristocratie proprement dite, ou fugitive au dehors, ou impuissante au dedans, ne dût pas même être comptée, il y avait réellement deux partis, qui, sans se combattre les armes à la main, et en portant les mêmes couleurs, étaient tellement opposés, que l'un des deux ne projetait rien moins que l'anéantissement de l'autre. J'ai exposé quel était le premier : c'était le plus grand nombre; c'était véritablement la nation, qui avait le desir et le

besoin de l'ordre. Essayons de donner une idée de l'autre : voyons d'où il est parti, comment il agissait, et par l'examen de ses moyens nous concevrons mieux jusqu'où il est allé, et comment il a pu y parvenir. Il convient de réunir ici des considérations générales et des observations particulieres sur notre situation.

Dans toute institution politique, c'est de l'inégalité naturelle des facultés de chaque individu qu'est née l'inégalité sociale, et la nécessité d'assurer à chacun la possession légitime de ses moyens de bien-être, contre les passions envieuses et usurpatrices de ceux à qui la nature et la fortune n'ont pas donné les mêmes moyens. Pour affermir et consolider cet ordre essentiel, sans lequel il n'y a point de société, tous les peuples policés, sans exception, se sont réunis dans le choix de trois points d'appui, dont la force respective a varié partout, mais qui ont été partout reconnus pour être les colonnes de l'édifice, la religion, les lois, l'éducation; la religion, qui est la sanction la plus universelle et la plus forte de la morale naturelle, et qui réunit tous les hommes dans les mêmes devoirs, dans les mêmes espérances et lés mêmes craintes; les lois, qui offrent à tous la même protection contre le méchant, et menacent le méchant de la vengeance de tous; l'éducation, qui développe et fortifie par ses habitudes le sentiment des devoirs naturels, et accroît l'intelligence par l'étude. Tel est le triple frein opposé partout aux passions injustes et violentes par lesquelles l'homme, également susceptible de bien et de mal, tend sans cesse à troubler l'ordre social, en même tems qu'il en ressent le besoin et les avantages. Ces passions sont ainsi contenues plus ou moins, plus ou moins adoucies : les lois n'en arrêtent que l'action. L'éducation et la religion

vont beaucoup plus loin; elles en font sentir le vice et le danger, font connaître et goûter la vertu, qui n'est que la victoire sur ces passions, et montrent les récompenses destinées à cette heureuse victoire, soit dans ce monde-ci, soit dans l'autre. Mais cette force morale agit en proportion des caracteres et des facultés, et généralement elle est plus faible dans la classe du peuple la moins instruite, parce que, toutes choses d'ailleurs égales, l'homme ignorant, quoi qu'on en ait dit de nos jours, vaut moins que l'homme éclairé.

De toutes ces passions, la plus féroce est celle qui est la mere de toutes les autres, l'orgueil, et immédiatement après la cupidité, qui n'est même qu'une autre sorte d'orgueil; car si l'on desire de posséder plus que les autres, c'est surtout pour se mettre au dessus d'eux : ce sont ces deux passions qui sans cesse meuvent le monde, et menaçent sans cesse de le bouleverser.

Ces deux passions, intérieurement réfrénées par la morale et la religion, sont encore tempérées au dehors par l'habitude des déférences sociales, qu'on appelle politesse; et comme il y a un rapport nécessaire entre nos usages et nos besoins, la nation la plus vaine a dû naturellement être la plus polie. L'amour propre de tous aura eu plus à faire pour être réciproquement ménagé et rassuré.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que des observateurs ont remarqué et ont dit que la vanité française excédait la mesure ordinaire de la vanité humaine (1); et le sujet que je traite m'autorise

---

(1) S'il m'est permis de me citer, j'ai rappelé, il y a long-tems, un mot d'Ammien Marcellin, qui dit que les Gaulois sont *prodigieusement vains*.

à rappeler ici qu'en faisant au Lycée l'histoire de l'esprit humain avant la révolution, j'ai marqué plusieurs fois l'explosion de cette vanité, soit dans l'audace paradoxale, soit dans les prétentions de société, comme une époque qui servirait à caractériser la France au milieu du dix-huitieme siecle jusqu'à nos jours; j'ose dire que cette explosion avoisinait la démence : la démence a été complete après la révolution.

Je puis maintenant tirer cette conséquence, qui a toujours affligé le philosophe et frappé le législateur, qu'il y a dans l'homme un fonds de perversité, qui est tel, qu'en regardant celui qui a plus, qui vaut plus, qui sait plus, qui peut plus, l'orgueil jette dans son cœur un cri qui n'en sort pas, mais qui, si rien ne l'empêchait d'en sortir, éclaterait souvent comme celui que jeta Caïn quand il fit tomber sa massue sur la tête d'Abel.

Un petit peuple de l'antiquité, qui n'est connu que par ce seul trait, avait pris pour devise cette sentence : *Si quelqu'un veut exceller parmi nous, qu'il aille exceller ailleurs.* Plût au ciel que ce mot, qui n'était qu'une sottise, eût été la maxime du parti qui a dominé en France ! Mais la sienne était : *Pour quiconque vaut mieux que nous, la mort.*

Supposons actuellement qu'une puissance extraordinaire, telle que l'on peut imaginer, par exemple, celle de l'enfer, s'il était déchaîné sur ce globe pour le gouverner, vienne dire aux hommes : « Il faut *régénérer* le monde trop long-» tems corrompu par *l'esclavage* et *la supersti-» tion.* Il faut *refaire toutes les idées. Tout ap-» partient à ceux qui n'ont rien.* Toute *aristo-» cratie* est exécrable ; et *la propriété n'est qu'une » aristocratie*, car *il n'y a de véritable propriété » que l'existence du peuple* ; et tous ceux qui ont

» de la fortune, ou des talens (1), ou de la » science, ou de l'éducation, ou de l'industrie, » *sont ennemis du peuple. L'humanité* consiste à » tout faire pour le peuple, et par conséquent *à* » *exterminer ses ennemis ;* et pour cela tous les » moyens sont bons; tout est légitime et glo- » rieux. *La calomnie est un devoir, l'assassinat* » *est une vertu.* Tout ce que *les aristocrates et* » *les modérés, pires que les aristocrates*, appel- » lent *crime, brigandage, scéleratesse*, est en » effet *patriotisme, exaltation, énergie. Glori-* » *fions* - nous donc de porter ces noms que *la* » *faction des honnêtes gens* a voulu déshonorer. » *Soyons de braves brigands, des assassins, des* » *scélérats.....* Ils sont *sensibles, ces Messieurs!* » *Il n'y a de patriote que celui qui peut boire un* » *verre de sang. Il n'y a de morale que la liberté,* » *d'autre culte que la liberté : tout autre culte est* » *un fanatisme, et tout fanatique mérite la* » *mort. Honneur et récompense à celui qui dé-* » *noncera son pere, sa mere, son frere, sa sœur,* » *son bienfaiteur, son ami, qui les conduira lui-* » *même à l'échafaud. Malheur à quiconque mon-* » *trera de la pitié, à quiconque parlera d'ordre* » *et de justice! C'est un conspirateur : n'épar-* » *gnez ni leurs femmes ni leurs enfans ; ce sont* » *des viperes, ce sont des louveteaux.* En un mot, » *vous pouvez tout faire, tout casser, tout briser,* » *tout renfermer, tout juger, tout déporter, tout* » *massacrer et tout régénérer* (2). »

---

(1) Dans la lettre de***, qui n'a fait qu'écrire, ainsi que d'autres, ce que tous disaient et pratiquaient, on trouve ce passage : « *Il faut que tous ces Messieurs qui* » *ont de la fortune et des talens, aillent à la guillotine.* »

(2) Je n'ai pas besoin de dire que tout ce qui est en italique a été dit, écrit, répété, proclamé des millions de fois, et que je transcris textuellement. Ces dernières

Un lecteur qui n'aurait encore eu aucune idée de notre révolution se récrierait d'abord : « Votre » supposition n'est qu'un jeu d'esprit, et ce qui » le prouve, c'est que vous êtes obligé d'amener » sur la Terre une puissance infernale pour lui » prêter ce langage, qui en effet n'a jamais été » celui d'aucune puissance humaine, pas même » celui des plus abominables tyrans. Chacun » d'eux a donné des exemples de quelques-unes » de ces horreurs; aucun ne les a toutes réunies; » et si quelqu'un eût été capable de les procla- » mer, il n'y a pas de peuple au monde qui ne » l'eût exterminé. »

Je réponds : Avant de voir ce que j'ai vu, j'aurais parlé comme vous; actuellement, sûr de changer bientôt mon hypothese en fait, je la pousse encore plus loin, et je dis : Supposons que cette puissance devienne tellement prépondérante, qu'elle fasse de ce langage un devoir et une habitude à tout ce qui exerce une autorité quelconque, à tout fonctionnaire public quelconque, et que parmi vingt-cinq millions d'hommes, tous ceux qui parlent en public, tous ceux qui écrivent, n'écrivent et ne parlent pas autrement, les uns par persuasion, les autres par crainte, tandis que tout le reste garde le silence le plus absolu. Que doit-il alors en résulter?

Cette supposition vous paraît encore plus inadmissible que l'autre. Eh bien ! toutes deux sont un fait. Cette puissance, que nous imaginions ne pouvoir être que celle de l'enfer, a été celle des Jacobins; et ce langage, qui a fait loi universellement pendant deux ans, est la *langue révolutionnaire*.

Comment ces hommes ont-ils été si puissans ?

---

igne sont mot à mot dans une lettre d'un MONSTRE nommé Piorry.

Comment cette langue est - elle devenue domi-
mante? Par une invention monstrueuse dont
jamais aucun peuple n'a eu l'idée, par l'accrois
sement progressif du pouvoir de ces rassemble
mens monstrueux, consacrés sous le nom d
*sociétés populaires :* c'est là le lévier universe
qui a tout ébranlé; c'est la massue qui a tou
écrasé.

Nous avons vu que la premiere de toutes, cell
des Jacobins, fut d'abord comme fortuite et sar
aucun système, et qu'ensuite elle acquit un cré
dit qui s'augmenta de jour en jour. Celle d
*Feuillans*, qui n'en était d'abord qu'un démen
brement, et qui voulut rivaliser avec elle en
dévouant ensuite, sous le nom de *Club mona*
*chique*, à la défense du trône que les Jacobir
menaçaient ouvertement, ne put jamais balan
cer leur popularité, qui semblait alors liée à l
cause de la liberté, et son fondateur, Clermon
Tonnerre, jeune homme plein de talens, de ve
tus et de courage, l'un des chefs de cette *min*
*rité des nobles*, si chere au peuple en 89, et q
lui devint depuis si odieuse; Clermont-To
nerre, qui ne s'était attaché à la royauté con
titutionnelle que parce qu'il la croyait le se
fondement possible de la liberté française,
qui disait, en tombant sous les coups des assa
sins : *Hélas! je n'ai jamais voulu que leur bo*
*heur;* Clermont - Tonnerre, arraché de sa se
tion qui l'aimait et l'estimait, fut massacré
10 août, non pas au château, mais dans la ru
et sans qu'il fût possible de lui imputer auc

voulait imiter en tout, devint, sous le titre de *société populaire*, la pépiniere des destructeurs de la France.

La faveur publique qu'obtinrent les Jacobins dans les premiers tems, le respect des lois dont ils faisaient profession, l'utilité dont ils étaient pour préparer et fortifier les délibérations de l'Assemblée constituante, firent commettre alors une faute capitale, dont les conséquences furent trop tard aperçues, et qui tenait à ce défaut de logique, le vice de l'esprit français, qui ne lui permet pas de sentir assez l'importance d'un principe politique et conservateur, pour n'y souffrir jamais aucune dérogation. Ce principe, que des Français seuls étaient capables d'oublier, défend strictement que jamais aucune association privée prenne la moindre apparence de caractere légal, puisque ce serait une usurpation évidente dans des particuliers sans mission, qui s'arrogeraient ce qui n'appartient qu'aux autorités constituées, et qu'il n'en pourrait résulter que l'anarchie la plus complete. Cette vérité est si palpable, la tranquillité publique et les droits de chaque citoyen y sont tellement intéressés, que, dans quelque gouvernement que ce soit, depuis le meilleur jusqu'au plus mauvais, jamais, en aucun tems, l'on n'a souffert qu'il fût porté la moindre atteinte à ce principe universel, l'un des axiomes de l'ordre légal. Qui donc a pu nous conduire à cet oubli du sens com-

---

qu'une association de particuliers qui se réunissent dans un lieu convenu, pour causer, fumer, boire de la bière et du punch, lire l s papiers; en un mot, pour goûter librement, chacun selon son goût, les amusemens de la société. Ces clubs n'ont aucun caractère de corporation civile, aucune espèce de forme légale; ils ne se sont jamais avisés de *délibérer* sur rien, et n'ont jamais agi ni parlé en nom collectif.

mun ? Il n'est pas indifférent de voir quel chemin l'on a fait pour y parvenir.

Quoique, dans le tems où l'on travaillait à la constitution de 91, les Jacobins ne fussent déjà plus qu'une faction, et une faction dangereusement puissante; quoique déjà *les affiliations à la société-mere* fussent nombreuses et actives, quoique déjà le scandale de leurs *débats*, de leurs *arrêtés*, de leurs *commissaires*, eût assez éclaté pour alarmer tous les bons citoyens, cependant l'Assemblée constituante inséra dans les *dispositions fondamentales, garanties par l'acte constitutionnel, la liberté de s'assembler paisiblement et sans armes, en satisfaisant aux lois de police*. Je doute que ce *droit de s'assembler paisiblement et sans armes*, qui, dans cette latitude vague et indéfinie qu'on y laisse ici, n'est qu'une conséquence toute simple de la liberté naturelle et civile, dût trouver place dans une constitution. Mais ce qui est certain, c'est qu'il fallait absolument, soit en l'énonçant en cet endroit, soit en le renvoyant à l'article des *Assemblées*, ce qui valait mieux, exprimer avec une précision rigoureuse les clauses suivantes:

« Quant aux assemblées ou associations privées, qu'en vertu d'un droit naturel et civil » les citoyens peuvent former pour des objets » de leur choix, il est de principe qu'elles ne » peuvent jamais avoir, en aucun cas ni en » aucune maniere, le caractere politique et » légal qui n'appartient qu'aux assemblées établies par la loi. En conséquence les citoyens » ainsi assemblés ou associés ne pourront prendre » ni délibérations ni arrêtés quelconques sur la » chose publique, ne pourront signer collectivement ni adresse ni pétition quelconque. » Toutes les fonctions civiques leur appartiennent dans les assemblées légales, et partout

» ailleurs seraient une usurpation de la souveraineté du peuple, un délit public qui doit » être réprimé, et puni sur-le-champ par les » autorités constituées. »

Cette constitution, toute défectueuse qu'elle était, fut rédigée cependant par des hommes trop instruits, pour qu'ils aient pu méconnaître l'évidence de ces principes. Mais apparemment ils n'en sentirent pas toute l'importance, ou n'oserent pas les appliquer dans toute leur étendue, et ce fut de leur part inconsidération ou pusillanimité. Ils se renfermerent en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, dans des généralités insuffisantes, qui prêtaient à toutes les interprétations anarchiques : ils exposaient ainsi la chose publique sans se mettre eux-mêmes en sûreté; car ce qui fait la sécurité des législateurs et du gouvernement, c'est la fermeté qui dicte les bonnes lois; et ce qui expose et les législateurs et le gouvernement, c'est la faiblesse qui ménage l'anarchie.

Bientôt la France compta autant de *sociétés populaires* que de communes : elles ne furent pas d'abord aussi mauvaises qu'elles le devinrent ensuite. Il y a toujours un progrès dans le mal comme dans le bien, si ce n'est que le progrès est beaucoup plus sensible et plus rapide dans l'un que dans l'autre. Les premiers élémens de ces *sociétés*, comme on le voit, étaient déjà vicieux en eux-mêmes. L'esprit général en était directement opposé à cette égalité civile que l'on prétendait introduire. Ceux qui influaient sur elles et qui avaient besoin de leur influence, les proclamerent sans cesse et partout, comme *les surveillantes de l'autorité*, comme *les sentinelles de la liberté*, comme *les yeux du gouvernement*. Ces dénominations furent toujours aussi mensongeres, que pompeuses; mais eussent-elles

été vraies un moment, c'eût encore été, dans un Etat libre, la plus dangereuse *aristocratie*, dans le sens qu'on a donné à ce mot, en l'étendant à toute espece de supériorité. En est-il une plus effrayante que celle de ces innombrables associations qui, sans avoir aucune autorité légale, en exerçaient une qui menaçait toutes les autres, et que toutes s'accordaient à lui attribuer, celle de *l'opinion de civisme*, de *la profession de patriotisme*, qui, bien ou mal fondée, était alors la premiere puissance? L'abus et le danger eussent été grands, quand même les hommes n'eussent pas été mauvais. Que sera-ce si l'on se rappelle ce qu'étaient ces hommes?

Dès que l'on s'aperçut que pour être *patriote* il suffisait de répéter à tout propos, avec l'accent et le geste de la frénésie, une vingtaine de mots convenus et de phrases faites qui vont passer tout à l'heure sous les yeux du lecteur, tous ceux qui ne pouvaient avoir une autre maniere d'être *patriote*, ni d'autre ressource que de l'être ainsi, se retirerent des assemblées de sections (1), où leurs facultés naturelles et acquises contrastaient trop avec celles des honnêtes gens qui étaient encore en nombre, et refluerent dans *les sociétés populaires*, comme les eaux les plus sales et les plus chargées d'immondices vont, entraînées par leur pente et par leur poids, se précipiter dans les égoûts. C'est ainsi que la réunion des mêmes vices et des mêmes intérêts forma ces cloaques de la population, d'où l'infection et la mort se répandaient dans toutes nos provinces (2).

---

(1) Elles furent d'abord appelées *districts* : deux termes qui signifient la même chose, et j'emploie de préférence celui qui est demeuré jusqu'ici.

(2) Je suis obligé d'avertir, car il faut avertir de tout, que les qualifications générales de cette espece supposent

C'est là que commença de se montrer sans pudeur, et de se déployer sans contrainte la doctrine *révolutionnaire*, dont les professeurs étaient à la *montagne* et aux Jacobins, et dont les missionnaires expédiés de tous côtés par ces deux puissances, propagerent avec tant de succès ce qu'on a nommé *le pur sans culotisme*. La *montagne* (1) et les Jacobins, dont la réunion prépondérante a fini par entraîner l'Assemblée législative, et par gouverner despotiquement la Convention, faisaient passer aux *sociétés* des départemens, les adresses et les pétitions que l'on venait ensuite présenter à la barre, et cela s'appelait *le vœu du peuple*, qui n'était pas dans les sections, où il n'y avait que des *aristocrates*, mais dans les *sociétés populaires*, où il n'y avait que des *sans-culottes*.

Il y eut pourtant quelque résistance dans les sections de Paris, et surtout dans les communes des départemens, contre la *dynastie des sans-culottes*, qui avait *accaparé* le civisme, espèce d'*accaparement* beaucoup plus réel que tous les autres dont on a fait tant de bruit. Cette espèce de lutte dura jusqu'au 10 août en faveur de la constitution de 91, et même jusqu'au 31 mai en faveur de la liberté; car ceux qui avaient voulu la royauté constitutionnelle, voulurent pour la plupart, et par la même raison, le regne de la loi, c'est-à-dire, une garantie de leur liberté. Mais cette lutte fut toujours très-inégale, parce que la minorité fut toujours plus audacieuse à

---

toujours quelques exceptions, comme les exceptions supposent les genéralités.

(1) Les mots de cette espece que j'emploie ici, et qui font partie de la langue dont je dois rendre compte, seront expliqués par la suite, dans toute l'étendue de leurs acceptions, mais ne peuvent l'être que successivement.

mesure que la majorité fut plus timide, et après le 31 mai toute ombre de résistance disparut: la *terreur* régna sur la France entiere, dans le silence de l'esclavage et de la mort.

Pour concevoir bien comment s'éleva cette domination qui enfin ne trouva plus d'obstacles, il faut tâcher de se représenter fidelement les effets progressifs que dut avoir cette communication continuelle, entretenue avec la plus infatigable activité entre *la montagne*, *les Jacobins* et *les sociétés populaires* : il faut se faire une idée juste de la tendance simultanée de ces trois pouvoirs vers un même but, la destruction; de la force d'opinion que pouvaient avoir, au moins sur la multitude, ces trois pouvoirs qui agissaient sans cesse, et dans le même sens, par la parole, dans un tems où tout dépendait de la parole, grâces à l'inorganisation ou à l'inaction, ou à la corruption de toutes les autorités légales. Il faut se figurer des représentans du peuple (ils en avaient le nom et les droits), hurlant du sommet de leur *montagne*, et leur déraison forcenée applaudie et appuyée par les vociférations des tribunes soigneusement garnies de leurs émissaires; leurs déclamations atroces, répétées dans des milliers de journaux qui en vantaient l'*énergie ; les débats des Jacobins*, imprimés et colportés avec la même profusion, et reproduisant les mêmes horreurs et les mêmes extravagances, et même, s'il est possible, avec des augmentations, et tout cela répété tous les jours dans des milliers de *sociétés populaires ;* en sorte que toutes les voix qu'on pouvait entendre d'un bout de la France à l'autre, n'étaient plus qu'un long et interminable écho de la démence et du crime.

Mais comment ces voix furent-elles enfin les

seules qui se fissent entendre? Par l'ascendant que prirent par degrés les *sociétés populaires*, et à leur tête les *Jacobins*, sur les sections et les communes. La *société-mere* et ses dignes filles, composées de tout ce que la France avait de plus impur, vomissaient de leurs tribunes des invectives continuelles contre les sections, ne cessaient de les dénoncer comme infectées d'aristocratie, de les séparer du *peuple*, qu'ils prétendaient ne résider que dans les *sociétés populaires*, et les déclamations folles et brutales de cet impudent charlatanisme circulaient incessamment dans des feuilles mercenaires, aliment d'une multitude grossiere, avide, dont la crédulité soupçonneuse est en proportion de son ignorance et de sa corruption. Les sections et les communes n'avaient point de journal : les citoyens de toutes les conditions s'y réunissaient, et cette réunion même, qui aux yeux du bon sens faisait proprement *le peuple* dans un Etat libre qui ne reconnaissait plus qu'une classe de citoyens tous égaux, était précisément ce qui jetait de la défaveur et du discrédit sur les assemblées légales, en raison de cette doctrine qu'on accréditait partout, et notamment à la tribune des représentans du peuple, que tout ce qui n'était *pas sans-culotte* n'était pas *le peuple*. Je comprends qu'on demandera encore comment une si révoltante absurdité ne fut pas combattue et repoussée de maniere à ne plus subsister. Je réponds que les *sociétés populaires*, dont les assemblées étaient plus fréquentes et plus nombreuses que celles des sections, ne se lassaient pas de répéter ce qu'elles avaient intérêt de faire croire, et que dans les sections et dans les communes les honnêtes gens se lasserent trop tôt et trop facilement de lutter contre cette démence tyran-

nique; et cette disproportion entre l'attaque et la défense tient encore à des causes qui méritent d'être expliquées.

Les assemblées légales, à commencer par celle qui représentait la nation, n'eurent jamais une police bien entendue, même dans les meilleurs tems, et il arriva ce qui devait arriver, qu'elles finirent par n'en avoir aucune. Ceux qui n'avaient ni la faculté ni l'intérêt de raisonner, trouverent tout simple de couvrir de leurs murmures, de leurs huées, de leurs vociférations, de leurs menaces la voix de quiconque raisonnait. Cet affreux désordre, passé en méthode par l'impunité, ne laissa la parole qu'aux prédicateurs de l'anarchie. Rien ne favorisa plus, dès les commencemens, cette tactique des *meneurs*, que les différentes dispositions propres aux hommes bien élevés et à la populace, dans les circonstances où nous étions. La populace était et devait être naturellement portée à voir avec envie et défiance tout ce qui était au dessus d'elle, sous quelque rapport que ce fût, et dès-lors elle confondait sous le nom d'*aristocrate* tout ce qui n'était pas elle. Il suffisait donc, dès qu'un homme se présentait avec un extérieur honnête, de lui jeter à la tête ce mot de proscription, *aristocrate*, et ce terrible mot, répété par une douzaine d'aboyeurs, mettait *à bas* l'honnête homme et en imposait à toute l'assemblée. Eh! combien ils eurent encore plus d'avantage quand on inventa successivement une foule d'autres dénominations également insignifiantes ou absurdes, mais également meurtrieres, et qui, dans les assemblées, dispensaient de toute raison?

D'un autre côté, les gens raisonnables ont un dégoût naturel pour la déraison; ils ne purent la supporter; ils se retirerent et ils eurent tort. Ils

ont un mépris très-légitime pour la méchanceté sans esprit et pour les charlataneries ridicules; ils se persuaderent qu'elles devaient tomber d'elles-mêmes, et ils se tromperent. Ils laisserent le champ libre à la canaille *révolutionnaire*, qui, établie enfin dans la pleine et exclusive possession du *civisme* à moustaches, à longues chausses, à cheveux plats, et à sabre traînant, poussa le scandale jusqu'à chasser des sections, à force ouverte, ceux qui osaient s'opposer à leurs motions furibondes; et cela s'appelait *de l'énergie*, et ces hommes étaient des *patriotes prononcés*. Tout le reste, soit amour du repos, soit haine du désordre, soit insouciance aveugle, soit frayeur pusillanime, s'éloigna des assemblées ou y garda le silence. Un petit nombre de meneurs, qui même allaient, au mépris de toute loi, d'une section à l'autre, les fit parler à son gré. Des pétitions rédigées par quatre bandits furent *le vœu d'une section*; celui d'une *société populaire* fut la voix de tout un département; l'esprit des *Jacobins*, qui animait tout, parut seul à la barre, et passa dans les bulletins de la Convention et dans les journaux, qui à la fois furent tous, ou vendus, ou intimidés, ou nuls. Je crois avoir maintenant rendu cette marche assez sensible pour faire comprendre bien clairement d'où l'on est parti, comment l'on s'est avancé, et jusqu'où l'on a pu venir.

On voit que la principale cause de ce triomphe inoui de méchans si méprisables fut l'erreur ou la faiblesse des bons. L'erreur fut dans le mépris pour leurs ennemis, qui ne fut pas bien raisonné; ils ne s'aperçurent pas que s'il faut dédaigner la folie du méchant quand il n'est pas à craindre, il faut la combattre quand elle peut devenir une force. Or, la folie de trois cent

mille bandits disséminés sur toute la surface de la France est une force si on les laisse faire. On eût été à portée de les contenir sans peine; on eût même été dispensé de les écraser si l'on se fût tenu constamment en mesure contre eux. On céda la place et leur scélératesse extravagante, parvenue enfin à parler seule, devint LA LOI.

Concevez maintenant ce qui doit arriver quand le crime devient LA LOI.

La faiblesse fut dans la crainte d'un danger individuel, qui n'était rien si on l'eût bravé, et dans l'oubli d'un péril général véritablement formidable, du moment où les aboyeurs de tribune deviendraient législateurs, administrateurs et juges. Chacun s'imagina long-tems qu'il se déroberait au danger en se tenant à l'écart, et n'avoir rien à craindre en n'étant rien, ne disant rien, ne faisant rien. Ce calcul eût été juste; quoique lâche, dans toute autre révolution; il était absolument faux dans la nôtre. On ne sentit pas assez que si de pareils hommes devenaient les maîtres, tout ce qui avait quelque chose devenait pour eux un ennemi, et qu'ils se dispenseraient de tout autre examen.

Pour résumer encore plus clairement, s'il y eût eu, comme on l'a vu partout ailleurs, des partis armés et des chefs, les bons citoyens l'eussent infailliblement emporté sur les bandits, puisqu'ils étaient cent contre un. Mais dans nos formes si étrangement démocratiques, tout dépendait des assemblées délibérantes : de ces assemblées, les plus mauvaises étaient sans contredit les *sociétés populaires*; leur déraison atroce, portée dans les sections, parut aux honnêtes gens être de nature à tomber d'elle-même par le ridicule et l'horreur; et pourtant cette déraison, dictée et appuyée par la *montagne* et par

les tribunes, passait tous les jours en décrets pendant cette inaction des hommes de bien si imprudemment méprisante. Les décrets mirent enfin tous les moyens de force et toutes les fonctions publiques dans les mains de trois cent mille brigands, et alors ils purent tout oser au nom de la loi et de la force, précisément parce qu'on n'avait pas cru que leur démence exécrable pût jamais devenir une loi et une force.

FIN DU TOME TREIZIEME.

# TABLE DES MATIERES

## DU TOME XIII.

### TROISIEME PARTIE. — DIX-HUITIEME SIECLE.

APPENDICE.



FIN DE LA TABLE.



